This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

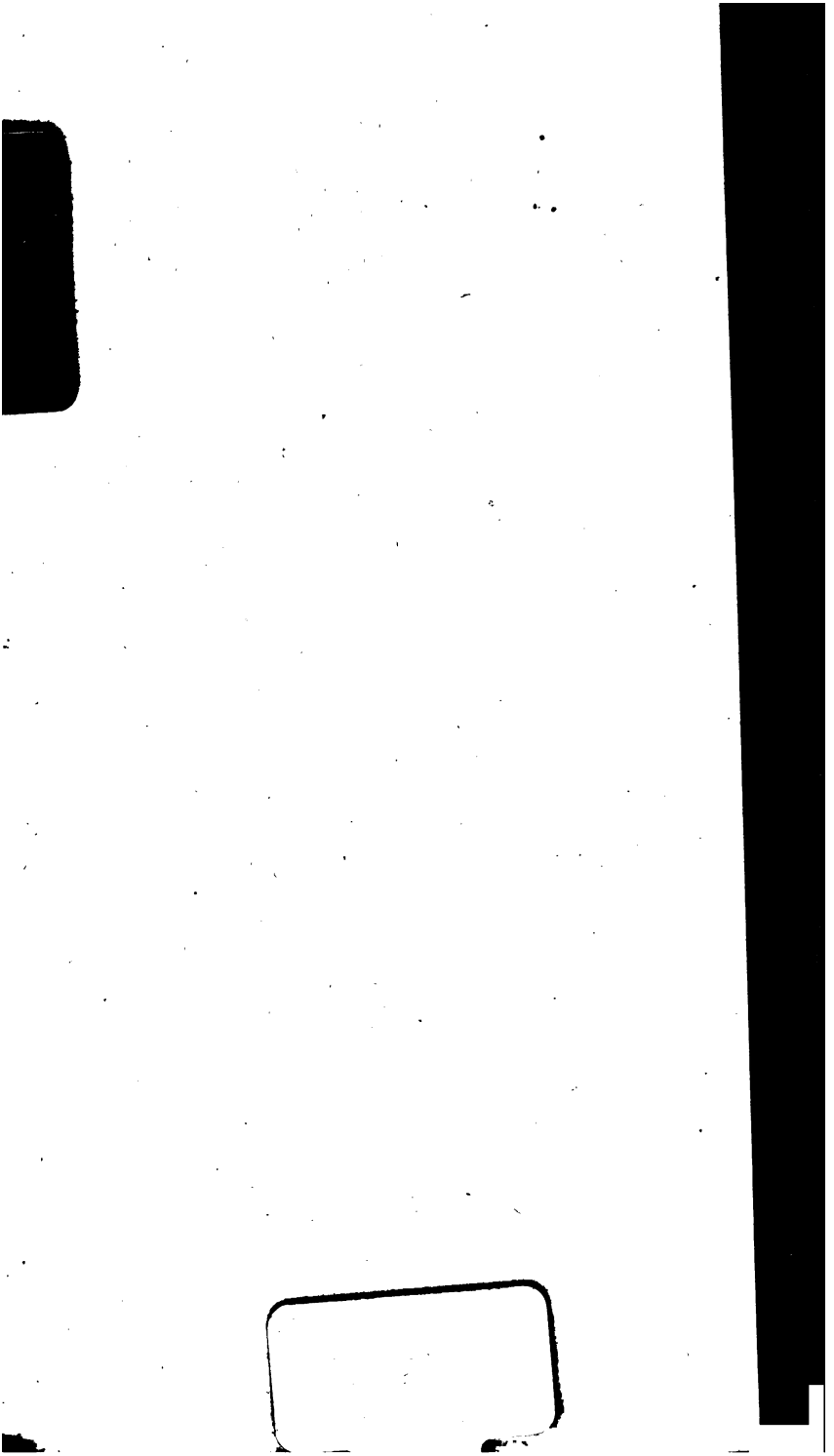
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



KBD

~~L 20 F 15~~
(Montemont)
KBD
~~429 B 9~~

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XXXIX.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pagès, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.
GRENOBLE. . . .	Prud'homme, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C°, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

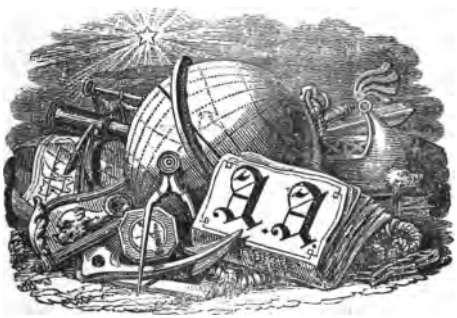
CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.

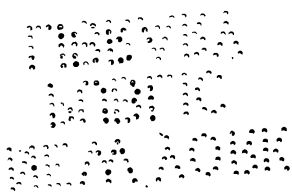


PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXV.



VOYAGES

EN AMÉRIQUE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

BASIL HALL.

VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD, PRINCIPALEMENT AUX ÉTATS-UNIS.

(1827-1828.)

New-York. But de ce voyage. Aspect de la ville. Bienveillance des autorités et des divers habitans. Tables d'hôte et restaurateurs. Chantier pour les constructions navales. Incendies. Établissemens publics. Écoles. City-Hall. Chutes du Passaic. Déplacement de maisons.

Le 17 avril 1827 je m'embarquai à Liverpool avec ma femme et notre petite fille, pour l'Amérique. Le 15 du mois suivant, au coucher du soleil, après une heureuse traversée de vingt-huit jours, nous dépassâmes le phare de Sandy-Blook, qui s'élève à l'entrée du havre de New-York : ce ne fut pourtant qu'au milieu d'une profonde obscurité que nous mouillâmes en face de la ville. Aussi perdîmes-nous, à notre grand déplaisir, le beau

spectacle qu'elle présente lorsqu'on y arrive par mer, et dont plusieurs passagers, qui n'en étaient pas à leur premier voyage, nous avaient parlé avec enthousiasme.

Avant que le jour reparaisse et que je pose le pied sur le rivage des États-Unis, je crois devoir apprendre au lecteur dans quel but je venais les visiter. Né en Angleterre, j'avais bien partagé, jusqu'à l'âge de vingt ans, les préjugés de presque tous mes compatriotes contre les Américains; mais, depuis cette époque, s'était écoulé à peu près un quart de siècle, et la haine du jeune homme avait été chez l'homme mûr remplacée par une sorte de prédilection. La cause d'un tel changement était, j'imagine, que mon état de marin m'avait retenu long-temps loin de la source où j'avais puisé mes antipathies nationales, que des années entières de résidence parmi les autres peuples m'avaient appris à mieux penser de l'espèce humaine en général, et surtout que j'avais eu plus d'une fois dans mes courses l'occasion de m'entretenir avec des Américains. Ils avaient tous été, en effet, unanimes à me vanter leur patrie et leurs institutions; je les avais tous entendus jeter des plaintes amères contre la race maudite des voyageurs, qui, sans aucune exception, disaient-ils, n'avaient avancé contre eux que mensonges et calomnies. Or j'étais, sans trop savoir pourquoi, si convaincu qu'ils se plaignaient

à juste titre que, par désir de penser favorablement de leur pays, j'avais toujours évité de lire les voyages en question, et, la part faite au patriotisme, mieux aimé m'en rapporter aux habitans eux-mêmes que de croire des étrangers. Mais, chagrin de l'obstination de beaucoup d'Anglais à rester crédules sous ce rapport, et tenant à cœur de les en corriger, je profitai un beau jour d'un intervalle de loisir que me laissaient les devoirs de ma profession, pour aller examiner les choses de mes propres yeux. Je partis avec la confiance non-seulement de trouver d'amples matériaux pour justifier à moi-même ma bonne opinion des Américains, mais aussi de pouvoir, par un fidèle exposé des faits, adoucir l'âpreté de la malveillance qu'on porte généralement à cette grande nation. Peut-être, par conséquent, jamais voyageur ne visita-t-il une contrée étrangère avec des dispositions plus bienveillantes.

Je me souviendrais encore, après mille ans, du premier déjeuner que nous fîmes en Amérique. Dès sept heures du matin, tout le monde quitta lestement le paquebot (car on l'avait rangé pendant la nuit le long de la terre) et nous n'eûmes qu'à traverser une planche pour descendre sur le quai, d'où un carrosse de place nous conduisit à un des principaux hôtels. Le carrosse, qui ne saurait recevoir le nom ignoble de *fiacre*, ressemblait plutôt

à une jolie calèche découverte, et était traîné par deux chevaux à poil lisse, petits, mais de bonne race, que menait un mulâtre. Chemin faisant, nous trouvâmes à la plupart des objets qui frappèrent nos regards, surtout aux vêtemens et à la tournure des hommes, un air plus ou moins étranger. Nous rencontrâmes aussi dans les rues nombre de nègres et de négresses. La forme de presque toutes les voitures nous étonna, et nous ouvrîmes de grands yeux à la vue de plusieurs charrettes hermétiquement fermées, sur lesquelles on lisait, écrit en gros caractères, le mot *glace*. Quoique cependant une multitude de particularités nous montrât que nous étions dans un pays nouveau, certains traits nous rappelèrent les villes maritimes de notre patrie. Par exemple, les enseignes de toutes les boutiques étaient rédigées en anglais; et si la langue que nous entendions parler à nos oreilles différait beaucoup, sous le rapport de la prononciation, de celle que nous parlions nous-mêmes, toujours était-ce la nôtre. Je me surprenais donc souvent à me croire encore en Angleterre, et j'avais sans cesse à me débarrasser comme du ressouvenir d'un rêve. Cette illusion dura quelques jours; après quoi elle s'affaiblit peu à peu, et finit par disparaître entièrement.

Mais j'oublie le fameux déjeuner! Nous n'avions demandé que de l'alose fraîche, poisson que l'on m'avait vanté comme excellent, et qui mérite sa

réputation. S'il est, comme je le crois [1], particulier aux eaux américaines, il vaut la peine, dans ce cas, que pour faire sa connaissance on traverse l'Atlantique. Mais il arriva escorté, d'une part, d'un énorme beefsteak qui, nageant dans son jus, exhalait une appétissante odeur, et, de l'autre, d'une douzaine de côtelettes de mouton. A ces viandes se joignirent une pyramide de petits pains aussi blancs que la neige, et des régimens de rôties chaudes, avec des océans de thé et de café. Nous reconnûmes aussitôt qu'en Amérique, comme dans toutes les autres parties du monde, on sait contraindre les gens à faire plus de dépense qu'ils ne veulent. En effet, je me récriai d'abord : je dis que je n'avais pas donné d'ordres pour un si splendide festin ; à quoi le garçon répondit, selon l'usage, que nous n'étions pas tenus de manger tout, et je me promis de ne toucher assurément qu'à l'alose. Mais au bout de cinq minutes, hélas! quoiqu'on ne puisse m'accuser de gourmandise, le fumet savoureux des plats étalés devant moi me tenta si fort, que je ne pus rester fidèle à mon serment, et je dévorai avec un appétit qui me fit presque rougir de moi-même. Mon excuse, ma seule excuse, est la diète que j'avais subie à bord vingt-huit jours durant.

Dans le cours de la matinée, je me rendis à la douane avec une obligeante personne pour qui j'a-

[1] C'est une erreur gastronomique.

vais apporté d'Angleterre une lettre de recommandation, et je dois aux fonctionnaires de cet établissement la justice de dire que je ne me souviens pas d'avoir rencontré plus de politesse dans aucun des nombreux pays où il m'a fallu soumettre mon bagage à l'ennuyeuse formalité de la visite. L'ami dont j'étais accompagné déclara simplement que je venais en Amérique comme voyageur, sans aucun projet de commerce, et que les malles, les caisses, inscrites à mon nom sur la feuille du paquebot, ne contenaient que du linge et des habits. Le chef nous donna alors quelques mots pour le commis chargé de l'examen, et celui-ci n'eut pas plus tôt pris lecture du billet magique, qu'il me laissa emporter tout ce qui m'appartenait, sans même vouloir y jeter les yeux. C'est pour moi une véritable satisfaction de pouvoir ajouter que, dans la suite de notre long voyage à travers les différentes provinces des États-Unis, les officiers publics à qui nous eûmes affaire ne se montrèrent pas moins obligeans à notre égard. Je déclare aussi que presque tous les particuliers dont nous réclamâmes quelque service dans l'occasion n'hésitèrent pas non plus à nous le rendre. Qu'ils reçoivent ici l'expression de ma sincère gratitude sans que je les nomme; car j'ai résolu, bannissant des pages qui suivent tout nom propre auquel je pourrais accoler un éloge ou un blâme, de limiter mes observations, soit en

bien soit en mal, à ces larges traits qui caractérisent un peuple.

Il est cependant difficile de se conformer à cette prudente règle, sans négliger en même temps un des principaux devoirs du voyageur, la peinture des mœurs domestiques. Car comment peindrait-il la société, s'il ne la fréquentait pas pour consigner dans son livre ce qu'il y a vu, et s'il se faisait scrupule de jouer le rôle toujours plus ou moins odieux d'un espion? Au reste, les Américains m'ont assuré mainte et mainte fois qu'ils n'avaient aucun motif de redouter cet espionnage, pourvu qu'on y procédât loyalement, et qu'on leur en voulût bien énoncer de bonne foi le résultat sans mauvaises plaisanteries, sans sarcasmes. Une preuve de leur sincérité, c'est qu'ils me pressaient souvent de parler devant eux avec candeur et de donner mon opinion sur tout ce que je voyais, sur l'intérieur de leurs ménages comme sur les affaires publiques. La question « Que pensez-vous en somme des Américains? » m'était donc adressée chaque jour et presque dans chaque cercle. Mais je regrette que, pour être vrai, il me faille ajouter que, toutes les fois où la réponse que cette brusque interrogation m'arrachait n'était pas une louange complète, aveugle, ils ne pouvaient dissimuler un assez vif mécontentement. Lors néanmoins que je confiai à mes amis d'Amérique mes doutes, mes craintes, sur la

convenance de dire aussi librement mon avis, ils insistèrent toujours avec force pour que j'en gardasse l'habitude, par la raison, prétendaient-ils, que leurs compatriotes, si gonflés qu'ils fussent d'orgueil national et si passionnés pour leurs institutions, aimaient mieux entendre un étranger les attaquer ouvertement en face que les louer en leur présence, pour en arrière les déchirer à belles dents. Prenant donc à la lettre une telle déclaration, je n'ai jamais, pendant mon séjour parmi eux, dissimulé mes sentimens. Et pour être juste envers les Américains, je dirai qu'invariablement ils interprétèrent mes remarques en bonne part, quoique la plupart du temps ils ne fussent pas très flattés de mes opinions. C'est pourquoi j'espère, comme je conserverai ma franchise jusque dans mon récit, qu'elle sera interprétée de même par le lecteur. Je n'ai effectivement aucun intérêt à calomnier l'Amérique; et si je n'ai plus aujourd'hui une idée tout aussi favorable de cette contrée, c'est du chagrin, non de la joie, que j'en éprouve. Quoi qu'il en soit, nous fûmes ravis du bon accueil que nous trouvâmes à New-York : je suis fâché seulement que mes habitudes de sobriété ne m'aient pas permis de faire plus d'honneur à ces délicieux soupers de potages aux huîtres, de jambon, de salade, de homards, de glaces et de confitures, pour ne rien dire du généreux Champagne, du vieux Madère,

des fruits, et de toutes les autres bonnes choses qui ne cessent de circuler dans les réunions.

Nous apprîmes bientôt qu'il y avait dans les grands hôtels, comme celui où nous étions logés, différentes manières de vivre, et je donne son sens le plus rigoureux à cette expression. Une immense table d'hôte était servie chaque jour à trois heures de l'après-midi, pour les gens qui ne demeuraient pas dans la maison, mais qui venaient uniquement y manger. J'ai vu souvent de soixante à cent personnes assises autour d'une de ces tables. Il y avait ensuite un dîner plus intime pour les seuls locataires. Enfin, si on préférait une complète solitude, on était libre (ce qui toutefois coûtait beaucoup plus cher) de manger à la carte dans un salon séparé ou dans son appartement. Le lendemain de notre arrivée, dès huit heures (car c'est à New-York l'heure où l'on déjeune) nous descendîmes dans la salle où quatorze ou quinze autres pensionnaires étaient déjà réunis pour prendre le repas du matin. Notre principal motif était de chercher à nous lier, du moins à causer avec quelques indigènes, et nous espérions que ce serait la chose la plus facile du monde. Mais nos espérances furent déçues par le profond silence et par l'imperturbable gravité de toute la compagnie. Au dîner, nous fûmes déjoués de même dans nos projets de sociabilité, par la plus cérémonieuse et la plus froide politesse. Nos ten-

tatives réitérées pour mettre la conversation en train avortèrent successivement; car chacun semblait avoir pour idée fixe d'arriver le plus tôt possible au but dans lequel on s'était rassemblé, c'est-à-dire de satisfaire son appétit. Lors donc que les convives, sans prononcer un seul mot, eurent rassasié leur faim, ils se levèrent et partirent. On aurait pu vraiment croire qu'il s'agissait entre nous d'inhumer un ami plutôt que de maintenir en joie et en vie la génération existante.

Nous allâmes un autre jour chez un restaurateur situé au centre du quartier des affaires, et nous vîmes un spectacle encore plus étrange. L'unique salon ouvert au public était une longue et étroite galerie, passablement ténébreuse, divisée à droite et à gauche par des compartimens de planches qui ressemblaient à des stalles d'écurie, et qui n'étaient juste assez larges que pour tenir quatre personnes, dont des bras de bois limitaient les places. Dans le passage du milieu, qui n'avait pas quatre pieds de largeur, voltigeaient deux garçons sans veste ni gilet, car leur besogne était assez échauffante pour qu'ils n'eussent pas besoin d'être plus chaudement vêtus. Quand nous arrivâmes, tous les compartimens étaient occupés, sauf un seul, dont nous prîmes possession. C'était un étourdissant cliquetis de couteaux et de fourchettes; mais personne n'échangeait la moindre parole avec son voisin. Le

silence pourtant, qu'observait la société, était incessamment troublé par les vociférations des deux domestiques, qui, toujours allant et venant soit pour apporter les plats commandés, soit pour remporter les plats vides, recevaient au passage les ordres qu'on leur donnait tout bas, mais qui, avec des voix de Stentor et sans s'arrêter, les transmettaient sur-le-champ à la cuisine. Il n'y avait guère moins de trente à quarante stalles avec quatre dîneurs dans chacune; et comme tout le monde paraissait se dépêcher à l'envi, on doit concevoir quel effroyable vacarme c'était, quoique nul n'ouvrît la bouche hormis pour engloutir la quantité de nourriture dont il avait besoin. Dans le cours d'une demi-heure que nous consacrâmes à notre repas, nous vîmes la compagnie se renouveler plusieurs fois, car on n'attend jamais : demandez tel mets qui vous convienne, et à l'instant vous êtes servi.

Le jour suivant, un jeune officier de la marine américaine eut la bonté de me conduire au *dock* [1] ou, pour parler plus correctement (car il n'y a point de *docks* en Amérique) au chantier de Brooklyn sur Long-Island. Nous eûmes dans le trajet

[1] Les docks sont, comme on sait, des bassins qui s'emplissent et se vident à volonté, et dans lesquels on construit des vaisseaux. Londres en possède de magnifiques. J'en ai donné une description dans un volume intitulé : *Voyage à Londres*, 1835. A. M.

deux bacs à passer, et nous les passâmes tous les deux dans des bateaux à vapeur. La chose peut-être la plus curieuse que je vis pendant cette charmante promenade est un quai flottant, fait de bois, dont un des côtés était attaché au rivage par de forts gonds, tandis que l'autre, soutenu sur d'énormes faisceaux de liége, s'élevait et se baissait avec la marée. Lorsque la marée était haute, le quai était de niveau avec la terre; mais quand elle était basse, il présentait une assez forte pente, quoique les voitures et les charrettes pussent toujours sans trop de peine la monter ou la descendre. Le directeur du chantier m'accueillit avec une extrême bienveillance, et me laissa voir avec tant de bonne grâce tout ce que je souhaitais connaître, que sans scrupule j'examinai l'établissement d'un bout à l'autre. Je visitai avec beaucoup d'intérêt une grande frégate appelée *la Fulton*, qui était destinée, je crois, à servir de batterie flottante pour la défense de New-York. La construction de ce singulier navire est double, de manière à pouvoir marcher soit à la voile, soit à la vapeur; et les roues, au lieu d'être placées de côté, le sont au centre, en sorte que les boulets ennemis ne sauraient les atteindre. La machine, aussi, est entièrement abritée à l'intérieur par un rempart de chêne, outre que les flancs, qui ont cinq pieds d'épaisseur, sont formés par des lits successifs de grosses plan-

ches alternativement disposées en long et en travers. Cette cloison, ou plutôt cette muraille, est de force, m'a-t-on dit, à résister au canon, quand même on tirerait à bout portant. Je parcourus ensuite plusieurs autres vaisseaux de ligne, la plupart construits en chêne vert, arbre qui ne pousse que dans les États méridionaux, et qui, par sa dureté extraordinaire, convient admirablement à la marine.

Comme la plus grande partie de New-Yorck n'est bâtie qu'en bois, les incendies y sont assez fréquens. Sur le faîte de la *City-Hall,* ou Maison Commune, qui, parmi les nombreux édifices publics dont la ville est ornée, doit être mise au rang des plus beaux, stationne constamment un watchman ou garde de nuit, dont le devoir, lorsqu'il entend donner l'alarme, est de hisser une lanterne à l'extrémité d'une longue barre de fer, et de la diriger du côté de l'incendie pour indiquer aux pompes quelle route elles doivent prendre. Il y a dans cette invention quelque chose de singulièrement pittoresque : vous diriez un immense géant qui, avec son doigt rouge, est posté au milieu de la ville pour avertir les citoyens de leur danger.

Nous ne demeurions à New-York que depuis cinq jours, lorsque, vers deux heures du matin, je fus réveillé par de grands cris : « Au feu ! au feu ! » Me précipitant en bas de mon lit, je prêtai l'oreille,

et j'entendis les cloches des églises sonner en volée, les pompes rouler avec fracas, les pompiers se jeter les uns aux autres des exhortations, les officiers de police frapper aux portes et aux fenêtres des habitans pour les engager à venir porter secours; enfin les clameurs de la populace dominer tout ce tumulte. On m'avait parlé si souvent du courage et de l'adresse des pompiers américains, que j'étais curieux de les voir à l'œuvre. Je m'habillai donc en toute hâte et je descendis. Dès que j'eus ouvert la porte de la rue, j'aperçus vers l'est une grande colonne de fumée qui, semblable à un énorme serpent, s'élançait au milieu des airs pour aller saisir la lune. Je parvins quelque temps à suivre une des pompes; mais, quoique ce fût une lourde machine, elle était si rapidement traînée par un équipage de vingt-cinq à trente hommes, auxquels s'était adjointe une légion de gamins, qu'il me fallut bientôt rester en arrière. Lorsque j'arrivai au théâtre du mal, une foule considérable y était déjà rassemblée, et cependant de toute part des régimens de pompiers la fendaient au pas de course. Quatre maisons, entièrement construites en bois, étaient en feu du haut en bas, et vomissaient d'épais tourbillons de flammes qui eussent défié un millier de pompes. Mais rien n'égale l'intrépidité avec laquelle on tenta pourtant de s'en rendre maître. Au milieu d'un vacarme inouï et

d'une affreuse confusion, les pompes furent échelonnées le long des rues, à distance l'une de l'autre d'environ deux cents pieds, et formèrent ainsi une ligne qui se prolongeait jusqu'au bord de la Rivière-Orientale, comme on appelle le bras de mer qui sépare Long-Island du continent. Alors, au moyen de tuyaux en cuir, l'eau passa de la première pompe qui la prenait à la mer même dans la seconde, et ainsi de suite jusqu'à ce que, parvenue au dernier anneau de la chaîne, elle fut lancée sur les bâtimens enflammés. Au bout de cinq minutes deux autres lignes semblables furent établies. S'il y avait quelque chose à reprendre en cette occasion, c'étaient les inutiles clameurs de la foule qui devaient nécessairement étourdir les pompiers, et l'aveugle témérité avec laquelle ces hommes se précipitaient au milieu de l'incendie. Un peu plus d'ordre aussi, car les curieux obstruaient toutes les issues, eût été bien désirable.

Parmi les établissemens d'utilité publique qu'on rencontre à chaque pas dans New-York, il faut surtout mentionner la maison de Refuge pour les malfaiteurs d'un âge encore tendre : c'est une excellente institution sous toute espèce de rapports. Elle a pour but d'offrir un asile aux jeunes gens qui sortent de prison ou qui, aux termes rigoureux de la loi, mériteraient d'y être envoyés. Ils sont ainsi éloignés du contact des mauvaises com-

pagnies, et peuvent en profiter pour revenir à la vertu. On les force à contracter l'habitude du travail, on leur apprend quelque profession utile, et surtout on cherche à leur persuader qu'il est de leur propre intérêt de se comporter mieux à l'avenir. Après qu'ils ont subi certaines épreuves, et que leur éducation tant morale que corporelle a été convenablement améliorée, on les place en apprentissage chez des artisans, et, chose non moins curieuse qu'importante à savoir, ceux-ci sont, en général, charmés qu'on les leur confie : c'est, dans tous les cas, un fait à l'honneur de l'établissement. Si toutefois les maîtres ou les pères et mères de ces jeunes gens ont raison de croire que leur réforme n'est pas encore complète, ils sont libres de les renvoyer; et, pour que cette liberté ne soit pas illusoire, les directeurs de la maison correspondent sans cesse avec eux. Nous visitâmes aussi un asile semblable pour les filles, et nous n'apprîmes pas sans plaisir que le nombre des détenues y était beaucoup moins considérable. On nous mena ensuite dans plusieurs écoles où les jeunes blancs des deux sexes reçoivent les divers degrés de l'instruction d'après la méthode de l'enseignement mutuel, et, ce qui nous intéressa davantage, nous visitâmes celle qui est plus spécialement consacrée à l'éducation des enfans nègres et mulâtres. Les pauvres petits, comme ils étudiaient avec zèle! Je ne pus m'empêcher de

demander au professeur, qui était un homme âgé, s'il avait, dans le cours de sa carrière, remarqué quelque différence matérielle entre l'intelligence des noirs et celle des blancs. Il me répondit que, jusqu'à un certain âge, c'est-à-dire tant que durait leur enfance, les uns ne différaient en rien des autres. Comme ils jouaient ensemble et qu'ensemble ils prenaient leurs leçons, les noirs n'étaient pas encore exposés à sentir aucune de ces distinctions qui plus tard devaient infailliblement les dégrader à leurs propres yeux. On m'a, en effet, certifié que, même dans l'état de New-York où l'esclavage des nègres est aboli par la loi, jamais un noir n'éprouve d'un blanc la moindre sympathie. Que le premier possède la plus rare industrie et les plus vastes connaissances, il sera toujours marqué pour le second d'un sceau réprobateur; toujours l'égalité entre eux sera impossible.

J'eus occasion d'assister à une audience de la cour suprême de l'État, et beaucoup de choses m'étonnèrent. D'abord j'entendis avec surprise un avocat invoquer un arrêt récemment rendu en Angleterre. Ensuite, le président et les deux conseillers qui composaient le tribunal étaient vêtus de leurs habits bourgeois; et, je dois le dire, cette absence de toques, de robes et de rabats, leur ôtait beaucoup plus de dignité que je ne l'aurais auparavant supposé. Peut-être cette omission des

insignes du juge me frappa-t-elle d'autant plus, que c'était la première circonstance qui me fit révoquer en doute cette prétendue sagesse avec laquelle les Américains se sont soustraits à tant d'usages regardés long-temps comme sacrés. D'apparentes bagatelles de ce genre ne doivent jamais, je crois, être mesurées à leur importance particulière, mais eu égard aux nombreuses associations d'idées qu'elles engendrent.

A notre sortie du tribunal, nous parcourûmes les diverses parties de la City-Hall, qui le renferme. C'est un vaste et noble édifice entièrement bâti d'un marbre blanc à gros grain, sauf une tour de bois qui en occupe le centre, et qui est peinte de manière à imiter le marbre. Nous montâmes au faîte de cette tour afin d'avoir une vue panoramique de la ville, dont la beauté ainsi que l'étendue nous avaient été sans cesse vantées par les habitans depuis que nous étions débarqués. J'en conviens, le spectacle qui se déroula sous nos yeux justifia presque tous les éloges dont nous avions les oreilles rebattues; mais, sans doute, nous l'aurions admiré davantage si on n'eût pas voulu, pour ainsi parler, nous y contraindre. Car les voyageurs n'acquittent jamais de bon gré les impôts mis sur leur admiration, et les gens de tous les pays devraient bien se souvenir qu'en cette matière, du moins, s'il en est autrement en finance, une contribution volon-

taire, même petite, vaut beaucoup mieux qu'une entière approbation extorquée par force.

Nous quittâmes la City-Hall, pour nous rendre, quoiqu'il tombât une grosse pluie, à une exposition de peinture. Mais, je suis fâché de le dire, elle ne valait pas la peine que, pour la voir, on se mouillât les pieds. La plupart des tableaux étaient secs, froids et durs. Je n'avais cependant auguré rien de semblable d'un savant discours sur les beaux-arts, que nous avions entendu prononcer la veille au collége de Columbia. L'orateur, en effet, à sa propre satisfaction et à celle aussi, comme il me sembla, de son auditoire, n'avait pas craint d'assurer que l'Amérique était en bon train de rivaliser avec la Grèce par ses sculpteurs, avec l'Italie par ses peintres !...

Le 26 nous fîmes une excursion dans l'État de New-Jersey, aux chutes du Paissac. Elles sont arrêtées au moyen d'écluses pendant les six jours ouvriers de la semaine, pour que l'eau, qui naturellement devrait en tomber, mette en mouvement les nombreuses machines des fabriques du village de Patterson, mais elles coulent le dimanche, et sont alors le rendez-vous de la meilleure et de la plus élégante compagnie des environs. Leur célébrité fait honneur au goût des dandys de New-York qui est pour l'Amérique ce qu'est Paris pour la France, et Londres pour l'Angleterre. Je ne les dé-

crirai cependant pas, réservant mes pouvoirs descriptifs pour plus belle occasion.

Je fus encore assez heureux, pendant ma courte résidence à New-York, pour y voir, littéralement, changer deux maisons de place: opération curieuse, et, que je sache, particulière à cette ville. Personne qui n'ait ouï parler du déplacement d'habitations de bois; mais le transport des deux bâtimens de briques dont il va être question est un exploit d'un genre tout différent. Dans une rue qu'il fallait élargir se trouvaient deux maisons attenantes et possédées par un même propriétaire : elles dépassaient d'une douzaine de pieds l'alignement commun. Il était donc indispensable de les abattre, ou de les reculer en les faisant glisser à la surface du sol; et ce fut à ce dernier parti qu'on recourut. Elles étaient solidement construites, avaient l'une quarante pieds de profondeur, l'autre trente-deux, et présentaient ensemble une longueur de quarante-sept pieds. Elles avaient même hauteur, vingt-deux pieds environ jusqu'aux gouttières, au-dessus desquelles s'élevaient le toit et deux gros corps de cheminées. Elles n'avaient qu'un seul étage, mais, comme le rez-de-chaussée il était percé d'un rang de six fenêtres. Or, cette masse de bâtisse fut reculée de la distance que j'ai dite sans être aucunement endommagée.

Le procédé qu'on emploie en pareille circons-

tance est si simple, que tout le monde pourra, j'espère, le comprendre. Le premier point consiste à introduire sous la maison parallèlement et de niveau avec la rue, un certain nombre de poutres qui, distantes d'environ trois pieds, se prolongent d'un bout à l'autre du bâtiment, et le dépassent même d'une certaine longueur. On fait ensuite reposer les extrémités de ces poutres sur de solides blocs de bois, qui, placés à terre, ne touchent en rien la maison. Alors, enfonçant des coins entre ces blocs et les poutres, qui, ainsi levées, appuient fortement contre la partie supérieure des ouvertures par où on les a insérées, on leur donne tout le poids des murs latéraux à soutenir. Ce travail accompli, la fondation de ces murs peut s'enlever sans péril. Quant à ceux de la façade et du derrière, vous comprenez sans peine qu'on les supporte de la même manière, c'est-à-dire avec d'autres poutres qui coupent les premières en croix, et qu'on les sape aussi. Lorsque la maison repose sur cette espèce de charpente, on peut, transversalement sous les poutres et de manière à occuper la même place qu'occupaient peu auparavant les fondations des murs latéraux, établir ce qu'on appelle dans les chantiers de marine un *système de voies* et qui sert à lancer les navires. Il est nécessaire ensuite d'interposer, entre ces voies et la charpente, des glissoires qui, par leur destination, ressemblent

à l'appareil de même nom sur lequel sont posés les navires quand ils vont être lancés à l'eau; car, soit dit en passant, cette opération et celle que je cherche à décrire offrent beaucoup d'analogie. Ces glissoires sont de longs baliveaux très polis, placés sur les voies, dans le même sens qu'elles, et qui en même temps portent contre les poutres transversales. Il s'agit dès lors de faire peser tout le poids sur les glissoires et par conséquent sur les voies qui se trouvent dessous. Cela fait, il s'ensuit que les extrémités des poutres, précédemment représentées comme s'appuyant sur les blocs, ne sont plus supportées aux mêmes endroits. Ce changement des points de support s'effectue par des coins qu'on enfonce entre les poutres et les glissoires, et il est aisé de comprendre que ces coins amènent le double résultat, d'abord, de faire appuyer les glissoires sur les voies, ensuite de soulever la charpente qui porte la maison, d'où un peu la maison elle-même. Les bouts des poutres ne reposent plus sur les blocs qu'on enlève, et la maison soutenue sur les glissoires et les voies est prête à se déplacer.

Supposons que tous ces préparatifs soient terminés, et (ce qui est indispensable) que les voies aient été enduites d'une couche de suif épaisse au moins d'un demi-pouce, en sorte qu'elles ne puissent jamais se trouver en contact avec les glissoires, il n'est plus alors besoin que de faire jouer des cries

placés horizontalement dans la rue contre les glissoires. Comme ils sont simultanément mis en jeu, celles-ci et par suite la charpente qu'elles supportent, ainsi que la maison dont elle est chargée, ne tardent pas à se mettre en route. Le voyage est lent, très lent, comme on pense bien; mais lorsqu'enfin le bâtiment est arrivé à la place qu'on lui destine, on lui élève de nouveaux fondemens, on recommence toute la besogne en ordre inverse, on retire les solives une à une; et telle est la sûreté de ces opérations, qu'il n'est pas besoin pendant qu'elles s'exécutent de démeubler les maisons. Les habitans vont et viennent, entrent et sortent, montent et descendent, comme si de rien n'était.

L'Hudson. Variabilité du climat d'Amérique. Prison pénitentiaire de Sing-Sing. Ville de West-Point; son école militaire. Village de Catskill. Milice de l'Union. Canal d'Érié. Traits caractéristiques des Américains. Excursion dans le Massachusetts. Quakers.

Le 29, dès sept heures du matin, je m'embarquai avec ma femme et ma fille sur un des nombreux paquebots à vapeur qui incessamment montent et descendent l'Hudson. Cette magnifique rivière, qui se dirige en ligne droite du nord au sud, passe au cœur même du florissant État de New-York, et forme à coup sûr le plus beau canal naturel qui soit au monde. Elle est large, profonde, libre de bas-fonds sur presque toute la longueur de son

cours; et les marées, sans jamais être trop fortes, y font toujours sentir leur utile influence jusqu'à la côte d'Albany, c'est-à-dire jusqu'à cent quarante-cinq milles dans l'intérieur des terres, ou même, si je ne me trompe, jusqu'à Troie, petite ville située sur la rive gauche, à quelques lieues encore plus haut. Les bords de l'Hudson offrent aux regards du voyageur le spectacle le plus pittoresque qui se puisse voir : escarpés et généralement couverts de bois, ils sont partout garnis de villages ou d'élégantes maisons de campagne qui appartiennent à l'ancienne aristocratie, laquelle, soit dit en passant, finira bientôt par disparaître dans cette partie de la contrée, comme elle a disparu déjà dans à peu près tout le reste de l'Amérique.

Au lieu d'avoir à gémir de la brûlante chaleur du soleil qui nous avait incommodés les deux ou trois jours précédens, nous aurions pu nous plaindre, avec raison, que la matinée fût fraîche et même froide. C'était la première fois que nous éprouvions la variabilité du climat américain; mais, par la suite, nous apprîmes à nos dépens qu'il n'a son pareil, sous ce triste rapport, dans aucune autre région. Je n'entends pas parler ici du changement de température produit par les différences de latitude auxquelles la grande étendue de notre voyage nous a exposés, mais de l'incertitude atmosphérique qui caractérise en général les États-Unis. Vers le mi-

lieu de la journée, le ciel redevint pur; et, laissant le paquebot continuer sa course rapide vers Albany, nous le quittâmes pour aller mettre à contribution l'hospitalité d'un de nos amis qui demeurait dans le voisinage, et qui devait le lendemain nous mener visiter un des plus curieux établissemens de l'Amérique. C'est une prison dirigée d'après le système pénitenciaire, et située dans un endroit qu'on appelle *Sing-Sing*, sur la rive gauche ou orientale de l'Hudson, à trente milles de New-York.

On m'avait beaucoup parlé d'avance de cette prison : entre autres choses, on m'avait dit que plusieurs centaines de condamnés y étaient employés à construire le bâtiment où ils devaient eux-mêmes être détenus; mais je pouvais à peine croire les étonnans récits dont chacun m'étourdissait les oreilles sur le degré d'ordre et de subordination que peu à peu on avait introduit au milieu d'une bande de scélérats consommés s'il en fût: car combien n'est-il pas difficile souvent d'accoutumer à une discipline sévère des gens même de bonne volonté ! Aussi, quoique je fusse en quelque sorte préparé à ce que j'allais voir, ma surprise fut extrême quand j'approchai du lieu, et que je vis deux sentinelles seulement monter la garde sur une hauteur au bas de laquelle remuaient deux ou trois cents prisonniers. Les uns tiraient du marbre d'une forte carrière, les autres se livraient à différens métiers sous de longs

angars de bois, ou bien travaillaient à la nouvelle prison, vaste édifice en pierre, qui s'étendait parallèlement au fleuve, et dont un tiers était déjà habitable. Il y avait quelque chose de très imposant dans le profond silence où tous ces gens s'acquittaient de leur pénible besogne. Pendant trois ou quatre heures que nous restâmes parmi eux, nous ne les entendîmes pas proférer le moindre mot à voix basse; nous ne leur vîmes ni échanger un regard, ni même, ce qui était encore plus singulier, diriger une seule fois à la dérobée les yeux sur nous, choses qui sont rigoureusement défendues. En effet, le principe fondamental du système, le secret sur lequel semblent reposer les bons effets qu'il produit, est d'empêcher que les détenus aient aucune espèce de communication non-seulement avec les étrangers, mais aussi les uns avec les autres. Il est aisé de comprendre que, pour parvenir à ce but, la nécessité ordonne que chaque prisonnier soit, la nuit, isolé de ses compagnons. Or à Sing-Sing, qui est la prison de l'État de New-York, on y est parvenu sans beaucoup de dépenses pour construire les dortoirs, et sans avoir besoin d'un grand nombre de surveillans. Chaque détenu couche dans une chambre séparée qui a sept pieds de long, sept de haut et trois et demi de large, qui est entièrement bâtie en pierres de taille, et que ferme une porte de fer dont la partie supérieure est mu-

nie d'une ouverture plus petite que la main d'un homme. Par ce guichet entrent une quantité d'air suffisante, et autant de lumière, autant de chaleur qu'il en faut. La ventilation se fait en outre par une sorte de cheminée ou de ventouse qui a trois pouces de diamètre, et qui monte de la voûte de chaque chambre au toit du bâtiment. Les cellules sont disposées les unes au-dessus des autres par rangées d'un cent chacune, et ne ressembleraient pas mal aux huches à vin d'un cellier, si ce n'était qu'elles fussent plus profondes, plus larges, et deux fois aussi hautes. A chaque étage, devant les portes des cabanons, se prolonge une étroite galerie dans laquelle il ne peut passer qu'un seul homme, et dont les deux extrémités débouchent sur un escalier. La prison de Sing-Sing contient huit cents chambres, dont une moitié regarde le fleuve et l'autre la terre. A voir le corps de bâtiment que forment ces deux rangées de cellules ainsi disposées dos à dos, vous diriez une longue muraille, haute et droite, épaisse de vingt pieds, dont les deux faces vous présentent quatre rangées parallèles et horizontales de trous carrés. Cette masse de maçonnerie ne s'aperçoit pas de dehors, car elle est complétement recouverte par une construction extérieure dont les murs sont à dix pieds de ceux de l'autre bâtisse que j'appellerais volontiers une *ruche à cellules*. Ces murs sont régulièrement percés de petites fenêtres qui se

trouvent chacune en face de chaque cabanon, et qui sont arrangées de manière à laisser entrer beaucoup de jour et d'air, mais non voir à l'extérieur. Des poêles et des lampes sont placés dans les corridors qui entourent les rangées de cellules, afin de les échauffer en hiver, et de les éclairer après le coucher du soleil.

Aussitôt que les prisonniers sont chacun renfermés pour la nuit dans leur chambre séparée, un surveillant, qu'on relève d'heure en heure, s'établit au rez-de-chaussée devant la rangée la plus basse des cellules, ou, s'il le juge convenable, peut se promener dans les galeries qui longent les portes. Comme il a toujours les pieds munis d'une chaussure très mince, ses pas ne s'entendent point, tandis qu'il peut lui-même entendre la plus légère tentative de communication faite par un détenu à un autre, car l'espace vide qui entoure les cabanons a été construit de telle sorte que le moindre son s'y répète beaucoup plus fort. Les prisonniers sont ainsi forcés de passer la nuit dans la solitude et le silence.

Au point du jour, une cloche les éveille; mais avant qu'ils sortent de leurs chambres, l'aumônier de l'établissement récite la prière, et l'endroit où il se place pour cela est si bien choisi qu'il peut sans peine se faire entendre de tous les prisonniers qui occupent un des côtés du bâtiment, c'est-à-dire de quatre cents d'entre eux. Son vicaire, placé de

l'autre côté, remplit le même devoir pour les autres. Les geôliers ouvrent alors les portes, et à ce mot de commandement chacun des détenus sort de sa cellule dans la galerie. Puis ils se forment en une longue file, et marchent à ce qu'on appelle le *pas de charge*, avec les yeux constamment fixés sur leur gardien : on les mène aux ateliers de travail. Lorsqu'elles sortent du bâtiment, les différentes divisions que commandent autant d'inspecteurs, font une courte halte dans la cour, afin de se laver la figure et les mains, et aussi de déposer leurs vases de nuit, que nettoieront certains détenus spécialement chargés d'entretenir la propreté partout. Il y en a d'autres qui font la cuisine, d'autres encore qui lavent le linge; enfin ce sont les prisonniers eux-mêmes qui, à tour de rôle, s'acquittent de toute la besogne domestique. Quand ils ont terminé leur toilette, ceux que les soins du ménage ne réclament pas, s'en vont accomplir la tâche qui leur est chaque jour fixée. Ceux-ci taillent des pierres, ceux-là scient du marbre, ou forgent du fer, ou tissent de l'écorce, ou confectionnent des habillemens, des souliers, des tonneaux : bref, chacun se livre à un métier. Chaque atelier est surveillé par un inspecteur, qui n'est pas lui-même un détenu, mais un homme de caractère, un homme sûr, et qui, entre autres qualités requises, doit être un habile ouvrier en quelque genre, car son devoir

n'est pas seulement de faire observer avec la plus stricte rigueur les règles de la prison, et surtout celle qui ordonne un profond silence, mais il lui faut aussi enseigner un état à ses hommes. Dans les ateliers les détenus sont placés en ligne, avec leurs figures tournées toutes d'un même côté, de façon qu'ils ne puissent échanger ni un regard, ni un signe. Chaque inspecteur n'en surveille pas moins de vingt, ni plus de trente; et seul, stimulé par un bon salaire, ou par tout autre motif, à bien remplir ses fonctions, secondé au besoin par la force armée, il réussit parfaitement d'ordinaire à maintenir dans la subordination ce nombre de bandits.

A huit heures la cloche sonne de nouveau, et tout travail cesse; les prisonniers reprennent leurs rangs derrière leurs gardiens, et, quand il leur commande de se mettre en marche, ils retournent à leurs cellules. Chacun d'eux, arrivé devant sa porte, s'arrête les bras pendans, les mains sur la couture du pantalon, et demeure immobile, silencieux comme une statue, jusqu'à ce qu'ils reçoivent le signal de se baisser et de prendre leur déjeuner qu'on a d'avance déposé par terre dans la galerie. Ils font alors un quart de conversion et entrent dans leurs chambres, après quoi on en ferme sur eux les portes de fer, tandis qu'ils prennent leur triste repas dans la solitude. Lorsque vingt minutes se sont écoulées, on reconduit les détenus à l'ouvrage, et ils travail-

lent sans un seul instant d'interruption jusqu'à midi. On les mène alors dîner avec les mêmes cérémonies que j'ai décrites pour le déjeuner, puis ils reviennent à l'atelier et continuent silencieusement leur besogne tout le reste du jour. Quand approche le soir, ils recommencent les ablutions qu'ils ont faites le matin à la sortie de leurs cellules, et y retournent toujours dans le même ordre manger leur souper, pour n'en plus ressortir que le lendemain. A une heure fixe, qui est autant que possible celle où se couche le soleil, la cloche leur donne le signal de se déshabiller et de se mettre au lit; mais, auparavant, on leur dit la prière, de même que le matin.

Telle est la vie uniforme et triste à laquelle les condamnés sont soumis pendant toute la durée de leur détention. Ils n'ont un peu de relâche que les dimanches. Ces jours-là, on leur permet de se reposer des fatigues de la semaine, on leur lit le service divin; mais ils restent enfermés dans une complète solitude, et ils ne peuvent, pour se distraire, que demander la visite du chapelain, qui alors vient causer avec eux, ou lire quelques pages de la Bible, car c'est le seul livre dont la lecture soit autorisée, et il s'en trouve à cet effet un exemplaire dans chaque cellule. Le prisonnier peut ne pas l'ouvrir, si bon lui semble; rien ne l'y force. Mais, comme toute autre distraction de ses loisirs lui est refusée, il essaie tôt ou tard de celle-là. Si, ce

qui n'arrive que trop souvent, il ne sait pas lire, un cours a lieu les jours de repos où il peut aller l'apprendre. Les prisons des États-Unis, pour lesquelles on a adopté le régime que j'ai tenté de décrire, ne coûtent absolument rien au gouvernement : le produit du travail des détenus subvient à toute la dépense, et même ils y sont mieux vêtus, mieux nourris, que dans la plupart de celles d'Europe. Enfin, le moral des condamnés s'améliore à ce point pendant leur détention, qu'une fois rendus à la société il est bien rare qu'ils méritent un nouvel emprisonnement pour de nouveaux crimes. Ainsi, on a calculé que parmi les détenus que les pénitentiaires reçoivent chaque année, il n'y en a le plus souvent qu'un sur trente qui déjà ait eu des démêlés avec la justice.

Le 31 nous reprîmes au passage un des paquebots qui tous les jours partent de New-York pour Albany; mais nous le quittâmes encore une trentaine de milles plus loin pour visiter la ville de West-Point. L'Hudson, dans la partie que nous en remontâmes, nous sembla devenir de plus en plus magnifique sur beaucoup de points: il coulait entre des rives escarpées, revêtues de feuillage depuis leur faîte jusqu'au bord de l'eau; et si sa direction générale était droite, elle offrait néanmoins un nombre suffisant de courbures pour ne pas avoir l'air monotone. A midi et demi, on dressa la table

en plein air sur le pont, pour que les passagers dînassent; mais, comme nous avions déjeuné tard, nous ne voulûmes point prendre si tôt notre second repas, et, dans notre ignorance des usages américains, nous ne fûmes pas du nombre des convives, espérant réparer cette omission à West-Point, que nous devions atteindre au bout seulement d'une couple d'heures. Hélas ! quand nous y parvînmes, tout le monde avait, dans cette ville, dîné depuis long-temps; et, ce qu'il y eut de pire, le maître de l'hôtel où nous logions était sorti pour ne rentrer que le soir ; la maîtresse, nous dit-on, était malade; enfin, le plus grand de nos malheurs, le nègre chargé de faire la cuisine était allé à la promenade, (comme si jamais les cuisiniers devaient se promener) et avait emporté dans sa poche la clef du buffet. Il nous fallut donc bon gré malgré imposer silence à notre appétit jusqu'au souper.

West-Point est le siége d'une école militaire, seule institution de ce genre que possèdent les États-Unis, et dont tous les frais sont à la charge du gouvernement fédéral [1]. Le but en est moins, à ce qu'il paraît, de créer un certain nombre d'officiers pour qu'ils servent réellement, que de répandre dans les diverses parties de l'Union, au moyen des jeunes gens qui ont suivi les cours, une véritable

[1] L'École de West-Point est modelée en partie sur l'École Polytechnique de Paris. A. M.

connaissance des sciences exactes, ainsi que le goût des travaux littéraires et des idées correctes sur la discipline du drapeau. Le nombre des élèves est fixé à deux cent cinquante. L'âge de leur admission est de quatorze à dix-sept ans. La durée de leurs études est de quatre années avant qu'ils obtiennent leur diplôme ou brevet. Au président seul de l'Union appartient de nommer les élèves, et il en choisit dans chaque État un nombre proportionnel sur des listes de postulans qu'on lui envoie. Ces listes sont toujours couvertes d'une multitude de noms, quoiqu'un très difficile examen ait préalablement lieu. Si le candidat ne peut le subir avec honneur, il est refusé; mais s'il le passe avec succès, on le prend en quelque sorte à l'essai pour six mois; et si ce temps d'épreuve lui est aussi favorable, il est définitivement admis, comme cadet, sans quoi on le rend à sa famille. Les principaux objets d'enseignement sont les mathématiques, et on les y pousse assez loin. Le génie civil et militaire, l'art de fortifier les places, l'arpentage, font également partie de l'instruction. Les cadets apprennent aussi l'astronomie; mais comme il n'y a eu jusqu'à présent aucun observatoire aux États-Unis, cette science ne pourra de long-temps y être convenablement cultivée. Outre le dessin, la chimie, la minéralogie, la morale et les belles-lettres, on leur enseigne encore à lire le français, sans

toutefois le parler, car on ne veut que les mettre à même de pouvoir au besoin consulter les auteurs qui ont écrit dans cette langue sur les diverses matières de leurs études. Les règlemens de l'école sont sévères, et doivent produire de bons résultats sous tous les rapports. Je reprocherai seulement aux élèves de n'avoir pas l'air assez martial, de se mal tenir, et d'arrondir le dos au lieu d'avancer la poitrine.

Le jour suivant, 1^er^ juillet, un autre paquebot nous conduisit jusqu'à hauteur de Catskill, joli village situé à une lieue environ de l'Hudson: nous l'atteignîmes dans une lourde et mauvaise diligence. Ce village offre plusieurs grandes églises côte à côte, une large rue longue d'un quart de mille, de jolies boutiques, des carrosses de place, et tout donne à penser qu'il deviendra bientôt une ville florissante. Nous y arrivâmes de West-Point en cinq heures trois quarts, quoique la distance fût d'une soixantaine de milles, et que le pilote eût ralenti sa marche en six endroits différens pour recevoir à bord ou débarquer des voyageurs. Ces opérations s'exécutent d'ailleurs avec une surprenante vitesse. Quand, par exemple, le paquebot arrive à cinq cents verges d'un des points où l'usage est qu'on aille le guetter, un des hommes de l'équipage sonne une cloche pour avertir qu'il va passer. Deux autres mettent à l'eau une petite chaloupe, y descendent, et gagnent le rivage le plus rapide-

ment qu'ils peuvent, entraînant avec eux le bout d'une corde, dont l'autre extrémité est attachée au paquebot qui cependant n'en continue pas moins sa route. Dès que la barque touche terre, les gens qui attendent s'y élancent tout de suite avec leurs malles et leurs bagages. Quand l'embarquement est terminé, on en avertit par un signal convenu le pilote du bâtiment, qui fait alors accrocher son bout du câble à une manivelle que fait tourner la machine à vapeur, et la chaloupe rejoint bientôt avec toute sa cargaison de monde. Il existe, dit-on, des réglemens de police qui ordonnent aux paquebots de s'arrêter tout-à-fait lorsqu'ils ont à prendre ou à déposer des passagers; mais la concurrence est si chaude entre les divers capitaines, qu'ils ne veulent pas perdre une seule minute: c'est pourquoi ils se contentent, en ces occasions, seulement de ralentir un peu leurs roues.

Le lendemain 2, nous gravîmes la belle chaîne des montagnes escarpées qui avoisinent le village, et qui lui empruntent leur nom. Elles nous offrirent à chaque pas les plus délicieux points de vue, couvertes qu'elles sont de pins vigoureux. Surtout, nous admirâmes les chutes de la rivière de Cauterskill, et la vallée de Clove, qui, formant à travers la chaîne une profonde échancrure, nous laissa apercevoir un magnifique spectacle: ce n'était rien moins que le grand Hudson qui coulait à nos

pieds; et, quand nous portions les yeux vers l'est, nous pouvions distinguer son cours au milieu d'une fertile contrée jusqu'à une distance de vingt lieues.

Lorsque nous revînmes, après une excursion de cinq heures, au paisible village de Catskill, grande fut notre surprise d'entendre résonner des tambours, et de voir voltiger des étendards, manœuvrer des troupes. Il se trouva que c'était une des époques, car elles reviennent plusieurs fois l'année, où la milice nationale des États-Unis se rassemble pour apprendre à faire l'exercice. Or, d'après tout ce dont j'ai été témoin, on ne saurait imaginer soldats plus gauches et plus nuls. S'il leur fallait un beau jour se battre, ils seraient assurément fort embarrassés. Les chasseurs d'un des régimens dînèrent à notre hôtel. Nous allâmes dîner dans la même salle qu'eux, espérant pouvoir lier conversation avec quelqu'un de ces soldats citoyens; mais tous, sans distinction de grade, prirent leur repas avec une telle rapidité, qu'au bout de vingt minutes je me trouvai seul. D'après un document imprimé à Washington, en janvier 1829, la milice de l'Union était forte en 1828 de un million cent cinquante mille cent cinquante-huit hommes, et la population de tout le pays, en y comprenant plus d'un million et demi d'esclaves, s'élevait, pour la même année, à onze millions deux cent quarante-sept mille quatre cent soixante-deux âmes : ce qui donne un mili-

cien sur onze personnes, ou sur dix si on exclut les esclaves. Le nombre des jours d'exercice varie dans les différens États. En général, cependant, je crois qu'ils sont de cinq ou six par année. Le gouvernement fournit les fusils au prix de huit dollars chacun. La milice ne reçoit de solde que dans le cas où elle est appelée à faire un véritable service; mais on la paie alors aussi exactement que l'armée régulière. Dans la plupart des États, c'est le gouverneur qui nomme aux grades supérieurs de la milice, comme à ceux de généraux et de colonels, mais ses nominations doivent être ratifiées par le sénat. Les capitaines au contraire, les lieutenans, et autres officiers subalternes, sont élus aux fonctions par les compagnies respectives. Les lois qui concernent la milice occupent une grande place dans les Codes de tous les différens États, et sont toujours une source d'interminables discussions.

Comme le village de Catskill était devenu trop bruyant pour que le séjour continuât de nous en être agréable, nous résolûmes d'aller établir ailleurs nos quartiers aussitôt que le soleil s'abaisserait sous l'horizon, et que l'air commencerait à se rafraîchir. Nous louâmes donc une voiture, et nous remontâmes rapidement l'espace de cinq milles, à travers une contrée couverte de riches forêts et très populeuse, la rive droite occidentale de l'Hudson. Puis traversant le fleuve dans un bac, nous cam-

pâmes sur la rive opposée au village d'Athènes, un des plus jolis et des plus tranquilles que nous eussions encore rencontrés.

Le 5, à quatre heures du matin, nous prîmes un paquebot au passage, et nous arrivâmes assez tôt pour y déjeuner, à la cité d'Albany, capitale ou du moins siége du gouvernement de l'État de New-York; car la vraie capitale, en ce qui concerne la richesse, la population et les avantages de toute espèce, est la grande ville de commerce, située à l'embouchure de l'Hudson, qui donne le nom à cette florissante partie de l'Amérique. Albany, cependant, depuis un certain nombre d'années, acquiert, comme place de transit et d'entrepôt, une vaste importance commerciale, grâce à l'immense canal d'Érié, dont l'extrémité orientale touche presque à ses portes. Beaucoup aussi des communications, soit entre New-York et les Canadas, soit entre le prospère État d'Ohio à l'ouest et la Nouvelle-Angleterre à l'est, se font par la voie d'Albany, de sorte que cette ville, avant même que les bateaux à vapeur sillonnassent l'Hudson dans tous les sens, était appelée à prendre un développement considérable. Mais aujourd'hui que les relations sont devenues des millions de fois plus nombreuses, elle grandit presque à vue d'œil.

Autrefois le trajet de New-York à Albany était regardé comme une affaire d'une semaine et plus.

Quelquefois il ne durait que trois jours, quelquefois même que quarante huit heures, et alors on criait merveille ; mais souvent aussi il n'exigeait pas moins d'une quinzaine. A présent, le même voyage se fait communément en seize heures, de temps à autre en douze, et même en onze. Or, comme la distance est de cent quarante-cinq milles, c'est aller bon train [1].

Au reste, Albany ne profite pas seul des innombrables et rapides paquebots dont l'Hudson et le canal d'Érié sont incessamment couverts. La contrée, tant au-dessus qu'au-dessous, et les deux rives du fleuve en retirent aussi d'immenses bénéfices. Sparte, Poughkeepsie, Fishkill, Newburgh, Troie, Glasgow, Gibbonsville, et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, bordent à droite et à gauche cette grande artère par laquelle les ressources de l'intérieur descendent vers l'Océan, et par laquelle aussi les productions de chaque coin du globe montent vers le centre de la contrée. Peut-être chercherait-on vainement, je ne dirai pas en Amérique, mais dans tout l'univers, un port qui puisse se comparer à celui de New-York, qui réunisse ainsi au plus haut degré tous les avantages résultant d'un immense commerce, non-seulement avec tous les peuples indigènes, mais encore avec toutes les nations étrangères.

[1] C'est, terme moyen, environ douze milles ou quatre lieues à l'heure. A. M.

Le grand canal qui se prolonge de l'Hudson au lac Érié, et qui, chemin faisant, envoie deux embranchemens, l'un vers le lac Ontario, l'autre vers le lac Champlain, traverse un pays si favorable sous toute espèce de rapports à la canalisation, que ses revenus, contrairement à l'usage, dépassent même les brillantes prévisions des entrepreneurs. Aussi, est-il agréable de penser que l'homme qui en dirigea spécialement les travaux, et qui malgré une multitude d'obstacles les poursuivit avec une courageuse persévérance, M. de Witt-Clinton, a vécu assez pour voir la complète réussite de son œuvre, et pour recevoir, en paroles du moins, les témoignages de la reconnaissance universelle de ses compatriotes. Que cette gratitude ne se soit pas produite par des récompenses plus solides, c'est une source de regrets pour tous les citoyens un peu censés des États-Unis. En effet, la politique mesquine qui refuse toute pension aux fonctionnaires après une vie usée au service de la patrie doit nécessairement ôter aux gens capables l'envie de la servir, et la conséquence inévitable en est que les emplois publics finiront par n'être remplis que par des ignorans et des sots. En Amérique, néanmoins, il est de principe ou, dans tous les cas, d'usage constant qu'on *remercie*, expression tout-à-fait convenable, les serviteurs de l'État dès qu'on n'a plus besoin de leurs services, et qu'on les laisse mourir

de faim. L'enthousiasme avec lequel les Américains on reçu Lafayette, si souvent cité comme réfutation de l'ingratitude proverbiale des républiques, ne peut donc pas compenser l'indifférence dont Jefferson, Monroe, Clinton et tant d'autres fonctionnaires de premier ordre ont été victimes, eux qui avaient dévoué leur existence à leur pays, et non-seulement leur existence, mais aussi, par malheur pour eux, leur fortune.

Un autre trait du caractère national des Américains, qui malgré notre courte résidence parmi eux nous avait déjà frappés, c'est leur continuelle habitude de vanter eux, leurs institutions et leur pays, soit en termes formels, soit par des allusions indirectes, ce qui me paraissait encore plus inconvenant. J'emploie à dessein ce mot, et j'en avertis, de crainte qu'on ne croie qu'il m'est échappé, car en vérité il n'y avait rien de plus insupportable, quand nous étions si bien disposés à louer tout ce qui méritait des louanges, et à tout voir, bon ou mauvais, sous le jour le plus favorable, que d'être continuellement sollicités de crier à l'admiration. C'est chose on ne peut plus curieuse que l'habileté de chacun à profiter de la moindre circonstance pour se donner à soi-même de l'encens. Ainsi, il m'arriva un jour de dire à une dame que je remarquais souvent avec plaisir que dans leur pays les cochers des voitures, ou publiques ou par-

ticulières, employaient de préférence la parole au fouet pour conduire leurs chevaux. « Oh! oui, monsieur, s'écria-t-elle avec chaleur, ce que vous dites là est du plus haut intérêt : cela prouve, n'est-ce pas, autant d'intelligence chez les hommes que de sagacité chez les bêtes? » Je ne pus m'empêcher de sourire. La dame s'en aperçut, et prenant aussitôt feu, comme si par ce seul fait j'eusse commis un crime de lèze-nation : « Eh! quoi, monsieur, dit-elle, n'admettez-vous pas que les Américains soient en général intelligens? » C'était toujours de même pour les grandes ou les petites choses, pour les cas graves ou plaisans. Sans cesse, on se tenait sur la défensive, et on nous donnait à entendre qu'on nous soupçonnait du dessein de critiquer, lorsque pourtant nous n'y songions pas le moins du monde.

Le 6 nous fîmes une excursion de trente à quarante milles dans l'État voisin de Massachusetts. Après avoir, tout le jour, parcouru un pays couvert de bois et assez montagneux, qui était parsemé de terres en culture dans les vallées, et d'innombrables maisons de toute sorte et de toute forme, depuis des cabanes de bois, jusqu'à de belles villas et de vastes auberges, nous parvînmes sur le soir au village où logeaient les amis auxquels nous allions rendre visite. Il ne se composait que d'habitations de plaisance, et était presque entièrement caché

dans des masses de feuillage. La rue ou plutôt l'allée que nous traversâmes, et qui avait trente pas de large, était formée par un double rang de grands arbres, offrant ainsi beaucoup de ressemblance avec un corso d'Italie ou un prado d'Espagne; et je crois même n'avoir rien vu d'aussi enchanteur dans ces délicieux pays. Des groupes d'habitans étaient assis devant leurs portes ou dans leurs jardins; toutes les fenêtres étaient ouvertes entièrement, et nous pouvions voir jusque dans les maisons. Je me crus soudain transporté dans les régions tropicales, les seules où pareil spectacle se fût encore présenté à mes yeux.

Dans le cours de cette excursion, nous visitâmes un curieux établissement de quakers. Ils m'ont paru les gens les plus réglés, les plus laborieux, les plus inoffensifs du monde; mais ils se livrent aux pratiques religieuses les plus bizarres. Je pourrais en les rapportant égayer de belle façon mes lecteurs: je n'en ferai cependant rien, persuadé qu'on ne doit jamais voir le moindre ridicule dans tout ce qui concerne la religion. Je dirai seulement que je n'ai nulle part vu dans mes précédens voyages, même chez les Hindous, d'aussi étranges cérémonies.

Après cinq jours de promenade dans le Massachusetts, nous regagnâmes Albany, mais pour en repartir au bout de quarante-huit heures.

Un *extraordinaire*. Troie. Shenectady. Domestiques des États-Unis. Chutes de Trenton. Syracuse. Terres nouvellement défrichées. Genève. Réprobation des Nègres. Rareté des sonnettes. Canandaigua. Clergé. Rochester. Lockport. Toilette des Américains.

Nous quittâmes Albany le 14, comme je l'ai dit, pour nous diriger vers l'ouest, et ne plus faire de halte, à proprement parler, qu'aux chutes du Niagara. Il n'y a de poste dans aucun État de l'Union. Les voyageurs doivent donc se résigner aux messageries publiques, ou prendre leurs propres chevaux avec leur propre voiture, à moins qu'ils ne trouvent à louer ce qu'on appelle un *extraordinaire*. C'est une diligence, que les entrepreneurs font partir exprès pour vous en dehors du service régulier, dont, par conséquent, vous avez seul la jouissance avec votre famille et vos gens, et qui pour le même prix marche avec autant de vitesse ou de lenteur que vous le désirez : seulement, vous ne pouvez ni prolonger le trajet au-delà d'un certain nombre de jours fixés d'avance, ni exiger qu'il s'accomplisse en moins d'un certain espace de temps dont il a été préalablement convenu. Mais la chose n'est guère faisable qu'entre le point duquel nous partions et celui que nous voulions atteindre, à cause de la multitude des voyageurs qui parcourent cette route, et, par suite, des messageries qui la desservent. Je m'arrangeai avec une

des entreprises, qui, moyennant une somme de 115 dollars (environ 575 francs), s'engagea à me mener moi, les miens et nos bagages, d'Albany au Niagara, dont la distance est de trois cent vingt-quatre milles. Il fut stipulé que nous pourrions aussi bien mettre trois jours que trois semaines. Lorsque toutefois il nous plaisait de dévier d'un itinéraire qui fut tracé d'un commun accord, nous devions nous procurer une autre voiture et la défrayer; mais nous avions toujours le droit de remonter dans notre *extraordinaire*, quand nous regagnerions le chemin arrêté entre nous.

La première journée de marche nous conduisit à Schenectady en ligne directe. Cette ville n'est distante de la capitale du New-York que de seize milles; mais nous suivîmes une route deux fois aussi longue pour voir la jonction du canal d'Érié avec l'embranchement qui l'unit au lac Champlain. Près du village situé à ce point et nommé *Juncta*, nous eûmes occasion d'examiner neuf écluses consécutives par lesquelles le canal est élevé au niveau du pays qui s'étend à l'ouest d'Albany. Il y a tant de bateaux qui montent, qui descendent, qu'on ne saurait imaginer une scène plus vivante. Ensuite, chemin faisant, nous visitâmes à Watervliet un des arsenaux de l'Union, qui renfermait au moins cinquante mille fusils, sabres et gibernes. Puis, en face, nous traversâmes l'Hudson, « qui, sur une

autre rive, dit le *Guide du voyageur en Amérique*, voit s'élever la jolie ville de Troie, adossée à de belles collines dont la plus haute a reçu le nom de *mont Ida*, pour que leurs dénominations classiques se correspondissent. » Mais, ce qui n'est pas mentionné dans ce livre et qui pourtant méritait mieux de l'être, Troie renferme une école des arts et métiers qu'un simple citoyen a fondée et qu'il entretient à ses frais. Après avoir visité en détail cette patriotique institution, et admiré de toutes nos forces la chute des cahots (*cahoes*) que forme la rivière de Mohawk, nous commençâmes à nous sentir l'estomac si creux, que nous priâmes le postillon de nous arrêter à la première hôtellerie qu'il rencontrerait. Il en rencontra bientôt une; mais, hélas! on ne nous y donna pour dîner, après une heure et demie d'attente, que du pain dur, du beurre fort, du bœuf coriace et des œufs qui n'étaient pas trop frais. Cependant, comme nous voyagions par un pays peu fréquenté, nous contînmes notre mécontentement; mais, quand nous songeâmes à repartir, notre triste repas fini, et que je cherchai le postillon qui avait quitté les chevaux, je fus assez surpris de trouver mon homme dans la cuisine, qui savourait à son aise une succulente épaule de mouton rôti, laquelle aurait été assez volumineuse pour nous rassasier tous. Ce fut pour moi un problème insoluble d'hospitalité, mais plus tard je ne man-

quai pas de demander à l'heureux coquin comment il était parvenu à faire un meilleur repas que nous. « Ah! monsieur, me répondit-il d'un air malin, c'est, voyez-vous, qu'on n'a point osé vous servir ce pauvre morceau de viande : les gens de la maison avaient eux-mêmes dîné dessus, et dans la crainte de compromettre l'honneur de leur auberge, ils n'ont pas jugé convenable d'offrir à des étrangers un plat qui n'était pas intact. » Je laisse à penser si nous dûmes maudire l'étiquette.

Au coucher du soleil, nous atteignîmes Schenectady, et le spectacle animé que présente cette ville à toutes les heures du jour nous intéressa beaucoup. Sans cesse ce sont des diligences qui arrivent ou qui partent, et de nombreux paquebots qui amènent des voyageurs par le canal, les déposent sur le quai, et se remettent en route chargés de monde.

Le lendemain, laissant notre voiture aller par terre, nous continuâmes notre route par eau. Le canal, pendant l'espace de vingt-six milles que nous y naviguâmes, suit les détours d'une levée couverte de jolis bois, qui longe le bord méridional du Mohawk. Notre hauteur perpendiculaire au-dessus de ce courant d'eau était de trente à quarante pieds, et, au moyen de cette élévation, nos regards pouvaient s'étendre fort loin, soit devant soit derrière nous. C'était incessamment les plus délicieux pay-

sages. La rivière en question est semée d'une multitude d'îles, et garnie de longues pointes plates et boisées qui se projettent dans son lit à chacune de ses sinuosités tortueuses. La vigueur des teintes printanières du feuillage n'avait pas encore été flétrie par la chaleur brûlante de l'été. Je ne sais d'où provenait ce phénomène, mais je ne pouvais imaginer une plus belle combinaison de verdure. Puis, chaque fois que la direction du canal changeait, la vue se renouvelait aussi, et à tout moment nous apercevions des champs défrichés depuis peu, des villages dont la blancheur indiquait la fondation récente, des ponts et des aquéducs neufs, et, dans l'espace intermédiaire, des habitations, des moulins, des églises qui avaient tous un air de nouveauté. Ce fut, toute la durée de notre trajet, une scène vraiment enchanteresse. A dix heures du soir nous fîmes halte dans un village indien nommé *Caughnawaga,* où notre *extraordinaire* était allé nous attendre.

Nous étions si fatigués, que, le jour suivant, quoiqu'il parût devoir faire chaud, nous ne montâmes en voiture qu'après déjeuner. Pendant ce repas, la maîtresse de l'hôtel où nous logions, femme d'un extérieur fort distingué, nous servit elle-même. Seulement, lorsque rien ne l'obligeait à se tenir debout, et qu'elle nous avait coupé du pain, apporté les plats, donné des serviettes, elle

s'asseyait sur un canapé. Aux Petites-Chutes, l'endroit où le même jour nous dînâmes, une jeune et jolie demoiselle, qui semblait la fille de l'hôtelier, vint pareillement nous servir. Quand nous n'avions pas besoin d'elle, elle s'approchait de la fenêtre et se mettait à broder comme si elle eût été des nôtres. Il n'y avait cependant pas le moindre air d'insolence dans sa conduite; ses manières étaient plutôt respectueuses, polies, aisées surtout, comme si elle ne se doutait nullement de violer tous les usages européens. Si, dans les grandes villes des États-Unis, on ne prend pas de telles licences à l'égard des étrangers, c'est qu'on peut y louer des serviteurs. Ils sont mauvais, sans doute, mais du moins ne pensent pas être vos égaux. A Schenectady, qui est une ville assez considérable, les domestiques qui servaient à table d'hôte offraient une réunion de grotesques. Le garçon en chef était un vieillard à teint blême dont les cheveux en désordre tombaient jusque sur ses épaules. Il avait pour second une vieille à lunettes, dont la figure était osseuse et la peau horriblement hâlée; puis venaient un Nègre, une Négresse, et enfin deux jeunes femmes qui n'étaient ni noires ni blanches. Ces individus servaient quarante personnes; mais il nous arriva rarement par la suite d'être la moitié aussi bien servis. De plus, à ces tables d'hôte s'asseyent tous les gens de la maison, et je dînai

un jour près d'un monsieur qui, une heure avant, m'avait servi une glace. Soit dit en passant, toutes les maisons en Amérique, même les plus humbles cabanes, ont une glacière.

Le 18 nous atteignîmes Utica ou Utique, ville récemment bâtie et située au bord du canal. Dans le courant de la journée, nous visitâmes les chutes de Trenton, qui méritent en effet d'être vues. Des voyageurs de toutes les parties de l'Union nous y accompagnèrent, et j'eus le chagrin de découvrir que, malgré les brillantes descriptions des beautés de leur pays dont ils vous emplissent continuellement les oreilles, les Américains ne sont pas plus sensibles aux charmes de la nature qu'ils ne nous ont paru, d'après leurs expositions, l'être aux grâces de l'art; et que, s'ils vont voir telle ou telle merveille, c'est, comme les habitans de tous les autres pays, moins parce qu'elle est digne de fixer leur attention que par genre, par mode, pour dire qu'ils y sont allés. Ainsi, de retour de notre excursion, personne ne dit un mot des chutes majestueuses qui en avaient été l'objet; et, en leur présence même, la seule chose qui réveilla un peu l'apathie de la société fut la lecture d'un *Album* que nous trouvâmes dans un cabaret du lieu, et qui, comme c'est l'usage, n'était rempli d'un bout à l'autre que de témoignages boursouflés d'admiration. Le cabaret dont je parle était placé près de la plus jolie cas-

cade et en gênait beaucoup la vue; mais il en est toujours ainsi en Amérique : partout vos yeux rencontrent des boutiques où se débitent les liqueurs fortes. A bord des paquebots à vapeur, il y en a généralement deux, l'une sur le pont, l'autre dessous. Pour entrer au Muséum d'Albany, nous prîmes le corridor de droite au lieu de celui de gauche, et nous en rencontrâmes une. Il y en a aussi dans tous les théâtres; et nous en remarquâmes deux aux cataractes de Canterskill, une de chaque côté.

Le 19 nous parvînmes au village de Syracuse, que le canal d'Érié traverse par le milieu, et qui renferme de belles et larges rues, des maisons grandes et commodes, de riches et élégans magasins, et où passent sans cesse des diligences, des chariots, des cabriolets. De notre hôtel nous voyions par les croisées le canal toujours couvert d'innombrables bâtimens qui glissaient silencieux et passaient, aussi rapides que des flèches, sous les ponts, les uns de pierre, les autres de bois peint. Le canal avait, en cet endroit, le double de sa largeur ordinaire; et comme il suivait la direction de la rue principale qui décrivait une légère courbure, il ne paraissait pas désagréablement uniforme. Ce qui encore lui donnait un aspect plus gracieux et l'empêchait de ne ressembler qu'à un large fossé, c'était que l'eau montait presque au niveau de la voie publique. Dans le cours de cinquante milles que nous

avions déjà parcourus vers l'ouest, nous avions tour à tour pu voir tous les degrés intermédiaires de l'amélioration que la surface de l'Amérique est en train de subir, car elle était tantôt couverte encore de forêts naturelles, épaisses, noires, impénétrables, et tantôt revêtue d'ondoyantes moissons de blé. Même, au sortir d'une ville florissante, nous passâmes au milieu de la tribu des Indiens Oneydas, qui habitaient une de ces langues de terre appelées *réserves*, parce qu'elles doivent appartenir exclusivement à la malheureuse et rare postérité des antiques possesseurs absolus du territoire. Ils n'avaient pour tout vêtement que des couvertures de coton et des bas de cuir, qui descendaient jusqu'à leurs sandales. Avec leur visage peint, et leur chevelure noire, crêpue, huileuse, ils avaient l'air aussi sauvage qu'un amateur du pittoresque l'aurait pu désirer.

Nous quittâmes Syracuse le 20, après une agréable excursion aux salines de Salina, qui sont situées dans le voisinage; et passant par les villages d'Elbridge et de Brutus, nous atteignîmes le soir la ville d'Auburn. La contrée que nous traversâmes ce jour-là, quoiqu'elle nous parût n'avoir pas été si récemment défrichée que certaines autres parties, offrait néanmoins à peu près le même mélange de forêts vierges et de terres à toutes les périodes de la culture. Parmi ces champs, les uns étaient semés en

grain, et au-dessus des épis s'élevait une multitude de vieux et vilains troncs d'arbres; les autres, où il ne croissait que de l'herbe, étaient comme gardés par ces grands monstres noirs pelés, bicornus, misérables restes de bois séculaires, qu'on ne prend pas la peine d'arracher, et que le temps détruira à la longue. En attendant, dépouillés de feuillage et privés de vie, ils ne nuisent ni aux prairies ni aux moissons, et c'est uniquement ce qui importe au laboureur. Beaucoup de métairies sont encore couvertes d'un amas confus d'arbres non équarris, de poutres, de planches, de fagots. Au milieu de cet amas on découvre une hutte noire et solitaire qui n'a ni croisées ni meubles, mais qu'habite une nombreuse famille. Toutes ces habitations ne sont absolument bâties qu'en bois, et vous les prendriez plutôt pour de grandes caisses que pour des résidences humaines. De temps en temps vous apercevez des charrues, toujours tirées par des bœufs, qui cheminent lentement et en zig-zag parmi les bûches, comme un vaisseau qui navigue parmi des récifs de corail. Souvent aussi nous découvrions à l'improviste les plus florissans villages, qui renfermaient chacun trois ou quatre églises, ornées de grands clochers blancs, au faîte desquels brillaient de belles girouettes dorées. « Postillon ! demandai-je dans une de ces occasions, où sommes-nous? — A Camille, monsieur. — Et quel est ce grand bâtiment? — Le

collége. — Et cette vaste maison de pierre ? — Hé bien, c'est la filature de laine. » Bref c'était à se croire dans le pays d'Europe le plus civilisé. Mais, un tour de roue, et maintenant mettez le nez à la portière : quel changement ! Vous avez beau vous frotter les yeux, vous êtes revenus en bas de l'échelle de la civilisation; vous assistez, pour ainsi dire, à la naissance de la société sous la forme d'une méchante cabane de dix pieds sur douze, remplie d'enfans au visage barbouillé, qui sont accroupis autour d'une femme robuste, leur mère, tandis qu'elle prépare le repas d'un bûcheron fatigué, son mari, étendu à la porte. L'illusion serait complète, s'il ne tenait un journal à la main....

Le 21, après avoir visité soigneusement la prison d'Auburn, la première où fut introduit le système pénitenciaire, qui fait tant d'honneur à l'Amérique, nous poursuivîmes notre route vers l'ouest, et nous parvînmes dans la journée au lac Cayuga, une de ces nombreuses mers intérieures dont la partie septentrionale du grand État de New-York abonde. Cette nappe d'eau n'a guère moins de quarante milles de long; mais, à ma honte, j'avoue que j'en ignorais jusqu'au nom, une semaine avant de la voir. Elle est remarquable par un immense pont qui la traverse. Pour le parcourir d'un bout à l'autre je mis un quart d'heure et je fis dix-huit cent cinquante pas. Le receveur du péage m'apprit que la

longueur en était de près d'un mille; mais comme le lac n'est pas profond, les arches ne sont qu'en bois, et reposent sur des culées de pierres sans ciment.

Le lendemain nous dînâmes à Genève, ville située à l'extrémité d'un autre lac appelé *Seneca*, d'après une tribu d'Indiens aujourd'hui presque éteinte. C'est sans doute la position de cette ville, analogue à celle de son homonyme de Suisse, qui lui a valu le nom qu'elle porte. A mesure que nous avancions vers l'ouest, nous remarquions un surcroît successif dans la vitesse avec laquelle les gens expédiaient leur repas. Après ce que nous avions déjà vu à New-York, je n'imaginais pas la chose possible; et, pour s'en faire une idée exacte, il faut en être témoin oculaire. Au bout du premier quart d'heure, nous restions presque toujours seuls à table; mais en général la moitié des convives terminait beaucoup plus tôt. Peu à peu nous fîmes des progrès, mais toujours restâmes-nous en arrière des indigènes. A Genève, la politesse nous empêcha de «*prendre le temps de mâcher les morceaux*,» parce qu'une autre bande de dîneurs attendait que nous eussions fini pour nous remplacer. Dix ou douze minutes après, j'eus besoin de passer par la salle à manger: elle s'était déjà vidée pour la seconde fois, et je n'y trouvai plus qu'un individu qui mangeait dans une solitude complète. J'en fus fort surpris; et comme

il me tournait le dos, qu'il était bien mis et qu'il avait l'air respectable, j'eus la curiosité de chercher à voir qui c'était. Je passai donc devant, et je vis.... devinez...., un Nègre! Ainsi la couleur de la peau avait mis tout le monde en fuite. Et cependant un décret des législateurs de l'État de New-York a, depuis 1827, déclaré libres tous les esclaves; et cependant la traite des noirs y est rigoureusement prohibée; et cependant la loi des élections y donne à tous les hommes de couleur droit de voter après trois ans de résidence; et cependant les Nègres que repoussent les républicains, ces champions de l'égalité, forment plus d'un dixième de la population des États-Unis! Mais il est aisé de comprendre que le fait du maintien de l'esclavage des noirs, dans la plus grande partie de l'Union, doit avoir pour résultat de perpétuer dans tout le pays la dégradation de cette race malheureuse, et d'empêcher qu'ils y soient jamais sur le même pied que les blancs, même dans les États où la servitude n'existe plus. La législature de New-York, l'État sans contredit le plus éclairé, eut dernièrement à débattre une question fort intéressante. Les séances s'ouvrent toujours par une prière, et ce sont les différens membres du clergé, sans aucune distinction de secte, qui la récitent tour à tour. Un beau matin, un noir, ecclésiastique fort respectable du reste, sollicita de participer à l'hon-

neur de ses confrères. Ce fut, dit-on, le sujet d'un violent débat. Mais après plusieurs jours de discussion, et avant qu'on fût allé aux voix, le Nègre retira sa demande, de sorte que le cas est encore à juger.

Depuis notre départ de New-York, nous n'avions plus trouvé aucune sonnette dans les hôtels. C'est en vain que le voyageur cogne du pied sur le plancher, ou qu'il frappe comme en Italie sur son assiette avec son couteau. Dans ce beau climat, d'ailleurs, les portes sont toujours ouvertes; mais en Amérique elles sont généralement fermées; et si on les ouvre soi-même, si on avance la tête sous le portail, on court grand risque d'appeler et de crier inutilement jusqu'à la fin du monde. Il semble que les domestiques aussi, ou les aides, ou les ouvriers, ou quelque nom qu'il leur plaît de prendre comme moins dégradant, n'aiment pas être appelés par un coup de sonnette. En conséquence il ne vous reste souvent d'autre parti que de faire, bon gré mal gré, leur besogne. De même, on trouve fort peu commode de manger avec des fourchettes qui n'ont que deux dents, lorsqu'on est habitué à celles qui en ont trois. On peut, il est vrai, y suppléer en se servant de son couteau, chose que les Américains pratiquent communément; mais on éprouve toujours une certaine répugnance à se permettre une telle liberté qui en Europe passe pour indécente.

Et qu'en advient-il? c'est que, vexé d'une part de recourir à un expédient que vous êtes instruit à regarder comme un manque d'éducation, de l'autre, jaloux de plaire en vous conformant aux usages du pays, mais ne pouvant par exemple pêcher ni les haricots ni le riz avec les seules fourchettes qu'on y emploie, vous ne jouez aux repas qu'un rôle en quelque sorte de spectateur.

Notre halte suivante fut à l'extrémité septentrionale d'un fort joli lac, moins grand peut-être que les deux derniers qui avaient reçu notre visite, mais encore assez étendu. Il se nommait, ainsi que le village situé sur les bords, *Canandaigua*. Je dois remarquer que les Américains donnent au mot *village* une signification différente de celle qu'il a chez nous. Le mot *ville* semblerait plus convenable, car ces villages ne sont pas composés de cabanes groupées ensemble, mais de belles maisons divisées en larges rues et embellies par des bouquets d'arbres et par des jardins à fleurs. Au centre, il y a toujours une place formée par de magnifiques hôtels, par les divers bâtimens de l'administration municipale et par l'église.

Le 23 nous quittâmes Canandaigua pour aller en un endroit appelé *Bristol*, examiner une source enflammée. En y arrivant nous vîmes bien une source, mais non pas certes de flamme. Nous envoyâmes cependant un gamin chercher une lanterne allu-

mée, et nous l'approchâmes de l'eau à beaucoup de places. Toujours aucune trace de feu n'apparaissait, quoique la mauvaise odeur de l'hydrogène carbonatisé se fît évidemment sentir. Je commençais à croire qu'on s'était moqué de nous, quand soudain l'air prit feu, et au bout de quelques minutes la rive du ruisseau fut, la longueur d'une cinquantaine de milles, illuminée de jets étincelans d'un gaz naturel.

Le lendemain qui était un dimanche, nous assistâmes à l'office du soir, dans une église protestante. En Amérique, les membres du clergé sont tous nommés aux cures par les fidèles eux-mêmes, qui peuvent, quand il leur plaît, les changer et les renvoyer : usage qui a son bon comme son mauvais côté. Le ministre qui officia le soir dont je parle venait d'être remercié par ses paroissiens, non qu'ils eussent aucun grief contre lui, mais ils l'avaient gardé trois ans, et trouvaient ce temps assez long. Le pauvre homme devait prononcer son sermon d'adieu, ce qui nous avait engagés à venir l'entendre, car on supposait généralement qu'il ne pourrait, en pareille circonstance, exclure toute amertume de ses paroles, et l'on s'en promettait un malin plaisir. Mais on fut bien désappointé : le prédicateur, tout en se laissant aller à une juste indignation, ne s'écarta aucunement des bornes de la plus vraie charité chrétienne. Malgré cette ingratitude du trou-

peau envers son pasteur, dont il y a maint exemple, vous voyez à chaque pas des preuves irrécusables du respect que les Américains portent à la religion, car il n'est peut-être pas un seul village, si petit qu'il soit, qui n'ait son église. Sans doute, on me donnait finement à entendre que ces édifices étaient tous bâtis par spéculation, et non par piété aux frais des habitans. Mais le fait, en le supposant vrai, confirme, je pense, ma proposition plutôt qu'il ne l'affaiblit. Car il est évident que les spéculateurs comptent sur des fidèles, et s'il ne régnait pas un fort sentiment religieux parmi la population, ils seraient sûrs de perdre leur argent.

Le 25 nous parvînmes au village de Rochester, qui est bâti sur les bords de la rivière Genesee, un peu au-dessus de plusieurs belles cascades, et à quelques milles seulement du lac Ontario qui, à mon grand déplaisir, n'est pas visible à cause d'un rideau de forêts vierges qui les séparent. Le canal d'Érié passe au cœur de ce singulier village, et traverse la Genesee sur un superbe aquéduc de pierre.

Rochester est célèbre dans tous les États-Unis, comme présentant un des cas les plus merveilleux d'un rapide accroissement d'étendue et de population dont cette contrée offre l'exemple. En 1815, on n'y comptait que trois cent trente individus; mais ce chiffre, quand nous y passâmes en 1827, s'était

déjà élevé à huit mille, et parmi ces huit mille, la plus âgée des personnes nées sur les lieux n'avait que seize ans. La majeure partie de la population se compose d'émigrans de la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire des États de Massachusetts, de Connecticut, de Rhode-Island, de Maine, de New-Hampshire et de Vermont. Quelques habitans sont aussi venus des autres parties de l'Union; et, joints à une multitude d'Allemands, d'Anglais, d'Écossais et d'Irlandais, ainsi qu'à quelques indigènes du Canada, de la Norwége et de la Suisse, ils forment la plus bizarre société. J'observerai ici que le mot *amélioration*, qui chez nous a le sens de perfectionnement, signifie en Amérique une augmentation dans le nombre des habitations et des habitans, et surtout dans celui des acres de terres défrichées. C'est parmi les Américains une maxime admise, et il n'entrera jamais dans la tête de personne d'en contester un seul instant la vérité, qu'un prompt développement de la population profite autant à la grandeur et à la puissance nationale qu'à la richesse et à la prospérité individuelle. En conséquence, disent-ils, ce développement doit, dans l'intérêt du pays, être favorisé par tous les moyens possibles.

Rien de plus curieux que notre promenade dans Rochester! Des rues entières y semblaient avoir surgi comme par enchantement; elles avaient l'air aussi frais, aussi neuf, que s'il n'y avait eu qu'une

heure qu'elles étaient finies, ou qu'une grande cargaison de maisons neuves eût été récemment expédiée de New-York par la vapeur, et déballée au milieu de la forêt. Les bords du canal n'étaient pas encore gazonnés, et le ciment paraissait à peine sec dans la maçonnerie de l'aquéduc, dans les ponts, dans les scieries de planches, dans les manufactures de toute sorte que nous apercevions de toute part. Beaucoup de ces établissemens étaient déjà en pleine activité, tandis que les charpentiers et les couvreurs travaillaient encore à la toiture. Quelques maisons étaient à moitié peintes, tandis que les fondations de leurs voisines étaient à peine jetées. Je ne saurais dire combien d'églises, de tribunaux, de prisons et d'hôtels je comptai, tous en train de prendre place au soleil. Plusieurs rues étaient presque achevées, mais n'avaient pas encore reçu de nom; et beaucoup d'autres au contraire, déjà nommées, n'étaient encore indiquées qu'avec des piquets. Çà et là nous vîmes d'immenses magasins sans volets, déjà remplis de marchandises. Au centre de la ville, le clocher d'une église presbytérienne s'élevait à une grande hauteur, et supportait le cadran d'une horloge dont par mégarde les mouvemens étaient restés à New-York. Enfin c'était partout du monde, des charrettes, des diligences, des bœufs, des cochons, qui, joignant leur tapage au bruit des marteaux, aux cris des scies, et aux

murmures des machines produisaient un étourdissant concert. La principale source de la prospérité de Rochester est le canal d'Érié, sur lequel les habitans avaient déjà plus de deux cents bateaux.

Le 27 nous quittâmes cette intéressante ville, et nous suivîmes pendant trente milles ce qu'on appelle *la Route de la Chaîne*. En effet, elle se prolonge sur le sommet d'une espèce de levée dont les flancs sont inclinés en pente douce, qui est composée de sable et de gravier, et qui formait, à ce qu'on suppose, dans un âge très reculé du globe, le bord méridional du lac Ontario, dont la rive actuelle lui est presque parallèle, quoique plus basse à présent d'une centaine de pieds, et distante de huit ou dix milles. Cette chaîne limite au sud une plaine circulaire, qui probablement était occupée par l'ancien lac, et qui dépasse de quinze ou vingt pieds le niveau général de ce plateau. La pente du côté sud de cet ancien bord est beaucoup plus rapide que celle du côté nord qui regarde le lac actuel. Nous couchâmes le soir au village de Ridgeway.

Le lendemain 28 nous atteignîmes Lockport, autre village plein de vie et de remuement, de voitures et de bestiaux, mais construit en bois : le canal d'Érié le coupe en deux parties. Lockport est célèbre dans toute l'Union par le voisinage de deux rangs de cinq écluses chacun, qui sont parallèles l'un à l'autre, et dont l'un sert aux bâtimens

qui montent, l'autre à ceux qui descendent. Le niveau de la contrée rocailleuse qui environne ce village est un peu plus élevé que la surface du lac Érié, dont il est distant par le canal d'une trentaine de milles. Il a donc fallu, comme on voulait profiter d'un réservoir aussi inépuisable que le lac pour alimenter le canal, corriger la nature, et percer le sommet de la chaîne sur laquelle est situé Lockport pour rendre le lit du canal plus bas que celui du lac. C'est pourquoi on a pratiqué au travers d'une couche horizontale de dure pierre à chaux une tranchée magnifique, nommée *la Profonde-Échancrure*, longue de plusieurs milles et d'une profondeur moyenne de vingt-cinq pieds; ouvrage qui n'a pas coûté moins d'argent que de peine. Le canal d'Érié est long de trois cent soixante-trois milles, large de quarante pieds à la surface, de vingt-huit au fond, et creux de six. Il a quatre-vingt-trois écluses en maçonnerie, d'une longueur de quatre-vingt-dix pieds chacune, sur une largeur de quinze. L'élévation du lac au-dessus de l'Hudson à Albany est de cinq cent cinquante-cinq pieds, mais celle de toutes les écluses réunies est de six cent soixante-deux. Cette immense entreprise, qui fut commencée le 4 juillet 1817, fut achevée en huit ans quatre mois, et coûta environ cinquante millions de francs. Depuis, une somme considérable a été annuellement dépensée pour les réparations; mais

cette dépense avait été prévue, et les bailleurs de fonds touchent toujours de gros intérêts.

Les dames américaines, celles du moins des grandes villes de la côte, où les communications avec l'Europe sont faciles et fréquentes, tirent leurs modes de Paris. Mais dans l'intérieur des terres, hommes et femmes sont obligés de prendre modèle pour leur mise sur celle des voyageurs qui les visitent. En conséquence, on nous demandait souvent à voir la garde-robe de ma femme, qui pourtant, on doit le supposer, n'était pas très nombreuse. Les vêtemens de notre petite fille fixaient surtout l'attention des ménagères. Puisque j'en suis sur ce sujet, je me permettrai de dire que la partie masculine de la population m'a paru ne pas donner à sa toilette les soins qu'elle exige. A leur insu probablement, les Américains ont, par tel ou tel motif, acquis sous ce rapport une habitude de négligence qui blesse tout-à-fait les yeux d'un étranger. Depuis leur chapeau, qu'ils ne brossent jamais, jusqu'à leur chaussure, qui n'est que rarement cirée, toutes les parties de leur costume se soignent à peu près comme elles peuvent; outre que rien, habit, gilet, pantalon, ne semble avoir été fait à leur taille.

Chutes du Niagara. Le Welland et autres canaux du Canada. Excursion à l'embouchure de la rivière Grand.

Le 29 nous allâmes de Lockport aux chutes du Niagara, dont la beauté, je m'empresse de le dire, surpassa de beaucoup notre attente. Chemin faisant, nous aperçûmes au loin, à travers une percée d'arbres, le lac Ontario. L'aspect de cet immense bassin, qui a cent soixante milles de long, ne ressemble aucunement à celui des divers lacs qu'on peut voir en Europe. Vous diriez non pas seulement une mer, mais l'Océan. Il a en effet la même nuance de bleu foncé, et paraît n'avoir pas davantage de limite. Entre une petite chaîne, que nous gravîmes pour le voir, et sa rive sud-ouest, s'étend une ceinture de pays plat, large de huit ou dix milles, recouverte d'une épaisse forêt que la hache n'a jamais touchée, et presque aussi curieuse que l'Ontario qui la termine. Cette région boisée est parfaitement unie, presque horizontale, et sans doute a jadis formé le lit du lac, dont la chaîne mentionnée plus haut formait alors la rive. Quand l'œil parcourt ce vaste dôme d'arbres, il n'y saurait découvrir la moindre inégalité de surface, et leur feuillage a l'air d'être étendu sur la terre comme un riche et soyeux tapis.

Le Niagara, qui coule du lac Érié dans le lac Ontario, ne ressemble à aucune autre rivière que

je sache. C'est un énorme courant d'eau dès l'instant de sa naissance, et il n'a pas plus de largeur à son embouchure qu'à sa source. Sa longueur est d'environ trente-deux milles, et les chutes la divisent en deux parties égales. Pendant la première, il coule fort tranquillement, presque de niveau avec la contrée plate qu'il traverse ; ses bords sont même tellement bas, que si, par une des causes qui gonflent les autres fleuves, mais qui n'ont nulle influence sur lui, il venait à s'élever de cinq ou six pieds, les portions adjacentes du Canada supérieur à gauche, et du New-York à droite, seraient inondées. Quand, au contraire, il a dépassé la cataracte, tout de suite il change complétement. Il roule alors ses eaux avec fureur au fond d'une vallée dont les versans ressemblent à des murs, et qui paraît avoir été peu à peu creusée dans le roc par l'action séculaire du courant. Les deux rives sont à pic en beaucoup d'endroits, et il n'y a pas le moindre espace entre leur pied et les flots, pas le moindre arrondissement à l'angle de leur sommet. Le lit est tellement encaissé, que le voyageur, qui ne s'attend point à ces bizarreries de la nature, ne peut imaginer qu'il y ait aucune interruption dans la surface du sol avant d'être arrivé à quelques verges des bords mêmes du précipice. La première fois que nous aperçûmes les chutes, nous en étions encore à trois milles au-dessous, et du côté droit,

ou oriental de la rivière. Je ne chercherai pas à décrire l'impression que ce magnifique spectacle produisit alors sur moi; mais, je puis l'assurer, je sentis que jamais rien ne la saurait ni effacer ni détruire dans ma mémoire. Ensuite, à mesure que nous approchâmes, nous reconnûmes combien était fondée l'admiration que nous avions d'abord conçue en quelque sorte instinctivement. Mais quand nous fûmes arrivés à l'endroit même, la scène qui s'offrit à nos yeux est si surprenante, si variée, que, muets, ébahis, immobiles, nous ne savions sur quels points arrêter nos regards. Il nous fallut long-temps pour nous reconnaître; mais, par bonheur, nous eûmes, avant d'aller nous mettre au lit, le temps de satisfaire le gros de notre curiosité. Était-ce d'avoir été tout le jour cahoté sur des routes détestables, ou d'avoir eu l'esprit trop tendu par l'attention? Je l'ignore; mais je ne crois pas avoir dormi de ma vie d'un plus profond sommeil, malgré l'horrible vacarme qui retentissait à mes oreilles.

Les chutes sont divisées en deux parties par l'île des Chèvres, sur laquelle nous passâmes presque toute la journée suivante. Nous en fîmes plusieurs fois le tour, et quoiqu'elle présente, d'une multitude de points, d'admirables vues non-seulement de la cataracte, mais encore de ses parties torrentueuses du cours inférieur qu'on appelle les *rapides*, nous étions toujours irrésistiblement ramenés vers le

grand Fer-à-cheval, ainsi que se nomme l'endroit où la plus grande quantité de l'eau passe sur un roc dont l'extrémité est concave, et où seulement, à cause de la profondeur, je suppose, elle prend une couleur d'un vert très foncé, tandis que partout ailleurs elle bondit en écume aussi blanche que la neige. A force de chercher des comparaisons pour décrire les phénomènes que nos sens nous révélaient, nous décidâmes à l'unanimité que le bruit des chutes ne ressemblait à rien tant qu'à celui de cent moulins à farine ensemble. C'est absolument le même son : un son continu, ronflant, profond, monotone, qu'accompagne ce tremblement qu'on remarque dans un bâtiment où plusieurs meules sont en jeu. Ces secousses uniformes sont sensibles jusqu'à deux ou trois cents verges de la rivière, mais surtout dans l'île, qui est placée au centre des deux chutes.

Leur voisinage n'a en lui-même que peu ou pas d'intérêt, d'autant plus qu'on a érigé dans toutes les directions des hôtels, des fabriques de papier, des scieries de planches et beaucoup d'autres grands bâtimens de bois qui n'offrent à l'œil rien de gracieux. Seulement, il existe, à l'endroit peut-être le plus mauvais des rapides, et à une cinquantaine de verges au-dessus de la première cascade, un pont qui mérite de ne pas être passé sous silence. On a dit, et je crois, avec raison, qu'il y avait toujours

dans ces édifices quelque chose de plus ou moins remarquable. S'ils ne sont pas précisément pittoresques, ils peuvent être curieux par leur structure, ou par beaucoup d'élévation, par beaucoup de longueur, posséder enfin tel ou tel autre mérite. En tout cas, celui au moyen duquel on va dans l'île des Chèvres par le côté des États-Unis est un véritable chef-d'œuvre qui me semble n'avoir pas été moins conçu avec hardiesse qu'exécuté avec talent et bonheur. Il a de six à sept cents pieds de long, est entièrement construit de poutres, et se compose de sept arches tout-à-fait placées en ligne droite, que supportent des culées de bois tellement construites, qu'elles ne manquent nullement de solidité, quoique la base où elles reposent soit extrêmement inégale. En effet, le lit du Niagara est à cet endroit couvert de pierres rondes et angulaires, variant de la grandeur d'une roue de brouette à celle d'une roue de voiture, et soit régulièrement arrangées les unes à côté des autres, soit empilées par monceaux, de sorte que celles-ci ne sont qu'à deux ou trois pieds de la surface, et celles-là au contraire à douze ou quinze de profondeur. C'est par ce canal raboteux et rapide que se précipite la rivière, qui devrait plutôt prendre le nom de torrent, et qui, toujours tourbillonnant, toujours blanche d'écume, ne parcourt pas moins de six ou sept milles à l'heure, avec un bruit assez semblable

à celui de la mer lorsqu'elle se brise contre une chaîne creuse de rochers.

Le soir du même jour, nous descendîmes l'espace d'environ deux lieues vers le lac Ontario par la rive droite du Niagara, et, passant alors en face de Queenstown, sur la rive canadienne, nous rentrâmes dans les possessions de Sa Majesté britannique, après être demeurés six semaines aux États-Unis. Il fut en vérité curieux d'observer quel vaste changement une courte moitié de mille, une simple division imaginaire de géographie, pouvaient produire dans beaucoup des particularités les plus essentielles du caractère national, dans les usages, dans les manières, jusque dans l'extérieur des gens. L'air aussi que nous respirions nous semblait différent, et le ciel, la terre, tout enfin nous présentait un autre aspect, que ce fût illusion ou réalité. A l'hôtel où nous logeâmes, nous pûmes, du balcon de notre appartement, contempler encore, malgré la nuit, la cataracte qui n'était éloignée que de quelques centaines de verges, car il faisait un magnifique clair de lune. Non, je ne saurais décrire combien nous éprouvâmes de jouissance à regarder ainsi pendant des heures, tranquillement assis sur un canapé, une des plus surprenantes merveilles de la nature que nous avions connues dès notre enfance par les récits des voyageurs. Le lendemain, et même toute la semaine suivante, nous ne cessâmes d'errer

sur les bords du Niagara, étudiant les chutes sous les mille aspects que nous pouvions imaginer. Dans le cours de nos promenades, nous rencontrâmes un Anglais qui (l'heureux mortel!) habitait les environs depuis plus de trente ans. Il nous apprit que dans cet espace de temps il avait vu la cascade du grand Fer-à-cheval reculer de quarante ou cinquante verges, c'est-à-dire que peu à peu le rebord du roc d'où l'eau tombe s'était miné de cette longueur. Ce phénomène s'explique par la différence de position dans les couches de la pierre.

Nous visitâmes aussi la profonde caverne qui existe derrière la cataracte, et, avec l'assistance d'un guide dont l'affluence continulle des curieux rend le métier lucratif, nous y pénétrâmes jusqu'à cent cinquante-trois pieds de l'ouverture. Il y avait dans l'intérieur de cet antre singulier une espèce de lumière verdâtre, assez grande pour qu'on vît clair à se conduire; mais un vent impétueux nous poussait, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, avec une si effrayante fureur, qu'il me sembla d'abord que nous allions infailliblement perdre notre équilibre, et, comme il y a une pente assez rapide, dévaler dans le torrent qui rugissait au-dessous de nous. Cet ouragan, néanmoins, ne nous incommoda peut-être pas autant que le déluge continuel d'eau dont nous étions inondés. Heureusement les bouffées dont je parle, et qui sont pro-

duites par l'action de la cascade sur l'air, soufflaient toujours plus ou moins parallèlement aux rocs dans lesquels la caverne est creusée, au lieu de s'y engouffrer tout-à-fait; car autrement je n'imagine pas qu'il eût été possible de s'y avancer à quelque profondeur avec chance d'en pouvoir ressortir. On serait même, dans les premiers momens, tenté de croire que c'est le comble de la témérité d'entreprendre une pareille expédition ; mais l'expérience montre qu'il n'y a réellement aucun danger. Bien plus, pour nous rassurer complétement et nous prouver que la conséquence inévitable d'un faux pas ne serait point une mort certaine, le guide se laissa volontairement glisser, une distance de cinq ou six verges, sur le gravier qui couvre de haut en bas la pente du roc, et dans lequel est pratiqué le chemin par lequel on arrive à la caverne : or, le vent soufflait avec tant de violence contre lui, qu'il n'eut aucune peine à remonter.

Pendant notre délicieuse résidence à Queenstown, soir et matin nous admirions les chutes sans pouvoir jamais nous lasser; mais nous employions souvent le milieu du jour à visiter ce qu'il y avait d'intéressant et de curieux dans le voisinage. Les deux plus agréables de ces excursions furent celles que nous fîmes d'abord à Buffalo, florissante ville américaine, située à l'extrémité orientale du lac Erié, ce point où commence le grand canal de

New-York, ensuite au canal de Welland, qui joint l'Érié et l'Ontario, et par le moyen duquel ces lacs sont dotés d'une voie de communication moins pittoresque sans doute, mais plus praticable assurément que celle de la rivière du Niagara. Le niveau de l'Érié au-dessus de celui de l'Ontario est de trois cent trente pieds, et, pour corriger cette différence, il a fallu établir trente-sept écluses au travers d'une chaîne de montagnes qui coupe la région intermédiaire. Le canal de Welland a quarante et un milles et demi, de longueur totale, et est assez large, assez profond pour recevoir les bâtimens à voiles les plus considérables qui naviguent dans ces lacs. Ce sont des schooners du port de quatre-vingt-dix à cent vingt tonneaux : or, ils passent assez aisément par les écluses qui, longues de cent pieds chacune, en ont vingt-deux de large. La majeure partie de ce canal a été, en quelque sorte, faite par la nature elle-même : on l'a effectivement ouvert de façon qu'il fût formé, l'espace le plus long possible, par les rivières de Welland et de Grand qui ont à peine un courant, et dont il n'y a eu besoin que de canaliser les lits. Dix ou douze milles aussi coupent un marais, et, par suite des travaux qu'il a été indispensable d'accomplir, une vaste étendue d'excellent terrain est devenue susceptible de culture. La largeur du canal est de cinquante-huit pieds à la surface, et de vingt-

six au fond. La profondeur de l'eau n'est nulle part moindre de huit, et, grâce à de judicieuses précautions, pourrait facilement être portée à dix, si l'on venait à construire pour les lacs des navires d'un tirant plus considérable. Toutes les écluses ont été établies en bois, car c'était de tous les matériaux celui dont, vu la beauté et la richesse des forêts du pays, on devait le plus naturellement se servir. Elles ont ainsi coûté dix fois moins que s'il avait fallu les édifier en maçonnerie; et si on reconnaissait un jour la nécessité de les rebâtir plus solidement, le canal fournirait alors un moyen facile d'apporter des pierres toutes taillées aux endroits où elles seraient utiles, cas auquel les frais ne seraient plus qu'insignifians, comparés à ce qu'ils eussent d'abord été.

L'État d'Ohio, le Canada supérieur et les autres régions aussi vastes que fertiles qui forment les côtes des plus hauts lacs peuvent, comme on voit, envoyer maintenant leurs produits, soit à New-York par le canal d'Érié, soit à Montréal par celui de Welland et par le Saint-Laurent, suivant que la vente en est plus productive sur l'une ou l'autre de ces places, et le prix de transport moins considérable par l'une ou par l'autre voie. Le canal de Welland, toutefois, paraît avoir sur son rival une sorte de supériorité, en ce que son extrémité méridionale, c'est-à-dire celle qui débouche dans

l'Érié, est plus rapprochée de l'ouest, le long de la rive septentrionale du lac, que l'embouchure du canal américain. Par suite de cette circonstance, la glace, dit-on, obstrue l'entrée du canal d'Érié, qui se trouve à Buffalo, pendant un peu plus long temps que celle du canal de Welland : or, ce n'est pas en faveur de ce dernier un mince avantage d'être ouvert plus tôt que l'autre au printemps et fermé plus tard en automne.

Le lac Érié n'a guère plus de dix à douze brasses de profondeur et se couvre de glace en chaque saison; mais le lac Ontario, fait assez remarquable, est si profond qu'il ne gèle jamais. Ainsi il joue en quelque sorte le rôle d'un grand calorifère pour tempérer la rigueur des frimats dans ces régions, et nous remarquâmes en effet que, des deux côtés de ce magnifique corps d'eau qui a cent soixante-dix milles de long sur trente-cinq de large, il fait beaucoup plus chaud l'hiver et plus froid l'été que soit à New-York soit à Québec.

On verra, si on jette les yeux sur la carte de l'Amérique septentrionale, qu'il y a trois grandes issues par lesquelles les marchandises de l'intérieur des terres peuvent trouver un débouché jusqu'à l'Océan : la première est le Mississipi, qui va se perdre dans le golfe du Mexique, près de la Nouvelle-Orléans; la seconde, le Saint-Laurent, qui passe à Montréal et à Québec; la troisième, l'Hudson, dont

l'embouchure est à New-York. En partie la nature, en partie le travail des hommes ont fait aboutir ces trois artères dans les grands lacs du nord. L'Hudson communique avec l'Érié, d'abord par l'immense canal dont il a été si souvent question, ensuite avec l'Ontario par un embranchement qui s'étend de Syracuse à Oswego : ainsi, la cité de New-York peut recevoir les productions des contrées qui entourent tous les lacs, au moyen d'une voie non interrompue de transport par eau. De même, un canal joint l'Érié à l'Ohio, et comme cette rivière se décharge dans le Mississipi, il y a encore une communication entre les lacs et le golfe du Mexique. Mais la route la plus simple, la plus naturelle, et la plus avantageuse sans doute, serait de faire communiquer les lacs à la mer par le Saint-Laurent. Un grand pas vers ce but si désirable a été déjà fait par la construction du canal de Welland, puisqu'il unit tous les lacs supérieurs avec celui d'Ontario. Nul obstacle n'existerait plus si la navigation du Saint-Laurent était libre depuis l'Ontario jusqu'à l'Océan; mais elle est malheureusement gênée par d'innombrables *rapides* qu'on ne peut remonter qu'à force de temps et de peine. Il est toutefois probable que, tôt ou tard, un canal tournera ces obstacles et unira l'Ontario à la mer. Je ne dois pas omettre de mentionner ici qu'outre ce moyen de communication qui serait le plus di-

rect, mais qui reste encore à exécuter, on a, quoique par une voie beaucoup plus détournée, commencé déjà à rendre vaine la différence qui existe entre le niveau de l'Océan et celui de l'Ontario. Le gouvernement britannique, dans l'intérêt de ses possessions du Canada, fait construire un canal, de Lingston, grande station navale et militaire située vers l'extrémité orientale de l'Ontario, à la rivière d'Ottawa qui se jette dans le Saint-Laurent quelques milles au-dessus de Montréal. Ce vaste ouvrage est spécialement destiné au transport des troupes et des munitions en tout temps, mais il serait plus particulièrement utile si jamais la Grande-Bretagne se trouvait encore en guerre avec les États-Unis. C'est pour cette raison qu'on l'a tracé à une distance considérable de la frontière : aussi est-il présumable qu'aucune incursion de l'ennemi ne pourrait le détruire ni même intercepter les convois. Le canal Rideau, comme on l'appelle, ne consiste presque entièrement qu'en un chapelet de lacs qui se communiquent l'un à l'autre : c'est au point que, dans toute sa longueur qui est de cent trente trois milles, il n'y en a guère plus d'une vingtaine dont la canalisation soit régulière. Le reste est formé, outre les lacs, par des écluses et par une suite de digues construites à travers les vallées, qui, retenant l'eau, produisent des réservoirs artificiels longs de plusieurs milles, sur les-

quels les bateaux à vapeur peuvent naviguer sans dégrader les bords. Mais le Rideau, par le motif énoncé plus haut, décrit une telle courbure, qu'il a peu de chance d'être utilisé par le commerce.

Le 12, nous quittâmes encore le voisinage du Niagara, et nous fîmes une excursion à l'embouchure de la rivière Grand qui se jette dans le lac Érié au nord-ouest, point qui est intéressant en ce qu'on l'a choisi pour y établir un havre à l'extrémité orientale du canal de Welland. Nous parcourûmes en voiture les premiers dix ou douze milles; puis, montant à cheval, nous marchâmes, au milieu des bois et dans une direction méridionale, vers le lac Érié. Çà et là nous rencontrâmes des métairies dont les champs n'avaient pu être déblayés qu'à coups de hache, comme les blocs de pierre ne s'extraient d'une carrière qu'à coups de marteau. Ce n'était, comparativement à la forêt qui semblait n'avoir pas de borne, que des clairières bien insignifiantes, mais d'où l'on pouvait présager avec certitude la vaste et réelle amélioration d'une contrée qui a tant de sources de richesses, un beau climat, un sage gouvernement et un sol fertile. Ces lambeaux de terre défrichée nous causaient tantôt du plaisir à voir, tantôt du chagrin, selon que nous avions l'esprit disposé dans le moment. D'un côté, l'aspect des moissons, des cabanes, des visages blancs qui avaient usurpé la place des anciens pro-

priétaires du sol, devenus invisibles, je parle des Indiens et des buffles, nous causaient de la joie. D'autre part, nous étions peinés de l'impitoyable manière dont des districts entiers avaient été dépouillés des plus beaux saules pleureurs, de chênes et de pins dignes de faire le mât d'un vaisseau amiral, pour se couvrir de pommes de terre, d'étables à porcs et de huttes en bois.

Dans tous le cas, ce fut avec un soupir de contentement que nous regagnâmes la pleine campagne, et que, piquant nos montures, nous pûmes galoper sur les bords sablonneux de l'Érié. Les eaux de ce lac sont de couleur verte, et non bleue comme celles de l'Ontario, qui, sous ce rapport, offre une parfaite ressemblance avec le grand Océan. Les vagues étaient agitées cependant, et se brisaient contre le rivage, de même que celles de la mer; mais je ne sentis pas ce riche parfum aromatique qu'un marin hume avec tant de jouissance, et qui provient ou des herbes marines ou des plantes et des buissons particuliers à la côte.

Nous longeâmes le lac pendant seize milles, souvent marchant dans l'eau même, quelquefois nous en éloignant à certaine distance. Dans une de ces occasions, nous traversâmes une assez vaste étendue de pays qui paraissait avoir été inondée plusieurs années de suite. La conséquence était que toute espèce de végétation, les arbres, le taillis, le

gazon, avait été anéantie, et que ces lieux présentaient le plus désagréable tableau de la désolation. Nous aperçûmes heureusement au bout de ce désert (car nous n'avions pas moins d'appétit que de fatigue) une hutte où nous trouvâmes ce dont nous avions tant besoin, des vivres et du repos. Nous continuâmes ensuite plus gaîment notre route, et de cette façon nous atteignîmes l'établissement maritime que nous allions visiter beaucoup plus tôt que nous ne pensions. Un petit corps de troupes britanniques y était cantonné; mais tout trahissait cette négligence à laquelle on s'abandonne en un temps de paix profonde, et qui contraste si étrangement avec la bruyante activité d'un temps de guerre; nous ne vîmes pas même de drapeau sur le fort, qui était tout démantelé, et s'il avait des canons, il manquait de poudre et de boulets.

Au lieu d'accepter l'hospitalité que le commandant nous offrait, nous aimâmes mieux, insensés que nous étions, traverser la rivière, et aller loger à une petite auberge d'assez bonne mine. Mais, hélas! je n'avais nulle part, pas même à Lima, que je croyais jusqu'alors être l'endroit du monde où il fût le plus difficile de dormir, tant rencontré de ces insectes et de ces reptiles sans nom qui assassinent le sommeil. Pendant la moitié de la nuit je me remuai, je criai, je jurai. Pour remédier au mal, je mis ma redingote, puis mes bas, mon pantalon,

mes gants; mais, peine perdue. Je me levai alors, et me couchai à terre sur un simple drap : même supplice. A la fin je me résignai, faisant de nécessité vertu, à ne plus bouger, et à supporter les piqûres avec tout le stoïcisme dont j'étais capable. Mon martyre ne cessa qu'au jour. Dès six heures, après un léger repas, nous remontâmes en selle, et nous parcourûmes quelque temps des plaines, ou plutôt des marais, semés, comme les environs de Buenos-Ayres, de bourbiers assez profonds pour engloutir une diligence, et nous finîmes par être forcés de revenir sur nos pas. Lorsque nous eûmes regagné la terre ferme, nous suivîmes les bords du lac pendant vingt-cinq milles; nous plongeâmes de nouveau à travers les profondeurs de la forêt, dans une direction qui nous mena à l'est des marécages mentionnés, et nous parvînmes avant la nuit à la Chippewa, ou rivière de Welland. Remontant ce paisible cours d'eau l'espace d'environ deux lieues, nous atteignîmes l'importante éminence connue sous le nom de *Short-Hills*, qui s'élève presque au centre de la péninsule de Niagara. De ce lieu élevé, qui est à douze milles de la frontière américaine, nous pûmes, quoique le jour baissât, apercevoir les deux lacs Ontario et Érié, ainsi que toute la contrée intermédiaire, dépendant, soit des États-Unis, soit du Canada, qui avoisine les chutes.

Baie de Burlington. Indiens Minissaguas. York. New-Markett. Passage de la Rivière Rouge. Prédication dans la forêt. Visite à des colons irlandais. Havre de Sackett. Bateaux du Saint-Laurent. Rapides de ce fleuve. Voyageurs canadiens. Québec. Chutes de Montmorency. Village de Lorette.

Le 16 juillet, après quelques jours de repos, nous quittâmes encore les chutes de Niagara pour ne faire, pensions-nous, qu'une courte excursion vers la baie de Burlington, à l'extrémité occidentale du lac Ontario. Mais l'intérêt augmenta tellement à mesure que nous avançâmes, le temps était si beau, et les scènes qui se succédaient sous nos yeux étaient si belles, qu'au lieu d'une simple promenade de quarante-huit heures, nous allâmes au travers des bois jusqu'à Kingston, ville qui repose sur la rive tout-à-fait opposée du lac; et, comme nous ne suivîmes pas rigoureusement la route la plus directe, nous parcourûmes environ un espace de quatre cent soixante milles.

Pendant notre première journée de marche, nous ne rencontrâmes rien de remarquable, sauf de beaux points de vue. Mon opinion peut sans doute paraître étrange, mais il y a peu de choses que je sache plus fatigantes qu'une suite de charmans paysages; et je soupçonne que bien des gens après avoir passé trois semaines en Suisse, s'ils osaient l'avouer, diraient qu'ils en sont sortis avec plaisir pour passer en Italie ou même en France. Dans

tous les cas, nous n'eûmes pas une grande fatigue de cette espèce en Amérique, car, somme toute, il n'existe peut-être pas de pays moins pittoresque.

Le lendemain nous visitâmes un objet bien digne d'attention : c'est une digue naturelle, une sorte de brisant qui se prolonge d'un bout à l'autre de la baie de Burlington. Cette singulière jetée est longue de six milles, presque droite, et s'élève de douze à quinze pieds au-dessus du niveau du lac. Large de quarante verges en certains endroits, de cent sur d'autres points, elle est entièrement formée de sable, et couverte de chênes. Derrière cette grande chaussée s'étend un vaste havre qui a cinq ou six milles de longueur, et qui est au milieu profond d'une quinzaine de brasses. Cette barrière a, j'imagine, été construite par l'action des vagues du lac pendant les vents impétueux d'est; car alors, dit-on, ses eaux s'élèvent du côté occidental d'un certain nombre de pieds au-dessus de la hauteur ordinaire, tandis qu'elles s'abaissent proportionnément du côté oriental. Je sais par expérience que, quand ces ouragans se déclarent, l'Ontario, non plus que les autres lacs, n'est nullement agréable à naviguer. De là vient que la baie de Burlington s'est ainsi fermée naturellement; mais on a depuis quelques années ouvert un canal au centre de la digue.

Le jour suivant, nous fîmes connaissance avec le chef d'une tribu indienne. Notre ami, s'il nous per-

met de lui donner ce nom, ne ressemblait guère à l'individu qu'on se pourrait figurer d'après son titre. Au lieu d'un sauvage du Canada, c'était par son langage, son costume, ses manières, ses opinions, ses goûts et ses habitudes, un véritable Anglais. Faute de mieux, nous étions obligés de voyager dans une voiture, qui, quoique honorée par son propriétaire de la dénomination de char-à-bancs, n'était ni plus ni moins qu'une grosse et lourde charrette découverte, et nous aurions préféré à l'honneur de quatre roues la douceur de la moindre suspension. Dire combien nous souffrîmes des cahots tout le long de la route, et combien nous eûmes peur de rester embourbés au milieu d'une forêt canadienne dans les marécages que nous traversions lentement, étourdis par des milliers d'énormes grenouilles, et entourés d'une atmosphère non-seulement chargée de vapeurs pestilentielles, mais encore obscurcie par des myriades de mosquites, c'est je crois chose impossible.

Le 18, tandis que, longeant la côte septentrionale de l'Ontario, nous cheminions vers la ville d'York, capitale du Canada supérieur, nous déviâmes de la route pour aller visiter un village récemment bâti sur les bords de la rivière Crédit, et habité par la tribu des Minissaguas. Il y a encore peu d'années, ces Indiens étaient connus dans le pays pour être les sauvages les plus déréglés, les plus ivrognes,

et, à ce qu'on supposait, les moins susceptibles de civilisation; tel était même leur état de misère, que l'anéantissement complet et prochain de toute la tribu semblait inévitable. La cause du mal gisait ailleurs que dans la pauvreté, car la distribution annuelle de tous les objets nécessaires à la vie qui leur était faite par le gouvernement, soit à titre d'aumônes, soit eu égard aux terres qu'ils lui avaient cédées, était fort libérale, et leur voisinage de villes populeuses leur assurait une vente facile pour leur gibier et leur poisson, s'ils avaient eu la moindre propension au travail. Ils possédaient aussi une certaine étendue de champs fertiles, dont l'achat était prohibé aux colons. Mais, à ce qu'il paraît, ils mouraient les uns après les autres à force de s'enivrer, car leur ivresse était continuelle, et pour perdre ainsi la raison ils buvaient les plus mauvaises espèces de spiritueux, vendant pour s'en procurer les vêtemens et autres articles qu'on leur distribuait chaque année. Après qu'on eut inutilement tenté de tous les moyens pour les arracher à leurs funestes habitudes, l'idée vint de les fixer (car ils n'avaient ni feu ni lieu) sur les bords du Crédit. On déblaya donc aussitôt le terrain, on éleva de commodes maisons, et on leur donna tout ce dont ils avaient besoin pour former une petite colonie et se suffire tôt ou tard à eux-mêmes. Un missionnaire eut le talent de leur persuader d'essayer du nou-

veau genre de vie qu'on leur proposait; et le résultat qu'on a obtenu de cette dernière tentative est, ainsi que nous pûmes en juger, vraiment merveilleux.

Quoique se laissant vivre plutôt comme des cochons qu'on engraisse que comme des hommes, ces Minissaguas avaient déjà acquis, quand nous les vîmes, beaucoup d'habitudes domestiques. Ils avaient tous de jolies habitations; ils faisaient usage de lits, de tables, et de chaises; ils étaient enfin parfaitement propres de leurs personnes, au lieu d'avoir le corps dégoûtant de peinture et de graisse. Leur costume aussi n'était pas trop misérable, et l'on nous assura qu'ils avaient pris des habitudes de travail, d'ordre, et surtout de sobriété. La plupart des enfans, et même quelques vieillards, savaient lire. Pour vérifier ce fait, nous visitâmes leur école, et j'ai rarement vu rien de plus curieux. Les Indiens de toute cette tribu ont embrassé le christianisme. Ils assistent avec ponctualité au service divin, et, ce qui est encore mieux, conforment chaque jour davantage leur conduite aux préeeptes de la religion. Plutôt que de chasser et de pêcher comme autrefois pour ne se procurer qu'une nourriture précaire, ils cultivent maintenant la terre; et quand ils ont gagné quelque argent par la vente du surplus de leurs moissons, au lieu de courir le dépenser au cabaret, ils l'emploient à s'acheter un

meuble, un instrument utile, ou à élever, à habiller leur famille.

Lorsque nous eûmes dit adieu aux Minissagues, en place de regagner le chemin direct, nous aimâmes mieux suivre le cours du Crédit jusqu'à son embouchure dans l'Ontario; après quoi, portant nos pas vers l'est, nous longeâmes les bords du lac à peu près jusqu'à York. La route y est formée de troncs d'arbres placés transversalement, que ne recouvre pas la moindre couche ni de terre ni de pierre, et nul Européen ne saurait imaginer combien ces chaussées de bois sont fatigantes à parcourir. Mais les désagrémens du voyage eussent-ils été encore cent fois pires, nous les aurions eu bientôt oubliés à York, grâce à l'hospitalité généreuse que nous y reçûmes de nos compatriotes.

Le 19, au lieu de suivre comme nous en avions d'abord conçu le projet la grande route qui mène directement vers l'est, nous tournâmes à gauche, et nous marchâmes tout-à-fait au nord, vers le lac Simcoe, une de ces nombreuses nappes d'eau dont le Canada supérieur est couvert, et qui sans doute sont destinées à devenir des voies précieuses de communication lorsque leurs bords seront peuplés et cultivés. Notre but était d'assister à l'une de ces distributions de présens dont j'ai déjà parlé, et que le gouvernement britannique fait chaque année aux Indiens du pays en retour des terres dont il les a

dépossédés. Nous passâmes la nuit au village de New-Markett, où ils étaient campés, et qui est le plus voisin de ce qu'on appelle *le Pied-à-terre de la Hollande.* Le curieux spectacle dont nous fûmes témoins le lendemain ! Les sauvages étaient réunis au nombre d'environ trois cents, avec leurs squaws et leurs papooses, comme ils nomment leurs femmes et leurs enfans. Quelques-uns s'étaient fabriqué sous le taillis des wiqwams, ou huttes d'écorce; mais le plus grand nombre qui n'étaient arrivés que le matin par le lac avaient simplement tiré leurs canots sur l'herbe, n'attendant pour repartir que l'instant où la cérémonie du jour serait terminée. L'agent britannique parut avoir beaucoup de peine à ranger son monde comme il le désirait; mais enfin les hommes se placèrent les uns en face des autres, sur deux lignes séparées, tandis que les enfans restèrent à se rouler ou à se battre au milieu. Leurs pères et leurs mères portaient presque tous d'énormes pendans d'oreille, qui avaient six pouces et plus de long, et au cou des plaques d'argent de toutes les grandeurs, depuis celle d'une montre jusqu'à celle d'une assiette à potage. Plusieurs demoiselles, qui, je pense, se vantaient de donner le ton, avaient le corps entouré d'une douzaine de chapelets en grains de verre de différentes couleurs. La parure d'un vieillard que je remarquai était un assortiment d'os. On m'apprit que ce personnage était le fameux Wans-

puns, dont chacun a ouï parler. Il avait, ainsi que quatre ou cinq autres hommes et quelques femmes, à l'instar des cochons, dans le cartilage du nez un anneau qui ballottait contre ses lèvres. Ceux des pauvres papooses qui étaient trop jeunes pour courir et prendre soin d'eux-mêmes, étaient entortillés dans des boîtes d'où ne sortaient que la tête et les pieds, de sorte que, quand les mères n'ont pas le temps de s'occuper de leur progéniture, elles peuvent pour s'en débarrasser accrocher les boîtes à une branche d'arbre ou les placer contre le mur, comme on fait d'un chapeau ou d'une paire de bottes, et y laisser les petites créatures crier tout leur sou.

Le lendemain, nous regagnâmes York, pour en repartir le jour suivant. Ce jour-là, notre route, construite d'après le système dont il a été question plus haut, traversa d'abord une campagne découverte et bien aérée, mais ensuite des bois épais où nous ne respirâmes qu'à peine. Un peu avant le coucher du soleil, quand nous étions encore à six ou huit milles de notre étape, nous parvînmes à la lisière de la forêt, et soudain nous entrâmes dans une des plus jolies vallées d'Amérique. Un courant d'eau, d'une teinte sombre, et qui avait l'air de sommeiller, formé sans doute par l'écoulement de quelques marais, serpentait avec lenteur et avec de nombreux détours au travers d'une prairie qui était

bornée à droite et à gauche par de raides éminences de terre rouge, couronnées de taillis, du milieu desquels s'élançaient des groupes de pins parfaitement droits. A notre extrême désappointement, nous trouvâmes *la Rivière-Rouge*, ainsi qu'on l'appelle, trop profonde pour la franchir à gué; et comme nous n'apercevions pas de bac, et qu'il se faisait tard, nous étions un peu embarrassés. Néanmoins, nous dirigeant vers l'endroit où avait jadis existé un pont (mais hélas! il n'en restait plus que les ruines) nous vîmes un petit garçon qui traversait d'une rive à l'autre dans un canot deux fois à peine long comme lui, et qui remorquait un cheval fort récalcitrant. Il avait déjà passé le cavalier et la selle. Bon gré malgré, nous fûmes obligés de nous confier aussi l'un après l'autre à la coquille de noix du petit bonhomme, car sa barque ne méritait pas d'autre nom; mais nous fîmes tous une heureuse traversée. Nous achevâmes ensuite notre chemin au milieu de l'obscurité la plus complète.

Le 22 nous partîmes de grand matin pour la ville de Cobourg, dont nous étions distans de quarante-trois milles. Après en avoir parcouru environ une douzaine au milieu des bois, nous rencontrâmes un espace assez vaste de terrain uni, parsemé çà et là de jeunes arbres, mais non couvert, à proprement parler, d'une forêt aussi épaisse que celle qu'on voyait s'étendre au loin dans toutes les di-

rections, quoique je ne sache à quel caprice de la nature il fallait attribuer cette différence d'aspect. A l'ombre de quelques bouleaux, nous remarquâmes dans une charrette qui venait de faire halte, toute une famille de paysans endimanchés, et près d'eux cinq ou six autres groupes de gens qui déjà descendus de voiture s'occupaient à dételer leurs chevaux et à réparer les dérangemens que les cahots de la route avaient occasionés dans leur toilette. Nous imaginâmes d'abord que c'était quelque partie fine; mais nous fûmes bientôt détrompés par le son lointain que le vent nous apporta à travers les branches, d'un psaume qu'on chantait, et nous reconnûmes que la population de la contrée environnante s'était réunie dans le voisinage pour une prédication en plein air.

Nous mîmes aussitôt pied à terre, et nous marchâmes dans la direction d'où venait le chant religieux, guidés d'ailleurs par des chariots, des carrosses et des chevaux de selle attachés aux arbres. Puis, nous aperçûmes des bandes de femmes et d'enfans disséminés sur l'herbe de côté et d'autre. Enfin, nous arrivâmes au temple même, à l'endroit du moins qui en tenait lieu. C'était une espèce d'amphithéâtre naturel, où se trouvait, comme tout exprès, une barrière d'un diamètre d'une vingtaine de verges parmi les bouleaux et les hêtres qui étaient hauts et touffus, quoique jeunes, et dont

les rameaux se rejoignant presque formaient une voûte assez épaisse pour arrêter les rayons du soleil. La chaire consistait en une grossière plate-forme, soutenue à hauteur d'environ dix pieds par trois ou quatre troncs d'arbres, qui se trouvaient pousser dans une position si convenable, qu'il semblait ne pas y avoir eu besoin de leur couper une seule branche. Le prédicateur, qui était un homme grand, à mine pâle et soucieuse, et qui appartenait à la secte des méthodistes, était vêtu d'une large redingote de couleur pourpre, et coiffé d'un mouchoir de soie rouge. Sous ce rapport donc (on peut aisément se le figurer) il n'avait pas beaucoup l'air d'un ecclésiastique; mais ni son visage, ni son débit, ni ses gestes, ni, ce qui est encore plus essentiel, la matière de son discours, ne manquaient de la dignité convenable. Trois autres personnes étaient assises près de lui sur la plate-forme, mais seul il se tenait debout. Les fidèles, au nombre de deux ou trois cents, étaient rangés en lignes d'une vingtaine chacune, sur des siéges formés par de vastes pierres ou par des troncs d'arbres. Les femmes occupaient un côté, les hommes, l'autre, tandis que les alentours du lieu saint étaient, comme je l'ai dit déjà, garnis de mères qui tenaient dans leurs bras ceux de leurs enfans trop jeunes pour tirer aucun fruit du sermon, ou trop bruyans pour être sans scandale admis dans le cercle. J'observai aussi plusieurs

groupes de voyageurs comme nous, qui semblaient ne pas faire partie de la congrégation, et qui par ce motif n'osaient s'avancer jusque dans l'enceinte. Dans ces régions sauvages où il n'existe pas encore de villes, où même les villages sont si peu nombreux, les temples véritables sont nécessairement rares et fort éloignés. Aussi, ces missionnaires, en dépit de leurs quelques ridicules, doivent-ils rendre d'éminens services à la cause de la religion.

Nous n'atteignîmes Cobourg que fort tard dans la soirée. Dès le lendemain cependant nous en repartîmes pour aller à trente milles, vers le nord, visiter une partie de pays nouvellement défrichée, où des émigrans irlandais étaient venus par ordre du gouvernement s'établir en 1825. Nous cheminâmes les douze premiers milles par terre, après quoi, montant sur une espèce de radeau, nous naviguâmes sur le lac Riz; mais ce lac était fort orageux, et en beaucoup d'endroits il est obstrué par de vastes rizières qui poussent spontanément, de sorte que ces deux obstacles retardèrent beaucoup notre marche. Enfin, pourtant, nous entrâmes dans la rivière d'Otanabée qui s'y jette, et sur laquelle est situé le village de Péterborough, chef-lieu de la nouvelle colonie. Cette rivière décrit d'innombrables sinuosités; mais elle est partout singulièrement belle, à cause, tant de la richesse du feuillage que de la forme et de la grandeur des arbres, qui non-

seulement couvrent ses bords, mais aussi poussent dans l'eau jusqu'à plusieurs verges, et empêchent sur nombre de points qu'on puisse approcher du rivage.

Notre but était d'apprendre, de la bouche des colons eux-mêmes comment ils se trouvaient de leur expatriation. Le gouvernement avait voulu essayer s'il ne lui en coûterait pas moins pour rendre des Irlandais heureux et tranquilles au Canada, que pour les garder au pays dans un misérable état de mécontentement et de révolte. Il avait voulu montrer au public en général, mais surtout à ces propriétaires fermiers dont les domaines sont, en Irlande, surchargés de population, et à ces citoyens dont même en Angleterre les paroisses sont encombrées de pauvres, de quelle manière et pour quelle futile somme d'argent ils pourraient alléger leurs fardeaux, et devenir les bienfaiteurs des malheureuses gens qui sont une cause involontaire mais perpétuelle de troubles. En conséquence, il avait forcé deux mille Irlandais à passer dans ses possessions d'Amérique, et leur avait donné les moyens d'y vivre pour peu qu'ils voulussent travailler. La dépense pour chaque personne avait été de cinq cent cinquante francs. Chaque chef de famille avait dû être établi sur cent acres de terre, gratifié d'une petite maison, et muni de provisions pour quinze mois. Il avait en outre reçu une vache, une hache

américaine, une tarière, une scie à main, une pioche, une bêche, deux vrilles, cent clous, un marteau, un coin de fer, trois houes, une bouilloire, une poêle, une marmite de fonte, cinq boisseaux de pommes de terre pour semence, huit pintes de maïs; et, s'ils étaient pauvres, un drap par chaque grande personne et par trois enfans. Tels étaient les colons que nous visitâmes.

Eh bien! pendant deux jours que je passai parmi eux, j'en questionnai le plus grand nombre sur leur sort, et aucun ne se plaignit. Ce qu'il y avait d'assez curieux, c'est que, toute notoire qu'eût été leur misère en Irlande, toujours dans nos conversations ils évitaient d'en convenir lorsque je leur en adressais directement la demande, et qu'ils semblaient aimer mieux me faire accroire que, dans leur pays natal, ils jouissaient d'une honnête aisance. Mais, inconséquens avec eux-mêmes, ils tombaient bientôt dans le piége que je leur tendais sans qu'ils s'en aperçussent, quand je leur demandais sans détour s'ils étaient ou non sensibles aux bontés qu'on avait eues pour eux. Dans ces occasions ils me parlaient, avec les termes les plus énergiques de reconnaissance, de la conduite du gouvernement à leur égard, et souvent, oubliant tout-à-fait leurs premiers désavœux, ils me décrivaient avec chaleur l'heureuse différence de leur situation actuelle comparée à celle d'autrefois.

Il est une circonstance qui se rattache à l'histoire des nouveaux établissemens de ces contrées, et qu'il peut ne pas être sans intérêt de mentionner ici, car elle peint les mœurs d'une société qui commence. Les émigrations volontaires ont été, dans ces derniers temps, assez fréquentes: or, pendant les quelques premières années qui suivent l'arrivage d'une bande un peu nombreuse d'émigrans, et avant qu'ils soient en mesure de se passer d'autrui, tous ceux des membres de chaque famille, dont le labeur n'est pas rigoureusement nécessaire sur le champ commun, s'en vont dans les villes, dans les villages, même dans les grandes fermes des alentours, et s'y louent comme domestiques. La plupart des jeunes filles et aussi des jeunes garçons n'ont pas d'abord d'autre occupation. Bien plus, il n'est pas jusqu'au père, jusqu'aux fils devenus grands, qui n'abandonnent durant certains mois leur métier d'agriculteur pour aller travailler à quelque ouvrage public, aux canaux, par exemple, d'Érié et de Welland, ou ailleurs, s'ils trouvent à gagner de meilleurs gages. C'est par de tels moyens que bientôt, dans une région où le travail est presque le seul capital, une famille parvient à réunir un peu d'argent comptant. Elle s'en sert alors pour acheter des bœufs, des vaches, des cochons, des habits, des instrumens aratoires, et tout ce dont elle a besoin pour elle-même, et pour fonder une métairie.

Rien n'est plus facile, on doit l'avouer, que de conquérir son indépendance, lorsqu'elle résulte infailliblement du succès avec lequel on cultive le sol; et quoi de plus productif que la culture du sol vierge de ces régions? Aussi les parens tardent-ils peu à pouvoir arracher leurs filles et leurs fils à un état de domesticité qui, dans tous les pays transatlantiques, est regardé comme plus ou moins déshonorant, quelque profitable qu'il soit: sentiment qui provient, j'imagine, de la facilité offerte à chacun de devenir soi-même propriétaire au lieu de servir les autres. De là il arrive que vous avez à Cobourg, à York et dans les différentes villes du Canada, beaucoup moins de peine à vous procurer des domestiques telle année que telle autre. C'est effectivement chose aisée au moment où une nouvelle compagnie de colons débarque, et encore quelque temps après; mais à mesure que les émigrans trouvent moyen de s'établir pour leur compte, et de ne plus dépendre de personne, la faculté d'obtenir des serviteurs diminue en proportion. Les embarras auxquels les personnes même les plus riches sont soumises dans toutes ces contrées, par suite du rappel tôt ou tard inévitable de leurs domestiques à la maison paternelle, et par la raison qu'il y manque une classe spéciale d'individus dont toutes les générations successives se consacrent au service, sont beaucoup plus grands qu'on ne saurait se l'imagi-

ner en Europe. Chez nous, en effet, c'est un bonheur inappréciable, je n'hésite pas à le dire, que nombre de gens commencent à servir, moyennant salaire, ceux qui leur sont supérieurs en fortune, sans pour cela se croire déshonorés, surtout sans attacher à leur condition aucune idée de servitude. Ils comprennent sensément que c'est un contrat libre et non une chaîne qui les lie à leurs maîtres. Mais au Canada et dans toute l'Amérique en général, il y a contre ce genre d'industrie (car c'en est une) le préjugé le plus sot et le plus profondément enraciné, qui sans doute provient du maintien de l'esclavage des nègres dans la plus grande partie des États-Unis. Quelle qu'en soit la cause, le fait existe, et le résultat en est que les inconvéniens d'une résidence dans ces pays sont inimaginables pour quiconque ne les a pas éprouvés. Ou vous y manquez absolument de domestiques, ou, ce qui je crois est encore pire, il faut vous résigner avec patience à être servi la plupart du temps mal, et toujours d'une manière bourrue, disgracieuse et impolie.

Après notre visite aux émigrans, nous revînmes à Cobourg, et le lendemain nous prîmes la route directe de Kingston, qui est la principale station navale des Anglais sur les lacs. Au bout de quelques jours de repos, j'eus la curiosité d'aller examiner celle des Américains au havre de Sackett, qui est située aussi à l'extrémité orientale de l'Ontario. En

conséquence, dans la matinée du 6 août, je traversai le bras septentrional du Saint-Laurent, l'île Longue qui a sept milles de large, et qui repose presque au milieu de cette immense rivière, puis le bras américain, et je me trouvai dans l'État de New-York. Quand j'atteignis le havre de Sackett, les vagues du lac s'y précipitaient avec autant de furie qu'en ont jamais celles de l'Océan. Je vis dans le chantier un vaste trois-ponts qui, m'assura-t-on, avait été entièrement construit en l'espace d'un mois. Un nombre immense de charpentiers de marine, à ce qu'il paraît, tous habiles ouvriers, avaient été envoyés de New-York et des autres ports de l'Union. On avait mis à leur disposition une multitude inouïe de manœuvres, de bœufs, de chevaux et de charrettes. Enfin, quelques semaines de plus auraient suffi pour mettre le navire en état d'être lancé à l'eau avec tous ses canons, toutes ses voiles, tous ses agrès, disposés pour le combat. Mais sur ces entrefaites avait été conclu, par les États-Unis et la Grande-Bretagne, un traité, dont un article stipulait que ni l'une ni l'autre de ces puissances n'entretiendrait de flotte sur les lacs. C'est pourquoi les navires de guerre, qu'on était en train de bâtir tant à Kingston qu'à Sackett, resteront jusqu'à nouvel ordre dans les chantiers, et ne serviront plus qu'à divertir la foule intarissable des badauds et des touristes, qui, lorsqu'arrive l'automne, fuient

le climat malsain des États du sud et du centre, et emploient leur temps à faire la tournée bien connue des chutes, des lacs et des sources de Saratoya. La ville de Sackett avait un air morne, qui donnait à penser que l'accroissement rapide qu'elle avait pris depuis quelque temps provenait d'une perspective de guerre, mais que le traité dont il a été question plus haut porterait un coup fatal à sa prospérité.

De retour à Kingston le 7, j'en repartis dès le jour suivant avec ma famille, à bord d'un *bateau* du gouvernement, qui avait apporté des provisions de Montréal, et y retournait vide. Ces bateaux, comme on les appelle, sont des chaloupes non pontées solidement construites, qui ont quarante pieds de long et au plus huit de large. Ils fendent les flots, faute de vent, au moyen de cinq rames, dont la cinquième placée à la poupe sert aussi de gouvernail. Lorsque le vent souffle, on hisse à un mât, qui n'est qu'un grossier tronc d'arbre, une voile haute de quinze pieds, dont le bas est élevé à trois ou quatre pieds au-dessus des bords, pour que le pilote puisse aisément voir autour de lui. Ces embarcations, pour peu qu'elles soient chargées de quarante à cinquante barils de farine, tirent environ vingt pouces d'eau. Elles ont le fond plat, les flancs presque perpendiculaires, la poupe et la proue de forme semblable, c'est-à-dire, présentant

une pointe qui dépasse d'un pied tout le reste. En somme, pour avoir l'air d'être lourds, ces bâtimens n'en sont pas moins bons. Les officiers de la marine furent assez complaisans pour faire établir une tente dans notre bateau, du moins une légère charpente recouverte d'une toile. Nous y dressâmes notre lit de voyage en guise de canapé, et nous franchîmes ainsi tous les rapides du Saint-Laurent depuis le lac Ontario jusqu'à la Chine, sur l'île de Montréal. Rien de plus délicieux que la première partie de notre route, sans compter que, grâce au courant et au vent qui nous favorisaient, nous passâmes sans accident parmi les Mille-Iles, comme on les appelle. Mais au coucher du soleil les *voyageurs* (c'est le nom des hommes de l'équipage de ces bateaux) tinrent ensemble une espèce de délibération et résolurent d'aller ancrer dans une petite crique voisine. Ils parlaient un français corrompu ou plutôt vieilli, dont quelques mots suffirent pour me mettre au courant et du sujet et du résultat de la discussion. Je leur demandai donc pourquoi ils ne voulaient pas continuer leur marche. « C'est, répondirent-ils, qu'un orage se prépare. » Comme rien dans l'atmosphère ne l'annonçait suivant moi, et que le commandement suprême de la chaloupe m'appartenait, je leur défendis de s'arrêter un seul instant. Ils m'obéirent sans répliquer; mais au bout de cent cinquante verges, un

tel ouragan fondit sur nous, que je fus obligé de confesser mon ignorance, et qu'à grande peine purent-ils gagner l'abri en question. Nous passâmes une misérable nuit, entassés les uns sur les autres dans une pauvre cabane de la rive.

Le lendemain 9 nous atteignîmes de bonne heure Brockville, dont la position sur le côté gauche ou canadien du fleuve est fort pittoresque, et pour nous remettre des fatigues de la nuit précédente, nous y demeurâmes jusqu'au matin suivant. Le 10, après une heure et demie de navigation, nous parvînmes à celui des rapides, connu sous le nom de *Galop*. La surface du fleuve offre en cet endroit une pente très sensible que nous pûmes voir distinctement une minute avant d'y arriver. Notre bateau descendit sans secousse extraordinaire cette espèce de pas; mais aussitôt qu'il gagna le niveau intérieur, il fut violemment balotté dans toutes les directions, en dépit des efforts de l'équipage, pendant plusieurs centaines de verges. C'étaient de petites saccades continuelles, tandis que des vagues irritées s'élançaient jusqu'à nous; et, chose assez singulière, je remarquai que, dans tous les rapides de ce fleuve, ces vagues se dirigeaient en sens inverse du courant.

Nous dépassâmes encore, avant la nuit, le Long-Saut et beaucoup d'autres rapides dont la pente avait moins de raideur, mais qui tous étaient extrê-

ment curieux. En aucun de ces endroits l'eau ne coule avec une rapidité de plus de huit milles à l'heure. C'est néanmoins assez, quand le lit présente une forte pente, ou qu'il est, soit couvert de pierres, soit régulièrement divisé en degrés pendant un mille ou deux, pour imprimer à une embarcation une vitesse terrible, surtout aux places où, par suite du resserrement des deux rives, la masse du fleuve se trouve comprimée dans un étroit canal. En ces lieux, l'eau bouillonne, gronde, rugit, de même que la mer contre une chaîne de rochers. Le crépuscule commençait à nous abandonner, lorsque nous franchîmes par bonheur le dernier des obstacles dont le Saint-Laurent est obstrué pendant plusieurs lieues. Les *voyageurs* nous avaient dit, comme je l'ai rapporté, qu'ils prenaient dans cette partie du fleuve le nom de *Long-Saut;* mais plus tard nous apprîmes que ceux ainsi nommés sont dans le bras septentrional ou anglais, au lieu que nous cheminâmes par le bras américain, dont la navigation est beaucoup moins formidable.

Un nouvel ouragan nous retint toute la nuit dans le lac Saint-François, ainsi que s'appelle une des nombreuses et immenses nappes d'eau qui sont de temps à autre formées par le Saint-Laurent. En effet, l'aspect que le cours de cette rivière présente n'est nullement uniforme. En beaucoup

d'endroits, comme à celui dont je viens de parler, il prend une expansion extraordinaire, il est uni non moins qu'un miroir, il coule si lentement qu'on ne saurait le voir couler; enfin c'est un véritable bras de mer, entouré de terres basses, qu'aucun effort d'imagination ne fera ressembler à une partie du fleuve, car il demeure aussi calme et aussi tranquille qu'un bol rempli d'eau jusqu'au bord. Mais, un mille plus loin, il se précipite comme un torrent furieux entre de hautes rives. Ailleurs, devant Brockville, par exemple, il court de manière à faire trois ou quatre milles à l'heure, et réalise le beau idéal d'un fleuve américain. Chacun peut donc se choisir, suivant son goût, un objet d'admiration, car la variété ne manque pas; et même à la rigueur, ne doit-on pas comprendre dans le Saint-Laurent tous les lacs supérieurs, les chutes et les rapides du Niagara, ainsi que l'Ontario, cet océan d'eau douce.

Nous atteignîmes Montréal le 11, et nous y séjournâmes jusqu'au 23. J'ignore si les innombrables merveilles de la nature que nous avions depuis plusieurs semaines rencontrées sur notre route nous avaient gâtés; mais notre résidence en cette vaste ville nous sembla ennuyeuse et monotone. L'unique chose qui nous intéressa un peu fut l'arrivée d'un de nos compatriotes qui, dans un canot monté par quatorze *voyageurs*, était parti de Fort-

William sur le lac Supérieur, et qui, après avoir parcouru toujours par eau un espace de quatorze cents milles, avait débouché avec l'Ottawa dans le Saint-Laurent. Avant de renvoyer son navire et son équipage, il nous permit de nous en servir pour faire une promenade de quelques lieues sur le fleuve. J'avais souvent vu de petits canots, menés par une couple d'Indiens, fendre l'onde avec vitesse; mais quelle différence de se sentir emporté dans cette grande barque, comme elle doit être appelée plutôt, qui avait quarante pieds de long sur cinq et plus de large. Elle parcourait six milles à l'heure. Chacun des hommes qui la conduisaient et qui tous excellaient à cette besogne, était muni d'une rame courte et légère qui entrait dans l'eau une fois par seconde, en mesure avec un air que la troupe chantait en chœur. A chaque coup de quatorze rames (car elles se levaient et s'abaissaient avec un tel ensemble qu'elles semblaient n'en frapper qu'un seul) le canot recevait une impulsion si forte, que, sans exagération, il n'était nullement facile de s'y tenir je ne dirai pas debout, mais assis.

Le 26, nous parvînmes à Québec. De Montréal à la mer, la navigation du Saint-Laurent est aussi permise aux navires qu'aux simples bateaux, car son lit ne renferme plus ni rapides ni d'autres obstacles, excepté çà et là quelques bas-fonds, quel-

ques passages tortueux, où le sable et la vase apportés par l'Ottawa et les divers affluens du fleuve, se sont peu à peu accumulés dans plusieurs de ces lacs dont il a été question plus haut, car en de telles places le courant est si paisible, qu'il n'a point la force d'entraîner ces immondices de la contrée supérieure.

Nous avions été si long-temps ennuyés de pays plats, généralement monotones, et sans rien qui en brisât l'uniformité, que nos yeux se reposèrent avec satisfaction sur les gracieuses rangées de montagnes aux bas desquelles est situé Québec, et qui, entassées les unes sur les autres, s'enfoncent au loin dans l'intérieur des terres. C'est surtout vers le nord et vers l'est qu'elles plaisent davantage, à cause de leur plus d'escarpement. Puis, de ce côté, le premier plan consiste en plusieurs lieues cultivées comme un jardin et qui descendent en pente douce jusqu'au bord du Saint-Laurent. La première chaîne, aussi, est marquée jusqu'à un tiers ou un quart de sa hauteur, par une vaste ligne presque continue de maisons blanches, entremêlées d'arbres à fruits, de rideaux de peupliers, de grands clochers d'églises et de tout ce qui peut indiquer le voisinage d'une cité importante. La route si fréquentée des chutes de Montmorency traverse ce populeux faubourg; mais les cascades elles-mêmes ne sont pas visibles de Québec, quoiqu'on dis-

tingue de cette ville le confluent de la rivière.

Plus à l'est, repose la grande île d'Orléans, qui divise le fleuve en deux bras. La marée descendait à l'heure où nous arrivâmes : aussi le Saint-Laurent offrait-il en cet endroit l'aspect ordinaire d'un fleuve. Mais, bientôt après, quand le flux commença, l'eau changea de direction et se précipita avec beaucoup d'impétuosité entre la gorge étroite de l'embouchure, formée au sud par la pointe Lévi, chaîne boisée de moyenne hauteur, et au nord par le promontoire rocailleux à l'extrémité duquel est bâti Québec, et qui est surmonté par l'imprenable citadelle du cap Diamond, le cap commandant lui-même les plaines bien connues d'Abraham.

Tout-à-fait en face de la ville, à la naissance de ce rétrécissement, étaient mouillés une multitude de navires, qui tous avaient l'arrière tourné contre le courant, et leurs pavillons dirigés vers la mer par une brise d'ouest. Des barques de tout genre parsemaient le havre et la baie; les unes allaient à la voile, mais le plus grand nombre à la rame, et sans cesse on voyait passer et repasser de la ville à la pointe Lévi un grand paquebot à vapeur, dont le pont était couvert de têtes. Nous vîmes ce magnifique spectacle du balcon de l'hôtel du Gouvernement, qui perché au bord d'un roc perpendiculaire, haut de plusieurs cents pieds, domine complétement ce qu'on appelle la ville basse. Je ne saurais

décrire quelle confusion bizarre, quand on abaisse les yeux vers cette partie de Québec, présentent les maisons, qui toutes varient de forme, de hauteur, de couleur et de position. Les toits sont en général très raides, car il a fallu les construire de manière que la neige ne pût séjourner en hiver; mais alors même ils sont percés de lucarnes, et il y en a beaucoup qui se terminent par des galeries, des plates-formes, des coupoles, ou qui projettent de singuliers ornemens. Un quart au moins de ces habitations si étrangement mélangées sont couvertes de fer-blanc, et quelques-unes en ont aussi leurs murailles revêtues. Mais la toiture de toutes les autres est faite d'après la mode américaine, en tuiles de bois. Chaque maison enfin est peinte pour être garantie, je suppose, de la brûlante chaleur du soleil en été. Mais, quelle que soit la cause, l'effet qui en résulte est fort pittoresque.

Notre résidence à Québec fut des plus agréables, et si cette grande cité, ses mœurs, ses usages n'avaient été déjà mille fois décrits, j'essaierais d'en esquisser le tableau. J'aime donc mieux parler au lecteur d'une excursion que nous fîmes dans la campagne environnante, parmi les paysans français qui forment la masse de la population dans le bas Canada. Nous partîmes dans la matinée du 28, et après une heure et demie de marche nous arrivâmes à la rivière de Montmorency. J'ignore ce

que les chutes peuvent être lors de la saison pluvieuse; mais, assurément, quand nous les vîmes, elles étaient bien misérables. En hiver, dit-on, un cône ou pain de sucre d'énorme grandeur est formé sur les rocs, au bas des chutes, par l'accumulation continuelle de la glace et de la neige. En été, toutefois, vous y cherchez vainement rien qui vaille la peine d'une visite. Il se peut aussi qu'après avoir vu le Niagara, nous n'eussions plus d'admiration à donner à aucune cascade. Mais si les beautés de la nature nous laissèrent froids pendant cette promenade, les riants ouvrages de l'homme, les figures encore plus riantes des jeunes femmes aux yeux noirs qui avaient l'air tout français, et leurs jolis enfans si propres, si florissans de santé, nous enchantèrent tout le long de la route de Québec à Sainte-Anne, dont la distance est de vingt-cinq à trente milles. Dans la contrée intermédiaire s'agite une population nombreuse. Les chemins sont bordés de maisons, derrière chacune desquelles se prolonge une étroite bande de terre cultivée entre deux haies parallèles. Nous n'avions encore rien vu en Amérique qui pût rivaliser avec ces cabanes badigeonnées de blanc, coiffées de toits pointus, et toutes d'une forme plus fantastiques, toutes d'un air plus vieux les unes que les autres. Les linteaux des portes étaient peints en noir, ainsi que les solives qui encadraient les croisées; et celles-

ci, derrière leurs balcons envahis par un épais réseau de plantes grimpantes, montraient des échafaudages de pots de fleurs, en sorte que nous étions tentés de nous croire en Italie ou dans le midi de la France.

Je n'ai pas besoin de dire qu'on ne trouve dans cette partie primitive de la contrée rien qui ressemble à une auberge; mais nous fûmes aussi bien logés que possible dans une ferme française. C'était un joli manoir en pierre, tenu avec une exquise propreté, avec un ordre admirable. La cuisine, espèce de salle commune où l'on nous introduisit d'abord, était chauffée en hiver, nous dit-on, par une immense cheminée que nous vîmes; mais, de plus, il y avait, presque au centre, une grosse caisse de fer qui ressemblait assez au coffre-fort d'un riche négociant. Je n'imaginais pas ce que ce pouvait être, et je le demandai après en avoir fait le tour. « Ah! monsieur, répondit notre digne hôtesse, vous n'avez jamais passé d'hiver au Canada, sinon vous sauriez à quoi cela sert, « ajouta-t-elle en caressant la caisse de sa main. Elle m'expliqua alors que c'était un poêle, dont à cause de l'été on avait enlevé les tuyaux. « C'est que sans ce drôle-là, continua-t-elle, nous pourrions bien tous mourir ici de froid. » Outre ce meuble, gênant par sa dimension, mais indispensable, la cuisine contenait de gros bancs de bois peints en bleu de ciel, de grands

dressoirs remplis de vaisselle, et une douzaine de fauteuils antiques rudement sculptés. Les appartemens de luxe, ou qui étaient réservés à des touristes comme nous, étaient plus somptueusement décorés. Nous y trouvâmes des porcelaines, des cristaux, des glaces, des gravures coloriées qui représentaient la sainte Vierge, des martyrs, la passion de Jésus-Christ, et toute l'histoire de l'Enfant prodigue. Après un excellent dîner, qui nous fut servi dans le bon style, nous visitâmes pendant une heure ou deux les maisons du voisinage. Les dignes propriétaires, ou, comme les paysans français du Canada sont familièrement appelés, les *Jeans-Baptistes*, causèrent gaîment avec nous et nous enchantèrent; car on ne rencontre nulle part des gens mieux élevés, surtout plus heureux qu'ils ne paraissaient l'être dans leurs jolies cabanes.

Le 30, nous allâmes nous promener au village de Lorette, qui est principalement habité par des Indiens Hurons, tribu qui perd chaque jour de son caractère national, sous l'action combinée de la civilisation et de l'eau-de-vie. Ils furent assez complaisans pour danser devant nous, à notre requête, et les cris, les gestes dont ils accompagnèrent leurs danses, étaient assez sauvages pour établir l'identité de leur origine.

Le lendemain, nous passâmes sur la rive droite du Saint-Laurent, et nous visitâmes les chutes de

la Chaudière, ou de *la Bouilloire*, ainsi nommées, je crois, à cause des trous en forme de marmites et de terrines que le courant a creusés dans la surface des rocs. Au reste, l'eau était alors si basse qu'il n'y avait pas la moindre cascade à voir; et j'avoue que nous n'en fûmes pas fâchés, car nous étions plus que las de ce genre de curiosité.

Lac Champlain. Lac Georges. Sources de Saratoga. Albany. Législature de New-York. Séances des chambres. Rage électorale.

Le 7 septembre, nous franchîmes de nouveau la frontière canadienne, pour rentrer dans les États-Unis. Nous eûmes ensuite à parcourir presque d'une extrémité à l'autre le lac Champlain, et le paquebot à vapeur sur lequel nous fîmes cette traversée portait nombreuse compagnie, soit de voyageurs par agrément qui s'en revenaient d'une tournée dans le nord, soit de gens d'affaires qui se rendaient à New-York. Le jour suivant, nous éprouvâmes le plus vif plaisir pendant toute la durée de notre navigation sur le lac Georges; car, je n'hésite pas à le déclarer ici, ses rives nous présentèrent les points de vue les plus délicieux que nous eussions encore rencontrés en Amérique. C'est réellement l'idéal du beau, qui ne laisse rien à désirer. Ce lac, enfin, surpassa d'autant plus mon attente, qu'il est impossible, même aux Américains, et c'est beaucoup dire, de le louer avec exagération. Le 9, nous allâmes

en voiture, de Caldwell aux sources de Saratoga; et quoique la distance soit de vingt-sept milles seulement, il ne nous fallut pas moins de neuf heures, tant la route est parsemée de montagnes, tant la chaleur était forte et la poussière épaisse. Pour comble de malheur, notre peine fut à peu près perdue, puisque la majeure partie de la société avait déjà abandonné, quand nous y arrivâmes, et les eaux de cette ville et celles de Ballston, autre rendez-vous des gens à la mode, situé dans le voisinage, et aussi fort célèbre. Pendant la saison chaude de l'année, alors que la plupart des États de l'Union deviennent malsains, ou que la résidence du moins en est trop désagréable, même pour les indigènes les mieux acclimatés, suivant l'expression du pays, ceux à qui leur fortune le permet prennent leur volée vers le nord, et vont surtout s'abattre à Saratoga et à Ballston, qui, en conséquence, regorgent d'étrangers pendant juillet et août, quelquefois encore pendant septembre Mais, hélas! deux ou trois jours de froid s'étaient précisément fait sentir vers l'époque de notre passage, et avaient comme donné à chacun le signal de regagner ses foyers respectifs. Aussi, quand la grosse cloche de l'hôtel sonna le souper, les convives ne se trouvèrent plus qu'au nombre d'une quinzaine, tandis qu'ils avaient été cent cinquante une semaine auparavant. Une telle réunion des ha-

bitans de tous les différens États n'aurait pu manquer d'être pour nous fort intéressante. J'aurais été bien aise, par la même occasion, de voir comment les Américains, ce peuple si perpétuellement occupé de commerce, si constamment à l'affût des spéculations, se seraient résignés à passer leur temps au sein d'une oisiveté complète.

L'hôtel qui nous reçut aux sources de Saratoga avait été bâti pour la dernière saison, et était immense, comme on en peut juger d'après une galerie qui longeait la façade, et qui avait quatre-vingts pas de long sur vingt-cinq pieds de large. Les salons destinés au public joignaient de même la grandeur à l'élégance, et la maison ne renfermait pas moins de cent vingt lits. Mais, si l'ensemble de l'établissement avait déjà l'air fort somptueux, les détails laissaient encore beaucoup à désirer, et l'on remarquait de toute part l'absence de mille petites commodités, qui montrait combien tout avait été fait à la hâte. Le jour de notre arrivée, par exemple, nous demandâmes qu'on ouvrît une des fenêtres de la salle à manger; mais, d'abord, elles étaient toutes à châssis, et ensuite on n'avait pas eu le temps d'y mettre des boutons pour les lever, non plus que des crochets pour les tenir ouvertes. Le garçon, cependant, comme d'usage, avisa un expédient, et, sans se croire obligé de nous en demander pardon, empoigna la chaise la plus voisine, la plaça

sur le *seuil* de la fenêtre, puis laissa le châssis retomber dessus. Les plus belles chambres à coucher n'étaient aussi que des espèces de trous à rats de quatorze pieds sur dix, sans papier, sans le moindre tapis; et le verre des carreaux de vitres était si mince, qu'il volait en éclats au moindre choc. Enfin, pas un de ces cabinets n'avait de sonnette, en sorte qu'il fallait, quand on avait besoin d'un domestique, aller nécessairement jusqu'au palier, et là tirer un cordon qui servait pour tout l'étage.

A dire vrai, nous ne vînmes aux sources qu'après la saison finie, et nous ne pûmes par conséquent voir les choses dans leur éclat. Mais je dois les décrire telles que je les ai trouvées, en dépit des explications et des excuses qui pleuvaient sur moi dès que j'osais me permettre une critique. J'avoue également qu'il serait déraisonnable de chercher querelle à une nation si jeune, pour des bagatelles si légères et même sur des sujets plus graves; mais pourquoi les habitans poussent-ils l'orgueil jusqu'à prétendre qu'ils sont passés maîtres en tout? La vérité semble être que personne, dans cette contrée essentiellement commerçante, n'a le loisir de terminer rien. Au lieu donc de chercher à perfectionner leurs ouvrages et leurs produits le plus possible, les fabricans et les ouvriers s'arrêtent dans leurs efforts aussitôt que la marchandise leur

paraît devoir obtenir un débit facile, en d'autres termes, plaire à la masse des consommateurs. S'ils se hasardent à franchir cette ligne de démarcation, ils ne sont jamais sûrs de vendre: du moins ne vendront-ils pas promptement; et dans ce cas ils seront bientôt devancés par la concurrence, bientôt ruinés de fond en comble. C'est une conséquence inévitable dans un pays où la fabrication ne peut pas encore suffire aux besoins.

Le 11, nous lûmes dans une affiche placardée sur la porte de l'hôtel, qu'il serait fermé pour la saison le 15 du même mois. Tel est effectivement l'usage à Saratoga: les deux tiers des maisons, pendant neuf ou dix mois de l'année, y sont absolument désertes, pour être encombrées de monde pendant deux ou trois autres. Nous pliâmes donc bagage plus tôt que nous ne l'avions présumé. Un petit détour nous permit, chemin faisant, de visiter Ballston; mais, comme cette jolie ville venait d'être pareillement abandonnée, nous en repartîmes tout de suite pour Albany, capitale ou plutôt siége du gouvernement de l'État de New-York, car le premier titre appartient de droit à la cité de ce nom.

Les corps législatifs se trouvaient assemblés, ce qui me causa beaucoup de plaisir, curieux que j'étais d'examiner un peu les ressorts de la machine démocratique. Chacun des vingt-quatre États de l'Union américaine a son gouvernement séparé, au

moyen duquel il administre ses propres affaires. D'après la constitution qui fut établie en 1776, lorsque ces colonies anglaises se séparèrent de la mère-patrie, et s'allièrent les unes aux autres, la forme républicaine est non-seulement posée comme base fondamentale de l'alliance, mais encore garantie aux différens États par la promesse formelle de tous les autres : chacun d'eux néanmoins reste parfaitement libre de modifier sa constitution particulière quand et comme il lui plaît, de changer les lois qui existent, d'en poser de nouvelles, bref d'user dans son intérieur de la toute-puissance qu'ont les empires indépendans. Mais les règlemens du commerce, la défense du pays et les intérêts généraux de l'Union, sont soumis à une administration générale, qui consiste en trois pouvoirs : législatif, exécutif et judiciaire. Le congrès, qui forme le pouvoir législatif, se compose, 1° d'un sénat, dont chaque État fournit deux membres ; 2° d'une chambre de représentans, dont chaque membre représente quarante mille habitans. Le pouvoir exécutif est entre les mains d'un président, élu pour quatre ans par les électeurs de tous les États.

Me réservant de revenir plus tard sur les détails du gouvernement fédéral, je ne parlerai ici que de l'administration particulière du New-York, qui est l'État le plus populeux, le plus riche, et, sous beaucoup de rapports, le plus important de l'Union.

Le New-York avait, en janvier 1823, pour la première fois, depuis 1776, modifié sa constitution intérieure, qui maintenant offre une assez grande analogie avec la constitution générale. Ainsi le pouvoir exécutif est entre les mains d'un gouverneur, et le pouvoir législatif se partage entre un sénat et une chambre d'assemblée. Le sénat se compose de trente-deux membres, qui doivent être propriétaires et libres, et qui sont nommés pour quatre ans; la chambre d'assemblée, de cent vingt-huit membres, qui sont élus annuellement par tous les citoyens de l'État, car le droit de suffrage y est universel.

J'éprouvais un vif désir de vérifier par moi-même comment une législature formée d'après de tels principes procédait à sa besogne, et je visitai la capitale avec la plus sincère intention de trouver bien tout ce que j'y devais voir et entendre. La salle de la chambre d'assemblée ne ressemblait pas mal à l'intérieur d'une église. A l'entour régnait une tribune destinée au public, d'où les spectateurs plongeaient sur des rangées de siéges et de pupitres disposés en demi-cercle. Au centre s'élevait le fauteuil du président, qui avait au-dessus de sa tête un grand portrait de Washington. Le général patriote avait une main étendue, comme d'usage, et la même attitude invariable dans laquelle nous l'avions déjà vu représenté des centaines, je pour-

rais aussi bien dire des milliers de fois, depuis la capitale d'Albany jusqu'aux plus grossières assiettes en porcelaine bleue de la contrée. Chaque membre occupait une place numérotée, que le sort lui avait assignée le premier jour de la session.

Après que la prière eût été dite, et le procès-verbal de la précédente séance adopté, la discussion s'ouvrit. Il ne s'agissait, ni plus ni moins, que de réviser d'un bout à l'autre toutes les lois de l'État, ce qui semblait être l'occupation favorite des législateurs dans toute l'Union. Ces lois étaient fort volumineuses. On avait nommé parmi les membres des deux chambres une commission chargée de les comparer entre elles, de les coordonner, bref d'en extirper les contradictions : le résultat de l'examen avait été imprimé, et c'était sur ce travail qu'allait porter le débat. Les trois premiers chapitres n'étaient absolument que de forme, et si dénués d'intérêt, qu'ils passèrent sans la moindre opposition. Le quatrième, qui relatait « les droits des citoyens et habitans de l'État, » paraissait ne devoir pas nécessiter davantage que personne prît la parole pour ou contre, et je désespérais presque d'entendre parler aucun orateur; mais lorsque le président lut l'article 5 pour le mettre aux voix, un orage soudain éclata. « Une milice bien organisée, portait l'article en question, est nécessaire à la sécurité d'un État libre : donc le droit du peuple, d'avoir et de

porter des armes, est inviolable et sacré.» Ne voulant que le moins possible ennuyer mes lecteurs, je ne rapporterai point ici quels furent les argumens de l'attaque et de la défense; je me bornerai à dire qu'ils me parurent tous si creux, et qu'ils étaient exprimés avec tant de détours, ou plutôt noyés sous un tel déluge de paroles, que souvent je restais plusieurs minutes à me demander ce que les orateurs avaient voulu dire, et si même ils avaient voulu dire quelque chose. En somme, la discussion me sembla la plus puérile du monde. Le sujet, sans doute, était un lieu commun, si jamais il en fut; mais on le traita d'une manière encore plus banale. Les discours des sept ou huit personnes qui se succédèrent à la tribune ne furent en effet pleins que de périodes sonores, de phrases faites d'avance, et de fleurs de rhétorique sur leurs ancêtres, qui étaient sortis des guerres de l'indépendance couverts de gloire et criblés de blessures, ou sur le cliquetis des armes qui n'avait cessé depuis un demi-siècle de retentir à leurs oreilles. Le mauvais goût, cette perte du temps, ces conclusions qui ne concluaient à rien, ces objections péniblement élaborées, qui tombaient d'elles-mêmes, et ces ingénieux échafaudages de mots qui n'étaient en quelque sorte d'aucune portée, me parurent provenir d'une complète absence de cette habitude des affaires publiques, qui ne peut être le résultat que

d'une pratique longue et exclusive. Or, les gens qui parlèrent devant moi, et dont un se vanta de ne pas savoir le latin, n'étaient, m'assura-t-on, que des cultivateurs, des boutiquiers, des avocats de province, enfin que des individus qui, faute d'être accoutumés à raisonner avec une logique rigoureuse, perdaient le fil de leur idée au bruit de leur propre voix. Il est probable encore que l'argumentation était si lâche et si molle, parce que la plupart des orateurs n'avaient point fait de l'économie politique une étude sérieuse, qu'ils ignoraient tous les enseignemens que donne l'histoire des peuples, et qu'ils avaient soudain, pour venir occuper leurs siéges de législateurs, quitté la charrue, le comptoir ou leur robe de mauvais avocat, persuadés néanmoins qu'ils étaient du premier coup devenus de grands hommes.

L'introduction, dans les assemblées législatives, de gens qui, bon gré malgré, doivent bien s'avouer à eux-mêmes leur ignorance absolue des affaires publiques, donne une dangereuse prépondérance à quelques intrigans plus capables, qui mènent alors les autres selon leur plaisir. Et quand ceux-ci commencent à se familiariser un peu avec les rouages de la machine politique, quand ils ont enfin acquis une espèce de routine, arrive une nouvelle élection qui expulse, sinon tous les membres, du moins la plus grande partie d'entre eux; car les

Américains ne veulent pas que leurs représentans s'habituent à regarder le mandat qu'ils leur confient comme une chose due, et, par cette seule raison, ils s'abstiennent souvent de les réélire. C'est d'après ce même principe de défiance, que tous les gens en place sont jalousement exclus des congrès et des assemblées de chaque État. Or, il me semble qu'il était absolument impossible d'imaginer un expédient plus ingénieux pour bannir des conseils nationaux toutes les personnes qui, par leur éducation, par leur habitude des affaires, par leurs connaissances et par leur position élevée sous toute espèce de rapports, sont appelés à remplir d'une manière avantageuse pour la patrie les devoirs d'hommes d'État. On se prive en même temps, comme à dessein, de la source des renseignemens les meilleurs, les plus faciles, les plus authentiques; et la pire conséquence de ce système n'est pas de placer hors de vue les fonctionnaires, de les laisser dans l'ombre y agir bien ou mal, tandis qu'ils devraient toujours se trouver face à face avec les représentans de la nation, et subir ainsi un perpétuel examen de leur conduite. Il y eut dans la discussion dont je fus témoin une autre circonstance qui me frappa singulièrement : c'est l'absence complète de tous ces cris, de tous ces murmures, de toutes ces apostrophes, par lesquels dans notre Europe, en France, par exemple, et en Angleterre, les

corps délibérans se permettent d'instruire un orateur de l'impression qu'il produit sur l'auditoire. En Amérique, toute marque d'approbation et d'improbation est sévèrement défendue par la loi; et jamais, si chauds, si intéressans que deviennent les débats, cette défense n'est violée. Point d'applaudissemens, point de bravos, point de ces exclamations flatteuses « Écoutez! écoutez! » Mais toujours règne le plus profond et le plus religieux silence; toujours on écoute patiemment les plus ennuyeux discours. Sans doute la dignité y gagne; mais cet usage, outre qu'il doit être décourageant pour les bons orateurs, n'a-t-il pas l'inconvénient pire encore de faciliter à ceux qui ne méritent que le titre de parleurs les moyens d'ennuyer leurs malheureux confrères, de perdre un temps utile, et de ralentir inutilement la marche des affaires? Ainsi, dans la séance à laquelle j'assistai, l'éloquence prolixe et verbeuse d'une demi-douzaine d'ignorans prolongea la discussion jusqu'à l'heure du dîner, sans qu'elle eût d'autre résultat que le renvoi de l'article contesté à un plus ample examen de la commission.

Le même jour, nous allâmes passer la soirée chez un des principaux habitans de la ville, qui recevait. Grande fut notre surprise à notre arrivée dans le salon: vous auriez dit que tous les messieurs étaient venus d'abord, et que les dames ne devaient arriver qu'ensuite, car il n'y avait absolument que des

hommes. Néanmoins le maître de la maison, remarquant l'air embarrassé dont nous n'avions pu nous défendre à cette vue, offrit bientôt le bras à ma femme et la conduisit dans une pièce plus intérieure, autour de laquelle le beau sexe était solitairement assis, et d'une manière qui ne ressemblait pas mal à celle qui est usitée dans le sud de l'Amérique. Je me figurai, moi, que c'était une simple affaire de cérémonie, que les premières heures s'écouleraient de la sorte, mais que peu à peu la société ainsi divisée se mêlerait, et que la formidable ligue qui semblait exister de la part des hommes contre les femmes, et réciproquement, serait déjouée par les tactiques auxquelles il est d'usage de recourir en pareille circonstance. Combien ne me trompai-je pas ! Il n'y eut, de toute la soirée, aucune communication entre les deux salles; et une connaissance plus étendue des usages de la contrée m'apprit que cet usage singulier, barbare, si contraire au goût et aux habitudes des Européens, était cependant général et fort goûté en Amérique. Les Américains ne paraissent pas même soupçonner que les choses puissent se pratiquer autrement. Ils ne pourraient pas même parler ménage et toilette avec leurs femmes, et celles-ci s'ennuieraient à coup sûr de les entendre causer de commerce et de politique. Il va sans dire que, le soir en question, les hommes s'entretinrent de

la séance dont j'ai rendu compte plus haut, et qu'ils furent unanimes, comme toujours, à me vanter le talent, la logique et l'éloquence de leurs orateurs.

Un des jours suivans nous allâmes au sénat. Ce corps est composé de trente-deux membres, sans compter le vice-gouverneur de l'État, qui en est de droit le président. Les sénateurs sont, comme je l'ai dit, nommés pour quatre ans; ils se renouvellent chaque année par quart. Avant de se livrer à leurs travaux législatifs, ils eurent, ce jour-là, des fonctions judiciaires à remplir. Effectivement, d'après un article de la constitution de New-York, un tribunal qui décide ce qu'on appelle « les cas d'erreur, » et qui statue directement sur les accusations d'attentat à la sûreté publique, est au besoin formé par le président du sénat, les sénateurs, le chancelier et les juges de la cour suprême, ou du moins le plus grand nombre d'entre eux. La juridiction de ce tribunal exceptionnel est facile à comprendre dans le second cas. Dans l'autre, il offre un dernier recours au plaideur malheureux, qui, convaincu de la bonté de sa cause, a vainement épuisé tous les moyens ordinaires d'appel; ou bien il interprète les lois lorsque leur obscurité a donné lieu à des jugemens contradictoires. La question de droit que nous entendîmes plaider ne manquait pas d'intérêt. Cependant les discussions législatives du sénat, qui reprirent leurs cours aussitôt que les personnes étran-

gères à ce corps eurent quitté la salle, présentèrent une plus ample pâture à notre curiosité. La révision du code était aussi l'objet des débats, et je fus pleinement à même de juger combien était vive chez les Américains cette passion de faire des lois, qui, m'avait-on dit souvent, ne venait néanmoins qu'après leur rage des élections.

Le hasard n'avait pas voulu que jusqu'alors je fusse témoin d'opérations électorales; mais, depuis mon arrivée aux États-Unis, j'en avais sans cesse les oreilles rebattues, et c'était à Albany pire peut-être que partout ailleurs. Pendant notre séjour en cette ville, nous fréquentâmes beaucoup la société, nous dînâmes chez toute espèce de gens, nous recherchâmes les réunions grandes et petites, afin de pouvoir en quelque sorte surprendre dans leur naïveté les mœurs intimes des habitans. Or, le trait caractéristique qui nous frappa le plus, celui que nous remarquâmes à chaque table, en chaque lieu, dans chaque cercle, c'est que la politique, l'esprit de parti, mieux encore, l'esprit d'élection, trouve moyen de se glisser partout; je veux dire que perpétuellement les électeurs, qui sont aussi nombreux que les habitans, s'entretiennent des occasions qu'ils doivent avoir d'exercer leurs droits, car c'est un honneur, un plaisir qui se renouvelle souvent, dans un pays où presque toutes les charges sont éligibles, et que perpétuellement ils déchirent ou portent

aux nues dans leurs conversations les personnes qui briguent leurs suffrages. Une particularité en effet assez bizarre, et dont nous ne voyons guère d'exemples en Europe, c'est que les Américains visent, dans leurs différentes élections, à faire triompher tel candidat plutôt que tel principe, l'homme plutôt que ses opinions. Ils ne s'inquiètent guère des mesures qu'il sera appelé à soutenir ou à combattre. Quelquefois sans doute ils examinent ce côté de la question, lorsqu'ils descendent dans l'arène pour défendre leurs amis ou pour attaquer ceux de leurs adversaires; mais toujours ils en prennent sujet de débiter des fleurs de rhétorique ou d'aigrir la haine furieuse qui les divise, plutôt que de chercher à prévoir au juste quelle sera la ligne de conduite que suivra leur candidat ou son antagoniste. Les intrigues, les recrutemens de votes, les éloges et les injures par la voie des journaux, les discours et les manœuvres dans les assemblées législatives, au barreau, au coin du feu, dans les chaumières, partout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre du pays, tels semblent être les préliminaires indispensables de la réunion des colléges électoraux, beaucoup plus que la profession de foi du candidat, que ses vues, que ses promesses, même que sa réputation et sa capacité. Toutes ces considérations ne leur paraissent que secondaires, mises en regard du résultat matériel de l'élection. Aussi discutent-ils

sans cesse s'il y a chance que tel État, telle ville, telle paroisse, tel district, vote pour ou contre leur protégé. Ils s'accablent les uns les autres à coup d'autorités, forme la plus détestable d'argumens; ils analysent chaque phrase prononcée par tout individu, mort ou vivant, qui possède ou qui posséda jamais de l'influence; non, il faut bien le répéter, pour parvenir à connaître mieux les titres du candidat au rôle d'homme public, mais simplement pour voir combien le poids d'un pareil témoignage peut faire incliner la balance de leur côté ou de celui de leurs antagonistes.

On doit d'ailleurs reconnaître que tout dans ce pays dépend des élections. Le choix du président, par exemple, est si important, que, jusqu'à un certain point, on conçoit que les candidats, qui, plusieurs années d'avance, se mettent sur les rangs, deviennent dès lors l'objet de tous les regards du public, et que toutes les autres nominations abandonnées au scrutin électoral soient faites dans le but d'assurer, quand viendra le grand jour, les honneurs et la présidence au bien-aimé de tel ou tel parti. Peu importe donc qu'il s'agisse d'élire un gouverneur, un membre du congrès, ou seulement du corps législatif d'un État, ou même un constable qui fera la police dans une ville obscure; peu importe que les candidats aient ou non le talent de remplir la place à laquelle ils aspirent, leur chance

de succès ne repose que sur la notoriété qu'ils portent tel ou tel personnage à la présidence. Un même esprit de parti se retrouve quelquefois en Europe aux époques des élections; mais quand elles sont terminées il dort jusqu'aux suivantes: en Amérique, au contraire, il ne sommeille jamais. Les habitans, loin d'en disconvenir, s'en glorifient et prétendent que cette passion amène de très avantageux résultats. Si le peuple, disent-ils, n'était pas toujours tenu ainsi en haleine, il deviendrait d'une part indifférent à ses devoirs, et de l'autre, à ses droits; puis ses libertés ne tarderaient pas à être compromises. Est-ce à tort, est-ce à raison? Je n'en sais vraiment rien; mais, en tout cas, je dois le dire, les perpétuelles discussions politiques n'empêchent pas que les étrangers soient accueillis avec la plus exquise bienveillance. Nous serions surtout les plus ingrates gens du monde, si nous hésitions à déclarer que tous les habitans d'Albany dont nous fîmes la connaissance nous comblèrent d'égards et d'attentions. Peu à peu, en effet, cette froide politesse que les indigènes de tous les pays se contentent d'accorder aux voyageurs, et qui nous avait paru en Amérique pire que chez toutes les nations, s'était changée en une douce affabilité. Aussi reconnûmes-nous avec plaisir que nous avions été trop prompts à condamner les Américains sous ce rapport.

Stockbridge. Comices agricoles. Usage immodéré des liqueurs fortes. Northampton. Mont Holyoke. Worcester. Boston; unitairianisme; collége Harward; hôpital. Manufactures de Lowel. Salem. Chantier de Charlestown. Les marins d'Amérique. Condition des femmes américaines. Éducation publique.

Nous quittâmes Albany le 28 septembre, pour nous diriger vers Boston par les États de l'est, qui forment ce qu'on appelle la *Nouvelle-Angleterre*. Nous eûmes tout d'abord à franchir l'Hudson, et nous en accomplîmes le passage au moyen d'un bac; car, quoique ce fût aux portes même de la capitale de New-York et sur un point très passager, il n'y avait pas de pont, soit parce que le fleuve était trop profond et trop large, soit crainte qu'une telle construction ne gênât les nombreux paquebots qui montent et descendent sans cesse. Mais en général, dans cette partie de l'Amérique, les bacs offrent pour les piétons et les voitures toutes les commodités désirables. Ils sont si vastes qu'une demi-douzaine de diligences et de charrettes à la fois y peuvent aisément tenir. La puissance motrice est presque toujours celle des chevaux, qui d'ordinaire sont au nombre de six ou huit, et dont la force s'applique à des roues semblables à celles d'un bateau à vapeur.

Ce fut à Stockbridge, charmante petite ville du Massachusetts, que nous fîmes notre première halte. Pendant quatre ou cinq jours que nous y demeu-

rames, je ne négligeai rien, voulant avoir ainsi l'occasion d'étudier les mœurs et les usages, pour avoir accès chez les principaux habitans. C'était chose facile, car ils avaient tous autant de bonté et d'obligeance que j'en avais trouvé ailleurs dans leurs compatriotes. Je pus même visiter les maisons de campagne et les fermes voisines, tantôt en compagnie, tantôt seul; et dans chacune de mes excursions je remarquai à chaque pas des preuves de l'énergique caractère et de l'infatigable persévérance pour lesquels les habitans de la Nouvelle-Angleterre sont célèbres à si juste titre. On n'ignore certes pas, pour peu qu'on soit familier avec l'histoire de la civilisation américaine, que la gloire de la presque totalité des conquêtes accomplies par l'homme sur les déserts de l'ouest revient à ces intrépides pionniers, comme on les appelle, des États orientaux. Ce côté de l'Union a été de fait comme une ruche d'où sont sortis des essaims d'émigrans qui, non moins robustes de corps que d'esprit, ont avec eux porté au milieu des bois ces idées d'indépendance, d'entreprise et de travail, qui leur ont toujours été propres, je crois, depuis le jour où leurs pères sont venus s'établir en Amérique.

J'eus d'ailleurs à Stockbridge même le plaisir d'être témoin d'une solennité touchante. On célébra, le lendemain de notre arrivée, le quatrième anniversaire de la fondation d'une société d'agri-

culture; et il y eut, outre un concours de charrues, exposition tant de bestiaux que de produits des manufactures indigènes. Malheureusement une grosse pluie, qui dura toute la matinée, vint nuire à la gaîté de cette fête rustique. Nous vîmes néanmoins concourir une quinzaine d'attelages, quelques-uns de chevaux, mais en général de bœufs. Après que les cultivateurs qui les conduisaient eurent chacun tracé un sillon, les juges hésitèrent long-temps à proclamer le vainqueur; mais enfin, ce qui m'étonna fort, ils adjugèrent la couronne non à celui qui avait labouré le plus profondément ou le plus droit, mais le plus vite. La preuve cependant qu'ils jugeaient bien, et selon leur conscience, c'est que le prix fut par eux décerné à un nègre, et que, malgré la réprobation de sa race, tous les spectateurs le félicitèrent d'un accord unanime sur son habileté. Vers midi le temps se leva, et j'espérais voir alors briller un peu de cette grosse joie dont j'imaginais que c'était à pareil jour, ou jamais, l'occasion. Je m'attendais surtout que les femmes allaient sortir des maisons où l'averse pouvait les avoir retenues, et se mêler gaîment aux hommes pour se livrer avec eux à la danse ou à d'autres amusemens; mais combien mes suppositions n'étaient-elles pas erronées, mon Dieu! Personne ne chercha, ne pensa même à se divertir. Tous les visages, bien que l'objet principal de la réunion fût pourtant le

plaisir, demeurèrent tristes et sérieux comme si, au contraire, il s'était agi de travailler. Les Américains, qui sont un peuple très avare, chôment peu de fêtes, et par suite, sans doute, ont tout-à-fait l'air d'ignorer l'art difficile d'être oisifs avec grâce, de savoir se reposer, et d'interrompre à propos leurs occupations pour échanger gratuitement de bons offices et ne penser de quelque temps ni à leurs intérêts pécuniaires ni à leurs manœuvres électorales. Ils semblent toujours empruntés au milieu de leurs réjouissances, et jamais, avant de les avoir visités, je n'avais aussi bien compris que c'était souvent un travail de s'amuser. Le jour du moins dont je parle, nul n'essaya de mettre aucun jeu en train. Dès que le concours fut fini et qu'il ne tomba plus d'eau, les femmes quittèrent les maisons où elles s'étaient réfugiées pour regagner seules leurs foyers respectifs, tandis que les hommes s'entassèrent tous dans les tavernes, non, je dois le dire, pour s'enivrer, se quereller et se battre, mais pour cependant faire une furieuse consommation de liqueurs fortes. Les membres de la société m'entraînèrent dans un de ces cabarets; mais trouvant bientôt que l'odeur de l'eau-de-vie et du tabac n'y était point tolérable, je m'esquivai pour aller examiner les bestiaux, qui me parurent magnifiques, et surtout les productions des diverses fabriques du pays même, qui m'intéressèrent bien davantage. Elles dénotaient effecti-

vement beaucoup plus d'habileté que je ne comptais en rencontrer au sein de la campagne, et je ne pus m'empêcher de réfléchir que tant d'ardeur, tant d'industrie, contribuaient cent fois plus à la prospérité nationale que tous les systèmes de douanes les mieux combinés. Vers une heure, le son d'une grosse cloche appela tous les hommes à un banquet, auquel on m'invita en ma qualité d'étranger. Autour de la même table s'assirent de simples fermiers, des professeurs, des avocats, des ecclésiastiques de toutes les sectes, jusqu'à des membres du congrès, et la plus franche cordialité régna parmi les convives, malgré leur différence de rang. Un repas, comme je l'ai déjà dit souvent, n'est jamais pour les Américains qu'une petite affaire, qu'une simple occasion de rassasier leur appétit. Ils n'envisagent que le côté matériel d'un dîner, et ne soupçonnent pas que l'esprit peut également y trouver son compte. Quinze ou vingt minutes s'étaient donc écoulées à peine depuis le *benedicite*, lorsqu'un roulement de tambour nous avertit qu'il était temps de nous rendre à l'église, où un discours de circonstance devait être prononcé. On récita les *grâces*, après quoi la compagnie se forma deux à deux en une longue procession qui se mit en marche avec autant de recueillement et de gravité que si elle eût suivi un cercueil : chose qui m'étonna un peu d'abord, car les indigènes traitent les étrangers

avec toutes les distinctions possibles, on me fit placer aux derniers rangs; mais, ce qui me consola, je ne tardai pas à remarquer autour de moi les personnages les plus recommandables, et j'en conclus que je m'étais un instant mépris sur l'étiquette. Nous entrâmes d'ailleurs les premiers dans le temple, car dès que la tête de colonne atteignit le portail il se fit une halte générale, et nous passâmes, mon noble entourage et moi, au milieu de la haie qui se trouva ainsi formée. Nous mîmes chapeau bas; mais il n'y eut guère qu'une personne sur dix qui se découvrit à notre passage; néanmoins ce n'était pas, à ce qu'il semblait, intention d'être malhonnête, mais bien plutôt manque d'usage. Quoi qu'il en soit, nous eûmes l'avantage de pouvoir choisir nos places. Une foule d'hommes et de femmes entrèrent pêle-mêle après nous, mais se séparèrent pour s'asseoir. Après avoir récité une prière et chanté un hymne, le desservant de la paroisse prononça sur l'agriculture un discours plein d'aperçus lumineux, et, parmi les causes qui en gênent le développement, s'appesantit sur l'usage immodéré des liqueurs fortes. Il prouva que, par année, Stockbridge en consommait la qauntité énorme de quinze mille litres, qui, divisée par le chiffre des habitans, donnait une moyenne d'environ dix de ces mesures pour chaque homme, chaque femme et chaque enfant, et que les sommes qu'on em-

ployait à l'achat de ces funestes boissons, les honoraires qu'on payait aux médecins, par suite des maladies qu'elles occasionaient, et les aumônes qu'il fallait distribuer aux insensés que leur intempérance ruinait chaque jour, ne s'élevaient pas à moins de 100,000 dollars.

Ces calculs n'ont, je crois, rien d'exagéré, d'après ce que j'ai vu dans le cours de mon voyage en Amérique; car, bien avant d'assister à cette prédication, j'avais déjà gémi de ce que le vice dont je parle fût si commun, si généralement répandu. Dans toutes les autres contrées que je connais, l'usage des spiritueux est presque limité au bas peuple; et quoique, certes, les maux qu'il y cause soient assez terribles, je puis assurer qu'ils ne sont nulle part aussi manifestes qu'aux États-Unis. Jamais un ulcère plus profond ne rongea une nation au cœur. C'est une gangrène qui se montre assez dans toutes les classes de la société, ainsi que dans tous les âges de la vie, qui dévore tous ceux chez qui elle se déclare, et qui envoie tôt ou tard ses victimes assurer leur misérable vie à la maison de charité ou pénitentiaire, ou à l'hôpital des fous : de sorte que ce fléau, qui menace de saper les fondemens de toutes les bonnes institutions politiques et domestiques de l'Amérique, est, on peut le craindre, pire que la fièvre jaune, pire que l'esclavage des nègres, car il paraît encore plus incurable. Le chiffre des décès

qu'il occasione annuellement est de trente mille et plus, et non-seulement celui des personnes dont il détruit la santé, mais même de celles qu'il plonge dans la plus affreuse indigence, est aussi plus considérable; car le nombre des pauvres (et la ruine des neuf dixièmes provient de leur intempérance) s'élève aux États-Unis à deux cent mille, dont l'entretien coûte 10,000,000 de dollars. Mais heureusement il s'est trouvé parmi les Américains des gens sobres et sensés qui ont compris que cette plaie, si on ne la cautérisait pas, s'agrandirait sans cesse, et qui font tous leurs efforts pour arrêter les progrès du mal. Des sociétés de tempérance se sont formées sur beaucoup de points depuis quelque temps, et commencent à obtenir des résultats qui doivent les encourager.

Après les effrayans détails qui précèdent sur les ravages que l'excès de la boisson cause en Amérique, on va sans doute crier à l'inconséquence, si j'ajoute que, à parler proprement, je n'ai, dans le cours de mon voyage, rencontré guère de gens ivres. Mais, qu'on y fasse attention, boire et s'enivrer ne marchent pas toujours nécessairement de compagnie, et grande était ma surprise, je l'avoue, de voir que, d'une part, tant d'individus entraient incessamment au cabaret, et que, de l'autre, il n'en sortait qu'un petit nombre dans un état complet d'ivresse. Pour qu'un homme s'enivre au point de

tomber sous la table, de rouler dans les rues, et de troubler son paisible ménage durant toute la nuit, il faut, j'imagine, qu'il s'attable devant sa bouteille, et que, de propos délibéré, il boive à perdre la raison. Voilà bien la véritable ivrognerie. Or je ne saurais dire qu'elle soit commune parmi les Américains, car il ne m'est jamais arrivé d'en voir parmi eux le moindre exemple : mais ce que j'ai vu dans tous les coins où le hasard m'a fait porter mes pas, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, c'était la coutume universelle de boire peu à la fois, de ne boire que *la goutte*, pour l'appeler par son nom, mais de revenir sans cesse à la charge, de prendre un petit verre d'abord avant et après chaque repas, ensuite presque d'heure en heure dans les intervalles.

Nous quittâmes Stockbridge le 3 octobre, pour, à travers champs, gagner Northampton, un autre de ces beaux villages de la Nouvelle-Angleterre, qu'il est impossible de louer assez. Notre route fut des plus pittoresques. Nous eûmes tantôt à marcher au fond de sombres ravins, tantôt à franchir des gorges de montagnes, d'autres fois à suivre le faîte même des chaînes, d'où se déroulèrent à nos regards des vues d'une si grande beauté que, dans l'espace d'un matin, nous pûmes oublier tout ce que notre voyage avait eu jusqu'alors de plat et d'insipide. En effet, à cette époque, la plus grande partie de la contrée que nous avions parcourue, si

j'excepte le beau lac Georges et le délicieux Hudson, ne nous avait offert que des terres labourées et d'impénétrables forêts parsemées çà et là de bourgades en bois, aussi neuves, aussi crues de ton, aussi peu pittoresques, que si elles fussent sorties la veille d'une scierie. Les villes du Massachusetts, au contraire, étaient embellies d'arbres, de décors et de jardins à fleurs, tandis que les traits plus grandioses du paysage plaisaient davantage aux yeux, parce qu'on y découvrait aux rocs, aux monts, aux chutes d'eau, enfin aux teintes et aux ombres, un caractère plus prononcé.

Pendant cette agréable journée de marche, nous suivîmes une partie considérable de la ligne dans laquelle il était sérieusement question d'établir un chemin de fer entre les deux villes de Boston et d'Albany. Aucun des États, et moins encore, à ce qu'il semble, aucune des sections de l'Union n'aime à rester en arrière des autres; et ce sentiment de rivalité que stimule le succès du grand canal d'Érié, entreprise éminemment favorisée par la nature, a, j'imagine, suggéré l'immense projet dont je parle. Comme on me demandait sans cesse si je n'en étais pas émerveillé, il me fallait bien répondre qu'il y avait beaucoup de hardiesse dans la conception, mais je ne me gênais pas pour ajouter que j'en regarderais l'exécution comme un acte de folie. En effet, les cités d'Albany et de Boston reposent

presque à l'est et à l'ouest l'une de l'autre; tandis que la plus grande partie de l'espace compris entre les deux points est tellement coupé par une succession de hautes chaînes qui courent du nord au sud, que le chemin de fer projeté aurait à franchir sur une chaussée gigantesque un pays qui n'est nullement propre à une semblable construction. En outre, plusieurs rivières navigables et plus d'un canal, traversant les vallées intermédiaires, unissent l'intérieur à l'Océan, et présentent ainsi des voies de communication aussi faciles qu'on les peut désirer entre le centre des États et New-York, Albany ou Boston.

Le 4, nous allâmes visiter le mont Holyoke, qui est peu distant de Northampton. Pendant le premier mille et demi, nous parcourûmes une plaine alluviale couverte d'un foin magnifique et parsemée de faneurs, où aussi des groupes d'hommes et de femmes dépouillaient de leur sfruits nombreux les pommiers qui bordaient le chemin : à chaque pas c'étaient des monceaux de pommes prêtes à être chargées sur les charrettes. Nous franchîmes ensuite le Connecticut, cours d'eau qui donne son nom à un des États de l'est; et bientôt nous commençâmes à gravir la montagne, dont les flancs étaient passablement escarpés. Mais nous fûmes bien récompensés de notre peine par la superbe vue qu'on a du sommet. L'Holyoke, d'où le voya-

geur a la satisfaction de découvrir une immense étendue de pays, dépasse de huit cent cinquante pieds le niveau du Connecticut, qui serpente de la manière la plus pittoresque au milieu des belles campagnes environnantes. Dans la direction du nord, cette jolie rivière est visible l'espace de plusieurs milles à travers les gorges des montagnes; mais quand on se tourne vers le sud, on ne peut en distinguer que çà et là quelques parties, qui ont l'air de morceaux d'une immense glace brisée en pièces et jetée parmi les arbres. Comme le plus grand nombre des collines et des vallons de ce délicieux paysage ont été depuis long-temps débarrassés de leurs forêts vierges l'œil n'avait point à craindre de rencontrer ce spectacle triste et pauvre que présentent la plupart des districts nouvellement défrichés. Dans une partie de la contrée qui est vieille par comparaison, ces vallons et ces collines sont généralement couverts de vergers, mais quelquefois de prairies, de blé, et encore plus souvent de maïs. Les florissans villages de Northampton, d'Hadley, d'Amherst, reposaient presque à nos pieds. Leurs fondateurs, comme ceux aussi de presque tous les autres villages dans cette partie de l'Union, semblent avoir d'abord tracé une rue qui subsiste toujours, et qui n'a guère moins de quatre-vingts à cent verges de large, une avenue plutôt, car elle est bordée à droite et à gauche d'un dou-

ble rang d'arbres. Les maisons, comme dans l'origine, sont encore presque toutes détachées les unes des autres, et distantes de dix à douze verges des charmantes promenades qui s'étendent le long de la voie publique. L'espace intermédiaire est ordinairement fermé par des grilles et planté en jardin. Vous y voyez partout des arbustes rares, des fleurs brillantes et de vertes pelouses, que coupent de charmantes allées. Autour des portes, autour des fenêtres et jusque sur le toit, s'élance une multitude de plantes grimpantes; et comme la plupart de ces bâtimens sont de bois et badigeonnés de blanc avec des jalousies d'un vert foncé, l'effet de l'ensemble est vraiment délicieux.

Nous avions tant ouï parler des splendeurs sans pareilles d'un automne d'Amérique, que nous regardâmes comme une bonne fortune pour nous d'en voir un au cœur même de la partie la plus belle de la contrée. Je crois que c'est l'érable dont, sur chaque branche, depuis le haut jusqu'en bas, les feuilles quittent, quand arrive cette saison, une couleur vert tendre pour en prendre une cramoisi foncé. Quel que soit, au reste, le nom de cet arbre, rien de plus éblouissant que l'aspect qu'il présente. Il y en avait aussi beaucoup d'autres dont la tête seule s'était encore colorée; mais déjà s'offrait une infinie variété de nuances, toutes si vives, que l'œil ne pouvait souvent pas les fixer. Je n'ai pas

besoin de vous dire combien des rideaux d'arbres toujours verts formaient un fond avantageux à ces teintes brillantes qui devaient passer si vite, mais qui, par cette raison même, n'en plaisaient sans doute que davantage. En somme, je n'ai rien vu dans les autres parties du monde qui fût si merveilleusement diversifié que le sont en automne les couleurs du feuillage dans la Nouvelle-Angleterre.

Le 5 nous gagnâmes Worcester, un autre de ces jolis villages qui décorent l'est des États-Unis. Là, le temps, qui s'était maintenu beau depuis quelques jours, changea complétement dans le cours de la nuit, et le vent se mit dès lors à souffler avec tant de fureur que quand je m'approchai de la fenêtre, le matin suivant, je vis une multitude de feuilles aussi épaisses que des flocons de neige, mais de toutes les teintes, rouges, oranges, jaunes, écarlates et vertes, tourbillonner incessamment dans les airs.

Le 6, à l'instant où le soleil allait disparaître tout-à-fait derrière les chaînes de montagnes que nous avions franchies la veille, nous commençâmes à distinguer la noble cité de Boston, capitale de l'État des Massachusetts, qui est, dans le nord, la plus redoutable rivale du port de New-York. Un grand dôme, assez semblable à un minaret, qui surmonte l'hôtel du gouvernement situé au centre de la ville et sur le point le plus élevé, fut par

conséquent le dernier édifice que l'astre du jour éclaira de ses rayons. Mais, pendant dix minutes, nous pûmes encore apercevoir, à la faveur du crépuscule, de nombreux clochers, de vastes bâtimens, d'innombrables percées de rues, et les trois ou quatre grands ponts qui unissent autant de faubourgs, qu'on pourrait prendre pour de petites villes, avec la péninsule sur laquelle Boston est bâti. De ces faubourgs, le plus considérable est celui de Charlestown qui renferme cinq mille habitans, et qui est situé au bas de Banker's-Hill.

Comme nous ne désirions rien tant, dès que nous arrivions dans un endroit, que de voir le plus tôt possible ce qu'il renfermait de plus remarquable, nous acceptâmes avec plaisir, le lendemain même de notre arrivée qui était un dimanche, l'offre d'un de nos amis qui voulut bien nous mener à une des églises unitairiennes où devait prêcher un des plus ardens apôtres de la doctrine. Depuis quelques années, nous dit-on, un changement considérable s'était introduit dans les principes religieux des Bostoniens; et l'unitairianisme, ou, comme on l'appelle encore, *le christianisme libéral*, faisait chaque jour parmi eux de nouveaux prosélytes. D'après le sermon que nous entendîmes, je compris que le but auquel visaient les unitaires n'était rien moins que l'affranchissement complet de l'esprit humain en matière religieuse, et cela, non par rapport à

une secte plutôt qu'à une autre, mais afin qu'il y eût, sur toute la terre en général, la plus grande mesure d'indépendance intellectuelle dont notre nature soit capable. Chacun, suivant leurs idées, doit n'emprunter les lumières de sa foi qu'à sa révélation intime, et ne se conduire dans la vie que d'après sa propre raison, que d'après sa propre conscience. Il faut n'avoir entière confiance ni en l'Écriture, ni en son pasteur, ni en aucun autre guide, divin ou humain, mais obéir uniquement aux inspirations libres de son cœur. La vie du Christ est digne de toute notre imitation, mais il n'était nullement indispensable que « ce premier des fils de Dieu » s'immolât sur une croix pour « ses frères. » La religion chrétienne, telle que les douze apôtres l'ont prêchée, a pu être aux anciens jours convenable et suffisante; mais elle s'est bientôt corrompue, et depuis n'a été jamais purifiée complétement, pas même par la Réforme. Il reste donc encore beaucoup à faire, et le grand œuvre de la purification, ajouta le prédicateur, s'accomplit à mesure que l'unitairianisme prend un plus vaste développement. Tels m'ont paru être (et je les ai exposés avec le plus d'impartialité que j'ai pu) les principaux points d'une doctrine qui a déjà obtenu les honneurs de l'adoption dans un des États les plus éclairés de l'Union américaine, et qui est en bon train de se propager dans tout le pays, malgré

les efforts des églises épiscopales et presbytériennes. Sous leurs bannières, pourtant, sont réunis des hommes de la piété la plus éminente et du dévouement le plus sincère aux véritables intérêts de la religion, qui, j'en ai acquis la preuve par tout ce que j'ai vu et entendu, déploient, pour défendre la cause sacrée remise entre leurs mains, le plus de zèle possible. Oui, le clergé américain mérite toute espèce d'éloges, et je ne doute pas que jamais il ne négligera rien pour combattre l'erreur. Mais, par malheur, on ignore tout-à-fait en Amérique ce que c'est qu'une religion de l'État: la loi y est athée autant qu'elle peut l'être; les différens cultes ne peuvent, sous aucun prétexte, recevoir la protection du gouvernement, non plus que lui prêter leur secours. Par malheur aussi, il y a une analogie frappante entre les doctrines de ce christianisme libéral et les principes politiques que peu à peu tous les Américains ont fini par adopter. L'unitairianisme, en effet, tel qu'on le professe à Boston, qui en est le berceau, peut avec raison, je crois, s'appeler la «démocratie de la religion.»

Dans la soirée, nous parcourûmes, sous la direction de notre ami, les divers quartiers de la ville, les places, les principales rues, les quais, et cette promenade nous intéressa beaucoup. C'est que nous n'avions pas encore rencontré en Améri-

que de cité qui pût rivaliser avec Boston pour la propreté, l'élégance, j'ai presque dit la richesse. Le plus grand nombre des édifices est bâti en briques; mais, comme ils sont peints de différentes couleurs, le ton rouge et cru qu'ils devaient avoir est remplacé par toutes les nuances les plus agréables à l'œil. Le rez-de-chaussée de la plus grande partie des maisons est construit en granit, et quelques-unes le sont tout-à-fait en cette espèce de pierre. Plusieurs hôtels aussi s'élèvent isolément et seraient regardés comme beaux dans tous les pays du monde. Enfin nous admirâmes, au cœur même de la ville, une esplanade magnifique, qui est couverte d'un frais gazon et plantée des plus beaux arbres. De retour au logis, nous envoyâmes porter à leurs adresses quinze ou vingt lettres de recommandation qui nous avaient été, les unes en Angleterre, les autres en Amérique, données pour les principaux habitans, et nous attendîmes sans crainte le résultat de cette démarche.

En effet, le 8, dès le matin, nous fûmes assaillis par un essaim de visiteurs, qui tous non-seulement nous énumérèrent les curiosités qui valaient la peine d'être vues, mais encore voulurent nous y conduire eux-mêmes. C'était que chacun, comme on s'en doute, désirait par amour-propre national que nous vissions les choses sous le jour le plus favorable, et s'imaginait devoir mieux faire les

honneurs que son voisin. Cet empressement nous fut très agréable, et il n'y eut de difficulté que celle d'arrêter notre itinéraire, et de choisir nos guides parmi des gens qui nous témoignaient tant de bonne volonté. L'un nous conseillait d'aller sur-le-champ visiter les manufactures de Howell, et l'autre de commencer par le chantier de la marine à Charlestown; un troisième nous assurait que les hôpitaux méritaient la préférence. Ainsi nous ne pouvions pas manquer de bien employer notre temps.

Dans le courant de la même journée, nous recueillîmes d'intéressans détails sur une espèce de commerce qui est, je crois, du moins sur une aussi grande échelle, particulière aux États-Unis: je veux parler du transport par mer d'énormes quantités de glace. C'est un négoce que Boston fait principalement avec la Havane dans les Indes occidentales, et Charleston dans la Caroline du sud. Il ne s'en expédie pas moins de trois mille tonneaux pesant par année. L'unique soin spécial qu'on prenne pour conserver la glace à bord est de disposer, dans l'intérieur des navires, des planches qui l'empêchent de se trouver en contact avec les flancs mêmes, et d'en arranger soigneusement un à un les morceaux, qui sont tous des cubes de deux pieds. Un tiers de la cargaison se fond quelquefois pendant le voyage, mais souvent elle ar-

rive sans avoir diminué sensiblement. Lorsque c'est l'hiver qu'on l'embarque, avec le thermomètre à zéro, ou même au-dessous, et que le vaisseau a le bonheur de naviguer avec une bonne et froide bise du nord, il ne s'en perd pas une livre. Comme, ce qui n'est pas rare, la température de la glace, à l'époque de l'embarquement, peut se trouver inférieure de 10 à 12 degrés au point où elle commence à fondre, on conçoit qu'il faut nécessairement une diminution considérable de froid, et par suite un certain laps de temps pour qu'elle commence à perdre de sa pesanteur. Si donc la traversée est courte, la cargaison parvient au port saine et sauve. D'un autre côté, si, lorsqu'on la tire des glacières de Boston pour l'embarquer, le thermomètre est à 15 ou 20 degrés au-dessus de zéro, la fusion doit être en train de s'opérer déjà; et si, dans ce cas, le vaisseau rencontre un vent du sud qui lui soit contraire, ou bien s'il est entraîné dans cette immense masse d'eau chaude qui sort de la grande baie du Mexique, connue sous le nom de *courant du Golfe*, on peut être obligé de jeter à la mer toute la pauvre marchandise... par la voie des pompes, avant la moitié de la route.

Le 10 je visitai le collége Harward, ou, comme on l'appelle quelquefois, l'université de Cambridge, à deux ou trois milles de Boston; et quoique ma visite ne fût ni officielle ni attendue, j'y trouvai

tout dans le meilleur ordre. A notre sortie des classes, nous fûmes joints par une troupe de dames, et en leur compagnie nous parcourûmes le muséum et la bibliothèque, deux établissemens à juste titre renommés en Amérique, le second surtout, qui est fort riche, m'a-t-on dit, en livres rares et précieux.

Ce qui nous amusa beaucoup, quand nous rentrâmes en ville, fut que tous les gens à qui nous eûmes affaire se crurent tenus de nous présenter des excuses sur le mauvais état du temps; car nous avions été presque noyés dans le déluge de pluie qui tombait sans relâche depuis le matin. Ce n'était pas toutefois considération vraiment trop secondaire, que personne fût affligé de l'inconvénient qui en avait résulté pour nous: non, certes! mais, d'après certaines observations que j'ai çà et là jetées dans mon récit, on a pu s'apercevoir qu'il existe tacitement entre tous les Américains une espèce de ligue préventive contre les critiques des étrangers. Les Bostoniens criaient donc à pleine bouche que c'était comme un fait exprès, et que leur ciel, d'ordinaire si beau, n'avait perdu que par hasard sa sérénité; ne voulant pas pour rien au monde nous laisser concevoir le soupçon que leur climat ne valût guère mieux que celui d'Angleterre. A dire vrai, le mois d'octobre est en général fort beau dans cette partie de la contrée: du moins nous le répéta-t-on des milliers de fois; et nous l'aurions

cru, sans même avoir besoin de tant d'assurances, n'était que des doutes involontaires ne se fussent glissés dans nos esprits par suite des volées de malédictions que tous nos amis envoyaient à ces pauvres élémens qui osaient mentir aux superbes discours tenus en leur faveur. Le plus drôle de l'affaire c'est que, si l'on n'avait rien dit, nous n'aurions guère songé qu'il avait plu dès que nos pieds eussent été secs. Au lieu en effet de nous occuper davantage d'un inconvénient qui ne peut s'empêcher, bien plutôt eussions-nous dirigé notre attention vers les mille objets curieux et intéressans qui nous entouraient. Pour aussi que l'idée nous vînt de critiquer les habitans de Boston, nous leur étions trop reconnaissans de leur affectueuse hospitalité. Ils rivalisaient pour nous de zèle et de politesse : c'était à qui nous donnerait des dîners et des bals, à qui nous accompagnerait dans nos excursions. Enfin, je le déclare, nous n'avions pas encore vu de ville aux États-Unis dont l'apparence extérieure annonçât plus de goût et plus de luxe, dont les citoyens fussent plus sensés et plus polis.

Le 11 je visitai le Grand-Hôpital, vaste bâtiment de granit, bien aéré, bien tenu sous toute espèce de rapports. Je suivis pendant deux heures un médecin qui faisait sa tournée à travers les différentes salles, et j'examinai chaque chose avec le soin le plus minutieux; car autrement il est impossible de

se former une idée exacte de la discipline d'une telle institution. Je suis donc en droit de dire que, pour les établissemens de ce genre, l'Amérique ne saurait rien envier à l'Europe.

Le 12 nous fîmes une expédition à Howell. Cette petite ville, qui renferme le plus grand nombre des manufactures de la Nouvelle-Angleterre, et même je crois de toute l'Amérique, est située à vingt-cinq milles de Boston, sur la Merrimack. On avait de toute éternité permis à cette rivière de former dans le voisinage de belles mais inutiles cascades, quand sont arrivées les dernières guerres. Mais depuis cette époque, l'industrie a soudainement pris une nouvelle direction; d'énormes capitaux, jusqu'alors employés au commerce ou à l'agriculture ont servi à élever des fabriques, et l'on a utilisé les eaux de la Merrimack. Il y a encore quelques années, l'endroit que nous voyions maintenant couvert d'immenses filatures de coton, de florissans villages, de canaux, de routes et de ponts, était si non une solitude, du moins un désert où n'habitaient que des sauvages peints. Les étoffes que Howell confectionne, la plupart d'espèce commune, se tissent toutes au métier, non à la mécanique, et sont principalement destinées, m'a-t-on dit, à la consommation des indigènes. Le travail se paie à la pièce, non à la journée. Les ouvriers cependant ne peuvent travailler que de la pointe du

jour à la tombée de la nuit, et on exige d'eux qu'ils ne consacrent qu'une demi-heure à chacun de leurs repas.

Dans toutes les manufactures où nous entrâmes, la discipline, la propreté, la ventilation et les autres arrangemens me parurent ne rien laisser à désirer; et la meilleure preuve en était l'air bien portant et joyeux des jeunes ouvrières qui toutes, soit dit en passant, étaient vêtues avec autant d'élégance que de simplicité, et avaient leurs cheveux artistement retenus sur le derrière de la tête par de grands peignes en écaille de tortue. Je fus charmé d'apprendre que la moralité la plus exemplaire existait en général parmi ces demoiselles, dont les semblables dans plus d'un autre pays ne sont pas toujours des modèles de bonne conduite. L'état de la société américaine explique en effet cette supériorité. Dans un pays où gagner de quoi vivre est chose si facile, toutes les filles qui se comportent bien sont sûres de ne pas trouver plus difficilement des maris. Dans cette persuasion, elles tâchent toutes, à ce qu'il semble, d'économiser une partie considérable de leur paie; et du moment que l'ouvrier, leur futur, devient assez habile pour que son maître lui donne un dollar par jour, les bans de mariage se publient le dimanche suivant. Ainsi c'est avec l'épouse que vient la fortune telle quelle; du moins elle apporte de quoi acheter le linge, les

meubles et les différens ustensiles nécessaires pour se mettre en ménage.

En général, cependant, ces dignes couples, ainsi que beaucoup d'autres qui appartiennent aux plus riches classes du peuple, se refusent d'abord les plaisirs du chez-soi, et se mettent en pension. C'est un genre de vie assurément peu agréable, mais sans contredit moins coûteux, d'autant que la femme, dispensée de vaquer aux soins domestiques, continue elle-même de travailler comme à l'époque de son mariage. Ce qui arrive lorsque les bambins naissent, j'ai omis de m'en informer; mais avant que la famille soit devenue fort nombreuse, le père et la mère ont probablement acquis une certaine aisance; car en Amérique le développement de la prospérité semble suivre pas à pas celui de la population. Ce n'est ni la place, ni la nourriture, ni le travail, qui manquent : les jeunes époux peuvent donc, pour peu qu'ils soient laborieux, augmenter autant qu'il leur plaît le nombre de leurs enfans, sans être en proie à ces inquiétudes, à ces craintes qui, dans des contrées plus vieilles et plus populeuses environnent toujours le berceau des nouveau-nés. En Amérique, à peine un gamin est-il aussi haut qu'une balle de coton, qu'il rend déjà service [1]. Quand il s'ennuie, il secoue le joug pa-

[1] *Where he squats down.* On appelle *squatters* en Amérique certains colons dont il sera reparlé plus tard. A. M.

ternel, achète une hache, se sauve dans les forêts de l'ouest, et là, suivant l'expression reçue, se tapit sur le premier morceau de terre qui lui convient. Bientôt il se marie à son tour et élève une nichée de marmots, qui avec le temps concevront les mêmes idées d'indépendance que leur père, et réussiront comme lui dans ce vaste monde qui est ouvert devant eux.

Le jour suivant, à six heures du matin, je fus éveillé par le son d'une cloche qui appelait les ouvriers au travail, et regardant par la fenêtre je vis tout l'espace qui sépare le village des manufactures parsemé d'hommes, de femmes, de jeunes filles qui se rendaient gaîment à leurs ateliers. Celles-ci surtout, remarquables par leur propreté, vêtues de robes à couleurs brillantes, coiffées de jolis bonnets et enveloppées de beaux châles, marchaient d'un air content et d'un pas léger, qui indiquaient leur désir de se mettre le plus tôt possible à l'ouvrage. Quand elles eurent toutes défilé devant moi, j'allai voir les constructions hydrauliques au moyen desquelles on a détourné le cours de la rivière au-dessus des chutes, pour la diriger vers les fabriques qui se trouvent un ou deux milles au-dessous. Je ne sais si, dans ces travaux gigantesques, c'est la hardiesse du plan ou la témérité de l'exécution qu'il faut admirer le plus. Un courant d'eau, de force à faire marcher quarante ou cinquante filatures, est con-

duit au travers de la forêt dans un vaste réservoir, d'où il se distribue à volonté entre les nombreux établissemens qui s'élèvent de toutes parts. On me montra plusieurs écoles, et au moins trois églises, sans parler d'une multitude de ces pensions où les ouvriers mangent et demeurent, de tavernes, d'imprimeries pour les journaux, de boutiques d'horlogers, de libraires, de chapeliers, de tailleurs et de mille autres, qui avaient toutes l'air aussi frais et aussi neuf que si les briques dont elles étaient bâties n'eussent été la veille encore que de l'argile.

Nous quittâmes Howell après déjeuner, et par la traverse nous gagnâmes Salem. Cette ville, située sur le bord de la mer, au nord-est et à quatorze milles de Boston, a été long-temps connue du monde commercial comme le port d'Amérique d'où sont sortis les marins les plus entreprenans, et ceux qui les premiers, je crois, ont su profiter des avantages que présente le négoce avec la Chine, l'Inde, et les îles de l'est. Ils avaient tellement pris d'avance sur le reste de leurs compatriotes, que ce furent eux pendant beaucoup d'années qui approvisionnèrent de thé, d'épices et d'autres denrées indiennes la cité même de New-York, aujourd'hui reine maritime du monde occidental. Nous atteignîmes Salem d'assez bonne heure pour y trouver à dîner. Après ce repas, nous visitâmes le muséum dont les riches trésors ont été exclusivement réunis par les capi-

taines et les armateurs des vaisseaux du port qui ont doublé l'un ou l'autre des grands promontoires méridionaux, le cap de Bonne-Espérance et le cap Horn. Il faisait tout-à-fait nuit lorsque nous rentrâmes à Boston. Nous y reprîmes nos tournées dès le lendemain; et nous les continuâmes aussi avec tant d'ardeur les jours suivans, que, dans le cours d'une semaine, il ne resta plus aucun établissement curieux à connaître. Corderies, imprimeries, mécaniques, maisons d'arrêt, prisons, hospices, pénitentiaires, écoles, asiles de charité, arsenaux de marine et autres, nous examinâmes tout. Dès que nos amis témoignaient le désir que nous vissions une chose, nous allions sur-le-champ la voir. Mais, réciproquement, lorsque le désir venait de notre part, ils quittaient aussitôt leurs affaires les plus pressantes pour nous servir de guides.

Il y avait en construction, dans le chantier de Charlestown, deux vaisseaux de ligne, une frégate et un sloop de guerre. Les carcasses de ces beaux navires, ainsi que leurs quilles, leurs barres d'arcasse et les autres poutres majeures, étaient faites de chêne vert: le reste était en chêne blanc. Tout me fut montré sans la moindre hésitation, car les Américains dédaignent les petites cachotteries plus qu'aucun peuple. Leurs marins, principalement, m'ont enchanté sous ce rapport. D'ailleurs ces officiers, à ce qu'il m'a toujours paru, forment de toute

nécessité une classe très distincte parmi leurs compatriotes. Ce sont en effet les seuls individus de la société qui passent leur vie dans une perpétuelle subordination, les seuls qui puissent comprendre que les inégalités de rang, dont tout le monde se moque en Amérique, ont néanmoins beaucoup d'importance. Personne, je pense, qui ne sache que la plus sévère discipline doit régner à bord des vaisseaux, surtout en ce qui concerne le maintien de la hiérarchie des grades. La vérité de ces principes est si bien démontrée aux yeux des Américains, que jamais ils n'ont cherché sérieusement, quoique sans cesse ils violent les règlemens de l'armée, à violer aussi ceux de la marine. Pourtant ils sont plus sévères, et la raison de cette sévérité, qui en Amérique m'a semblé plus grande qu'en aucun pays, est facile à concevoir. Chez nous autres Européens, par exemple, les officiers de terre et de mer, lorsque les devoirs de leur état les réclament, sortent du sein d'une société qui non-seulement est familière avec la théorie des rangs, si on peut s'exprimer de cette façon, mais qui sait encore par l'expérience de chaque jour qu'il existe entre les citoyens d'un même pays des différences d'autorité dont la stricte observation fait la force et la vie des corps publics. Au contraire un jeune marin d'Amérique, quand il vient à terre visiter ses amis, quand il séjourne dans une ville ou dans un village, entend assez en

un seul jour parler d'indépendance pour perdre le fruit des leçons d'obéissance qu'il a reçues à bord pendant toute une année. Il est donc reconnu indispensable que la discipline des vaisseaux de guerre soit d'une extrême rigueur. Aussi le choix des individus qui veulent entrer dans la marine de l'État exige-t-il de grandes formalités. Après leur admission, ils ont encore à subir souvent, pour leur instruction et pour leur conduite, de rigoureux examens; et si le résultat n'en est point satisfaisant, on les congédie sans pitié.

Le 17 je me rendis au village de Brighton, situé à un mille ou deux de Boston, pour voir un concours qui annuellement y a lieu parmi les bestiaux du Massachusetts. Cette foire, comme on peut dire, avait été établie quelques années auparavant par les Bostoniens; et d'abord, tous les cultivateurs de l'État, qu'ils demeurassent loin ou près, y avaient envoyé leur bétail, leurs fruits, leurs grains, les différens produits qu'ils fabriquaient dans leurs maisons, les instrumens d'agriculture qu'ils avaient pu inventer; enfin tout ce qu'ils jugeaient digne de fixer l'attention de leurs compatriotes. Mais peu à peu ils sont devenus jaloux de Brighton, et chaque comté, chaque ville, a voulu avoir son exposition particulière. Celle néanmoins que je visitai, si elle n'était plus aussi splendide qu'elle avait dû l'être, ne manquait pas encore d'intérêt. Outre un con-

cours de labourage entre vingt charrues attelées de bœufs, il y eut différentes luttes de force entre les animaux de trait, qui, avec des charrettes pesamment chargées, gravirent une raide colline. Les parcs nombreux où étaient enfermés les bestiaux, tels que cochons, chèvres, moutons, etc., offraient aussi un intéressant spectacle pour la variété des races et pour le bon état des sujets. Enfin les marchandises de fabrication domestique, qui me parurent d'excellente qualité, indiquaient chez les simples habitans de la campagne une rare industrie.

Mais en dépit de toutes les choses curieuses qui se présentèrent à mes regards, je fus désolé, oui, cette expression est la plus convenable, désolé de voir que, parmi tant de monde, par un si beau soleil, dans la plus jolie petite vallée que j'eusse jamais vue, tout près d'un village pittoresque, et à quelques milles seulement d'une grande et populeuse ville comme Boston, il n'y eût que si peu de femmes. A la lettre, entre des milliers d'hommes, je n'en comptai que neuf de toute la journée. Je parlai, sur le terrain même, à différentes personnes de cette étrange séparation des sexes qui paraissait si bizarre à mes yeux d'européen; mais je me fis moquer de moi : l'un éclata de rire, l'autre me plaisanta avec beaucoup d'esprit sur mon zèle pour la cause des dames. « Ah, monsieur! s'écria sérieusement un troisième, votre observation est une nou-

velle preuve de l'impossibilité, tant de fois reconnue, où nous sommes de faire comprendre nos mœurs à un étranger! » Il m'était cependant fort possible de regarder autour de moi, et de voir dans toutes les parties de la contrée qu'il existait une forte ligne de démarcation entre les hommes et les femmes. A Stockbridge, il est vrai, un nombre assez considérable de ces dernières assista au sermon, mais elles furent reléguées honteusement d'un côté de l'église; et, pendant le reste de la journée, il n'y eut pas entre elles et leurs pères, leurs frères ou leurs maris, plus de rapports que s'ils avaient appartenu à des espèces différentes. Aux comices de Brighton pourtant, l'exclusion fut encore plus complète, car absolument aucune femme ne se montra dans le temple; cependant le discours qu'on y prononça sur l'agriculture n'aurait pu blesser la personne la plus délicate du monde. Outre ces deux exemples, le résultat de toutes mes observations et de toutes mes enquêtes est qu'en Amérique les femmes n'occupent pas dans la société le rang qu'on leur accorde dans chacune des autres contrées chrétiennes, et que par conséquent cette précieuse influence de chaque jour qu'elles seules, d'après leur nature particulière, peuvent exercer sur les mœurs, dans des communautés plus heureusement organisées, se réduit presqu'à rien. Ce n'est pas que les hommes aient le moindre désir de rabaisser les

femmes, au contraire; ils paraissent tenter plutôt de les élever jusqu'à eux et de les maintenir alors sur le pied de la plus parfaite égalité. Mais le genre de vie qu'ils se sont fait rend inutiles leurs louables efforts. Tous en effet dans ce pays, tous sans exception, prennent non-seulement une part directe aux affaires publiques, mais encore sentent presque à chaque instant la nécessité où ils sont d'exercer ce privilége. Sans cesse à des élections succèdent de nouvelles élections, car tous les fonctionnaires, depuis le président jusqu'au dernier alderman, sont éligibles. Si aux occupations continuelles qu'impose le devoir d'électeur nous ajoutons les innombrables procès dans lesquels sont entraînés les Américains par leur système de justice, et les soins qu'un chef de famille doit toujours donner à ses intérêts pécuniaires, nous concevrons sans peine, quand même la nature l'aurait doué du caractère le plus sociable, qu'il ne puisse passer qu'une très petite partie de son temps au coin du feu domestique. Il y a aussi une autre cause qui contribue beaucoup, suivant moi, à produire aux États-Unis le mal que je déplore. Cette cause est l'absence complète de bons serviteurs, inconvénient auquel nulle fortune ne peut remédier. On ne peut même s'en procurer de mauvais qu'avec beaucoup de peine, et quand on en trouve, on a beau leur payer de forts gages, on n'obtient jamais d'eux ni qu'ils

restent long-temps, ni qu'ils se comportent avec respect. C'est pourquoi la plus grande partie des devoirs domestiques retombe à la charge des maîtresses de maison, qui, retenues au logis pour les remplir, ne peuvent que rarement accompagner leurs époux au-dehors.

Toutes ces circonstances et beaucoup d'autres, celles-ci légères, celles-là plus graves, tendent donc à donner aux hommes et aux femmes d'Amérique des genres si divers d'occupation, que presque jamais ils ne se trouvent être ensemble, et naturellement un tel état de choses rend impossible cette intimité, le plus doux fruit du mariage, qui d'ordinaire ne provient que d'un échange habituel d'opinion sur des sujets d'un intérêt commun. Dans toute l'étendue des États-Unis, cependant, et je m'empresse de le dire, les femmes sont traitées par les hommes avec beaucoup de douceur. Je n'ai jamais ni vu, ni entendu dire, ni eu raison de soupçonner qu'ils se comportassent avec dureté envers elles; et je doute que la moindre impolitesse à leur égard fût tolérée, même dans ces parties du pays où la civilisation et le raffinement des mœurs n'ont encore fait que peu de progrès. Mais cette bienveillance, ces soins, ne vont malheureusement pas dans les ménages jusqu'à une conformité absolue de goûts et d'habitudes, jusqu'au besoin de toujours vivre dans un parfait accord.

Le 20 de bonne heure, un de mes amis les plus zélés vint nous prendre pour nous mener examiner quelques-unes des écoles de Boston. Nous ne pûmes les visiter toutes, par une raison qui, je pense, semblera valable quand j'aurai dit que le nombre de ces établissemens n'est pas moindre de deux cent cinquante pour cette seule ville, qui pourtant ne compte au plus que cinquante mille âmes de population. Dans la plupart des États de l'Union américaine, les plus grands soins sont donnés à l'instruction élémentaire; et dans le Massachusetts en particulier, une multitude d'écoles publiques est entretenue au moyen d'une taxe spéciale qui s'élève, je crois, à 3 dollars et demi pour 1,000 dollars de revenu. Ainsi tout le monde est libre de profiter du bienfait de ces institutions. Le pauvre y envoie ses enfans recevoir presque *gratis* le degré le plus essentiel de l'éducation. Le riche, il est vrai, y peut aussi envoyer les siens sans payer plus cher; mais, comme on doit naturellement le supposer, la plupart des gens préfèrent placer leurs fils ou leurs filles dans des pensionnats d'élite où le prix de l'enseignement est plus ou moins élevé.

Les Bostoniens sont extrêmement fiers, et peut-être, à juste titre, de leur système d'instruction publique. Lorsque j'osai cependant donner à entendre que, suivant moi, il sentait un peu trop la charité, on me dit que l'éducation, regardée en Amérique

comme essentielle au maintien de la forme républicaine du gouvernement, méritait aussi bien d'être aux frais de la nation, que la justice et la police dont chacun recueille les avantages. Les frais des écoles et de beaucoup d'autres institutions ne sont guère supportés que par les riches : « il n'y a donc pas, disent les défenseurs du système, plus de honte pour un pauvre à faire élever ses enfans gratis, qu'à profiter, sans qu'il lui en coûte davantage, de la protection qu'il trouve dans les juges, ou dans les magistrats chargés de veiller à la sûreté de sa personne et de ses biens. » Nous passerons, si l'on veut, condamnation sur ce point; mais il en est d'autres plus graves. Les Américains écrivent partout et disent sans cesse que l'éducation reçoit chez eux les plus vastes développemens dont elle soit susceptible. On est donc tenté, au premier abord, de croire qu'ils secondent merveilleusement la marche de l'intelligence; mais on découvre bientôt que les paroles ne sont pas des faits. Il y a sans doute dans ce pays un désir général que personne de la génération qui s'élève, quelle que soit sa classe, n'ignore les élémens de la science : ainsi sur cent individus qui parviennent à l'âge de quinze ans, vous n'en trouverez peut-être aujourd'hui qu'un seul qui ne sache pas parfaitement lire et écrire. C'est à coup sûr un résultat dont les Américains ont droit de s'enorgueillir; mais, j'oserai le dire,

beaucoup s'en faut qu'il remplisse l'idée que nous attachons, nous autres Européens, au mot *éducation*. Ce serait une grave erreur, de croire que, parce qu'il existe en Amérique un nombre prodigieux d'écoles, de colléges et d'universités, parce que de vastes sommes sont dépensées par les gouvernemens des divers États pour l'instruction, il doive nécessairement être répandu, parmi les Américains, une masse énorme de ces connaissances qu'on enseigne d'ordinaire dans les établissemens qui en Europe portent les mêmes noms. J'entends surtout parler ici des études classiques, qui en effet sont si négligées dans toute l'étendue du pays, qu'on n'en rencontre guère la trace que dans les prospectus des pensionnats et dans les programmes imprimés des cours.

Ce n'est faute ni de talent ni de zèle de la part des professeurs; mais, à ce qu'il paraît, ni les systèmes plus ou moins sévères de discipline, ni les amendes, ni les punitions, ni l'aiguillon des récompenses, ni l'autorité du gouvernement, ni celle des parens rien enfin, ne peut retenir assez longtemps les élèves sur le banc des classes pour qu'ils acquièrent ce qu'on appellerait en Europe une *teinte* passable des connaissances classiques, ni même pour qu'on leur inspire grand goût des belles-lettres, anciennes ou modernes, moins encore, par conséquent, pour qu'on les introduise

dans les régions plus difficiles d'aucune science abstraite. La raison de cette impatience qu'ont les jeunes gens d'abréger leurs études gît dans l'état actuel de la société américaine. Tout dans ce pays semble être, d'une part, en arrière de cinquante ans; mais, de l'autre, se hâter de reprendre le pas avec le siècle. Chaque chose, chaque individu est donc en mouvement, et le champ est si vaste, si fertile, qu'aucun homme, peu importe son âge, s'il possède la moindre étincelle d'énergie, ne peut faillir à tirer de ce sol vierge une moisson abondante, ou telle, du moins, qu'il en vive lui et sa famille. Ainsi, la grande loi de notre nature : « Croissez et multipliez, » ne rencontrant nul obstacle à sa mise en pratique, emporte tout devant elle, étude, science, beaux-arts, littérature, goût, raffinement de luxe, dans un grand déluge de population. Ceci n'est pas une métaphore, mais l'exacte vérité. Un gamin, entré à peine dans sa dixième année, qui, autour de lui n'entend parler que d'indépendance et ne voit que licence effrénée, ne tarde pas à devenir trop turbulent pour la maison paternelle, et est bientôt envoyé à l'école. Là, non-seulement il ne reste pas lui-même en repos, mais encore il empêche ses condisciples d'y rester, car il tourmente ses parens jusqu'à ce qu'il obtienne d'eux d'aller au collége. Ce point gagné, il vise à parcourir le plus vite possible, les différentes classes d'obliga-

tion, à subir son examen et à prendre ses grades, pour ensuite être libre de suivre la même route que ses prédécesseurs, de décamper vers les fertiles régions soit de l'ouest soit du sud, où, quoi qui lui arrive et vers quelque genre d'industrie que ses goûts ou ses talens le poussent, il est sûr de pouvoir nourrir une femme et des enfans.

Tel est le mal commun à tous les États de l'Union, et les indigènes vous disent que moyen n'est pas d'y remédier. Que répondre en effet à un garçon de seize ans, qui demande à se précipiter dans la vaste et tentante carrière ouverte devant lui? Il est certain que ses efforts seront couronnés de succès, certain que, s'il se marie demain avec un dollar à peine dans sa poche, il pourra élever une demi-douzaine d'enfans en un pareil nombre d'années, et les maintenir dans l'abondance jusqu'à ce qu'ils gagnent eux-mêmes leur vie. Peu lui importent donc et le grec, et le latin, et le calcul différentiel, lorsque son seul but est de reculer la limite du désert et de peupler la solitude où il s'établit. Peu lui importent aussi les beaux-arts pour mener son troupeau de Nègres, pour diriger une plantation de riz ou de coton. Qu'il sache lire et écrire, c'est tout ce dont il a besoin. Je ne prétends pas dire que là doive toujours se borner l'enseignement; car l'église, la médecine, le barreau sont des professions qui, sans contredit, né-

cessitent de longues études. Hé bien! en Amérique, les jeunes gens même qui se proposent de les embrasser, on a les plus grandes peines à les faire rester une longueur de temps suffisante dans les colléges. Pour y parvenir on a essayé de tous les moyens imaginables : on a rendu les examens plus sévères, on a doublé la durée des cours, on a exigé des connaissances plus nombreuses, mais inutilement: rien ne saurait les retenir. Des membres du clergé, des médecins, des avocats sont souvent convenus avec moi du vice de leur éducation; mais ils ajoutaient, ce qui est assez juste, qu'on ne peut exiger de personne qu'il reste en arrière pendant que tout le monde marche. Ainsi, beaucoup de gens sont jetés dans la vie active bien avant l'époque où sans doute ils auraient désiré y entrer, si la situation de la société était différente, c'est-à-dire si on y exigeait plus de savoir, plus d'acquit. Car on ne manque, en Amérique, ni de capacité ni de désir d'apprendre, mais le haut mérite n'y trouve jamais sa rémunération. Toutes ces vérités, il n'est pas d'usage de les dire en public, comme on pense bien : au contraire, nul orateur, nul écrivain qui ne crie qu'un tel état de choses est le comble de la perfection.

Départ de Boston. Route de Providence à Hartford. Établissemens publics de cette ville. New-Haven. Retour à New-York.

Le 23 octobre, après y avoir séjourné trois semaines, nous quittâmes Boston, enchantés de la ville et des habitans, très flattés surtout de l'accueil que nous avions reçu. La mode y est, de même, à vrai dire, que dans toute l'étendue des États-Unis, de se mettre en pension, et nous eûmes le bonheur de trouver la plus agréable compagnie dans les hôtes de la maison vers laquelle nous conduisit le hasard. Les manières froides et cérémonieuses que je me suis plaint d'avoir trouvées en beaucoup d'autres lieux disparurent dans la capitale du Massachusetts, et furent remplacées par la bienveillance la plus chaude et la plus familière. Il n'y avait pas jusqu'à notre petite fille qui ne fût elle-même l'objet de mille attentions. Souvent les graves Américains avec qui nous logions se déridaient en sa faveur. Un jour, comme je me rendais vers la salle à manger, j'entendis du vestibule la jeune voyageuse y pousser des cris de joie, et je trouvai que les convives, après lui avoir permis de monter sur la table, la laissaient y courir d'un bout à l'autre. Chacun d'eux avait un cigare à la bouche, et bombardait au passage, avec de la fumée, l'enfant qui n'en riait que plus fort. J'eus avec les Bostoniens de chaudes discussions sur mille et mille sujets; ce-

pendant, je leur dois la justice de dire que j'ai peu rencontré de gens plus doux et doués d'un meilleur naturel; car quoique jamais je ne leur déguisasse mes opinions au risque de les blesser dans leurs préjugés les plus chers, je ne me rappelle pas que jamais ils m'aient répondu par un mot impoli. Je n'ai même pas vu, dans tout le cours de mon voyage, un seul Américain se mettre en colère pour quelque raison que ce fût.

Dans la journée nous atteignîmes Providence, la capitale de l'État de Rhode-Island; car nous avions, terme moyen, parcouru sept milles à l'heure, ce qui surpasse de beaucoup la plus grande vitesse dont nous ayons voyagé en Amérique. Le lendemain, pour gagner Hartford dans le Connecticut, ville qui était distante de soixante-deux milles, nous cherchâmes vainement à louer un *extraordinaire*. Il fallut donc nous résigner à la malle-poste: ce qui valait encore mieux que les messageries publiques. Le départ, nous avait-on dit, était irrévocablement fixé pour cinq heures du matin; mais, comme en Amérique au lieu d'attendre on ne peut être assez tôt prêt, le domestique entra dans notre chambre à quatre heures moins un quart, et nous annonça qu'on partirait dans une demi-heure. En effet, trente ou trente-cinq minutes ne se furent pas écoulées que nous entendîmes la diligence s'arrêter à la porte de l'hôtel, et le conducteur nous

réclamer. Nous fîmes nos soixante-deux milles en quatorze heures et demie, ou presque cinq milles à l'heure, par la route la plus désagréable, qui n'était qu'une suite de montées et de descentes. On ne montait qu'au pas; mais en revanche on descendait au grandissime galop, qu'on n'interrompait souvent pas lorsque la côte suivante était courte. A chaque quatre ou cinq milles, nous arrêtions soit pour abreuver les chevaux, soit pour donner ou pour prendre des paquets de lettres qui n'étaient pas prêts à un seul bureau. Puis nous n'eûmes pas moins de quatre fois à changer de voiture : toutes choses qui, jointes à de fréquentes haltes pour causer et boire la goutte, nous firent trouver le voyage d'une épouvantable longueur.

Le 25, que nous passâmes tant à Hartford qu'aux environs, nous visitâmes trois établissemens publics très importans, tous trois tenus dans le meilleur ordre et dirigés d'après les plus sages systèmes. Ce sont la prison de l'État, l'hospice des sourds et muets, et l'hôpital des fous. Ces institutions, qui n'ont peut-être pas leurs pareilles en Europe, font le plus grand honneur non-seulement à cette partie de l'Union, mais encore au pays tout entier. La prison est régie d'après le système pénitentiaire dont j'ai déjà entretenu le lecteur. Il n'y avait été introduit que depuis quatre mois; et cependant, telle est la simplicité, tels sont les bons effets de

cette discipline, que tout marchait dès-lors avec la plus rare précision. L'asile pour les sourds et muets a le mérite d'être la première institution de ce genre établie en Amérique. Il est admirablement administré, mais ne présente rien qui nécessite une mention particulière. L'hospice des fous, au contraire, annonce de la part des Américains la plus touchante philanthropie. Le traitement moral et la méthode de la douceur y sont poussés plus loin que nulle part en Europe. On agit envers tous les malheureux atteints de démence, comme s'ils étaient encore des êtres raisonnables. Ce serait sans doute peine perdue à l'égard de l'idiotisme ou de ce qu'on appelle du terrible nom de *folie furieuse;* mais dans ces cas même on suit autant que possible la règle générale. Lorsqu'un malade est amené à la maison, le médecin cause librement avec lui; et sans chercher à le tromper, il lui expose tout ce qu'on sait de son triste état; il lui explique qu'on l'a remis entre ses mains pour qu'il tâchât de le guérir d'une maladie dont il a l'esprit affecté, comme on eût fait s'il s'était agi de son corps; qu'il jouira de toutes les libertés possibles qui ne compromettront ni son propre salut ni le repos de ses amis; mais qu'il devra se conformer avec exactitude aux réglemens établis pour le bon ordre de la maison. Ce système de bienveillance et de franchise se pratique depuis le commencement

jusqu'à la fin; et quand même la cure doit ne jamais finir, toujours à coup sûr diminue-t-il la misère des patiens. Besoin n'est pas d'observer que la connaissance de ce fait est bien propre à alléger l'affliction des parens qui après tout sont souvent les plus dignes de pitié. Pour nous démontrer jusqu'à l'évidence les avantages d'une telle méthode, le directeur nous mena à un salon meublé avec élégance, où nous trouvâmes huit ou dix femmes qui travaillaient assises à des ouvrages de leur sexe. Au lieu de nous les montrer comme des monstres, il nous présenta à chacune d'elles, et encouragea la conversation comme si toute la compagnie eût joui d'une parfaite santé. En 1825, l'établissement avait reçu vingt-trois aliénés, dont vingt-un avaient été guéris, et en 1827, vingt-huit, dont vingt-cinq avaient recouvré la raison, ce qui donne une proportion de quatre-vingt-onze sur cent pour la première année, et de quatre-vingt-neuf pour la seconde. En Europe cette proportion n'est que de vingt-cinq à cinquante-un.

Le 26 nous gagnâmes New-Haven, qui est encore une ville du continent, et qu'on regarde, alternativement avec Hartford, comme la capitale de l'État; car, une année, la législature siége dans l'une des deux villes, et la suivante, dans l'autre. Le moindre des nombreux inconvéniens qui résultent de cet arrangement bizarre, n'est pas le transport annuel

de tous les papiers et de toutes les pièces auxquels on doit avoir besoin de recourir pendant la session. Sur la route, nous visitâmes une institution nouvellement fondée par un simple citoyen dans le but de rivaliser avec la célèbre École Militaire de West-Point. Le lendemain nous courûmes les divers établissemens de New-Haven, et nous restâmes long-temps au collége d'Yale, où il m'a semblé qu'on cherchait plus que partout ailleurs à conserver les saines doctrines de l'éducation. La durée des études y est plus longue, et les objets d'enseignement m'ont paru mieux choisis. On nous mena ensuite au cimetière, qui est hors de la ville et le plus beau que j'aie vu. Il occupe un champ de vingt acres, tout coupé d'avenues et d'allées d'arbres qui au lieu d'être sablées sont couvertes de gazon. Il en est de même des espaces intermédiaires, qui sont parsemés des plus jolis monumens de toute taille et de toute forme. L'effet qu'ils produisent est de donner à ce lieu un air de recueillement plutôt que de tristesse. La journée était assez froide : le soleil cependant, qui brillait avec une sorte d'éclat, égayait les dernières teintes mourantes de l'automne. Ce fut plaisir de grimper au faîte d'une chaîne basaltique qui regarde le sud, et qui est revêtue d'une forêt de jeunes chênes, parmi lesquels le *cactus* ou poirier épineux poussait avec la plus grande vigueur. On nous montra parmi les rochers une

sombre caverne, où trois des juges qui avaient pris part au jugement du roi Charles I^er^, et qui, en 1660, après la Restauration, s'étaient réfugiés en Amérique, avaient, dit-on, vécu long-temps pour se soustraire à l'indignation générale.

Le 29, repartant de New-Haven par un paquebot à vapeur, nous traversâmes ce qu'on appelle *le détroit de Long-Island* et l'étroit passage bien connu qui porte le sinistre nom de *Porte-d'Enfer*. Mais comme il fit presque noir avant que nous n'atteignissions New-York, nous fûmes pour la seconde fois privés de la belle vue que cette noble cité présente du côté de la mer.

Le premier jour du mois à New-York. Esquisse du gouvernement des États-Unis. Élection et devoirs du président. Les États-Unis sont une démocratie plus qu'une république. Diverses influences de l'esprit démocratique sur la société américaine. Traces d'un déluge en Amérique.

Le premier de chaque mois pendant toute l'année, le magnifique havre de New-York présente un spectacle des plus curieux. C'est la date fixe à laquelle une multitude de paquebots s'élancent de ce grand foyer du commerce américain vers les différentes parties du monde; et comme ils partent à peu près tous ensemble, on imagine combien ce doit être une scène animée. Au coup précis de dix heures du matin, un vaste bateau à vapeur, tout chargé de passagers, s'éloigne du quai qui avoisine une jolie

promenade publique appelée *la Batterie*, et va les distribuer aux divers paquebots. L'idée nous vint, le 1^er^ novembre, de monter sur le bateau en question, comme si nous dussions aussi nous embarquer ensuite pour un voyage, mais simplement pour l'accompagner dans ses marches et contre-marches, et pour voir comment se pratiquaient les choses. Quoique l'air fût piquant, la nature était si belle que cette croisière nous causa le plus grand plaisir. Et auparavant, à terre, quel tableau! Quelle foule rassemblée sur le rivage! Des troupes d'amis, pendant qu'ils échangeaient leurs adieux, étaient sans cesse coudoyés par des marchands, des hôteliers, des cochers de fiacres qui réglaient leurs comptes avec les voyageurs, et par des vendeurs de journaux encore humides qui se faufilaient entre les voitures, les brouettes et les crochets chargés de bagages. A bord, nouveau genre de confusion. Tous les passagers, au nombre de deux cents pour le moins, étaient chacun accompagnés d'un tas de caisses, de malles, de porte-manteaux, de sacs de nuit, de cages à oiseaux, d'étuis d'instrumens de musique, de cannes, d'ombrelles et de parapluies. C'étaient ensuite les capitaines, c'étaient les munitionnaires de chaque paquebot, les premiers avec leurs monstrueux paquets de lettres sous le bras, les seconds entourés comme les habitans de l'arche de Noé de toute espèce d'animaux en vie, de poules, de canards,

de pintades, pour ne rien dire des quartiers de bœuf et de mouton, des corbeilles d'œufs, de légumes et de pain, enfin de tout ce qui était nécessaire pour ne pas trop jeûner pendant la route. Parmi les différens groupes, il y en avait surtout un qui fixa mon attention. C'était une bande de comédiens français, avec leurs bichons, leurs domestiques nègres, leurs casques de carton, leurs épées de bois et leurs costumes tout étincelans d'or et d'argent faux. Puis, de toutes parts, retentissaient cinq langues diverses, les langues française, espagnole, allemande, italienne et anglaise. Ce fut au milieu de ce vacarme que nous atteignîmes successivement deux paquebots pour le Havre, deux pour la Nouvelle-Orléans, et un pour chacune des destinations que voici : Charleston, Londres et Liverpool.

La cité de New-York, et même tout l'État qui porte le nom de ce grand port de mer, étaient à cette époque, en novembre 1827, agités par la tempête de l'élection d'un président. Curieux que j'étais de connaître les détails du mécanisme par lequel une opération si grave s'accomplissait aux États-Unis, je ne restai pas moins d'un mois entier au centre des intrigues. Mais avant d'exposer au lecteur le résultat de mes remarques, il est indispensable de lui tracer une esquisse du gouvernement américain.

Le pouvoir législatif appartient aux membres d'un congrès qui se compose de deux corps, d'une chambre de représentans et d'un sénat. Les représentans doivent être âgés de vingt-cinq ans accomplis, jouir depuis plus de sept ans des droits de citoyen, et avoir leur domicile politique dans l'État où ils sont nommés. Ils sont élus pour deux ans par le peuple, car le droit de suffrage est universel ou peu s'en faut. D'après une loi de mars 1822, le nombre des représentans a été distribué entre les différens États proportionnément au chiffre de la population que le quatrième recensement fait en 1820 avait donné pour chacun d'eux. Il fut alors fixé qu'il y aurait autant de représentans, que chaque État renfermerait de fois quarante mille âmes, et il y en eut deux cent treize.

Dans les débats qui eurent lieu lorsqu'en 1789 on rédigea la constitution, il s'éleva une assez grande difficulté sur le point de savoir quel nombre de membres serait envoyé au congrès, par les États qui n'avaient point aboli l'esclavage; et il fut à la fin décidé, en ce qui concernait l'application du principe, qu'un membre représenterait quarante mille habitans, que cinq esclaves seraient comptés comme trois hommes libres, et telle a toujours été la pratique depuis.

Le recensement de 1820, d'après lequel le nombre des représentans fut fixé à deux cent treize,

avait établi que la population totale des États-Unis s'élevait à neuf millions six cent trente-huit mille deux cent vingt-six habitans, dont sept millions huit cent soixante-un mille neuf cent trente-cinq blancs, un million cinq cent trente-huit mille cent dix-huit esclaves, deux cent trente-trois mille cinq cent cinquante-sept noirs libres, et quatre mille six cent seize individus de toute autre sorte non naturalisés.

Le sénat est formé de deux membres par chaque État de l'Union. Les sénateurs sont élus pour six ans par les législatures respectives des États. En conséquence il y a dans le congrès quarante-huit sénateurs qui représentent les vingt-quatre États de la république fédérale. Tous les deux ans, il en sort un tiers des membres, qui peuvent être ou ne pas être réélus. Ainsi, pendant que le chiffre seul de la population, qui est officiellement vérifié une fois tous les dix ans, règle le nombre de membres de la chambre des représentans, celui du sénat ne varie jamais, à moins qu'un nouvel État ne soit admis dans l'Union, cas dans lequel deux sénateurs sont ajoutés au congrès, en même temps qu'un membre à la chambre des représentans pour chaque quarante mille nouveaux citoyens. Cette élection des sénateurs par les législatures particulières des États est considérée, à ce qu'il paraît, comme une reconnaissance constitutionnelle de l'existence

séparée et indépendante de chacun d'eux en qualité de pouvoir souverain.

Ces mots de la constitution fondamentale « Les sénateurs seront élus par les législatures des États » semblent, n'est-il pas vrai, renfermer un sens très clair. Les Américains ont cependant su leur donner deux interprétations bien différentes. Suivant les uns, le texte signifie que les législatures exerceront le droit qui leur est conféré, d'après la forme rationnelle, légale, ordinaire, c'est-à-dire que les deux corps agiront séparément l'un de l'autre, et que dans cette circonstance comme dans toutes il y en aura un qui pourra défaire ce que l'autre fera. C'est en effet le véritable principe fondamental de tout bon gouvernement qui ne se compose pas uniquement d'un seul corps. Néanmoins l'usage est, dans quelques États, d'élire les sénateurs au congrès par un scrutin général, auquel prennent à la fois part les membres des deux chambres, de sorte que le poids de la moins nombreuse s'évanouit et se perd dans les votes plus nombreux de la branche populaire.

C'est une conséquence inévitable, puisque les législatures des différens États pris individuellement sont presque formées sur les mêmes principes et d'après le même modèle que le congrès. Dans cinq États, les citoyens représentans sont élus pour deux années, mais dans les dix-neuf autres ils ne le

sont que pour une seule. Dans un seul des États, les sénateurs siégent pendant cinq ans consécutifs, sans qu'aucun membre n'entre ou ne sorte. Dans huit, ils sont nommés pour quatre ans, et dans quatre de ceux-là une moitié des membres doit sortir chaque seconde année, tandis que dans les quatre autres il en sort chaque année un quart. Dans quatre États, ils sont nommés pour trois ans et se renouvellent annuellement par tiers. Dans deux, ils ne siégent que deux ans. Enfin, dans les neuf autres, leurs élections ne sont qu'annuelles.

Chaque membre du congrès, sénateur aussi bien que représentant, touche pendant la durée des sessions une indemnité quotidienne de huit dollars, environ quarante francs, et pareille somme pour chaque vingt milles de la distance, calculée par la route la plus ordinaire, qui sépare l'endroit de son domicile de celui ou siége le congrès. Les membres aussi des législatures de tous les vingt-quatre États reçoivent chaque jour une compensation pécuniaire de leur peine et de la perte de leur temps, outre qu'ils sont pareillement défrayés de leur voyage. Dans l'État de New-York, l'allocation est de trois dollars par jour, de deux dans celui de New-Hampshire.

Il n'est pas facile, j'en ai fait l'expérience, de déterminer le nombre exact de tous les législateurs qui, en y comprenant les membres du congrès,

sont en session chaque hiver sur toute l'étendue des États-Unis; mais d'après des renseignemens que je crois avoir puisés aux meilleures sources, leur nombre ne doit guère s'élever à moins de quatre mille, qui presque tous sont chaque année à réélire.

La puissance des membres du congrès s'étend à tout ce qui concerne la nation en général. Ils doivent par tous les moyens possibles pourvoir à la défense commune, au bien commun; et dans ce but, entre autres priviléges spéciaux, ils sont autorisés à établir et à percevoir telle espèce d'impôt qu'il leur plaît, à contracter même des emprunts au nom des États; à fixer les réglemens du commerce, soit avec les peuples étrangers, soit entre les différens États eux-mêmes, ou avec des Indiens; à déclarer la guerre; à rechercher et à punir les violations du droit des gens; à lever, à entretenir, à diriger des armées et une marine; à organiser, à armer, à discipliner la milice; enfin à faire exécuter dans toutes ses parties la constitution. Certains de ces pouvoirs, comme la levée d'impôts, par exemple, sont les mêmes que ceux des législatures dans les différens États; mais, d'ordinaire, l'exercice n'en a rien de commun, parce que si, tendant à un but semblable, ils étaient néanmoins exercés séparément par les États, la pratique pourrait en devenir odieuse, troubler l'harmonie et la paix, amener de tristes collisions.

Tous les autres pouvoirs législatifs qui ne sont pas expressément dévolus au congrès par la constitution, reviennent de droit aux États séparés qui sont chacun regardés comme indépendans des autres, et possèdent le contrôle exclusif de tous les intérêts purement locaux. Il ne faut pas croire cependant que cette délimitation des pouvoirs soit tellement simple que tout le monde la puisse aisément comprendre, ni tellement agréable aux différentes parties intéressées qu'elles s'y conforment tranquillement. Au contraire, d'interminables disputes s'élèvent sans cesse sur des points où les rédacteurs de la constitution se sont donné des peines inouies pour ne rien laisser d'obscur.

Le pouvoir exécutif des États-Unis est déposé entre les mains d'un président, qui ne reçoit l'autorité que pour l'espace de quatre ans, et qui néanmoins peut être réélu. Il doit avoir atteint l'âge de trente-cinq ans, être citoyen par droit de naissance, ou s'être fait naturaliser comme tel avant le 4 mars 1789, date à laquelle la constitution fut adoptée, et avoir résidé pendant quatorze ans dans le pays. Le mode de sa nomination a été un des points qui a le plus embarrassé l'assemblée constituante. Elle a enfin jugé qu'il n'était ni sûr ni prudent de confier au peuple, d'une manière directe ou immédiate, l'élection du président; mais elle a investi de ce pouvoir un petit corps d'électeurs qui

sont désignés dans chaque État, sous le contrôle de la législature; et pour fermer autant que possible la porte aux manœuvres frauduleuses, à l'intrigue, à la corruption, elle a déclaré que le congrès déterminerait non-seulement l'époque à laquelle les électeurs devraient être choisis, mais encore le jour où ils voteraient, et que le jour de l'élection serait le même pour tous les États. Toutes ces précautions néanmoins sont à peu près vaines; car, puisque le choix desdits électeurs est abandonné aux législatures des États, et que ces législatures, outre qu'elles sont élues annuellement, le sont par le suffrage universel, la désignation des électeurs qui votent pour la présidence vient, comme on peut le voir, presque aussi directement du peuple que si la constitution la lui avait tout d'abord attribuée.

Voici, au reste, la marche à suivre pour la nomination du président, telle que cette constitution l'indique par l'article 2 de la section 1re : « Chaque État désignera, d'après le mode que la législature jugera bon, un nombre d'électeurs égal au nombre total de sénateurs et de représentans que l'État a droit d'envoyer au congrès; mais nul sénateur, nul représentant, nul individu qui occupera dans le gouvernement une place de confiance ou de profit, ne pourra être désigné comme électeur. Les électeurs se réuniront dans leurs États respectifs, et voteront au scrutin pour deux personnes, dont une

au moins n'habitera pas dans le même État qu'eux. Ils dresseront une liste de toutes les personnes qui auront obtenu des votes, y mentionneront le nombre de voix données en faveur de chacune d'elles, la signeront, la ratifieront conforme, y apposeront un sceau, et la transmettront au siége du gouvernement des États-Unis, à l'adresse du président du sénat. Ce dernier, en présence de ses collègues et aussi des membres de la chambre des représentans, ouvrira tous les certificats, et les votes seront alors comptés. La personne qui aura réuni le plus grand nombre de suffrages sera proclamée président, si ce nombre forme la majorité du nombre total des électeurs désignés. Mais s'il y en a plus d'une qui ait obtenu cette majorité, et qu'elles réunissent un nombre égal de voix, la chambre des représentans devra tout de suite choisir au scrutin l'une d'elles pour président. Si au contraire aucun des candidats ne se trouve avoir réuni la majorité, ladite chambre choisira de même le président parmi les cinq premiers noms en tête de la liste. Mais, pour ce choix, les votes seront recueillis par États, la représentation de chaque État n'aura qu'un vote, et la majorité de tous les États sera nécessaire. En tout cas, après le choix du président, la personne qui aura le plus grand nombre de voix des électeurs sera élue vice-président. Mais s'il y en a deux ou plus qui aient un nombre égal de voix, le sénat

choisira entre elles le vice-président par un scrutin de ballotage. » On a jugé convenable, avant l'élection de 1804, d'amender la disposition relative à la nomination du vice-président, car il pouvait arriver que, sans le vouloir, les électeurs plaçassent dans le fauteuil de la présidence, qui est la plus haute charge des États-Unis, une personne qu'ils ne jugeaient digne que de remplir les fonctions de vice-président, fonctions qui comparativement n'ont qu'une minime importance. Pour obvier donc à cet inconvénient, il a été introduit dans la loi un amendement, d'après lequel les électeurs dressent deux listes séparées de candidats, dont l'une contient ceux à la présidence, l'autre ceux à la vice-présidence, de sorte que la chambre des représentans peut, dans son choix du vice-président, suivre la même marche que celle qui est indiquée plus haut pour celui du président.

Le nombre des sénateurs au congrès, comme je l'ai déjà mentionné, est de quarante-huit, c'est-à-dire de deux par chacun des vingt-quatre États de l'Union. En 1828 la chambre des représentans contenait deux cent soixante-un membres, ce qui faisait un nombre total de deux cent soixante-une personnes dans le congrès. En conséquence, aux termes de la constitution précitée, c'était alors le nombre des électeurs du président. Si donc un candidat obtenait la majorité ou cent trente-un suffrages, il devait être

regardé comme élu, sans plus ample discussion. Mais s'il y avait plus de deux candidats, et qu'aucun n'eût réuni la moitié plus une des voix, la chambre des représentans devait immédiatement procéder à un scrutin de ballotage entre les premiers noms de la liste. En cette circonstance, les représentans votent non pas individuellement, cas où il y aurait deux cent treize voix, mais par États, ce qui réduit les voix à vingt-quatre. Les membres qui représentent chaque État respectivement dans la chambre se forment en autant de comités qu'il y a d'États, et décident à quel candidat leur État donnera son vote. Lorsqu'ils se sont entendus sur ce point, soit à l'unanimité, soit à la majorité, ils déposent un bulletin dans l'urne. Chaque État donc, grand ou petit, et quel que soit le nombre de ses représentans, ne peut, en cette occasion, apporter que le même poids dans la balance. Ainsi le New-York qui, à raison de son immense population, envoie trente-quatre membres à la chambre des représentans, n'exerce pas plus d'influence par le résultat du scrutin, pour le choix du président, que le New-Jersey qui n'y en envoie que six.

Le cas le plus mémorable où le choix du président ait été dévolu à la chambre des représentans, fut lors de l'élection de l'année 1800. L'égalité des votes, entre M. Jefferson et M. Burr, produisit dans la chambre une lutte opiniâtre dont l'histoire amé-

ricaine a conservé le souvenir. L'ouverture des bulletins électoraux eut lieu le 11 février. Après la déclaration que les électeurs n'avaient pas fait de choix, et qu'il appartenait aux représentans d'en faire un, ceux-ci se rassemblèrent dans la salle de leurs délibérations et y admirent les sénateurs, mais comme simples témoins. La chambre avait précédemment adopté pour règles de continuer les tours de scrutin jusqu'à ce qu'ils amenassent un résultat, sans les interrompre par aucune autre affaire; de ne pas s'ajourner, mais de siéger en permanence tant que le choix ne serait pas décidé, et de fermer ses portes au public pendant toute la durée de l'opération. Huit ballotages se succédèrent depuis trois heures du soir jusqu'à minuit, sans décider rien. Les membres se retirèrent alors dans leurs bureaux pour dîner. A trois heures du matin, le 12, se fit le neuvième ballotage, et à midi le vingt-huitième sans plus de succès. La chambre, malgré son réglement, s'ajourna alors au lendemain. Le 13 deux nouveaux tours de scrutin, nouvel ajournement. Le 14, le 15 et le 16, pas encore de conclusion. Enfin le 17, à une heure de relevée, après trente-six ballotages, M. Jefferson fut élu. Ainsi se termina cette lutte; et, disent les journaux de l'époque, «elle mérite de fixer l'attention de ces ennemis des institutions républicaines, qui aiment à prétendre que des scènes de tumulte et de violence

sont inséparables de pareils débats. La décence avec laquelle ils furent conduits, et le paisible acquiescement de la minorité prouvent et la solide texture de la constitution et le vrai caractère du peuple américain. »

Aux élections subséquentes du président, en 1804, 1808, 1816 et 1820, il y eut toujours majorité en faveur d'un des candidats; mais en 1825 le choix tomba encore au pouvoir de la chambre des représentans, car aucun des quatre candidats n'avait réuni la moitié plus un des suffrages électoraux. Un fait assez curieux, c'est que M. Adams, qui n'en avait obtenu que quatre-vingt-six, fut choisi de préférence au général Jackson, qui en comptait quatre-vingt-dix-neuf. Aussi ai-je entendu dire souvent, quoique la lettre de la loi ne favorise pas cette opinion, que le général, qui avait le plus grand nombre de votes, et qui par conséquent était à rigoureusement parler le candidat du peuple, aurait dû être nommé président par la chambre.

Toutes les élections en Amérique se font au scrutin, et non de vive voix; mais la méthode d'après laquelle les votes se recueillent diffère beaucoup dans les différens États. Sans entrer à ce sujet dans de longs détails, je me contenterai, après avoir dit comment les électeurs choisis pour nommer le président s'acquittaient de leur mandat, et comment au besoin les représentans achevaient la besogne,

de décrire, par exemple, la manière dont ces électeurs sont eux-mêmes élus. La constitution dit qu'ils seront choisis suivant telles méthodes que les législations respectives des États jugeront convenable d'adopter. Or les méthodes en usage sont au nombre de trois. La première est que les législatures usent de leur privilége de désigner ces électeurs; la seconde, qu'elles ordonnent qu'ils soient désignés par un scrutin général, et la troisième par districts. La législature de chaque État se compose, comme on sait, de deux chambres, d'un sénat et d'une assemblée. Si donc elle préfère retenir la faculté de choisir les électeurs, la question est bientôt décidée; car le parti qui se trouve avoir la majorité prend tous les électeurs entre les gens qui ont sa nuance d'opinion. Les deux autres méthodes ne sont pas si simples, et diffèrent beaucoup entre elles, quoique dans l'une et dans l'autre il y ait droit de suffrage universel pour les citoyens. Doit-on procéder par scrutin général : alors, comme dans toute élection américaine, les amis de chaque candidat à la présidence font imprimer séparément une liste d'autant d'électeurs que l'État peut en nommer. Ils répandent ensuite ces deux listes ou bulletins dans toute l'étendue de l'État. Au jour de l'élection, les citoyens n'ont plus besoin que de déposer dans l'urne l'un de ces deux bulletins; et si, lors du dépouillement des votes, le nombre des

bulletins Jackson, par exemple, dépasse d'un seul celui des bulletins Adams, tous les électeurs de l'État devront être pris entre les Jackson-Men, et réciproquement; car c'est en ce cas la simple majorité d'une voix qui décide de quel côté se porteront tous les votes lors de l'élection présidentielle. Enfin procède-t-on d'après la troisième méthode : alors l'État est divisé en un certain nombre de districts qui ont chacun pouvoir de nommer un ou plusieurs électeurs. Les amis des divers candidats, qui se trouvent dans ces districts, préparent de même des bulletins imprimés qui, toutefois, ne contiennent plus la liste totale des électeurs, mais seulement le nom ou les noms d'autant de personnes que leur district particulier a droit d'en choisir. Ces bulletins sont ensuite mis en circulation exclusivement dans ce district. Si, par exemple, un État renferme trente de ces circonscriptions électorales, il y aura trente bulletins *Jackson*, et pareil nombre de bulletins *Adams* qui circuleront dans les différentes parties de l'État, chacun contenant un ou plusieurs noms d'électeurs proposés. Au jour de l'élection, lorsque les bulletins seront comptés dans les trente différens districts, on verra combien d'électeurs sont choisis pour un candidat et combien pour l'autre. S'il arrive que ces nombres soient égaux, ils se neutralisent, se compensent mutuellement, et la voix de cet État devient

nulle en ce qui concerne l'élection du président. Si les nombres au contraire sont inégaux, on retranche le plus petit du plus grand, et le chiffre de la différence indique la quantité de voix acquises au candidat de la majorité.

Un exemple va montrer quel est souvent le résultat de ces bizarres systèmes électoraux. Lors de l'élection de 1823, l'État de Pensylvanie, dont la législature avait adopté le « scrutin général, » nomma la totalité des vingt-huit électeurs dont les noms étaient sur le bulletin Jackson. Mais l'État de New-York, qui à cause de sa plus grande population jouit du droit de nommer trente-six électeurs, fit son choix par districts. Or il y en eut vingt qui se décidèrent pour le général Jackson et seize pour M. Adams, ce qui, déduction faite, ne laissa que quatre votes en faveur du général. De sorte que, d'une part, la Pensylvanie put contribuer presque d'un neuvième à la nomination de deux cent soixante-un électeurs, et que, de l'autre, le New-York, avec une population plus considérable, n'y contribua en fait que pour un soixante-cinquième.

Les droits du président, lorsqu'il est enfin élu, sont bientôt énumérés. Il commande en chef les forces de terre et de mer, ainsi que la milice des différens États, quand elle est convoquée pour le service de l'Union. Il a pouvoir de commuer les peines et même de gracier, sauf les cas de haute

trahison. « Par et avec l'avis et le consentement du sénat, » il peut conclure des traités; mais le concours de deux tiers des sénateurs présens est nécessaire pour rendre valides les négociations dans lesquelles il entre avec les puissances étrangères. Rien ne saurait être plus explicite que la lettre de la constitution sur ce point. Cependant la chambre des représentans a quelquefois discuté avec chaleur cette question, et même, un jour, a pris une résolution où il est déclaré que, quand un traité dépendait, pour l'exécution de certains articles, d'un acte du congrès, c'était et le droit et le devoir de la chambre des représentans de délibérer sur l'opportunité ou l'inopportunité d'exécuter un traité pareil.

Le président propose, et après avoir consulté le sénat, après avoir obtenu sa sanction, nomme les ambassadeurs, les ministres, les consuls, les juges de la cour suprême et tous les autres fonctionnaires dont le choix n'est pas autrement déterminé par la constitution. Le congrès néanmoins a droit de décider si ces officiers subalternes seront nommés par le président seul, ou par les tribunaux, ou par les chefs des administrations auxquelles ils appartiennent. Cette dépendance du président envers le sénat est regardée par les Américains comme une grande garantie pour leurs libertés.

Le président est tenu de présenter de temps en

temps au congrès un rapport sur l'État de l'Union, et de réclamer les mesures qu'il juge nécessaires et utiles. Il peut convoquer les deux chambres dans les occasions ordinaires. Il est obligé de recevoir les ambassadeurs et autres ministres publics, de commissionner tous les officiers militaires du pays, et de veiller à la fidèle exécution des lois. Le président, le vice-président et tous les autres fonctionnaires civils des États-Unis peuvent être accusés par la chambre des représentans; et, s'ils sont reconnus coupables par les deux tiers des membres du sénat, destitués de leurs charges. Ni le président, ni les secrétaires d'État, ni aucun autre individu qui accepte une place du gouvernement, ne peuvent siéger dans l'une ou l'autre chambre, tant qu'ils conservent leurs fonctions.

Telle est la structure de la constitution américaine en ce qui concerne les deux branches les plus importantes, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Combien de temps résistera-t-elle aux coups que la démocratie cherche sans cesse à lui porter? Nul ne saurait le dire; mais déjà, d'après la rumeur publique, il ne semble nullement improbable que le choix du président doive sous peu être fait par *un scrutin général* de tous les citoyens de l'Union, sans l'intervention d'aucun corps spécial d'électeurs privilégiés, choisis dans les différens États. Cette première victoire remportée,

la seconde sera d'abréger l'espace de la durée actuelle des fonctions de président et de ne permettre aucune réélection; car ce sont à présent deux projets favoris.

Il y a tout lieu de croire que les rédacteurs de la constitution des États-Unis voulurent y établir une république, non une démocratie; et il ne semble guère douteux que, si ces hommes politiques pouvaient maintenant revenir sur la terre, ils seraient loin d'approuver les nombreux changemens qu'on a déjà introduits dans leur ouvrage, moins encore ceux qu'on y veut introduire en leur nom. Suivant moi, une république, dans le sens le plus large du mot, est une forme de gouvernement d'après laquelle les affaires publiques sont administrées par des citoyens que le peuple choisit de temps en temps; une démocratie, au contraire, est celle où les citoyens administrent les choses eux-mêmes non par une délégation de leur souveraine puissance, mais en personnes. Dans une très petite communauté, on conçoit possible, à la rigueur, l'existence d'une démocratie pure, sous laquelle les lois et les autres affaires publiques puissent être discutées directement par la nation entière réunie à ce dessein. Mais dans une contrée aussi vaste que les États-Unis, un tel système est inapplicable. Les habitans de l'Amérique, cependant, ont toujours travaillé, depuis la promulgation de leur

constitution républicaine, à rendre la forme de leur gouvernement, ou du moins sa mise en œuvre, de plus en plus démocratique; à tel point qu'aujourd'hui, ce me semble, presque toutes les traces du véritable esprit républicain sont effacées par les progrès incessans d'une démocratie aussi complète qu'il en pût jamais exister.

Par le génie du républicanisme j'entends, par exemple, que si d'un côté le peuple a de temps en temps le privilége de choisir les hommes publics, de l'autre il doit absolument laisser le soin des affaires aux élus de son choix. Sans doute il faut qu'il y ait responsabilité du mandataire envers le mandant, mais avant tout il faut que le premier soit parfaitement libre de ses actes, et qu'en conséquence, le second lui donne une délégation réelle d'autorité. Car, pour que cette responsabilité soit juste, le représentant doit avoir les moyens d'acquérir une connaissance exacte des affaires; autrement quelle dérision n'y aurait-il pas à le rendre responsable de n'avoir pas rempli des devoirs qu'il ne peut jamais apprendre à remplir? Ses fonctions doivent donc être d'une certaine durée sans que néanmoins les commettans se dépouillent pour un espace de temps trop long du pouvoir de faire sentir à leur délégué, en ne le renommant pas, que sa conduite n'a point obtenu leur approbation. Si en effet ils répudiaient ce droit précieux, la représen-

tation nationale se changerait bientôt en despotisme. Mais au lieu de rester à égale distance des deux écueils que j'indique, les Américains ont donné dans l'un puis dans l'autre. Abrégeant outre mesure le temps du mandat, ils ôtent du même coup à leur mandataire toute indépendance, tout moyen de parvenir à bien connaître ses devoirs. Il est admis en Amérique comme une vérité incontestable que si la possession du pouvoir, de quelque genre qu'il soit, peut améliorer la capacité intellectuelle des individus, elle a en revanche pour effet nécessaire de détériorer leurs qualités morales. Aussi, je vous jure, s'arrange-t-on de manière que personne ne coure ce dernier péril. Même les Américains ne rougissent pas, en général, de convenir que c'est sciemment qu'ils ont adopté un système si contraire à la formation des hommes de talent; mais ils ajoutent toujours que dans l'état actuel de leurs affaires ils se passent fort bien de ce qu'on appelle des chefs de parti. « Quand pourtant sonnera l'heure du danger, disent-ils, telle est l'intelligence répandue dans tout le pays, que surgiront soudain assez de chefs pour toutes les exigences du moment: » comme si c'était même chose de conduire un vaisseau pendant le calme et pendant la tempête!

En Amérique, tous les législateurs, soit au congrès soit dans les différens États, reçoivent comme

je l'ai dit, pour dédommagement de leurs peines durant la session, une certaine indemnité quotidienne et pécuniaire. Ce fait, on le conçoit, donne une physionomie distincte à ces corps, et réuni à d'autres circonstances très importantes, complète à peu près leur caractère démocratique. Les membres de ces assemblées législatives sont envoyés sur leurs bancs non-seulement pour représenter l'endroit même où il sont élus, mais encore la loi exige d'eux qu'ils y aient tous résidé une assez longue époque avant l'élection. Ils ne peuvent non plus être nommés ailleurs. Ce principe est un des plus destructeurs qui se puisse imaginer de la vraie indépendance, car il force les représentans à ne s'occuper que d'objets purement locaux, sans y être tenus par la loi : ils négligent d'envisager les intérêts généraux pour veiller avec amour à ceux de leurs commettans en particulier. Si donc il se rencontre un homme de vues assez larges pour, en considération du bien commun, s'opposer à ce qu'on favorise les individus, il sera certainement remercié aux premières élections, qui, comme on sait, ne se font jamais attendre long-temps, et sont une espèce d'épouvantail dont les électeurs menacent sans cesse leurs élus. Ainsi la doctrine, que la volonté des commettans doit guider la conduite des personnes envoyées aux législatures, est universellement mise en pratique; et dès lors les

mandataires ne sont que des pantins dont les mandans tiennent les fils. Un autre inconvénient de la trop courte durée des pouvoirs, c'est qu'un membre qui toujours est certain ou à peu près, quels que soient son zèle et sa conscience, de ne pas rester en fonction au-delà d'une année, sera toujours entraîné, à moins que la nature humaine ne se ressemble pas des deux côtés de l'Atlantique, entraîné, dis-je, irrésistiblement, à user de sa brève autorité pour servir son propre intérêt, ou, ce qui revient au même, celui de ses parens et de ses amis, ou encore celui des électeurs de son district. Dans tous les cas, le service public n'est jamais qu'une considération secondaire.

Les membres du congrès sont nommés pour une période deux fois aussi longue que ceux des législatures de chaque État, c'est-à-dire pour deux ans. Mais ce n'est pas encore assez pour permettre à un homme d'acquérir une expérience suffisante des affaires publiques ou de montrer des talens qui lui gagneront la confiance durable de ses commettans; car la plupart des législateurs n'occupent leur poste que pendant une seule session. Voici à ce sujet un tableau dont je garantis l'exactitude, et qui montre combien de temps les membres de la chambre des représentans nommés pour 1827 et 1828 avaient déjà fait partie du congrès. Leur nombre total est, comme on sait, de deux cent

treize. Or, un membre avait siégé pendant vingt-sept ans; un; pendant dix-sept; un, pendant quinze; un, pendant treize; un, pendant douze; trois, pendant onze; un, pendant dix; cinq, pendant neuf; deux, pendant huit; dix-sept, pendant sept; quatre, pendant six; trente-quatre, pendant cinq; quatre, pendant quatre; quarante-huit, pendant trois; trois, pendant deux; et il y avait quatre-vingt-sept membres nouveaux. Le nombre des représentans et des délégués au congrès des États-Unis, depuis 1789, époque où le gouvernement actuel fut établi, jusqu'en 1827, ce qui comprend un laps de trente-huit ans, a été de mille quatre cent soixante-quatre: de sorte que, terme moyen, le temps que chaque membre a siégé n'a pu être que trois ans, huit mois et quinze jours.

Voici maintenant le même tableau pour les membres appelés à faire partie du sénat pour le congrès de 1827-1828. Leur nombre est de quarante-huit. Il y en avait deux qui avaient siégé pendant treize ans; trois, pendant onze; un, pendant dix; deux, pendant neuf; un, pendant huit; six, pendant sept; un, pendant six; trois, pendant cinq; quatre, pendant quatre; onze, pendant trois; quatre, pendant deux; un, pendant un; et neuf membres étaient nouveaux. Le nombre des sénateurs, de 1789 à 1827, avait été de trois cent dix-sept: ce qui donne, pour terme moyen du temps que chaque

sénateur a siégé, quatre ans, trois mois et deux semaines.

Ces espaces de temps, je le demande, sont-ils suffisans pour que des législateurs qui règlent les destinées d'un grand pays deviennent aussi expérimentés qu'ils doivent l'être? Non, sans doute, et la faute en est à la démocratie qui lève de plus en plus haut la tête au sein de toutes les assemblées politiques de l'Union, et qui finira par bouleverser tout. « Cependant, dira-t-on, les choses ont bien marché jusqu'à présent. » C'est que jusqu'à présent, répondrai-je, les Américains aperçoivent encore dans le lointain le but qu'ils se proposaient d'atteindre lorsqu'ils se sont lancés dans la carrière des révolutions; c'est qu'ils n'ont jamais su ce que c'était que la tyrannie; que la place, la nourriture ne leur manquent pas encore; qu'ils n'ont rien à démêler avec leurs voisins, et surtout qu'ils évitent soigneusement de s'immiscer dans les querelles et les discordes de l'ancien monde.

Un des effets de la démocratie, dans la vie tant publique que privée (car, dans les États démocratiques, la première doit forcément se mêler sans cesse à la seconde) est, sans contredit, de rétrécir le cercle où se développent les facultés intellectuelles, et, en diminuant le besoin des raffinemens de tout genre, d'en diminuer la production. Aussi n'y a-t-il pas en Amérique, du moins que je sache,

des gens à citer. Demandez aux Américains où sont leurs grands hommes, leurs graves autorités : toujours ils vous renverront aux héros de la révolution, à Washington, à Franklin, à Jefferson. Il en est presque de même en littérature, en sciences, en beaux-arts.

Puis, il faut y songer, presque tout le monde dans ce pays s'occupe à gagner de l'argent, presque personne ne fait son occupation exclusive d'en dépenser. Effectivement, toutes, ou du moins à peu près, toutes les richesses sont encore entre les mains des personnes qui les ont elles-mêmes amassées. Or, en premier lieu, l'habitude de gagner de l'argent et celle de le dépenser, sont, comme on sait, absolument contraires l'une à l'autre ; car, tant qu'on gagne, on remet toujours à trop tard le temps d'en jouir; et, en second lieu, l'art de la dépense est partout, mais principalement aux États-Unis, plus difficile que celui du gain. En voici la cause : c'est que les riches qui ont toute la bonne volonté nécessaire pour user largement de leur fortune, n'en trouvent pas l'occasion. Ils n'ont pu encore devenir très nombreux, et par conséquent ne voient guère, dans leur entourage, des gens qui sympathisent avec leurs goûts de luxe, ou qu'ils puissent prendre pour modèle. Où, quand, avec qui dépenseront-ils ? Quels rivaux auront-ils à craindre pour leurs équipages, pour leurs chevaux,

pour leurs hôtels? Et de quels yeux seront-ils regardés par la grande masse de tout le peuple, qui ne songe à rien moins qu'à se divertir?

Mais quittons enfin toutes ces discussions politiques d'une nature si irritante, pour nous occuper un moment d'histoire naturelle. On trouve, tant à New-York même, lorsqu'on y creuse la terre pour bâtir, que dans les environs, à la surface du sol, des monceaux de blocs de pierre détachés qui paraissent n'avoir pu être ainsi disséminés que par une immense inondation. Les traces, en effet, que le déluge a laissées sur les Canadas et sur les États non-seulement du nord, mais aussi de l'est de l'Union, sont tout aussi frappantes que celles qu'on peut voir dans les autres parties du monde. Toute la ligne du canal de New-York depuis Albany jusqu'à Buffalo; les côtes des lacs Érié et Ontario; les rives du Saint-Laurent et de l'Ottawa, aussi bien que les deux bords du lac Champlain et du lac Georges, aussi bien que toute la contrée qui entoure Boston, et que celle qui s'étend de cette ville à New-York, offrent des preuves irrécusables du passage d'un énorme torrent qui sans aucun doute est arrivé du nord. Les rocs ont partout l'air d'avoir passé par les mains d'un lapidaire, car toutes les aspérités de leur surface sont devenues douces par l'usure, et présentent des raies, des sortes d'égratignures parallèles les unes aux autres. C'est un

phénomène que j'ai observé sur la pierre à chaux, sur la pierre de bourrée, sur l'ardoise, sur le granit, sur le tuf. Puis des blocs de tous ces genres de pierres sont répandus par millions dans toute l'étendue de la contrée, et s'élèvent en tas énormes sur des rochers d'une formation totalement différente de la leur, souvent à des centaines de milles de l'endroit le plus proche où, d'après les investigations de plusieurs géologistes, se trouve la carrière de leurs pareils. Les pans de la plupart de ces blocs ne présentent que des surfaces planes, circonstance qui dénote l'étendue de leurs voyages, et qui est surtout remarquable du côté leur servant de base, quand leur forme était telle, qu'ils semblaient avoir dû glisser plus facilement que rouler.

La direction du torrent, comme l'indiquent soit les rainures et les sillons des rocs, soit la configuration de différentes chaînes, soit les phénomènes dont il a semé sa route aux endroits où des obstacles s'opposaient à son passage, varie du nord-nord-est au nord-nord-ouest. Elle est vers le nord-nord-est au lac Érié, et vers le nord-nord-ouest à Boston. Dans les espaces intermédiaires elle change selon la forme des hautes terres voisines; mais tout le monde s'accorde à désigner le nord comme source d'où a dû partir l'inondation qui a laissé, chemin faisant, des traces si distinctes. Lorsqu'un pic, lorsqu'une masse de rocs s'élèvent au-dessus de la

contrée avoisinante, ils présentent au nord une face nue et raide, tandis qu'une longue traînée de fragmens de la pierre dont il se compose se prolonge vers le sud. Ces circonstances, et beaucoup d'autres bien connues des géologistes, indiquent avec une exactitude suffisante la route que l'immense torrent a suivie.

Long-Island, comme on le verra si on veut jeter un coup d'œil sur la carte, repose à peu de distance du continent et lui est presque parallèle, se prolongeant de l'est à l'ouest. Cette île, qui a cent milles de long et dix ou douze de large, est composée d'un bout à l'autre d'une masse de matière diluvienne, c'est-à-dire d'argile, de sable, de gravier et d'infinies myriades de blocs de toutes sortes de pierres entassées pêle-mêle dans le désordre le plus pittoresque. L'explication la plus simple qu'on puisse donner de la formation de cette île intéressante est d'admettre qu'elle provient du dépôt qu'ont fait, à la place où on la voit, les balayures que l'immense cours d'eau en question avait prises aux contrées qu'il avait parcourues. Tout le temps que ce torrent, qui sans doute avait plusieurs centaines de pieds de profondeur, roulait sur la terre ferme, sa rapidité devait être assez grande pour qu'il entraînât avec lui une agglomération considérable de matériaux, dont le frottement a nivelé et en quelque sorte poli, telle que nous la voyons

maintenant, la surface des régions submergées. Mais quand cette terrible masse mouvante, moitié liquide, moitié solide, atteignait la mer, l'eau d'elle-même se répandait de toutes parts, et le moteur impétueux se trouvant par cette raison cesser presque aussitôt d'agir, les matières pesantes ont dû tomber à fond. De leur entassement successif s'est formée Long-Island, comme un banc ou une barre se forme à l'embouchure d'une rivière. Seulement, dans ce cas, il est d'autant plus gigantesque, qu'un tel torrent passager et diluvien peut être imaginé incomparablement plus grand qu'aucun des fleuves permanens du globe.

J'ai été fort désappointé dans la dernière partie de mon voyage en Amérique de n'avoir pas pu découvrir les traces de cette inondation sur les monts Alleghany, où je pense qu'il doit pourtant s'en trouver; car je sais qu'il en existe dans diverses parties de la Pensylvanie et dans l'État de New-York qui sont au nord de ces monts. Les nobles chaînes dont je parle sont en effet toujours si complétement revêtues de forêts vierges aux endroits où la route les traverse, qu'il m'a été impossible d'apercevoir aucun des vestiges que j'y cherchais. J'espère néanmoins que les membres des nombreuses sociétés savantes qui s'élèvent dans diverses parties du Nouveau-Monde seront plus heureux que moi.

Route de New-York à Philadelphie. Institutions de cette ville. De la librairie en Amérique. Tombe de Franklin.

Le 28 novembre, à midi, nous quittâmes New-York sur un des magnifiques et commodes bateaux à vapeur du pays, et nous traversâmes le havre dans une direction presque méridionale. Nous voulions gagner Philadelphie; mais un coup d'œil jeté sur la carte montrera que, à moins de faire un grand détour, il est impossible d'accomplir tout le trajet par eau. Les paquebots remontent donc aussi loin qu'ils peuvent une petite rivière qu'on appelle *le Rariton*. Les passagers débarquent alors, et franchissent dans des diligences l'espace étroit qui s'étend jusqu'au bord de la Delaware. Là, s'embarquant de nouveau et favorisés par le courant, ils atteignent bientôt Philadelphie. Cette noble cité s'élève sur la rive droite de ce superbe *estuaire*, à l'extrémité de la pointe de terre basse qui est comprise entre le fleuve ci-dessus mentionné et le Schuylkill, à peu de distance de l'embouchure. Un tel triangle formé par deux cours d'eau est admirablement propre au site d'une grande ville. Parmi les nations de l'Orient, un pareil lieu est toujours regardé comme sacré, et prend le nom de *Sunqum;* mais, dans l'ouest, où les manières et les coutumes sont aussi différentes de celles de l'Inde que les longitudes, ces sortes de deltas ne sont prisés que

parce qu'ils offrent à la fois des facilités pour les rapports commerciaux avec l'intérieur et une communication avec la mer.

La surface de l'eau dans le havre, ou, mieux, dans la baie de New-York, que nous parcourûmes pendant la première partie de notre voyage, était aussi unie qu'un miroir. Il n'y avait pas le moindre vent, et l'air, quoique froid, ne l'était pas assez pour que nous ne pussions rester dehors. Aussi restâmes-nous sur le pont toute la matinée, tant était pittoresque le spectacle que nous offrait cette navigation intérieure entre Staten-Island à notre gauche et les côtes du New-Jersey à droite. Après que nous fûmes entrés dans le Rariton, notre route décrivit de fortes et nombreuses sinuosités à travers des oseraies et des marécages salés, tout remplis de meules de foin. Certaines parties de la rivière étaient couvertes d'une mince couche de glace, mais brisée en beaucoup d'endroits, tandis que, sur d'autres points, nous pouvions découvrir des myriades de cristaux qui commençaient à se former à la surface.

En dépit de tous les principes d'égalité qui règnent aux États-Unis, il y a dans les grands paquebots des places privilégiées où les divers voyageurs n'ont accès que pour leur argent. Une barrière de cette nature serait même inutile pour empêcher la confusion, si le voyage devait d'un bout à l'autre

s'accomplir par eau; car toujours, lorsque c'est au choix des personnes, celles qui se ressemblent, dit le proverbe, s'assemblent. Mais aux endroits où les bateaux s'arrêtent, et quand une douzaine ou deux de voitures s'élancent vers la rive, pouvant chacune contenir dix passagers, il pourrait bien arriver que toute distinction de rang devînt nulle, si l'on ne prenait des mesures pour conserver quelque classification parmi la compagnie. C'est pourquoi le capitaine, pendant la traversée, prend la liste de son monde, se promène dans les diverses parties de son bâtiment, et tâche de présumer d'après l'apparence des individus quels sont ceux qui vraisemblablement pourront être charmés de se trouver ensemble dans les voitures. Il indique alors aux différentes gens les numéros de celles où ils devront monter après le débarquement, et ainsi prévenu, vous montrez vos effets à un homme de l'équipage, qui avec de la craie y trace le numéro de votre voiture. Par ce moyen, on est sûr que les malles, les caisses, tous les bagages enfin ne quitteront pas leurs propriétaires, qui, de fait, ne sont guère traités autrement que s'ils étaient eux-mêmes des portemanteaux, et qui se trouvent passer du paquebot dans une diligence et de la diligence dans un autre paquebot, sans presque avoir à s'inquiéter de rien.

Le 30 nous atteignîmes Philadelphie, et dès le

soir du jour suivant, 1er décembre, j'acceptai la proposition qui me fut faite d'assister à une causerie entre les gens de lettres et de science les plus distingués de la ville. Ces assemblées, qu'on appelle *des réunions à la Westar,* du nom de leur fondateur qui était un célèbre médecin, se tiennent une fois la semaine chez les différens membres, tour à tour. Le rôle d'un voyageur en pareille circonstance, d'un Anglais surtout, est curieux, mais non facile à jouer; car, quoique ces messieurs soient remplis d'attention et d'obligeance, un étranger a, de leur part, un feu roulant de questions à soutenir, et pour y répondre avec sincérité, sans toutefois manquer en rien aux règles de la politesse, il lui faudrait souvent plus d'adresse que la nature ne lui en a départi. Quant à moi, du moins, je fus sans cesse étonné de l'inquiétude avec laquelle on me demandait mon opinion sur une foule de sujets insignifians. Ce qui encore m'amusait beaucoup, c'était de remarquer, lorsque j'étais assis dans un cercle de Philadelphiens, et qu'un d'eux s'emparait de la parole pour me prouver la supériorité des États-Unis sur le reste du monde, avec quelle promptitude les autres, comme des picadores espagnols dans un combat de taureau, s'empressaient de lancer un trait dans l'argumentation dès que le moindre point leur en paraissait faible. D'ordinaire encore le meilleur raisonnement leur semblait ne plus rien valoir

du tout, à l'instant où ils s'apercevaient que le moindre petit détail n'avait pas été mis à ma connaissance; quoique, quand cette légère omission était réparée, l'argument original demeurât aussi fort, et souvent plus fort qu'auparavant. A parler en général, je puis dire que, dans toute l'Amérique, on croit avoir suffisamment répondu aux objections que soulève un étranger, quelle que soit la nature de l'entretien, lorsqu'on lui a montré, ce qui est presque toujours possible, que la plus mince particularité avait été passée sous silence. Aussi la plupart des conversations ressemblent-elles à des chamailleries d'avocats, plutôt qu'à des discussions qui aient pour unique but la découverte de la vérité.

Le 3 nous parcourûmes les hospices et les écoles, qui, de même que dans toute l'Union, ne laissaient rien à désirer. Malheureusement je n'en dirai pas autant du Pénitentiaire : c'est néanmoins un bâtiment de vaste étendue, qui ne manque pas de beauté architecturale, et dont la construction, quoiqu'il ne puisse contenir que deux cent cinquante prisonniers, a coûté 500,000 dollars. Mais ce qui me semble blâmable, c'est le système de la discipline. J'ai décrit en détail celle de la prison de Sing-Sing; or on en a adopté à Philadelphie une essentiellement différente. Les détenus passent le jour et la nuit, soit qu'ils travaillent ou qu'ils ne travaillent pas,

dans la solitude la plus absolue. Toute la durée de leur détention, ils sont renfermés chacun, sans jamais voir personne que le geôlier et l'aumônier, dans des cellules larges de douze pieds sur huit et hautes de seize, qui ne sont éclairées que par une petite ouverture voisine du plafond. De chaque cachot toutefois dépend une petite cour dont le criminel a l'usage pendant certaines heures de la journée. Mais, la nuit, on ferme même l'ouverture dont j'ai parlé : alors il se trouve si complétement retranché du monde qu'il est privé de tout moyen d'appeler à son secours s'il tombe malade. Les avantages de l'autre méthode sur celle-ci sont immenses ; la première manque rarement d'atteindre le résultat qu'on s'est proposé par de tels établissemens, à savoir, la réforme des membres impurs de la société; la seconde, au contraire, n'a le plus souvent pour résultat que la folie ou le suicide; car quel bien peut-on attendre d'une paresse forcée entre quatre murs d'une prison, quand toute l'analogie de la vie ordinaire prouve que la fainéantise est la mère de chaque vice ? Ensuite, lors même qu'on assujettit ces détenus solitaires à un travail, le produit, faute de surveillance, doit en être beaucoup moins grand, et ne pas pouvoir, comme dans les établissemens de Sing-Sing et d'Auburn, subvenir à presque toute la dépense.

Le commerce de la librairie en Amérique ne res-

semble guère à celui du même genre en Europe, surtout en France, en Angleterre, en Allemagne. Par exemple, le libraire qui édite un livre est presque le seul qui le débite, n'accordant pas à ses confrères de remise qui leur permette de le débiter avec profit. Jamais les uns, par conséquent, ne cherchent ni ne reçoivent de souscriptions pour les autres. Puis, comme d'une part il n'y a que très peu d'auteurs nationaux, comme de l'autre les auteurs étrangers, à moins de résider aux États-Unis, n'ont aucun droit à réclamer sur la vente de leurs ouvrages, la presse travaille beaucoup plus pour réimprimer d'anciens livres que pour en publier de nouveaux. Enfin le nombre des exemplaires qu'ils vendront est le seul point que les imprimeurs semblent considérer; et le succès de leurs entreprises ne reposant jamais que sur le bon marché, la concurrence ne tend d'ordinaire qu'à l'abaissement des prix. C'est une explication suffisante de l'affreux papier, des misérables caractères et de l'ignoble reliure qui enlaidissent presque tous les livres réimprimés dans ce pays. A dire vrai, ils remplissent parfaitement l'usage qu'on leur destine : on les lit, puis on les jette de côté; ou, si on les conserve quelque temps, ils finissent toujours par s'en aller en pièces. Hormis dans les grandes villes, dans les hôtels des riches ou dans les institutions publiques, on ne voit nulle part rien qui ressemble à une biblio-

thèque. Sans doute il règne dans toute l'Amérique une rage de lecture pour les ouvrages d'un genre léger, pour les romans, par exemple; mais vous n'y rencontrez pas, que je sache, de bibliophiles, pas même de gens à qui l'idée vienne de réunir un petit choix de leurs auteurs favoris, pour dans la circonstance les avoir sous la main. Le fait est que la disposition de la plus grande partie des habitans à toujours être par monts et par vaux, leurs occupations qui ne sont presque jamais sédentaires, leurs habitudes de vie qui n'ont rien de calme ni de reposé, et diverses autres causes, tant domestiques que politiques, les mettent dans l'impossibilité de former des collections de livres. A quelque motif qu'il faille attribuer cette indifférence, peu de personnes paraissent même s'en soucier : un ouvrage se lit une fois, et c'est tout. La publication d'un livre ne dure jamais plusieurs mois, encore moins plusieurs années comme chez nous, mais au plus quelques semaines seulement. Aussi l'imprimeur le plus expéditif et le plus ingénieux à trouver moyen de baisser ses prix, encaisse-t-il les plus vastes bénéfices pendant que la curiosité publique est en haleine.

Mais si le nombre des bibliothèques particulières est petit, en revanche celui des bibliothèques publiques est considérable. En 1824, Philadelphie n'en comptait pas moins de seize qui renfermaient

un total de soixante-cinq mille volumes. La plus remarquable est sans contredit celle de la Société Philosophique américaine de cette ville. On y trouve la collection la plus complète qui existe des mémoires et publications de toutes les sociétés savantes du vieux monde. Cette bibliothèque judicieusement choisie contient en outre dans une salle particulière les catalogues exacts de toutes les autres bibliothèques d'Amérique; et ils sont rangés si méthodiquement, qu'en peu de minutes on peut savoir si tel livre se trouve ou ne se trouve pas dans le pays. Ce curieux expédient compense jusqu'à un certain point, pour quiconque s'occupe des lettres ou des sciences, le peu d'étendue de la plupart de ces établissemens, en les mettant à même de connaître au juste les richesses de toute la contrée.

Outre la Société Philosophique, Philadelphie a plusieurs autres corps savans, dont je dois dire que j'ai peu vu ailleurs d'institutions pareilles, enflammées d'un désir plus sincère d'augmenter le domaine de la science par amour d'elle-même. Les Philadelphiens, à dire vrai, paraissent avoir plus de loisir que les habitans d'aucune autre cité de l'Union: aussi se livrent-ils aux études scientifiques et littéraires avec plus de persévérance et de succès. Cette circonstance donne dans cette ville au tour des pensées et des conversations un caractère si

particulier, qu'il en distingue les citoyens de ceux du reste de l'Amérique.

On a dit que Philadelphie avait l'air quaker. Cette ville est effectivement fort remarquable par la régularité et la propreté qui distinguent la secte de ce nom. Mais ce n'est pas tout : elle possède aussi beaucoup de beautés, de même qu'il nous arrive souvent de découvrir une très jolie figure sous un très grave bonnet. Elle est située dans un vallon; mais telle est la variété de ses maisons, de ses églises et de ses autres édifices publics, qu'elle ne manque pas encore d'intérêt. Philadelphie, d'après le plan, ou, si on aime mieux, sur le papier, s'étend de la rive droite de la Delaware à la rive gauche du Schuylkill; mais à l'époque de mon voyage, le côté oriental, ou de la Delaware, était seul bâti. Les principales rues, qui sont perpendiculaires aux deux rivières, portent des noms d'arbres. Ainsi, il y a la rue du Châtaignier, la rue du Noyer, la rue du Pin, la rue de la Vigne. La seule exception qu'on ait faite à cette règle, l'a été en faveur de la magnifique avenue pavée, qui s'appelle *Market-Street*, ou *High-Street*, rue du Marché, ou Grande-Rue. Les autres rues, qui coupent les premières à angles droits, sont désignées par les numéros 1, 2, 3, 4, etc., qui déjà vont à quatorze, et qui continueront je présume jusqu'à ce que la ville atteigne le Schuylkill.

Le 13 nous fîmes un pèlerinage à la tombe de Franklin. C'est simplement une large dalle de marbre, posée à plat sur la terre, sans autre inscription que ces mots :

BENJAMIN et DEBORAH } FRANKLIN.

1790.

Personne qui ne connaisse l'épitaphe plaisante que ce grand homme s'était composée ; mais, aussi plein de bon goût que de bon sens, il comprit qu'après une vie comme la sienne, c'eût été faire une tache à sa réputation que de plaisanter au milieu des morts, et il demanda en mourant que la pierre qui couvrirait ses restes et ceux de sa femme ne portât que leurs noms et l'année de leur décès. Sans doute ses travaux littéraires, ses connaissances scientifiques et son indubitable patriotisme, sont sa meilleure recommandation au souvenir de la postérité : on aurait cependant pu croire qu'il eût dans son propre pays reçu la sépulture dans un lieu plus honorable que le coin obscur d'un obscur cimetière, où ses os reposent confondus avec ceux de mortels ordinaires, et où sa tombe déjà presque cachée sous les broussailles peut bientôt avoir tout-à-fait disparu. Une circonstance m'a d'ailleurs semblé frappante : on n'a point même laissé un sentier étroit qui conduisît à la pierre funéraire,

laquelle est située fort loin de la route; mais le fréquent passage des visiteurs couche les mauvaises herbes qui poussent si bien sur les cadavres, de sorte qu'on peut aisément y arriver sans guide.

Dans le courant de la matinée suivante, nous visitâmes encore diverses institutions publiques, les unes qui prospéraient déjà, les autres qui commençaient seulement, mais qui toutes indiquaient beaucoup d'ardeur pour le bien et de charité pratique. En ma qualité de marin, je parcourus surtout avec intérêt un asile pour les invalides de la marine. Après nous avoir montré la Banque des États-Unis, on nous mena voir l'appartement où la déclaration de l'indépendance américaine avait été signée plus d'un demi-siècle auparavant. Chacun connaît la gravure qui représente l'intérieur de cette salle. Un événement aussi mémorable dans l'histoire américaine que celui dont elle a été témoin aurait dû, on imagine, la rendre sacrée pour tous les citoyens du pays. Mais la vérité, la triste vérité, est qu'on ne vénère rien en Amérique à cause de son antiquité, ni même pour aucune cause que ce soit. Souvenirs historiques, grands services rendus à l'État, talens, savoir, rien n'obtient de la génération affairée d'aujourd'hui le moindre respect. Pour en revenir à la salle dont je parlais, on en a ôté toutes les riches boiseries, toutes les corniches, tous les décors, et à la place, à l'occasion de quelque fête

récente, on y avait élevé une charpente ignoble après avoir badigeonné les murs. Les Turcs qui brisèrent la frise du Parthénon pour en faire du mortier avaient du moins un but ; mais je n'ai jamais pu découvrir que les Américains aient eu une aussi bonne excuse pour défigurer la salle de leur indépendance.

Route de Philadelphie à Baltimore. Cette ville. Le Chesterfield américain. Système judiciaire des États-Unis.

Le 19 décembre nous quittâmes Philadelphie pour gagner Baltimore, et nous descendîmes la Delaware sur un rapide paquebot à vapeur, qui malgré de fréquentes haltes, quoique nous eussions la marée tout-à-fait contraire, ne parcourut pas moins de dix milles à l'heure. Les rives du fleuve sont extrêmement basses tout le long du chemin, jusqu'à Newcastle, petite ville à quarante milles au-dessous de Philadelphie; et comme la nature était alors revêtue de son manteau d'hiver, le paysage avait l'air froid et triste. Avant d'atteindre le quai, le capitaine, suivant l'usage, divisa ses passagers en escouades de dix personnes, dont neuf devaient trouver place dans l'intérieur des messageries, et la dixième partager le siége du cocher. Mais nous étions si nombreux à bord, que les diligences du service ordinaire ne purent contenir tout le monde, et que les entrepreneurs furent obligés d'envoyer

aux alentours chercher des chevaux. Cette opération nous retarda un peu, tandis que la rue du village se remplissait insensiblement du nombre nécessaire de voitures. On n'en laissa partir aucune, avant qu'elles n'eussent toutes reçu leur chargement complet de bagages et de voyageurs, ce qui nécessita de la part de ces derniers la plus admirable complaisance. Certes, le calme philosophique avec lequel ils se soumirent au péril de verser, tant on les entassait les uns sur les autres, est le courage le plus digne d'éloge que j'aie jamais vu en voyage. A peine prononçaient-ils le moindre mot : ils étaient, enfin, aussi doux, aussi insoucians que des moutons. Au bout d'environ trois quarts d'heure, quand toutes les diligences furent prêtes, le numéro 1 se mit en marche, le numéro 2 suivit, et ainsi des autres : vous auriez dit une caravane qui allait traverser un désert. Comme on nous avait sans cesse répété que cette partie de la route était la plus détestable des États-Unis, nous comptions sur une quantité plus qu'ordinaire de cahots et de secousses, mais nous fûmes agréablement désappointés; car, si la route n'était pas excellente, nous en avions parcouru de pires, et plût à Dieu que, par la suite, elle eût toujours été aussi bonne!

Nous parvînmes, long-temps après la nuit close, à Frenchtown, ville située sur le bord gauche de l'Elk. C'est une petite rivière qui se jette dans le

Chesapeake, le plus vaste de ces immenses estuaires ou baies qui caractérisent les côtes de l'Amérique. Nous pûmes reconnaître au grouillement de l'eau dans la chaudière de la machine à vapeur du paquebot qui nous attendait, et dans la haute colonne d'étincelles que le feu de bois des fourneaux lançait dans les airs, que tout était prêt pour notre départ immédiat. Nos voitures se rangèrent sur le quai au milieu d'une mer de boue, à travers laquelle il nous fallut nous frayer de notre mieux un passage jusqu'à la chaloupe. Nous n'aurions évité, certes, ni de nous mouiller ni de nous salir les pieds, si nous n'eussions recouru à une admirable espèce de chaussons, fort portée en Amérique, entièrement faite de gomme élastique, et sans couture. C'est en ce genre ce qu'on a jamais imaginé de mieux. Ces chaussures de dessus, qui se confectionnent sur la côte septentrionale de l'Amérique du sud, sont aussi légères que commodes au pied, en même temps qu'elles sont tout-à-fait imperméables. On sait du reste qu'elles commencent à s'introduire en Europe.

Lorsque nous eûmes enfin monté à bord, la presse y fut excessive : on avait à peine la place de se retourner; et quant à des siéges ou à des bancs, ils étaient tous occupés par d'heureux voyageurs qui s'étaient embarqués avant nous. Dans la cabine, où il faisait une chaleur étouffante, on trouvait un

bizarre spectacle. Tout à l'entour de l'appartement, sur des canapés, étaient assises les dames, tenant leurs sacs et leurs ridicules sur leurs genoux, et si foulées, si pressées, qu'elles ne pouvaient ni bouger, ni tourner la tête, ni échanger un mot avec leurs voisines, tandis qu'au milieu d'elles remuait, causait, criait une multitude d'hommes. A neuf heures, on servit le souper. Comme de coutume, ce repas ne dura qu'un instant, et les tables furent enlevées par trois ou quatre Nègres agiles, non pas domestiques, mais esclaves; car nous étions alors entrés dans cette vaste région des États-Unis où les travailleurs ne sont pas même libres de nom.

Au souper succéda une scène des plus divertissantes, le tirage au sort des hamacs, car il n'y en avait pas pour plus d'un tiers des passagers. Ce petit nombre fut encore réduit par suite d'un empiétement fait sur le dortoir des messieurs pour agrandir celui des dames. C'est effectivement une règle que nous avons toujours vu observer en Amérique, de ne jamais s'inquiéter du bien-être des hommes avant qu'on ait donné à toutes les femmes les plus grandes commodités possibles. Un nombre de billets égal à celui des seigneurs de la création que renfermait le paquebot, fut mis dans une boîte, et chacun d'eux, en même temps qu'il vint acquitter le prix de son passage, tira une carte. Si la carte ainsi tirée portait un numéro, c'était bon : elle servait de

titre à la prise de possession du hamac qui était marqué du chiffre correspondant; mais si elle était blanche, le pauvre voyageur à qui le sort l'envoyait ne pouvait que se coucher sur les armoires, sur les buffets, sur les tables, ou, comme on dit, chercher quelle était la planche la moins dure du pont et en faire son lit. Pendant tout le tirage régna la plus cordiale gaîté; mais, bien entendu, on huait sans miséricorde les malheureux qui amenaient les bulletins blancs. J'eus, pour moi, le bonheur d'en amener un noir, et j'étais si las que je ne pus retenir un cri de joie en le voyant. Mais, joie inutile! notre dortoir était tellement infecté de l'odeur du tabac et de l'eau-de-vie, tellement plein de fumée, car il y avait au milieu un gros poêle en fonte tout rouge, surtout tellement bruyant, car les passagers sans hamacs ne cessèrent de remuer et de causer, pour ne rien dire du bruit de la machine et des cris continuels de l'équipage, que je ne fermai pas l'œil de la nuit.

Nous arrivâmes à Baltimore dans la journée du 20, et nous établîmes notre quartier dans un des plus vastes hôtels que j'eusse jamais vus. Nous pûmes y avoir, non pas une simple chambre à coucher, comme cela nous était arrivé souvent, mais un appartement presque complet. Nous obtînmes aussi, moyennant quelques schellings de plus, la permission de manger seuls, avantage qui ne peut s'a-

cheter en Amérique que rarement, jamais hors des grandes villes, je puis le dire, et là même, d'ordinaire, avec plus de peine que de plaisir. Mais à Baltimore, au prix de sept dollars (une quarantaine de francs par jour), nous n'eûmes à nous plaindre de rien, excepté du service, encore eût-il été excellent, si Caton, le malheureux nègre qui nous servait, n'avait pas été, nous disait-il, obligé de servir aussi une douzaine d'autres chambrées. Nous n'avions donc qu'une chance sur douze de le voir répondre tout de suite à l'appel de notre sonnette. A Philadelphie (j'aurais dû le mentionner plus haut) notre résidence dans une pension bourgeoise avait été parfaitement agréable à tous égards, sinon qu'il fallait prendre ses repas à une table commune et à des heures fixes. On déjeunait à huit heures et demie, on dînait à trois, on prenait le thé à six, et on soupait à neuf ou dix. Il ne nous en avait coûté que cinq dollars par jour, presque un tiers de moins qu'à Baltimore.

Les lettres de recommandation que nous avions apportées pour les principaux habitans de cette ville nous eurent bientôt introduits au sein de la meilleure et de la plus élégante société. Pour ma part, je fus extraordinairement charmé de m'apercevoir que ce n'était pas la coutume des Baltimoriens d'étourdir les oreilles de leurs hôtes à force de louer leurs établissemens, leur cité, leur baie,

leur liberté, leur intelligence et tout le reste. Au contraire, ils ne se donnaient que des éloges modérés, raisonnables et justes. Je m'estimai aussi fort heureux d'apprendre qu'ils n'avaient guère de curiosités à nous montrer ; car, l'avouerai-je ? les voyageurs se dégoûtent à la fin comme toutes les autres espèces de gens, et j'étais si complétement rassasié de prisons, d'écoles et d'hôpitaux, après tout ce que j'avais vu en ce genre à Boston, à New-York et à Philadelphie, qu'il était en vérité fort agréable de se trouver parmi des gens qui laissaient à leurs institutions le soin de se vanter elles-mêmes, ou qui ne reprochaient pas sans cesse aux étrangers de fermer à dessein les yeux sur les beautés de leur ville, lorsque cependant, pour les connaître, ils ne se refusaient à aucune fatigue ni de corps ni d'esprit.

Baltimore, cependant, renfermait à cette époque une des plus grandes merveilles de l'Union, un des hommes les plus remarquables que j'eusse jamais rencontrés, M. Charles Carroll de Carrollton, vieillard de quatre-vingt-un ans, le seul qui survécût de ces hardis patriotes dont la signature se trouve au bas de la déclaration de l'indépendance américaine. Je lui ai entendu dire que Baltimore, qui compte aujourd'hui soixante-dix mille âmes, avait, à sa souvenance, été un hameau de sept maisons. Mais depuis quelques années, par suite d'événe-

mens sur lesquels, j'en ai peur, les habitans n'ont aucune influence, cette ville est demeurée stationnaire. Pendant la longue période de guerre qui a désolé l'Europe au XIX^e^ siècle, elle a fleuri, comme quelques autres en Amérique, sous le pavillon neutre. C'était aussi une place de beaucoup plus grande importance avant que le canal de New-York eût monopolisé presque entièrement l'exportation des produits de l'intérieur, dont le port de Baltimore et l'industrie de ses citoyens avaient si long-temps retiré tant de profit. La paix de 1815, qui dès lors a permis d'appliquer à la concurrence commerciale toutes les ressources et continentales et anglaises, a insensiblement diminué la prospérité de Baltimore, de Boston, de Philadelphie et de beaucoup d'autres villes américaines qui ne peuvent pas se vanter de posséder, comme New-York, des avantages locaux tels qu'ils semblent devoir indéfiniment se développer en dépit de toutes circonstances politiques. La principale cause de la décadence, ou du moins de la stagnation de Baltimore, n'est donc pas le changement seul des circonstances qui ont résulté de la paix générale, mais aussi la réunion de plus grandes facilités commerciales qu'on trouve dans les grands ports de New-York et de la Nouvelle-Orléans. Le havre de New-York ne cesse jamais, on peut le dire, d'être accessible aux navires de commerce, tandis que le

climat est presque toujours salubre. Il correspond encore, pendant une grande partie de l'année, avec les États de l'intérieur et les lacs du Canada, par des fleuves et des canaux nombreux qui jusqu'à présent n'ont nulle part de rivaux sur le continent. Dans le sud aussi, la navigation, par le moyen de la vapeur sur le Mississipi, sur l'Ohio, sur le Missouri et sur cinquante autres rivières gigantesques, a rendu les relations avec la Nouvelle-Orléans si promptes et si économiques, que, en dépit de son pernicieux climat, les produits de l'intérieur trouveront sans doute toujours dans cette ville la place de dépôt la plus avantageuse.

Il ne manque toutefois pas de projets pour rétablir l'équilibre en faveur de Philadelphie et de Baltimore, et rendre à ces villes une portion des profits qu'elles faisaient seules autrefois, lorsqu'elles jouissaient du privilége d'approvisionner l'ouest de marchandises européennes et d'exporter ses productions indigènes : on y parviendra, espère-t-on, au moyen d'un chemin de fer de Baltimore à la Chesapeake, et d'un canal de Philadelphie à la Delaware, qui tous deux franchiront les monts Alleghanis et couperont l'Ohio. Mais tels sont les obstacles naturels qui empêchent toute communication directe entre la région occidentale et les côtes, que, quand même on pourrait construire, sans dépenser des sommes énormes, le canal et le

chemin en question, leurs revenus suffiraient à peine, je crois, à leur entretien.

Un jour que je me promenais dans les rues de Baltimore, j'avisai, dans la montre d'une boutique de libraire, un volume intitulé *Le Chesterfield américain*, et je l'achetai. C'était un abrégé des lettres si connues de lord Chesterfield à son petit-fils, mais avec des changemens et additions qui s'adressaient spécialement à la jeunesse des États-Unis, par un membre du barreau philadelphien. J'en vais citer quelques passages, où l'auteur national adresse à ses jeunes compatriotes certains reproches que je n'eusse pas osé leur adresser moi-même. « Si un Américain, dit-il, voyageait en Europe, et qu'on le vît mâcher du tabac, peu importeraient et sa mise et ses lettres de recommandation, on le prendrait aussitôt pour un ouvrier mal élevé, ou tout au plus pour un capitaine de vaisseau marchand. Lorsque les Européens fument, c'est par occasion, par boutade, par genre; mais on ne rencontre jamais chez eux, que parmi les artisans de la dernière classe, des gens qui chiquent. En effet, la coutume de chiquer mène à la dégoûtante et abominable habitude de cracher dans le feu ou sur le plancher. Aussi, aux États-Unis, nul appartement, quelle qu'en soit la propreté, nul tapis, quels qu'en soient l'élégance et le prix, nulle garniture de cheminée, quel qu'en soit l'éclat, rien, pas même les édifices consacrés

au culte, ne sont à l'abri de cette ignoble souillure.

« Il y a une autre habitude particulière aux États-Unis, et dont quelques femmes même, qui ne craignent pas de prendre le titre de dames, ne sont pas exemptes : c'est celle de s'étendre sur le dos de sa chaise et de s'y balancer sur les pieds de derrière. Cette espèce de plaisir est si favorite aux Américains, qu'on voit souvent les juges en plein tribunal et les législateurs en pleine séance, qui, pour se la donner, mettent le genou sur la table du conseil et sur leurs pupitres. On ose même se laisser aller à cette indécente posture, jusque dans la maison de Dieu !

« Une autre violation du décorum, c'est d'allonger le bras jusqu'au milieu de la table, ou de l'étendre par-devant trois ou quatre de ses voisins pour se servir d'un mets; c'est surtout de découper avec son propre couteau et sa propre fourchette, à moins, ce qui arrive aussi, qu'on n'y soit forcé par la négligence de la maîtresse de maison qui ne veille point à ce qu'il ne manque rien au couvert. »

Je n'ai pas encore parlé de la plus importante des branches de tout gouvernement, qui est sans contredit le pouvoir judiciaire ; mais je vais réparer ici cette omission. Ainsi qu'on l'a vu, l'administration générale des États-Unis, en ce qui concerne les deux autres pouvoirs, l'exécutif et le législatif, que le président et le congrès représen-

tent, est tout-à-fait distincte de l'administration particulière des États : de même, outre les juridictions respectives, il y a une juridiction commune à toute l'Union, ou fédérale, comme on l'appelle, en un mot une cour suprême, dont le siége, comme celui des deux autres pouvoirs, est la ville de Washington. Elle y tient une session annuelle; et, de plus, ses membres font des tournées dans les États pour y juger les causes qui ressortissent à sa seule compétence. Les juges de cette cour suprême sont nommés par le président et par le sénat : ils gardent leurs charges toute leur vie, à moins qu'ils ne méritent d'être destitués pour cause de prévarication; mais toujours ne les quittent-ils pas, comme dans plusieurs tribunaux particuliers, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge. Ils reçoivent aussi, pour leurs services un traitement, ou, selon l'expression d'usage une *indemnité*, qu'on ne peut réduire sous aucun prétexte tant qu'ils conservent leurs fonctions.

Ces juges souverains connaissent de toutes les infractions à la constitution, aux lois et aux traités des États-Unis; de toutes les contestations légales qui touchent les ambassadeurs, les ministres et les consuls; de tous les différens qui concernent la marine du gouvernement; de tous les procès où l'Union est partie; de tous ceux entre deux États ou entre un plus grand nombre; de tous ceux entre

un État, lorsqu'il est demandeur, et les citoyens d'un autre État ou des étrangers ; de tous ceux entre des citoyens de différens États, entre les citoyens d'un même État, entre un État ou les citoyens d'icelui et des puissances étrangères ; enfin entre des Américains et des étrangers. Tout litige qui ne peut être classé sous aucun des chefs énoncés ci-dessus, rentre dans la juridiction des tribunaux de chaque État.

La cour suprême se compose d'un président et de six juges. Elle tient, comme je l'ai dit, une session annuelle au siége du gouvernement. En outre, l'Union est divisée en sept circuits judiciaires ; et dans chaque district de ces circuits, un des membres de la cour suprême tient deux fois par an tribunal, assisté du juge particulier de ce même district. Ces tribunaux inférieurs sont investis de certains pouvoirs analogues à ceux de la cour suprême de Washington, et ils en exercent quelques uns concurremment avec les cours des divers États, quelques autres par compétence exclusive : par exemple, ils ont seuls le privilége de connaître des procès entre citoyens dont le point litigieux concerne la marine, et de la validité des saisies faites en haute mer pour contravention aux règlemens de douane, de navigation et de commerce qui régissent les États-Unis.

La cour suprême est virtuellement l'interprète

de la constitution écrite, puisqu'à elle appartient de décider, en cas de conteste, quel est le véritable sens de ce document. Besoin n'est pas de dire que d'innombrables disputes se sont élevées, quant à l'étendue de ces pouvoirs, entre les divers États et la cour suprême.

Chaque État de l'Union a une administration séparée de la justice, qui se compose d'une cour suprême et de plusieurs tribunaux inférieurs. Dans certains États ces tribunaux sont fort nombreux. Pour les cours des États-Unis, les juges, comme je l'ai mentionné plus haut, sont nommés par le président, sous l'approbation du sénat. Dans les divers États, on suit pour leur nomination des méthodes diverses. Ainsi, il y en a quatre où c'est le gouverneur et le conseil qui les nomment, cinq où c'est le gouverneur seul, un où c'est le gouverneur et le sénat, et huit où ils sont élus par la magistrature. Dans tous ces dix-huit cas, les juges restent en charge leur vie durant, à moins qu'ils ne déméritent. Dans deux États, ils sont élus annuellement par la législature, et dans deux autres pour sept ans. Il y en a un, où le gouverneur les nomme pour ce même nombre d'années; il y en a un autre, celui de Géorgie, où c'est la masse des citoyens qui élit les membres de la cour suprême pour trois ans, et, pour une seule année, ceux des tribunaux secondaires. Les juges peuvent, dans la

plupart des États, être accusés, jugés selon les lois, condamnés et cassés; mais dans quelques-uns ils peuvent être destitués sans procès par le gouverneur ou par une adresse signée des deux-tiers de la magistrature. Dans un des États, aucun juge ne peut siéger au-delà de soixante ans; dans deux, l'âge de la retraite est soixante-cinq ans; dans trois, soixante-dix. Dans les dix-sept autres, l'âge ne devient jamais un motif d'incapacité.

Le mode généralement populaire de ces nominations, joint à d'autres circonstances inhérentes à la nature même d'une démocratie, nuit beaucoup à l'indépendance des tribunaux américains. Un mal non moins grand, je crois, c'est la mise en pratique dans toute l'étendue de l'Union, de ce principe *radical* « qu'il faut que chacun trouve la justice à sa porte. » De là, une innombrable multitude de tribunaux, et un extrême abaissement des frais de procédure, qui, j'ose le dire, sont de véritables plaies pour le pays. Prenons pour exemple l'État de Pensylvanie, car il est éminemment démocratique, et on l'a appelé par excellence *la clef de voûte de la république*. Eh bien! on y a aboli presque toutes les formalités légales : point de timbre, point de plaidoiries, à proprement parler, de sorte que presque personne n'est assez pauvre pour ne pas pouvoir intenter des procès. Il en résulte de continuelles chicanes depuis le matin jusqu'au soir.

Les hommes de loi, autre conséquence forcée, abondent de toutes parts, et il n'est pas de village renfermant deux ou trois cents âmes, qui ne compte deux ou trois légistes de cette sorte. Nul individu, quelles que soient sa position et sa conduite, n'est à l'abri des assignations : domestiques, laboureurs, tout le monde en un mot, à la première occasion, court chez le premier jurisconsulte ou chez le juge de paix voisin, et fait lancer un exploit. Dès lors plus de compromis, plus d'arrangement possible : il faut que la loi décide. La vie des gens qui ont de l'aisance devient ainsi fort ennuyeuse; et les pauvres, entraînés par l'espoir du gain, par la contagion de l'esprit chicanier, ou par la vengeance, ne songent guère à employer leur temps d'une manière qui leur soit plus profitable à eux-mêmes ou à la société; mais généralement ils finissent par perdre et leurs procès et leur chétive fortune. Les honoraires des hommes de loi sont sans doute fixés à bon prix; mais la passion de la chicane, quand on s'y abandonne une fois, vous enserre tellement corps et âme, que ces malheureuses victimes de la justice à bon marché s'arrêtent rarement tant qu'il leur reste encore un dollar.

L'application du principe énoncé plus haut, qu'il faut que chacun trouve justice à sa porte, entraîne après soi les plus funestes effets. C'est nécessiter sans cesse l'établissement de nouvelles cours; c'est

donner naissance à des essaims de jurisconsultes et à des nuées de plaideurs. Ainsi donc, dès que la population s'augmente sur un point, et qu'il paraît trop dur de s'en aller à vingt ou trente milles pour avoir le plaisir de plaider, vite on obtient la création d'un nouvel arrondissement judiciaire, et les juges, les huissiers, les avocats arrivent au premier signal. Or, je le demande, comment est-il possible, dans une société dont les matériaux sont encore aussi mal joints, et parmi une population aussi remuante, aussi vagabonde que celle d'Amérique, de trouver assez d'hommes de poids et de talent pour remplir toutes les fonctions judiciaires ?

Je n'ai pu parvenir à me procurer le nombre exact des juges aux États-Unis, mais assurément il est énorme. Ma surprise fut extrême d'apprendre que dans la Pensylvanie seule il y a plus de cent tribunaux jugeant avec l'intervention du jury, et en outre trois ou quatre mille juges de paix qui connaissent de tous les procès où la somme en litige ne dépasse pas une centaine de dollars. Donc, les individus qui administrent la justice en Amérique forment probablement un corps plus nombreux que l'armée et la marine; et, au total, je soupçonne qu'il en coûte beaucoup plus cher de plaider dans ce pays que dans tout autre du monde. En tout cas, il ne saurait y avoir la moindre compensation, pour l'insatiable esprit de chicane, qui, de même

que la rage d'élections, tient perpétuellement les citoyens en haleine d'un bout à l'autre de la contrée.

Les traitemens des juges, en conséquence de leur grand nombre, sont nécessairement si petits, que nul jurisconsulte de mérite ne peut consentir à entrer dans la magistrature. Chaque jour, des avocats, qui sous toute espèce de rapports, honoreraient les fauteuils judiciaires, refusent de s'y asseoir, trouvant beaucoup plus de profit à défendre les droits de leurs cliens. C'est encore une raison qui empêche, comme on le voit, que les plus hautes charges de la justice soient remplies par des hommes d'un véritable mérite.

Une particularité fort curieuse du système judiciaire en Amérique, c'est que dans beaucoup d'États, entre autres dans la Pensylvanie, les tribunaux se composent de trois personnes : un président, qui connaît la jurisprudence, et deux juges conseillers, qui n'y connaissent absolument rien. Ces derniers sont pris dans l'arrondissement où ils résident et où ils doivent siéger. En général, ce sont des laboureurs dans le sens propre du mot, c'est-à-dire des gens qui mènent eux-mêmes la charrue. Il est rare, m'a-t-on dit, qu'ils desserrent jamais les dents. On a adopté ce singulier système parce que le peuple a cru qu'il était nécessaire d'introduire dans les tribunaux deux personnes tirées de son sein, qui

contrôlassent le président, ou comme on l'appelle, le juge légal.

Il y a appel des cours inférieures à la cour suprême; et comme dans ce cas, de même que dans toute autre partie de la procédure, les frais sont très minimes, on ne manque presque jamais d'en appeler, pour peu que l'affaire soit importante. La loi oblige le juge à poser au jury toutes les questions que chacune des parties licitantes peut désirer. Chacune insiste quelquefois pour qu'il en pose vingt ou trente. On appelle alors de certaines réponses; et c'est une source intarissable de délais, de chicanes nouvelles.

Dans quelques États il existe une chancellerie régulière et distincte des cours de justice; dans quelques autres, comme en Pensylvanie, les deux juridictions sont confondues, et alors les juges ont droit de casser les mariages pour causes légales. En des cas extraordinaires, les divorces, qui dans certains États sont fort fréquens, peuvent être prononcés par les législatures.

La circonstance, déjà mentionnée, que la cour suprême de chaque État jouit du privilége de déclarer inconstitutionnels et par conséquent nuls les actes de sa législature particulière, et que la cour suprême des États-Unis peut de même invalider ceux non-seulement de la législature d'un État, mais encore du congrès ou de la justice fédérale, est

une particularité du système américain tout-à-fait digne d'attention; car c'est, je crois, le seul exemple d'un pays où la justice soit placée au-dessus de chaque autre branche du gouvernement. La cour suprême des États-Unis a déjà, dans l'exercice de ses fonctions, invalidé souvent des actes de divers États; mais jusqu'à présent elle n'a jamais, que je sache, usé de son droit à l'égard d'aucune mesure émanée du gouvernement général.

Arrivée à Washington, capitale des États-Unis. Description de cette ville. Visite au président. Détails sur les discussions du congrès; longs débats à propos d'un tableau. Vente d'esclaves à l'enchère.

Nous quittâmes Baltimore le 29 décembre, pour nous rendre à Washington. Il restait encore assez de jour quand nous y arrivâmes, pour que nous pussions faire connaissance avec cette singulière capitale, qui est tellement éparpillée, si l'on peut parler de la sorte, qu'elle n'offre à l'œil presque aucun des aspects ordinaires d'une ville. Çà et là vous apercevez des rangées de bâtimens contigus, mais les maisons en général sont détachées les unes des autres. Les rues, dans les quartiers où il y a des rues, ont une largeur si démesurée, que le côté de droite, par exemple, ne semble pas avoir le moindre rapport avec celui de gauche. Enfin, à considérer l'ensemble, on dirait, pour me servir de la comparaison pittoresque d'un Américain de mes amis,

qu'un immense géant a répandu au hasard sur la terre la boîte de joujous d'un de ses enfans. Sur le papier, toute cette irrégularité disparaît et se réduit à de majestueuses avenues, longues d'un mille, qui toutes partent du Capitole, vaste édifice en pierres de taille avantageusement situé sur une éminence, et qui vont aboutir soit à l'hôtel de la Présidence, soit aux divers bureaux de l'administration.

Washington repose sur la rive gauche du Potomac, qui peut y recevoir de gros navires, et dans ce qu'on appelle le district de Columbia. C'est une portion du territoire de tous les États de l'Union, et qui a été, de commun accord, appropriée à l'emplacement d'une métropole et à la résidence du gouvernement général. Cet espace renferme cent milles carrés, et beaucoup de gens du pays croient qu'il viendra un temps où leur capitale en couvrira la superficie entière. Washington présente de si nombreux attraits aux étrangers, que nous y demeurâmes plus d'un mois. La société y est fort agréable, fort intéressante sous beaucoup de rapports, en ce qu'elle se compose de personnes qui appartiennent à toutes les parties de l'Union, et, puis-je ajouter, à toutes les contrées de l'Europe, car le corps diplomatique forme une certaine masse parmi une population qui ne s'élève encore qu'à douze mille âmes. On nous témoigna la même bien-

veillance, la même hospitalité que partout ailleurs; et comme il est d'usage qu'on se réunisse toujours de bonne heure le soir, il nous fut possible d'aller souvent en compagnie sans trop nous fatiguer, quoique la petitesse des appartemens rendît quelquefois la chaleur et la foule assez insupportables.

Le 1^er^ janvier 1828, il y eut réception chez le président, et nous fûmes admis au nombre des visiteurs qui allèrent lui porter leurs hommages. Néanmoins c'est au 4 juillet seulement, au grand anniversaire de l'indépendance américaine, que les membres du congrès, la cour suprême, les tribunaux et les autres fonctionnaires publics, sont tenus de se rendre près de lui, et qu'il est lui-même obligé de les recevoir. Au nouvel an, c'est moins affaire de cérémonie que de politesse, c'est moins le chef de la république que l'homme à qui l'on rend visite: aussi jouit-il, comme un simple particulier, du privilége de défendre sa porte aux individus qui ne lui plaisent pas. C'est pourquoi nous trouvâmes chez M. Adams un cercle vraiment choisi. Outre le plaisir que nous eûmes à le voir lui-même, à l'entendre, à lui parler, il nous présenta à beaucoup d'officiers illustres, tant de l'armée que de la marine, et à plusieurs personnes que nous étions curieux de connaître. Il reçut son monde dans deux salons magnifiquement décorés, qui communiquaient avec une salle de bal d'une grandeur con-

venable, mais où je fus surpris de ne voir ni meubles ni tentures d'aucune espèce : non, le plâtre des murs n'était pas même recouvert d'une couche de peinture. Il y avait dans cette pièce une simplicité républicaine poussée à un excès auquel je ne m'attendais pas, après avoir vu dans les salons tant de luxe et d'élégance. Prenant des informations à ce sujet, j'appris que, quoiqu'un congrès eût voté des fonds, une somme de 25,000 dollars, c'est-à-dire plus de 100,000 francs, pour achever la décoration de l'hôtel de la Présidence, le congrès suivant, qui comme de coutume n'était presque composé que de nouveaux membres fraîchement arrivés des bois, demanda à quoi bon servait de tant dépenser l'argent du public, lorsqu'on pouvait aussi bien, sinon mieux, danser dans la pièce vide que si elle était encombrée de meubles. A tout événement, et quelle que soit la cause, le fait annonce un tel degré d'économie, que la plupart des Américains avec qui j'en causai le critiquaient sans hésitation, comme par trop parcimonieux, et, toute chose considérée, comme injure à l'amour-propre national dans un lieu que les étrangers fréquentaient plus qu'aucun autre.

Les journaux, cependant, rendaient si souvent compte de discussions qui avaient lieu au sein du congrès sur l'extravagance avec laquelle le président avait meublé son hôtel, et principalement sur

cette circonstance monstrueuse, qu'il avait osé, entre autres meubles, y placer un billard, que je cherchai curieusement des yeux ce terrible engin de vice. Il vous paraît, n'est-ce pas, bien innocent, bien insignifiant? Pourtant il jouait un fameux rôle dans la grande affaire de l'élection présidentielle dont le moment approchait, et qui déjà semblait mettre toutes les têtes sens dessus dessous. J'ai moi-même entendu plus d'une fois, au sénat et à la chambre des représentans, parler sérieusement de ce billard, comme, en quelque sorte, d'un chef d'accusation contre M. Adams, le président d'alors. Les feuilles publiques, qui ne voulaient pas qu'on le réélût, s'en faisaient aussi une arme contre lui. « Nous ne pouvons, disaient-elles chaque jour, recommander aux électeurs de conserver le fauteuil de la présidence au citoyen qui l'occupe actuellement, car, pour amuser les membres de sa famille et ses visiteurs, il a, dans sa demeure de chef de la république, introduit... un billard!! C'est ainsi qu'il offre des appâts à l'attrayante passion du jeu, qu'il s'éloigne de la simplicité des mœurs républicaines, qu'il imite l'étiquette de la cour des rois, et qu'il donne aux jeunes gens de notre pays un mauvais exemple qu'on ne saurait, selon nous, trop sévèrement blâmer. » Ces blâmes nous paraissent comiques, et je pense que les Américains raisonnables doivent aussi les trouver tels. Il faut néanmoins l'avouer, beaucoup

de personnes sensées dans ce pays ne comprennent nullement que les manières puissent, sans cesser d'être simples, attester l'élégance et le bon goût.

Mon principal motif, en m'arrangeant pour visiter Washington à cette époque, était d'y suivre les débats des deux chambres, dont partout on m'avait vanté l'intérêt. Je me rendis donc presque tous les jours, pendant plus d'un mois, au Capitole, pour assister aux séances, soit du sénat, soit de la chambre des représentans, soit encore de la cour suprême, qui sont réunis dans le même édifice. C'est un immense et beau bâtiment, quoique, selon certaines personnes, il soit défiguré par trois dômes plats qui le surmontent, et qui ne sont pas en harmonie avec le reste de l'architecture. Pour moi, l'ensemble m'a paru d'un bon effet. Sous le dôme du milieu est un haut vestibule, qu'on appelle *la Rotonde*, et que décorent des peintures colossales par Trumball, l'artiste le plus célèbre des États-Unis. Dans ce vestibule donne un escalier qui mène à la bibliothèque du congrès, qui est disposée avec autant d'ordre que d'élégance. La pierre dont la capitale est construite convient merveilleusement à un édifice de ce genre, car elle a un gros grain et une légère nuance de jaune qui n'est nullement désagréable. Mais, par une étrange perversité de goût, dont je n'ai pu savoir à qui le public était redevable, on a badigeonné de haut en bas ce noble bâtiment!

Or comme il est situé sur une éminence, l'effet de la pluie pendant les violentes tempêtes qui soufflent l'hiver, joint aux brûlantes chaleurs de l'été, est d'enlever cette croûte de peinture en un si grand nombre d'endroits, que la pauvre façade présente un aspect tout-à-fait piteux.

La chambre des représentans est une splendide salle semi-circulaire, large de quatre-vingt-seize pieds, et haute de quarante. Autour de la circonférence sont placées quatorze colonnes de marbre qui montent jusqu'à la voûte, et qui toutes sont élégamment attachées au-dessus de la corniche par des draperies de damas rouge. La tribune publique, qui est élevée d'une vingtaine de pieds au-dessus du plancher de la salle, se prolonge sur tout le demi-cercle derrière ces colonnes. Au centre, en face, est le siége du président, d'où partent comme autant de rayons, de la circonférence, sept passages qui permettent aux représentans de gagner leurs places et de monter ou de descendre lorsqu'ils ont à communiquer les uns avec les autres. Ils sont assis par rangs concentriques, et, bien entendu, tournés vers le président. Chaque membre a un bon et commode fauteuil bien rembourré, outre un pupitre muni de tout ce qu'il faut pour écrire, papier, plumes, encre, et d'un tiroir dont il garde la clef. Le seul inconvénient, mais d'une nature majeure, est que, dans cette salle magnifique, ou, à parler plus pro-

prement, dans cet amphithéâtre, on entend fort mal. Si c'était un théâtre véritable, que les spectateurs fussent placés où les membres le sont, et que les acteurs leur parlassent du corridor ou espace libre qui reste derrière le bureau du président, et qui s'étend tout le long du diamètre du demi-cercle, j'ose dire que le public entendrait fort bien; car toutes les fois que le président s'adressait à l'assemblée, ses paroles parvenaient très distinctement aux oreilles de tous les membres. Au contraire, ceux-ci, comme il n'y a point de tribune, et que chacun parle de sa place, ne se faisaient entendre que difficilement de leurs collégues. Je ne cachai pas à l'un d'eux combien cet inconvénient me paraissait grave. « Que voulez-vous, me répliqua-t-il, on a une fois en Amérique sacrifié l'utilité à la beauté; mais, convenez-en, ce n'est pas un défaut qu'il faille souvent reprocher aux habitans de ce pays. » La salle d'assemblée du sénat ressemble, pour la forme, à celle des représentans; seulement, comme il ne se compose que de quarante-huit membres, on comprendra qu'elle doit être moins vaste.

La plus parfaite dignité règne toujours dans le congrès. Point d'applaudissemens, point de murmures, point de cris d'aucune espèce! On laisse chaque membre parler aussi long-temps qu'il lui plaît, sans l'interrompre. Mais je ne peux dire qu'on l'écoute avec autant d'attention que de pa-

tience; car, outre que la voûte est beaucoup trop sonore, et que la voix se perd dans les intervalles des colonnes, beaucoup d'autres causes produisent au sein de l'assemblée un tumulte continuel, où se noie à peu près tout ce qu'on dit. Tant que ce n'est pas un orateur du premier mérite qui tient la parole, les membres, au lieu de prêter l'oreille à son discours, causent les uns avec les autres, font leur correspondance, frappent avec la main sur la page qu'ils viennent d'écrire pour en faire tomber la poussière dont ils l'ont saupoudrée, feuillettent et remuent l'innombrable multitude de journaux qui inondent la chambre, ouvrent et ferment avec bruit leurs tiroirs, montent ou descendent les avenues qui divisent les rangées des siéges, et donnent, à chaque pas, des coups de pied dans les rapports de leurs commissions, dans les enveloppes de lettres, et les mille autres chiffons de papier qui jonchent le parquet. Sans cesse on voit cinq ou six jeunes et agiles garçons de salle qui voltigent, distribuant des monceaux d'imprimés, ou portant des billets, soit au président, soit d'un membre à un autre. Toutes les fois que quelqu'un se lève pour parler, et qu'il y a lieu de croire, d'après ses habitudes connues ou sa conviction intérieure, qu'il parlera longuement, un de ces petits Mercures court chercher un verre d'eau qu'il dépose sur le pupitre de l'orateur. Un large passage règne au bas de la

colonnade, et entre les colonnes sont d'excellens canapés sur lesquels les membres eux-mêmes, ou bien les étrangers à qui le président en accorde la permission, peuvent s'étendre à leur aise. Ces places sont formellement interdites aux dames, qui n'ont accès que dans la tribune. Mais, quand j'étais seul, je me trouvais encore mieux placé derrière le fauteuil du président, parmi les membres du corps diplomatique. C'est aussi de ce côté que les journalistes ont établi leur bureau.

A toutes les séances du congrès auxquelles j'assistai, rien ne me frappa tant que le mode décousu des discussions, et surtout que le style lâche et ampoulé des discours, qui d'ordinaire ne traitaient pas long-temps le sujet du débat, mais s'en allaient attaquer des questions qui n'y avaient pas le moindre rapport. Les orateurs, au lieu de marcher droit au but avec la logique, mettaient la bride sur le cou à leur imagination, faisaient ce qu'on appelle des frais d'éloquence, et débitaient un déluge de maximes morales et de lieux communs, dont presque tous n'auraient eu garde d'entremêler leur conversation ordinaire. Rien vraiment de plus puéril que leurs efforts pour tourner de belles périodes vides de sens, pour prononcer, sans jamais conclure, une suite de mots retentissans! J'étais à chaque minute ébahi et presque tenté de rire, quand, après de longues fanfares, après de longs préparatifs, arri-

vait quelque vieille vérité bien connue qui avait été depuis long-temps admise dans l'Ancien-Monde, et que même dans le Nouveau personne ne songeait à contester. Donc, principes généraux, préceptes rebattus, assurances d'intentions honnêtes, déclarations d'indépendance nationale et individuelle, brillante exclamation à propos de la grandeur toujours croissante de leur patrie, qui faisait contraste avec la décadence de l'Europe : tel était invariablement le fond de tous les discours. Or, lorsqu'ils prétendaient à avoir une portée plus profonde, lorsque, à l'occasion du sujet le moins intéressant, ils allaient par une voie indirecte agiter quelque question de parti, comme celle de l'élection présidentielle, il était absolument impossible à un étranger de les suivre dans leurs détours, et de comprendre leurs allusions continuelles sans le secours d'un interprète.

Il m'arriva naturellement de demander à beaucoup d'Américains, si en général on approuvait une telle manière de parler; mais je n'ai jamais rencontré un seul individu, jeune ou vieux, républicain ou démocrate, partisan d'Adams ou de Jackson, qui ne condamnât point en termes formels un si sot usage. C'était, disait-on, la plus grande plaie qu'il y eût sur terre, outre la perte de temps qui en résultait, outre que les meilleures propositions se trouvaient ainsi noyées forcément dans les flots

d'une vive éloquence, dont nul honorable membre ne se mettait en frais, soit pour la chambre, soit pour le pays, mais bien plutôt pour se faire imprimer dans les feuilles publiques, à la grande édification de ses mandataires, qui n'étaient jamais si contens que lorsqu'ils avaient une telle preuve du zèle de leur représentant. Mais pourquoi, répliquais-je, écouter si patiemment de si ennuyeuses et si inutiles psalmodies ? Pourquoi ne pas avertir, au moyen de murmures, ces orateurs verbeux qu'ils devraient se rasseoir, et laisser la parole aux hommes sensés, bien informés, et surtout habitués aux affaires? C'est, me répondait-on, que les membres du congrès, qui sans cesse se renouvellent, n'ont pas le temps de se connaître les uns les autres; c'est qu'ils y arrivent de toutes les parties de la contrée, le plus grand nombre encore à demi sauvages, et ignorant les manières polies de la civilisation; c'est qu'ils y apportent les mœurs et les goûts de leur terroir, qu'ils sont persuadés que leur mandat les autorise à tout dire et à tout faire avec liberté, avec licence même, et que, s'ils convenaient entre eux de pouvoir interrompre un discours, quand ils le trouveraient insignifiant, par des murmures et des interpellations, ce serait un vacarme perpétuel. Pourquoi du moins, repris-je, ne pas permettre aux fonctionnaires publics de devenir membres de vos assemblées? pourquoi, surtout, les ministres secré-

taires d'État ne peuvent-ils pas assister aux séances du congrès ? Sans doute, me fut-il répondu, si les personnes dont vous parlez étaient présentes aux discussions, dans bien des cas un mot de leur bouche résoudrait les plus graves difficultés, et empêcherait qu'on ne perdît des heures entières à se chamailler sur des vétilles ; mais, d'un autre côté, s'il fallait que nos ministres et nos fonctionnaires, comme en Angleterre et en France, répondissent de vive voix aux questions dont les membres de l'opposition les accableraient, tout leur temps et celui de la chambre aussi se passerait en disputes, et l'issue en serait dans chaque cas une accusation de haute trahison ou des torrens de grossières injures. D'après ce système, lorsqu'aux État-Unis un membre du sénat ou de la chambre des représentans croit avoir besoin d'explications que le gouvernement seul peut donner, pour les obtenir il doit en faire une motion spéciale, et si l'assemblée le juge nécessaire, on invite par écrit le chef du département que l'affaire regarde à fournir telles et telles pièces, et à y joindre de même par écrit les renseignemens qu'il peut donner. Lorsque ces documens sont transmis à la chambre, on les renvoie à l'examen d'une commission, qui ensuite présente un rapport ; et selon qu'il est ou n'est pas satisfaisant, on passe à l'ordre du jour, ou l'on discute de nouveau. Autrefois le président de l'Union, dont

tous les actes sont soumis au contrôle du sénat, pouvait venir au sein de cette assemblée discuter l'opportunité des mesures qu'il proposait. Le général Washington usa plus d'une fois de ce privilége; mais, après lui, cette coutume fut bientôt abolie, et toute tentative pour la rétablir à présent serait regardée comme inconstitutionnelle. C'est par la même raison, par l'horreur que professent les Américains pour tout ce qui pourrait gêner la liberté des débats, ou même les influencer, qu'ils refusent d'admettre les fonctionnaires publics dans leurs diverses assemblées législatives.

Ce fut le 8 janvier que, pour la première fois, je me rendis à la chambre des représentans. J'y trouvai les membres qui, usant d'un droit que le règlement leur accorde, faisaient à l'envi les uns des autres des propositions de tout genre, dont les trois quarts n'avaient pas le sens commun; car c'est ainsi qu'ils emploient les neuf dixièmes de leur temps. Il n'y a dans ce corps aucune discipline, aucun ordre pour la marche à suivre dans la conduite des affaires. A chaque instant chacun peut mettre en discussion un sujet pour lequel il se trouve avoir une tendresse particulière, un intérêt particulier, ou qui doit être agréable à ses commettans, dont il est toujours le très humble serviteur. De ce mode décousu et ridicule de procéder, de ce manque absolu de concert, il résulte que sans cesse un

membre propose une résolution qui est déjà proposée ou qui a été discutée à fond, et justement rejetée dans les précédens congrès. Il arrive aussi que de la sorte les travaux indispensables, les mesures qui importent à l'État, les projets de lois les plus urgentes, s'accumulent pour la fin de la session, et qu'alors il faut brocher la besogne ou la remettre à l'année suivante, avec le risque qu'un pareil destin l'attende encore.

De toutes les motions, celle qui le premier jour m'intéressa le plus, quoique peu intéressante par elle-même, fut présentée par un membre d'un des États du sud, qui, contrairement à l'usage général, formula sa demande d'une manière assez précise. Il demandait qu'on chargeât une commission du soin de faire exécuter un tableau représentant la bataille de la Nouvelle-Orléans, gagnée par le général Jackson sur les Anglais, pour le placer dans un des panneaux encore vides de la Rotonde, ainsi qu'on appelle le grand vestibule du Capitole. On pouvait regarder la motion comme de circonstance, puisque le 8 janvier était l'anniversaire de cette victoire; et besoin n'est pas de dire avec quels transports elle aurait été accueillie, tant par orgueil national que par haine contre l'Angleterre, si l'on n'eût considéré que son mérite intrinsèque. Mais je n'ai jamais eu le bonheur de voir la chose se pratiquer ainsi en Amérique. « Trouvez-vous l'idée bonne?

me demanda un de mes voisins en souriant. — Excellente, répondis-je, et je pense bien que personne ne va se lever pour la combattre. — Pourtant, attendez un peu, reprit mon interlocuteur, qui était Américain, et vous allez voir car; vous savez que, par le temps qui court, il faut, bon gré malgré, que tout dans la chambre se rapporte à la prochaine élection du président. — Non, je ne sais rien, dis-je. — Vous n'ignorez pas du moins que le général Jackson se porte comme candidat à la présidence. Eh bien! si la motion qui vient d'être faite réussit, on en conclura que sa candidature doit être couronnée de succès, et l'opinion des représentans, ainsi exprimée, ne laissera pas d'influer grandement sur le résultat de la lutte qui en ce moment préoccupe tout le monde. Mais les Adams-Men, soyez-en sûr, vont d'une manière ou d'une autre embrouiller l'affaire, qui est si simple, et empêcher que la proposition ne passe. Ils sont en minorité, sans doute; mais combien cependant le parti le plus faible ne peut-il pas, avec une opposition systématique, causer de tourment au plus fort! Je ne serais donc pas surpris que la question maintenant pendante, qui avec du bon sens et de la raison pourrait être décidée en dix minutes, ne le fût qu'en dix jours, si l'esprit de parti s'en mêle; car chez nous il est impossible de prévoir si une discussion doit durer un jour, une semaine, ou

même un mois. Je vous engage donc à suivre les débats. »

L'auteur de la mesure, après l'avoir convenablement développée, ajouta que, ne doutant point qu'elle ne fût prise en considération, il proposait de commander le tableau à M. Alston, de Boston, non-seulement parce qu'il avait plus d'habileté qu'aucun autre peintre du pays, mais encore qu'il était né dans le Tennessée, c'est-à-dire dans le même État que le général Jackson. L'artiste proposé jouissait sans contredit de la plus grande réputation, et je ne pensais guère que ce dernier point dût devenir le prétexte du combat. Tout de suite, néanmoins, un membre s'en servit pour engager l'action. « Quoique, dit-il, le peintre qu'on a nommé soit natif du même État que le héros de notre seconde guerre, n'en est-il pas d'autre qui ait de meilleurs titres à représenter la bataille d'Orléans? Pourquoi, par exemple, ne lui préférerait-on pas M. Trumbull, que j'ai l'honneur de compter parmi mes commettans, et qui a lui-même payé de sa personne dans la guerre de la révolution? Ce n'est pas que je conteste le haut mérite de M. Alston; mais si la chambre ne veut pas saisir cette occasion de récompenser une de nos célébrités révolutionnaires, il y a encore beaucoup d'autres peintres nationaux à qui je trouve injuste d'ôter la chance d'être choisis. J'opine donc pour qu'au nom de M. Alston on

substitue ces mots : *un artiste distingué.* » La discussion roula pendant plus d'une heure sur cet amendement, dont toutefois elle s'écarta sans cesse pour aller toucher à la question de la présidence et à ses nombreuses ramifications. Au bout de ce temps, une nouvelle pomme de discorde fut jetée parmi les disputeurs. « Puisque les États-Unis possèdent tant de peintres illustres, dit un membre, j'élargis la proposition primitive, et je demande qu'on fasse représenter non pas seulement la bataille de la Nouvelle-Orléans, mais celles aussi de Bunker's-Hill, de Montmouth, de Princetown, et l'attaque de Québec. » Suivirent alors, pour et contre, sept ou huit discours tellement pleins de verbiage, que si une personne était alors arrivée dans la chambre, et avait écouté pendant une demi-heure ce qu'on y disait, elle n'aurait pu, j'ose le dire, former aucune conjecture sur le véritable sujet des débats. Ils menaçaient de languir, lorsqu'un autre sous-amendement vint en raviver l'ardeur. « J'avais toujours cru, s'écria le membre qui le proposait, que nos victoires navales méritaient de passer à la postérité aussi bien que les exploits de nos armées de terre. Pourquoi donc la chambre n'ordonnerait-elle pas que quelques-uns des panneaux de la Rotonde fussent consacrés à la représentation des plus éclatans triomphes de la marine américaine ? Si mes collègues agissaient autrement, ils commettraient

une grave injustice. En conséquence, j'opine pour que la proposition s'applique aussi à telles de nos victoires maritimes que le congrès jugera convenable de désigner. » En ma qualité de marin, je pensais que cette partie de la discussion allait devenir plus intéressante. Aussi fus-je bien désappointé lorsque j'entendis s'élever une voix qui réclamait l'ajournement, quoique l'horloge n'indiquât encore que deux heures. Il fut repoussé par quatre-vingt-douze membres contre quatre-vingt-onze; mais comme cependant le temps que permet le règlement de consacrer chaque jour à l'examen d'une même proposition était expiré, il fallut avant de reprendre les débats qu'un membre fît la motion de passer pour cette fois par-dessus l'article du règlement. On vota donc : il y eut cent vingt-deux voix contre soixante-seize; mais comme la majorité ne s'élevait pas aux deux tiers des votans, la motion échoua, et la chambre fut obligée de s'ajourner.

Le lendemain, on reprit la discussion où on l'avait laissée la veille, et on la continua quatre heures durant. Une multitude de nouveaux amendemens furent proposés dans cet intervalle. J'en remarquai entre autres un qui réclamait les honneurs de la peinture pour toutes les importantes batailles qui s'étaient livrées dans le pays, et dont, malgré leur importance, j'avais toujours ignoré les noms. Le but des deux partis que renfermait l'assemblée,

paraissait être uniquement de contrarier par tous les moyens possibles le désir de leurs adversaires politiques et de se fatiguer les uns les autres par une opposition perpétuelle. Cette taquinerie systématique à propos de vétilles est un jeu que tout le monde peut jouer, car rien de plus facile que d'en trouver l'occasion. Je défie cependant qu'on puisse se former une idée exacte de la nature vague et irritante des débats du congrès, à moins de fréquenter la chambre des représentans. On a vu comment le premier jour on avait, soit par des amendemens successifs, soit par de longs discours où il ne s'agissait aucunement de la question, empêché d'en venir à une issue; le second, ce fut une autre tactique qu'on employa, mais qui également était bien imaginée pour gagner ou plutôt pour perdre du temps. Lorsqu'il est besoin de recueillir les votes de la chambre, le président se lève, énonce qu'on va voter une telle ou telle proposition, et ajoute : « Que les membres qui jugent convenable d'adopter, veuillent bien dire oui, et ceux qui sont d'opinion contraire, dire non. » Dans la plupart des cas, il peut assez facilement, au moyen de l'oreille seule, distinguer si on adopte ou si on rejette, et alors il déclare quelle est son opinion. Pour peu qu'on la conteste, au lieu d'aller au scrutin par écrit ou par des boules noires et des boules blanches, il engage les personnes qui disent

oui à se lever, les compte, prend note du chiffre, et répète la même opération pour les *non*. Mais si les résultats qu'il annonce ensuite sont contestés, ne fût-ce que par un membre, on procède à un appel nominal. Un des secrétaires nomme les uns après les autres, par ordre alphabétique, les noms des représentans ou des sénateurs, et chacun d'eux répond à son tour *oui* ou *non* : les absens sont appelés deux fois; et alors le vote qui résulte est définitif. On pense bien que jamais un parti, pour taquiner l'autre, ne manque de recourir à toutes ces épreuves, qui durent souvent une demi-heure et plus.

Le jour dont je parle, cette ennuyeuse cérémonie se répéta jusqu'à six fois, et plus de la moitié de la séance, qui ne se prolonge pas d'ordinaire au-delà de quatre ou cinq heures, fut ainsi entièrement perdue. L'objet de ces manœuvres était pour les membres de se fatiguer réciproquement, autant que possible, par de continuels délais, et de montrer à leurs antagonistes que, comme ils ne leur feraient aucune concession, il était inutile de s'obstiner. Toutes les fois qu'il y a dans la chambre un appel nominal, les journaux ne manquent pas de publier les noms de ceux qui ont voté pour ou contre, de sorte que la nation est toujours informée du vote de ses représentans. Sous ce point de vue, le scrutin à haute voix est une mesure bonne et constitution-

nelle, mais l'opération en elle-même exige une trop grande perte de temps. Le hasard voulut, dans l'affaire du tableau, que tous les amendemens fussent rejetés les uns après les autres. On en revint alors à la proposition première; mais elle fut aussi repoussée par 103 voix contre 98; résultat qui me surprit, car le parti Jackson, c'est-à-dire l'opposition, qui l'avait mise en avant, avait une évidente majorité dans la chambre; mais, dans le cours des débats, on s'était tellement éloigné du sujet, que bientôt on avait oublié qu'il s'était agi dans l'origine d'une simple question électorale.

Après cet épisode, la chambre ne s'occupa presque pendant tout le reste du mois qu'à discuter si le gouvernement devait une indemnité aux citoyens à qui l'état avait pris des esclaves dans la guerre.

Les débats furent souvent très animés, et ils l'étaient encore beaucoup lorsque je quittai Washington. J'avais d'abord été fort surpris d'entendre dire par des membres expérimentés que ce seul sujet, suivant toute probabilité, occuperait l'attention de la chambre trois ou quatre semaines de suite. Mais au bout de quelque temps, je compris que j'avais tort de m'étonner d'une telle circonstance; car en dépit des continuels efforts du président, peu d'orateurs semblaient même chercher à demeurer dans la question. La conséquence fut que presque tous les points sur lesquels un étran-

ger pourrait être curieux de connaître l'opinion du congrès vinrent tôt ou tard à être discutés durant cet interminable débat. Ainsi la question de savoir si les esclaves étaient ou non une propriété, les droits de douanes pour la protection des manufactures nationales, la fixation des pouvoirs de chaque État, et mille sujets d'économie politique, furent passés en revue, examinés avec plus ou moins de soin. Tous les orateurs, cependant, trouvaient moyen d'en revenir à l'élection présidentielle. Indiquer par quels nombreux détours ils finissaient par toucher à ce but, je ne le saurais vraiment, car ils avaient sous ce rapport une habileté dont nulle assemblée délibérante d'Europe n'offre à coup sûr l'exemple. Pendant ce temps-là, il se faisait fort peu de véritable besogne, du moins en séance, devant le public. C'étaient les commissions seules qui se livraient aux travaux absolument indispensables pour ne pas entraver l'administration des affaires dans sa marche.

Ce furent principalement les débats du congrès national qui m'intéressèrent pendant ma résidence à Washington; mais, de temps en temps aussi, d'autres circonstances de diverses natures vinrent réclamer mon attention. Un jour, par exemple, mes yeux tombèrent sur l'avis suivant que contenait un journal : « *Vente par autorité de justice.* Nous, soussigné, Tench Ringgold, greffier au tri-

bunal du district de Columbia, prévenons le public, que le quinze du présent mois, heure de midi, en la salle habituelle, sera, par notre ministère, et aux criées, vendu le nègre Georges, esclave pour la vie et âgé de seize ans, provenant des biens de Zacharie Hazle, dont saisie a été faite au profit des créanciers. » J'avais eu, dans les possessions britanniques des Indes occidentales et en d'autres pays mainte occasion de voir l'esclavage en pleine vigueur; mais comme il ne m'était pas encore arrivé d'assister à la vente légale et régulière d'un nègre, je résolus de me donner une fois ce triste spectacle, et dans une contrée où la chose peut paraître assez extraordinaire. Je me rendis le 15, dès onze heures, au tribunal. La salle des ventes n'était pas ouverte encore, et j'eus quelque temps à me promener seul devant la porte, qui est située presque en face du Capitole, mais à un tiers de mille environ. Malgré la distance, je pus distinguer sur le faîte de l'édifice le drapeau des États-Unis qui flottait au vent, qui indiquait que le sénat et la chambre des représentans étaient réunis pour discuter sur les affaires de cette nation libre... sur l'esclavage comme sur tout le reste.

Peu à peu arriva une assez grande quantité de monde, et enfin on nous introduisit. Le greffier lui-même arriva bientôt avec Georges. Mais, sur ces entrefaites, comme j'avais demandé à mes voisins

divers renseignemens au sujet de ce malheureux, le bruit vint à courir parmi les chalands que mon intention était de l'acheter. En conséquence, un grand homme enveloppé d'un manteau, que j'avais remarqué depuis quelque temps, car sans cesse il tirait de sa poche une carotte de tabac, en coupait de gros morceaux, et les mettait dans sa bouche d'un air préoccupé, s'approcha de moi, et d'un air d'indifférence affectée : « Est-ce que monsieur aurait envie de ce drôle? me dit-il, montrant le nègre du doigt. — Moi! non, certes! m'écriai-je. — Ah! fit-il avec un soupir de satisfaction, tant mieux, car je voudrais qu'il me restât. C'est que, voyez-vous, monsieur, nous sommes de vieilles connaissances : je m'intéresse à Georges, et lui-même souhaite que je devienne son maître. — Comment donc? demandai-je. — Il vous faut savoir, répondit mon homme, que je suis créancier pour cinquante dollars de l'individu à qui appartient l'esclave qu'on va vendre, et que comme je dois être payé sur le prix, c'est à moi qu'en dernier lieu le tribunal l'a confié pendant le procès auquel il a donné lieu. Voici en effet cinq ans que nous plaidons à qui l'aura, et l'enfant passe de mains en mains. Pour terminer le différent, les juges ont enfin ordonné qu'il serait vendu; et comme j'ai été à même d'apprécier ses bonnes qualités, je désirerais en devenir acquéreur.—Mais

lui, repris-je, forme-t-il le même vœu? — Sans doute, monsieur, et il va vous le dire lui-même. Georges, viens ici, mon garçon. » Il obéit avec empressement à cet appel. « N'aie pas peur, mon ami, continua le digne chaland, on ne veut pas te faire de mal. — Oh ! je n'ai peur de rien, » dit Georges, quoiqu'il tremblât de tous ses membres. Évidemment il ne se trouvait point à l'aise, et j'en découvris bientôt la cause. C'était la crainte d'être acheté par certaine personne de l'assistance, qui, je suppose, ne lui était pas inconnue, et qui à coup sûr n'avait pas l'air fort prévenant. Qu'on se figure en effet un homme court et maigre, avec un visage tout sillonné de rides qui semblaient provenir non de vieillesse ou de souci, mais d'intempérance. Ses deux petits yeux étaient tellement enfoncés dans sa tête, qu'on ne pouvait les voir de profil; mais vus de face, à travers d'énormes lunettes rondes, ils brillaient d'un feu sinistre, tandis que de raides et rares cheveux mal peignés formaient un encadrement convenable au tableau. Comme ce personnage fixait sur Georges des regards de convoitise, je pris un plus vif intérêt au sort du pauvre enfant, et je marmottai à mon grand voisin que je faisais des vœux pour qu'il fût adjudicataire. Il me pressa la main avec reconnaissance.

Après un assez long délai nécessaire pour remplir les formalités d'usage, le jeune esclave reçut

l'ordre de monter sur une table, où les amateurs pussent l'examiner. Tout en le faisant se tourner et se retourner dans tous les sens, ils causaient gaîment, ils riaient entre eux, ils lui lançaient même des plaisanteries de circonstance, dont la jeune victime cependant ne s'émouvait pas plus que si on les eût adressées à un cheval ou à un chien. « Eh! bien, messieurs, s'écria le greffier, quand il pensa qu'on avait eu tout le temps de considérer sa marchandise, qui de vous met à l'enchère? Regardez, messieurs; c'est le plus gentil garçon que vous puissiez voir; ça travaille comme un tigre. » Ici un intervalle de silence. « Allons, dit enfin un des spectateurs, vingt-cinq dollars! — Trente cinq! dit un autre. — Quarante! dit un troisième. » On alla ainsi jusqu'à cent; puis l'ardeur se ralentit. Chaque fois que j'avais entendu surenchérir, mon pouls avait battu plus fort, et le rouge m'était monté au visage. Mais quelle ne devint pas mon indignation, quand le greffier voyant que personne ne disait plus mot, jugea convenable de m'apostropher. « Quoi! monsieur, me dit-il, vous ne mettez rien? — Non, non, m'écriai-je avec colère, et je remercie Dieu qu'on ne voie pas de pareilles choses dans mon pays! » Mon exclamation fit sourire mes voisins. « C'est un malheur que je ne puis empêcher, reprit le greffier du ton le plus insouciant, et il faut que j'accomplisse mon devoir.

— Allons, messieurs! on a mis cent dollars. Vous entendez, cent dollars, messieurs! — Cent vingt!» dit le sinistre personnage aux yeux creux. Georges tressaillit d'horreur. Mais heureusement entra un fermier qui trouva l'esclave de son goût, et qui ajouta dix dollars. «Cent trente! répéta le greffier. — Cent quarante! poursuivit mon grand ami. — Cent quarante-deux! risposta le nouveau-venu.» Les deux derniers enchérisseurs échangèrent un coup d'œil, s'en allèrent quelques minutes à l'écart, et se dirent à voix basse plusieurs mots qui ne parvinrent point à mes oreilles; seulement j'observai que le fermier remua trois ou quatre fois la tête en signe qu'il accédait à un compromis. Quand ils revinrent : «Pour en finir, dit l'homme au manteau, je donnerai cent quarante-trois dollars.» L'autre, malgré toutes les exhortations du greffier, ne desserra plus les dents. «Messieurs! continua celui-ci, à cent quarante-trois dollars. Vous entendez, messieurs, j'ai dit, à cent quarante-trois dollars! Personne ne dit mot, personne ne met plus, une fois, deux fois, trois fois... Adjugé!» Quand la vente fut finie, je me sauvai à toutes jambes, peut-être pour m'assurer moi-même que j'étais bien en possession de ma liberté.

Le soir, dans un cercle, je demandai à un habitant de Washington si de pareils scandales se renouvelaient souvent dans cette partie de la con-

trée. Au lieu de répondre à ma question, il prit au hasard un des nombreux journaux qui étaient étalés sur une table, et tout de suite me montra l'avis suivant, à la colonne des annonces : « *Vente par autorité de justice.* Nous, soussigné, etc., prévenons le public que le... etc., etc., seront vendus les lots d'esclaves ci-après désignés : Premier lot, Charité, Fanny, Sandy, Jerry, Nace, Harry, Jem, Bill, Anne, Lucy; deuxième lot, Nancy et ses cinq enfans, Georges, Penn, Mary, Francis et Henry; troisième lot, Flora et ses sept enfans, Robert, Joseph, Fanny, Mary, Jane, Patty et Betsy; quatrième lot, Harry, de plus, quatre mules ou mulets, quatre charrettes, une voiture et des harnais; le tout provenant de la saisie, etc. » Ce serait cependant faire grande injustice aux Américains du district de Columbia, et aussi une profonde blessure à l'orgueil de la plupart de leurs compatriotes des autres États, que de passer sous silence le sincère désir qu'ils éprouvent, et que peut-être ils s'efforcent d'accomplir, pour, sinon l'extirper tout-à-fait, du moins porter remède, autant que possible, à ce mal qui semble si incompatible avec les principes appliqués partout ailleurs en Amérique.

Le Potomac. Fredericksburg. Richmond, chef-lieu de la Virginie. Législature de cet état. Jamel's-Town. Norfolk. Gosport. Fortifications d'Old-Point-Comfort. Fayetteville. Camden. Columbia.

Le 31 janvier, quittant Washington, nous descendîmes sur un paquebot à vapeur le bourbeux Potomac, où il fallut nous frayer un passage à travers des myriades de canards « à dos de toile grise », comme on les appelle, qui sans exagération couvraient la surface de l'eau jusqu'à ce que le bruit de nos roues les fît lever. Lorsqu'ils volaient, cependant, la blancheur de leurs ailes offrait une légère teinte de brun, d'où leur était venu leur nom. Ces oiseaux sont à juste titre estimés en Amérique comme un mets fort délicat, quoiqu'ils n'aient rien de commun avec les canards sauvages des autres pays. Leur chair ressemble beaucoup à celle du lièvre, tant pour le goût que pour la vue; mais elle est encore plus succulente et plus savoureuse.

Chemin faisant, nous eussions voulu visiter Mount-Vernon, lieu qui n'était guère éloigné de notre route, et où le général Washington avait résidé long-temps; mais, non plus que le temps et la marée, les inexorables bateaux à vapeur n'attendent jamais personne. Après une agréable navigation, nous débarquâmes à un pauvre hameau dans la crique de Potomac, d'où des diligences, qui selon

l'usage attendaient les passagers, nous transportèrent par-delà des montagnes peu hautes, mais fort rapides. De plus, la route était détestable, non-seulement faute d'entretien, mais encore par suite des torrens de pluie récemment tombés. Toute autre voiture qu'une grosse messagerie américaine aurait été au bout d'un mille réduite en poussière. Nous atteignîmes Fredericksburg d'assez bonne heure pour, avant la nuit, nous promener dans cette jolie petite ville, qui est distante de Washington d'une vingtaine de lieues, et nous y éprouvâmes un véritable plaisir à pouvoir çà et là reposer nos yeux sur des maisons qui avaient plus d'une année de date, ou qui du moins ne paraissaient pas être sorties à l'instant de la boutique du charpentier. J'en remarquai même deux dont les toits commençaient à se garnir de mousse. Les rues aussi étaient terminées, et les demeures des habitans ne s'élevaient qu'à une portée de fusil les unes des autres : chose digne de mention après ce que nous avions vu dans la capitale.

Nous avions le projet de louer le lendemain un *extraordinaire* pour gagner Richmond, chef-lieu de l'État de Virginie; mais nous ne pûmes pas en trouver, et il nous fallut prendre des places dans la diligence publique, qui partait à deux heures du matin. Pour comble d'infortune, il ne cessa de pleuvoir toute la journée suivante. Outre ma

femme, moi, notre petite fille et sa bonne, il y avait avec nous dans la voiture, qui n'était pas divisée comme d'habitude en plusieurs caisses, une dame, trois messieurs et un petit garçon. Nous étions déjà raisonnablement foulés ainsi : quel n'eût donc pas été notre malaise, si le conducteur, usant de son droit (car nous n'étions pas au complet) nous eût encore donné trois ou quatre compagnons! Pour éviter cet inconvénient, je descendis au premier relais, et payai le reste des places. Deux des trois voyageurs mâles dont j'ai plus haut parlé étaient des planteurs virginiens, remplis d'intelligence, qui nous donnèrent sur leur pays bon nombre de renseignemens neufs. Nous n'arrêtâmes pas moins de dix fois dans le cours des dix-sept heures que nous coûta le trajet de Fredericksburg à Richmond, qui est de soixante-six milles; et à chacune de ces haltes nos deux amis allaient, nous disaient-ils, se rafraîchir, en d'autres termes, avaler un verre d'eau-de-vie. Il fallait, j'imagine, qu'ils eussent la tête plus solide que le commun des hommes, car malgré ces libations réitérées, ils ne se grisèrent pas; seulement, leur prononciation finit par devenir un peu embarrassée : ils s'échauffèrent davantage dans nos amicales discussions, et prirent beaucoup plus souvent du tabac. Je n'ai, au reste, jamais vu gens mieux disposés que le sont les Américains dans les diligences, à tout faire pour

accommoder les dames, à leur céder les coins, à se prêter au moindre de leurs désirs. En cette occasion, donc, quoique la route fût longue, escarpée, et même assez dangereuse sur quelques points, nous parvînmes, en somme, à la parcourir assez agréablement. Mais nous ne faisions que quatre milles à l'heure, et un vigoureux piéton aurait pu arriver aussitôt que nous.

Les lettres de recommandation que nous avions apportées pour Richmond nous attirèrent, dès que nous les envoyâmes à leur adresse, la visite d'une foule d'obligeantes personnes qui se mirent à nos ordres pour nous montrer les curiosités de leur ville. Après avoir dormi la grasse matinée, pour nous remettre des fatigues d'un voyage sur les routes virginiennes, dont le mauvais état est passé en proverbe, même parmi les Américains, nous allâmes au Capitole, édifice dont la situation est admirable, sur une éminence d'où il domine toute la cité. C'est d'ailleurs un beau bâtiment de briques recouvertes de plâtre. Par derrière s'élève le tribunal, qui est construit en pierre, mais qu'on a défiguré; comme à Washington, par un ignoble badigeonnage.

La législature de Virginie, qu'on appelle *l'Assemblée générale*, se compose, comme celle des autres États, d'un sénat et d'une chambre de représentans. Ces corps étaient alors en session, et je visitai les

deux salles où ils tiennent leurs séances. La salle du sénat était une délicieuse petite pièce décorée comme aurait pu l'être le salon d'un simple particulier; mais celle des représentans paraissait n'avoir été ni balayée ni époussetée depuis la déclaration de l'indépendance américaine. Le sénat est formé de vingt-quatre membres élus pour quatre ans, mais qui se renouvellent chaque année par quart. Chaque sénateur doit être libre, propriétaire, et résider dans le district qui le nomme. L'élection des représentans est annuelle. Chaque comté en élit deux, et, de plus, certaines villes, certains bourgs, certains villages, d'après les chartes qui leur furent concédées en 1776, ont droit d'en élire un. Leurs conditions d'éligibilité sont les mêmes que celles des sénateurs. Le gouverneur de l'État est nommé annuellement par les deux chambres, dans un même tour de scrutin, et ne peut remplir cette charge que trois années sur sept. Il est assisté par un conseil privé de huit membres, également choisis par les représentans et les sénateurs; soit dans leur propre sein, soit parmi les simples citoyens de l'État. Deux de ces conseillers, toujours au choix des législateurs, sont révoqués tous les trois ans et ne peuvent être réélus pendant les trois autres qui suivent. A la même époque, il en est nommé deux nouveaux, qui prennent leur place. Dans la Virginie, le droit de suffrage n'appartient qu'aux

gens libres et propriétaires fonciers. C'est, je pense, le seul État de l'Union où la capacité électorale soit resserrée dans de telles limites.

Lorsque j'arrivai en face du Capitole de Richmond, je vis une chose qui m'étonna beaucoup. C'était un soldat qui se promenait devant l'édifice avec son fusil sur l'épaule. « Dieu me bénisse! mais voilà du neuf, m'écriai-je : est-ce que votre législature aurait une garde d'honneur? — Oh! non pas, répondit la personne qui m'accompagnait : cette sentinelle appartient à un poste de milice ordinaire que vous voyez là-bas. — Comment! repris-je plus étonné, vous avez des troupes permanentes! — Oui, il est de nécessité, ou du moins d'usage, dans les États du sud, d'avoir toujours un petit corps d'hommes sous les armes. Nous n'en avons que cinquante, nous. C'est à cause de notre population de couleur, mais plus encore par précaution que par tout autre motif. Cette mesure suffit pour bannir toute idée d'insurrection de la tête des esclaves, et pour donner confiance aux gens qui, parmi nous, peuvent être timorés. En somme, il n'y a absolument rien à craindre, et voici seize ans que nous jouissons de la plus parfaite tranquillité; car les noirs acquièrent chaque jour la preuve plus certaine qu'ils n'ont aucun pouvoir. » Prenant sur ce sujet de plus amples informations, j'ai appris qu'il y avait dans toutes ces villes une rigoureuse

et active police, dont la règle est de ne jamais s'autoriser de la sécurité publique pour se dispenser de surveillance. Aucun nègre, par exemple, ne peut sortir après le coucher du soleil sans un passeport signé de son maître, qui explique la nature de sa commission. Si, pendant son absence du logis, on le surprend à s'écarter de la route directe qu'il doit suivre, on l'arrête aussitôt, et on le châtie en conséquence.

Le 4 un habitant de la ville me mena voir sa plantation, qui était située à une ou deux lieues sur les bords du James. Pendant la route, comme pendant nos derniers jours de marche, beaucoup de circonstances me montrèrent que nous approchions de plus en plus des contrées tropicales. Des champs de tabac, de coton et de riz, frappaient de tous côtés mes regards. La douceur de la température aussi, la couleur de la population et l'accent du langage étaient autant de traits caractéristiques des régions nouvelles où nous allions entrer, et qui différaient tant de celles d'où nous sortions, que, pour ainsi dire, nous ne commençâmes qu'alors à nous croire en voyage. Tout, dans la propriété de mon ami, annonçait de sa part l'ordre le plus minutieux, l'industrie la plus infatigable. Il ne possédait pas moins de cent dix esclaves. Les uns exploitaient une mine à charbon, les autres travaillaient à canaliser une partie de la rivière que des

rapides empêchaient d'être navigable, ou ils se livraient à différens travaux agricoles. Ils avaient tous l'air fort joyeux, fort bien portans, et, quoique vêtus à peine, ils ne l'étaient pas trop peu; car l'air était extrêmement doux, bien que l'on fût au cœur de l'hiver. Mais j'appris avec chagrin que de ces nègres, jeunes ou vieux, pas un ne savait lire. Le soir, nous fûmes invités à une réunion brillante, où chacun, selon la coutume, lutta de politesse à notre égard, et témoigna un si sincère désir de nous être utile, que je regrettai vivement de ne pouvoir mettre tant d'obligeance à contribution; mais j'étais trop curieux de voir *le Delaware*, vaisseau de ligne alors stationné dans la rade d'Hampton, qui, comme on sait, dépend de la baie Chesapeake. Le navire devait incessamment mettre à la voile, et je n'avais pas de temps à perdre.

C'est pourquoi, le lendemain 6 février, prenant le paquebot à vapeur, nous descendîmes le James avec une rapidité merveilleuse. Malheureusement, la pluie et le brouillard nous dérobèrent, toute la matinée, les fertiles plantations qui bordent le côté méridional de cette charmante rivière. A cinquante ou soixante milles de Richmond, nous passâmes en vue de James-Town, premier endroit où les Anglais se soient établis dans cette partie de l'Amérique qui forme maintenant les États-Unis. Ce fut en 1608 : par conséquent il y a plus de deux cent

vingt et quelques années; mais l'établissement ne tarda guère à être abandonné par suite de l'insalubrité du climat, et il n'en reste plus aujourd'hui que les ruines d'une vieille église. Avant la nuit, nous parvînmes à Norfolk, dont Richmond est éloigné de cent cinquante milles.

Le 7 j'allai visiter, à Gosport, le chantier pour les constructions maritimes. Cette petite ville repose du côté gauche de la rivière Élisabeth, presque en face celle de Norfolk, qui s'élève du côté droit, c'est-à-dire oriental. Nous prîmes ensuite, au passage, un paquebot qui devait nous conduire à Old-Point-Comfort. Entraînés par la vapeur et favorisés par le vent, nous traversâmes avec une vitesse extraordinaire la baie de Chesapeake; et, après avoir vu de loin *le Delaware*, qui se balançait sur ses ancres, nous atteignîmes de bonne heure le lieu de notre destination. C'est un hameau situé sur une pointe basse et sablonneuse qui s'avance dans une direction presque méridionale, au point de jonction de la baie Chesapeake à l'est, avec la rade d'Hampton à l'ouest, et qui forme l'extrémité du promontoire ou plutôt de la langue de terre séparant la rivière de James de celle d'York. L'excellent mouillage de la rade d'Hampton est formé par l'embouchure des trois rivières, l'Élisabeth, le James, le Nansemond; et, quoique rempli de bas-fonds qui proviennent du dépôt des matières alluviales dont

les eaux de ces trois courans sont chargées, il offre encore assez d'espace libre pour devenir une station navale de première importance. Jusqu'à ces derniers temps on l'avait laissé tout-à-fait sans défense; mais le gouvernement américain venait de le comprendre dans le vaste plan de fortifications maritimes qu'il fait exécuter aujourd'hui, et les travaux étaient déjà en très bon train et très avancés. Une citadelle immense, qui portait le nom du patriote Monroe, aux trois quarts finie, couvrait, sur Old-Point-Comfort, un espace de soixante acres carrés; car on voulait qu'elle servît d'arsenal pendant la paix, aussi bien que de point de ralliement pour la milice et les autres troupes en cas d'invasion étrangère. Elle était garnie de trois cent quarante canons, et, pour être convenablement défendue, elle exigeait une garnison de cinq mille hommes. Elle n'était encore que de cinq à six cents artilleurs; mais je les vis manœuvrer, et je n'avais pas jusqu'alors rencontré aux États-Unis des soldats qui eussent un air plus militaire. A distance d'un mille, dans la direction à peu près du sud et de l'autre côté de la rade, s'élevait un second fort, percé pour deux cent soixante bouches à feu qui, tirant de concert avec le premier, devait rendre le passage impossible à l'ennemi.

Le lendemain 8 je me rendis à bord du *Delaware* que je visitai en détail, et qui méritait bien les pom-

peux éloges avec lesquels on m'en parlait depuis plus de six mois. Il était armé sur le pied de guerre, portait quatre-vingt-deux canons, était percé pour en recevoir cent au besoin, et renfermait sept cent soixante-dix-sept personnes d'équipage. Tout y avait été parfaitement disposé en l'espace de deux mois. C'est, j'imagine, la meilleure réponse à cette question si souvent répétée en Europe : « Les Américains, s'ils avaient à déclarer ou à soutenir la guerre contre une des puissances européennes, pourraient-ils tout d'un coup équiper une flotte? » Je crois, en outre, que la chose serait plus ou moins facile, selon le plus ou moins de popularité de cette guerre. Si la contestation était de telle nature qu'elle renfermât parmi ses motifs les passions communes à toute la contrée, les fonds nécessaires pourraient sans doute être rassemblés sur-le-champ, et une flotte de vaisseaux de ligne se trouverait comme par enchantement prête à tenir la mer. Il y aurait difficulté assurément, peut-être impossibilité à réunir pour ces vaisseaux des marins capables; mais si on parvenait à en placer deux ou trois cents à bord de chacun, on pourrait ensuite compléter l'équipage avec ce que nous appelons des *mariniers,* classe d'hommes qui, en Amérique, ne ressemblent nullement à ceux que nous désignons en Europe sous le même nom. De l'autre côté de l'Atlantique, ce sont de grands, de vigoureux, de résolus gaillards, ac-

coutumés à la manœuvre, et qui passent la moitié de leur vie sur les énormes rivières qui coupent leur pays dans toutes les directions. Ces gens sont d'ailleurs tout-à-fait familiers avec l'odeur de la poudre, toujours ils ont une carabine à la main, et jamais ils ne manquent ni d'intelligence, ni de hardiesse, ni de disposition à s'instruire. Il est donc présumable qu'en cas d'une guerre populaire on les déciderait, moyennant un haut salaire, à s'embarquer pour quelque temps. Toutefois, la discipline sévère de la marine et les privations qu'il leur faudrait supporter seraient si peu en harmonie avec leurs habitudes, que si, d'un côté, leur patriotisme, ce dont je ne doute pas, les décidait à les rompre pour cinq ou six mois, de l'autre cependant, on ne devrait pas espérer de les convertir en de véritables matelots. Si le premier engagement avec l'ennemi était couronné de succès, leur zèle en deviendrait beaucoup plus vif; mais, à la longue, la haine universelle contre les impôts, qui règne dans tout le pays, et l'absence d'un plan financier propre à la circonstance, gêneraient beaucoup les efforts du gouvernement. Mais, au moindre revers, l'insatiable amour de changer et l'esprit d'entreprise qui, dans la première supposition, auraient amené du fond des bois les gens qui naviguent sur les fleuves et les criques, pour les faire monter sur des bâtimens de guerre, ne tarderaient pas à les

mettre en fuite. Il faudrait alors recourir à la méthode usitée en Angleterre, à la presse; mais comment une telle mesure, de fait si attentatoire à la liberté individuelle, serait-elle accueillie en Amérique?....

Le 9 je fis une excursion au Marais-Affreux, ainsi que s'appelle une singulière contrée de grande étendue, qui commence à quelques milles au sud et à l'est de Norfolk. Cette triste région, si bien nommée, est entièrement couverte d'épaisses forêts de pins, de genévriers et de cyprès, qui s'élancent du sein d'une couche de tourbe, profonde d'environ quinze pieds, sous laquelle on trouve un lit de sable. On a soigneusement pris le niveau de ce marécage, et l'on a reconnu qu'il offrait une pente graduelle, mais fort légère, de l'ouest à l'est, vers l'Atlantique. L'inclinaison n'est guère que d'un pied par mille; mais la surface de sable sur laquelle cette tourbière repose est, m'a-t-on dit, parfaitement horizontale. On peut donc présumer que le tout est un de ces immenses dépôts diluviens formés par le vaste torrent qui paraît avoir balayé, du nord au sud, la plus grande partie de la contrée que nous visitâmes. On a pratiqué un canal au travers de ce Marais-Affreux, pour établir la communication des cours d'eau qui débouchent dans la baie de Chesapeake ou Virginie, avec celles qui se jettent dans un autre grand estuaire appelé *baie Albermale*, et

situé sur les côtes de la Caroline du nord. Les entrepreneurs de ce canal, qui n'était pas encore achevé, espéraient que le produit des terres fertiles qui bordent la rivière de Roanoke pourrait dorénavant être transporté vers le port de Norfolk, et l'ancienne prospérité de cette ville recommencer à fleurir, quoiqu'elle déclinât depuis beaucoup d'années, et que tout récemment elle eût presque reçu le coup mortel, parce que les habitans avaient poussé la maladresse jusqu'à renoncer au commerce avec l'Inde occidentale.

Le 10 nous quittâmes définitivement Norfolk, pour gagner Fayetteville, à travers la Caroline du nord. Pendant à peu près toute la route, nous eûmes à nous seuls la diligence; car les voyages, dans cette partie de l'Union américaine, sont presque aussi périodiques que les saisons, et notre bonheur voulut que nous eussions choisi le moment intermédiaire où personne n'allait ni ne venait. En juin et juillet, grand nombre d'habitans de la Caroline du sud de la Géorgie et de la Floride quittent leurs foyers et s'enfuient vers le nord pour échapper à la contagion qui, pendant ce mois, désole leur pays. A la fin de septembre, dès que l'air commence à se rafraîchir, c'est pour cette marée de voyageurs le signal du reflux; et durant octobre et novembre, les chemins sont couverts d'une multitude de diligences qui font un service régulier,

d'*extraordinaires*, de voitures bourgeoises, de charrettes et de chevaux. On assure que beaucoup de gens ont si grande hâte de regagner leurs demeures, que souvent ils tombent dans le mal même qu'ils avaient voulu éviter. Car, à ce qu'il paraît, la plupart des États méridionaux (et peut-être n'en faut-il excepter aucun) où la fièvre jaune se déclare tous les ans, ne sauraient être regardés comme salubres, avant qu'une forte et bonne gelée change essentiellement l'état de l'atmosphère.

Nous avions espéré parvenir de jour à Winton, mais nous eûmes à parcourir de nuit plusieurs milles, assez intéressans, quoique peu agréables. En effet, pendant les dix ou douze derniers, la route traversa une épaisse forêt dont était revêtu un terrain marécageux, et fut sur beaucoup de points couverte d'étangs assez vastes. L'obscurité était fort profonde, et les arbres s'élevant de droite et de gauche à une hauteur de soixante pieds, nous n'avions, pour nous guider, que la faible réflexion d'une étroite ligne de ciel dans les eaux bourbeuses qui nous environnaient. De plus, il nous était impossible d'échanger entre nous un seul mot, car des millions de grenouilles faisaient un épouvantable vacarme. Pendant cette espèce de navigation amphibie par une sorte de tunnel, nos réflexions intérieures n'étaient pas, on peut le croire, d'une nature fort gaie. Aussi respirâmes-nous plus à no-

tre aise, lorsque nous atteignîmes les bords du Chowan, l'une de ces nombreuses rivières qui débouchent dans les baies Pamlico et Albemarle. Ces baies sont, comme celles de Chesapeake, de Delaware et tant d'autres, d'importans ruisseaux de cette chaîne de mers intérieures, trop basses pour recevoir de gros navires, mais très avantageuses au commerce des côtes. Nous franchîmes le Chowan dans un bac que des esclaves manœuvraient à la lueur pittoresque de plusieurs torches en bois de pin, qu'ils avaient enfoncées le long du rivage, et nous trouvâmes une bonne hôtellerie pour nous remettre de nos fatigues.

Le lendemain, dès cinq heures et demie, nous étions remontés dans notre lourde et dure diligence. Mais le temps, qui avait été depuis une dizaine de jours d'une douceur vraiment tropicale, changea tout d'un coup; et le matin dont je parle, nous eûmes à souffrir d'un froid vif et piquant, qui pénétrait jusqu'à nous par une multitude de fentes dont nous n'avions pas cru auparavant devoir nous inquiéter. Quand on gèle, les voyages perdent tout leur intérêt; on appelle de tous ses vœux l'heure de s'arrêter. Aussi, pendant qu'en vain nous serrions nos manteaux autour de nous et battions des pieds, la perspective d'un déjeuner aussi bon que notre souper de la veille était notre unique consolation. Mais, hélas! combien les espé-

rances des voyageurs ne sont-elles pas trompeuses! Les braves gens chez qui nous fîmes halte avaient toujours vu depuis un mois la diligence passer vide, de sorte qu'ils n'avaient pas fait de provisions; et, ce qui était encore plus malheureux, la nourriture dont ils se contentaient eux-mêmes était pour nous si nouvelle, que nous n'en pûmes manger, en dépit de notre faim violente. Il n'y avait pas de pain, car je ne saurais donner ce nom à quelques masses de pâte qui ressemblaient pour la couleur, le poids et le goût, à des pavés de terre de pipe, mais que nos dignes hôtes préparèrent exprès pour nous comme des gâteaux de blé. Leur propre pain de maïs était sans doute fort bon dans son espèce, excellent même si on veut, mais pour les gens qui l'aimaient. On nous servit d'abord des œufs cuits dans la poêle et du lard, ensuite un plat qui avait l'air d'une friture de volaille. A cette vue nous étions déjà tout joyeux; mais quand nous eûmes dépouillé les morceaux de la pâte qui les entouraient, au lieu d'un poulet nous n'en trouvâmes en vérité que les os, tant la pauvre bête était maigre. Heureusement nous avions du thé avec nous, et on parvint à nous procurer un peu de lait pour l'enfant; mais en somme il était impossible de faire un plus mauvais repas: nous le pensâmes du moins jusqu'au dîner, dont la frugalité dépassa nos plus tristes pressentimens.

Quand nous eûmes voyagé quelque temps à travers les États du sud, il ne nous arriva plus de semblables mésaventures; car, instruits par l'expérience, nous prîmes soin d'emporter toujours avec nous du pain de blé, du riz, du sucre et d'autres provisions de ce genre. Les habitans étaient bien, dans chaque partie de la contrée, prêts à nous donner tout ce qu'ils avaient, leur hospitalité était bien sans borne; mais sans être aucunement difficiles sur l'article de la table, nous ne pouvions nous accoutumer soudain à leur cuisine. Pendant les jours qu'il nous fallut, bon gré mal gré, faire maigre, ou plutôt jeûner, nous rencontrâmes de nombreuses plantations de coton, et quelques champs de tabac; mais la principale culture était celle du blé indien. Dans les parties plus septentrionales de la contrée, nous avions été partout frappés d'un air d'activité et d'industrie; nous avions vu partout abattre des forêts, construire des maisons, labourer, planter, moissonner : mais, dans la Caroline, les hommes et les animaux semblaient comparativement paresseux. Les blancs, à parler en général, y trouvent du déshonneur à travailler, et les noirs, par une conséquence toute simple, ne travaillent que le moins qu'ils peuvent. La population libre préfère la chasse, et s'occupe aussi beaucoup de manœuvres électorales. D'ailleurs, le climat ôte, je crois, aux blancs, presque toute possibilité de se

livrer aux occupations de la campagne; et cette circonstance irremédiable, qui se réunit au maintien de l'esclavage pour les indisposer contre le travail, stimule naturellement leur ardeur à chasser, ainsi que leur rage à s'occuper de politique.

A Fayetteville, qui est une jolie cité très commerçante, située sur la rive droite du cap Fear, nous fîmes une halte de quatre jours : ce n'était que le temps rigoureusement nécessaire pour réparer nos forces, après un voyage comme celui de Norfolk. Le trajet, sans doute, n'était que de deux cent quarante milles, et pour la parcourir nous n'avions mis que trois jours et deux nuits; mais en Amérique, où, plus qu'en aucun pays du monde, la fatigue d'un voyageur ne doit pas se mesurer à la distance plus ou moins longue qu'il a franchie, nous n'étions jamais sûrs ni de l'état des routes, ni de la commodité des auberges, que quand nous en avions fait l'épreuve. Par exemple, les dernières quelques lieues avant d'atteindre Fayetteville furent plus détestablement mauvaises que nous n'avions pu l'imaginer dans le voisinage de cette place; et naturellement nous augurions fort mal des auberges que nous devions y rencontrer; mais, à notre surprise et à notre joie, nous y trouvâmes un des meilleurs hôtels où nous ayons logé aux États-Unis. La ville n'offre presque rien d'intéressant aux étrangers; mais loin d'être un désappointement pour

nous, cette circonstance nous fut fort agréable, car c'est le comble de l'ennui que de voir des curiosités. Dans la campagne environnante sont établis beaucoup de montagnards d'Écosse. Ces gens ont, à ce qu'il paraît, trouvé avantageux de venir occuper d'immenses espaces de terre, dédaignés ou peut-être épuisés par les générations précédentes; et à force de perfectionnemens introduits dans l'agriculture, à force d'industrie et de courage, sans presque recourir à l'aide des esclaves, ils ont forcé un sol depuis long-temps réputé ingrat à les récompenser généreusement de leurs peines. Le nombre de ces Highlanders et de leurs descendans, qui conservent encore leur langue maternelle, est si considérable, qu'on ne peut se passer dans les principaux bureaux de poste du district d'un commis qui entende le gaëlique. Fayetteville est le quartier-général de cette population celtique dans la Caroline du nord; mais nous avions déjà rencontré beaucoup d'autres Écossais tout le long de la route depuis Norfolk, et nous en rencontrâmes encore pendant que nous poursuivions notre voyage vers Columbia dans la Caroline du sud.

Le 17 nous continuâmes notre tournée méridionale, et nous fîmes halte le soir dans un endroit qui, nous dit-on, s'appelait *Montpellier*, quoique ce fût au milieu d'une plaine. Il n'y avait pas de village, mais simplement une métairie qu'on avait,

pour ainsi dire, extraite à coups de hache d'une épaisse et noire forêt de pins qui bornait tout à l'entour l'horizon, comme une immense draperie clouée aux nuages et tombant jusqu'à terre. On ne saurait imaginer rien de plus misérable que l'aspect de ces établissemens au milieu des bois vierges de l'Amérique, quand ils viennent d'être fondés. Dedans comme dehors, tout semble laissé au soin du hasard, et jamais on ne se douterait que, dix ou quinze milles plus loin, on trouvera sinon du luxe, au moins toutes les commodités de la vie. Le 19 nous atteignîmes la charmante petite ville de Camden, et nous y logeâmes dans une excellente auberge, dont les différens hôtes nous firent une société très agréable. Je causai de l'esclavage avec l'un d'eux, et il m'avoua que, si l'on en tirait dans le pays de grands avantages, ils étaient bien compensés par de graves inconvéniens. « Vous n'avez pas idée, monsieur, me dit-il, combien nos domestiques nous font damner. — Comment cela? demandai-je. — Nous ne pouvons nous en procurer que des noirs, répondit-il. Supposez donc que j'aie un esclave ivrogne et voleur, et réellement toute la race regorge de vices, par quel moyen me débarrasserai-je de lui? Je ne parviendrai pas à le vendre; car il sera connu, et personne ne voudra l'acheter. D'autre part, les lois me défendent de lui rendre la liberté. Il me faut ainsi loger, nourrir et ha-

biller un coquin toute sa vie, quoiqu'il ne me rende aucun service, et que même il épie toujours l'occasion de me nuire! »

Le lendemain, nous louâmes un *extraordinaire* qui nous conduisit à Columbia. Pendant la matinée nous dépassâmes sur la route plusieurs corps d'émigrans, ou plutôt de laboureurs vagabonds, qui, suivant la manière dont la chose se pratique dans la contrée, s'en allaient, avec toutes les richesses qu'ils possédassent au monde, du nord-est vers le sud-ouest, essayer si la fortune leur serait plus favorable dans la Floride, la Géorgie et l'Alabama, que dans la Virginie et le Maryland. Columbia, siége du gouvernement de la Caroline du sud, est une ville intéressante à beaucoup de titres, par son collége, par ses institutions philanthropiques, et surtout par le nombre des hommes savans qu'elle renferme.

Charleston. Marché aux esclaves. Courses de chevaux. Bal. Moulin à riz. Institution de charité.

Nous quittâmes Columbia le 23 pour nous diriger vers Charleston, et nous atteignîmes cette dernière ville dans la soirée du 25. La route que nous eûmes à parcourir traverse tantôt d'immenses marécages, tantôt de vastes forêts de pins qui croissent sur le sol bas, sablonneux et stérile de ces régions malsaines. Les rivières qui arrosent les districts que nous franchîmes étaient tellement gonflées par les

grosses pluies de la précédente quinzaine, qu'elles avaient en beaucoup d'endroits cessé d'être guéables. Dans une occasion, nous fûmes obligés de nous écarter à une énorme distance du chemin direct, et d'en improviser un au milieu des bois, afin d'éviter un gué dangereux, connu sous le nom sinistre des *Quatre-Trous*. De cette façon, comme on doit penser, nous manquâmes plusieurs relais, et un même attelage de pauvres chevaux eut à nous traîner pendant trente milles. Ce fut néanmoins le seul inconvénient véritable, car nous trouvâmes assez amusant de cheminer entre les arbres, et notre postillon eut ainsi lieu de déployer son adresse. Il n'y avait pas de taillis, à proprement parler, tandis que les arbustes avaient tous été détruits, une ou deux semaines auparavant, par un grand feu. Les pins avaient l'écorce toute noire jusqu'à une hauteur de vingt pieds; mais nos compagnons nous assurèrent que, malgré la fréquence des incendies dans la forêt, les gros arbres n'en souffraient pas. Telle peut être la vérité; mais toujours paraissaient-ils fort misérables, quoique leurs cimes fussent aussi vertes que s'il n'était rien arrivé.

Nous avions emporté des vivres de Columbia, et la précaution était bonne; car, même sur cette route, depuis le chef-lieu de la Virginie jusqu'au grand port de mer de Charleston, les habitations ne sont situées qu'à des distances considérables les

unes des autres, et si grande est la pauvreté des habitans, qu'ils n'ont rien ni à donner ni à vendre aux voyageurs. Toute la ligne même est si malsaine, que fort peu de gens peuvent se déterminer à y résider; bien plus, pendant la majeure partie de l'année, on court un danger tel lorsqu'on y voyage, que toutes les diligences interrompent leur service, et que c'est un courrier à cheval qui porte les lettres.

Charleston est une délicieuse ville qui repose sur un niveau parfait, avec la mer devant elle, et deux nobles rivières, l'Ashley et le Cooper, qui l'enferment sur une vaste péninsule appelée *le Cou*. Cette étendue de terrain plat est couverte des maisons de plaisance des riches planteurs, dont beaucoup étaient presque cachées dans le feuillage, qui même en cette saison peu avancée avait une grande magnificence. Dans les rues, une rangée d'arbres borde de chaque côté les trottoirs, mode qui est commune à la plupart des villes septentrionales d'Amérique. En général, on choisit de préférence une espèce d'arbre familièrement appelée l'*orgueil de l'Inde*, et dont la dénomination botanique est, je crois, *melia azedarach*. De la cime du tronc, qu'on étête ou qu'on ébranche, partent une multitude de jets longs et minces qui portent des bouquets de feuilles à leur extrémité. Le printemps venait à peine de commencer, mais la plupart de ces arbres bourgeonnaient déjà, et je remarquai plusieurs bour-

geons qui s'entr'ouvraient. Ce qui toutefois donne à Charleston un caractère particulier, ce sont les portiques qui règnent du côté méridional de presque toutes les maisons, et souvent aussi de ceux qui regardent l'est et l'ouest. Ces galeries n'ont rien de lourd : elles sont au contraire bâties dans le style léger de l'Orient, et s'étendent depuis le sol jusqu'au toit, de sorte que les appartemens de chaque étage jouissent d'une promenade ouverte, mais en même temps abritée. Hormis dans les quartiers populeux et commerçans, où le terrain pour bâtir a trop de valeur pour être ainsi employé, les habitations s'élèvent au milieu d'un jardin qu'encombrent des fleurs de toute espèce et qu'ombrage un double ou triple rang d'orangers. Chaque propriété est généralement ceinte de haies d'un vert foncé, couvertes de la plus brillante profusion imaginable de roses blanches, qui, à ne rien exagérer, sont aussi larges que la main. Les maisons qui occupent le centre de ces enclos délicieux sont bâties dans toutes les formes et de toutes les grandeurs, d'ordinaire peintes de blanc, surmontées de terrasses à balcon, enfin munies pour la plupart, de même que les clochers des églises qui sont très nombreuses, de paratonnerres, à l'utilité desquels, soit dit en passant, les Américains ont plus de foi que nous n'en avons, je pense, en Europe. Mais ils sont si vaniteux, que peut-être veulent-ils ainsi rappe-

ler aux étrangers que l'auteur de cette invention est un de leurs compatriotes, l'illustre Franklin.

Je fus très frappé de l'aspect en quelque sorte tropical qui appartenait au port de Charleston plus qu'à aucun autre que j'eusse vu en Amérique. Je me rappelle surtout un matin où, tenté par l'espoir de respirer un air plus frais, j'allai me promener au bord de la mer. Deux minutes après être sorti de la rue principale, je me trouvai en face d'une multitude de navires venus de toutes les parties du monde, qui chargeaient et déchargeaient leurs cargaisons. Sur le quai, vis-à-vis d'un bâtiment naguère arrivé de la Havane, j'observai un gros tas de bananes vertes qui n'avaient été cueillies que depuis quatre ou cinq jours dans l'île de Cuba. A côté s'élevait une pyramide de cocos, tout frais aussi, les uns encore enveloppés de bourre, les autres qui venaient d'en être dépouillés. Des matelots hissaient hors d'un navire des sacs de café, et de grandes caisses oblongues de sucre, tandis que, cinq ou six pas plus loin, des portefaix nègres, que leur détestable anglais et leur accent de créole montraient être indigènes de quelque île française des Indes occidentales, entassaient à la hâte des colis de riz qu'on devait embarquer dans le même navire, aussitôt qu'on en aurait retiré les productions d'un climat encore plus chaud. De toutes parts, c'étaient des balles de coton, des caisses de fruits, des sacs

de farine et des ballots de marchandises, empilés les uns sur les autres, et, suivant l'usage, étiquetés des initiales de leurs propriétaires. On ne pouvait enfin se figurer une scène plus animée.

Comme j'allais ensuite réclamer mes lettres à la poste, qui est placée au centre de la Bourse, j'entendis retentir plusieurs voix, comme de personnes qui poussaient une enchère, et m'approchant d'une galerie qui d'un côté donnait sur la rue et de l'autre sur une cour basse, je vis que c'était effectivement le marché aux esclaves. Du milieu d'une foule considérable de chalands s'élevait une haute estrade sur laquelle les nègres étaient exposés en vente, non un à un, mais par familles à la fois. Ces lots variaient de nombre. Le premier se composa d'une vieille tout infirme, d'un vigoureux homme à larges épaules qui paraissait être son fils, de la femme de ce dernier, et de leurs deux enfans.

Leur mise à prix fut de 500 dollars, mais ils montèrent successivement jusqu'à 750, ce qui fait environ 150 dollars par tête. Divers autres lots qui comprenaient aussi des vieillards incapables de tout travail et des enfans à la mamelle furent adjugés pour à peu près même somme. Mais les marchands avaient, à dessein sans doute, réservé pour la fin le groupe le plus intéressant et qu'ils comptaient vendre le plus cher. Le personnage principal était un homme robuste et dans la fleur de l'âge.

Près de lui se tenait sa femme, grande, bien faite, et réellement jolie, quoique aussi noire que le jais. Du bras gauche, elle soutenait un enfant de six mois, qui reposait, suivant la mode d'Orient, sur l'os de sa hanche. Pour conserver son équilibre, elle inclinait un peu le corps à droite, et de ce côté deux petits marmots se pressaient contre son genou. Ils avaient l'air d'être jumeaux, et tinrent continuellement les yeux fixés sur la figure de leur mère. D'abord ils parurent fort effrayés, mais graduellement ils devinrent aussi calmes que leurs parens. Le mari était grave, même un peu triste, mais il y avait sur sa physionomie une expression de fierté qui étonnait de la part d'un individu placé dans une si humiliante condition. Ce qui pourtant me frappa le plus, c'était l'inquiétude que son regard trahissait de temps en temps lorsqu'il le fixait sur certains des enchérisseurs. Il semblait connaître parfaitement le caractère de chacune des personnes qui désiraient l'acheter, et n'ignorait pas que d'un mot dépendait sa misère ou son bonheur pour le reste de sa vie. Ils furent vendus au prix de 1450 dollars. Il paraît que les nègres, outre l'importance qu'ils attachent à tomber entre les mains de bons maîtres, mettent une singulière espèce d'orgueil dans ces occasions à être achetés cher, et que, les uns à l'égard des autres, ils regardent comme déshonorés ceux qui ne sont vendus que pour une pe-

tite somme. Ce fait montre d'abord combien il est difficile d'abolir entièrement l'amour des distinctions, et ensuite qu'il n'est pas de créature à forme humaine, si bas qu'elle soit placée dans l'ordre social, entièrement dépourvue de sentimens généreux. J'ai même entendu souvent des propriétaires d'esclaves, aussi pleins de sens que de douceur, car il s'en trouve beaucoup de tels aux États-Unis, dire que toujours, tantôt par humanité, tantôt par intérêt, on devrait traiter les nègres non comme les derniers des animaux dont nous sommes portés à leur donner les attributs, mais comme des hommes doués d'idées plus ou moins nobles qu'on peut utiliser.

A midi, on me mena voir des courses de chevaux, qui sous toute espèce de rapports ne me rappelèrent pas trop mal celles d'Angleterre. Mais entre deux épreuves survint un incident qui me montra combien les mœurs populaires des Américains diffèrent de celles des Anglais, qui pourtant sont leurs ancêtres. Un grand homme, qui avait l'air d'un fermier, se prit de querelle avec un matelot. Des injures on passa promptement aux coups, et en un clin d'œil les deux adversaires eurent jetés habits bas. Mais plusieurs personnes de la foule se précipitèrent aussitôt sur eux et les séparèrent, au lieu de les laisser comme dans mon pays natal se boxer en gens de cœur. Il en résulta qu'ils recommencèrent à s'insulter de plus belle; puis, comme si ce n'était

pas suffisant, ils se firent respectivement un cercle d'auditeurs, et racontèrent les motifs de la dispute chacun à leur façon, de sorte qu'au bout de quelques minutes on eut non plus deux, mais trente personnes de chaque côté qui échangèrent les plus grossiers propos. Je ne sais comment aurait fini le tumulte, si personne n'était intervenu; mais arriva un homme avec un fouet à la main, et ne ménageant pas les coups, il eut bientôt dispersé les querelleurs qui obstruaient la lice. C'était sans doute une mesure indispensable, puisque les chevaux n'attendaient que l'instant de partir; mais encore usa-t-il d'un excès de sévérité qui me parut sans excuse. Il frappa sur les enfans et sur les femmes aussi bien que sur les hommes, non pour plaisanter, mais fort sérieusement. Je ne pouvais imaginer qu'on se résignât dans le pays de la liberté par excellence à être ainsi battu. Un individu, à qui je demandai la solution de ce problème, me répondit que les coupables avaient été justement châtiés, car pourquoi gênaient-ils les courses? Un autre alla jusqu'à s'autoriser du fait pour me vanter l'amour de l'ordre qui distingue les Américains et leur soumission aveugle à l'autorité légitime.

Le soir, le club des jockeys de Charleston donna un grand bal, auquel nous fûmes invités de même que la meilleure compagnie de la ville, et nous y allâmes. Les salons étaient vastes, décorés avec

goût, éclairés avec luxe; les rafraîchissemens abondaient; enfin je remarquai dans tout un excellent style; mais, chose bizarre, les dames et les messieurs semblaient absolument étrangers les uns aux autres. Les premières étaient rangées autour des murs, bien droites, bien guindées, bien silencieuses, tandis que les seconds, qui, sauf le temps des contredanses, se tenaient en masse compacte dans les embrasures des portes, semblaient n'éprouver aucune sympathie pour le beau sexe, aucun désir ni aucun besoin de lui plaire. Dans leur manière habituelle de vivre, toujours occupés d'affaires commerciales, d'intérêts pécuniaires, et d'élections, les Américains, comme je l'ai dit, n'ont que peu ou pas de temps à passer près de leurs femmes: encore moins peuvent-ils comprendre les douceurs de l'intimité du ménage. Aussi, quand ils se réunissent avec l'intention expresse de s'amuser, on ne leur voit que rarement ces façons dégagées et familières, qui pourtant sont si indispensables à la gaîté d'un bal et même de toute réunion. Au lieu de cette liberté innocente qui fait le principal charme de la société dans les autres contrées, je n'ai presque jamais remarqué que la plus respectueuse froideur dans toutes les occasions où des jeunes gens de différens sexes se trouvaient ensemble. Surtout, durant tout mon séjour dans le pays, je n'ai rien vu, absolument rien, qui ressemblât le moins du

monde à ce que nous appelons de la galanterie. J'entends par-là ces petits soins, ces mille égards, qu'un homme paie dans le monde à une femme selon son cœur, et que celle-ci peut ne pas recevoir sans plaisir. Sans être encore de l'amour, c'est quelque chose qui cependant y ressemble assez pour à la longue, et si les circonstances le permettent, se changer en une véritable flamme. Mais de pareilles licences ne sauraient être tolérées, je crois, dans une société si jeune que celle d'Amérique, où les règles du décorum n'ont pas encore pu s'établir. Puis, l'absence de toute classification parmi les rangs empêche qu'on se connaisse assez les uns les autres pour qu'il y ait lieu de former des liaisons justifiables. Il se peut aussi que, chez un peuple où les manières propres à chaque classe ne sont pas arrêtées, et où nulle étiquette ne définit leurs rapports, il soit difficile que les choses restent dans les limites convenables.

Le 4 mars nous visitâmes les curiosités de Charleston, entre autres l'asile pour les orphelins, la maison de correction, celle de charité, la prison, et un vaste moulin à riz. Il n'est pas possible de décrire tous ces établissemens avec les détails minutieux que leur importance exige, et d'ailleurs mon but en les visitant était plutôt d'avoir occasion d'étudier les mœurs et les usages; mais je ne dois pas me borner à en donner l'énumération. Le mou-

lin surtout mérite de ne pas être traité si peu cérémonieusement. On ignore peut-être que tous les grains de riz poussent chacun sur des pédicules séparés, ou, pour être plus compréhensible, au bout de petites tiges que projette le haut de la tige principale. Cette tête forme ce qu'un botaniste appellerait un pédicule épié, car elle offre le double aspect d'un épi de blé et d'un pédicule d'avoine. Pour détacher le riz de ces queues, il faut recourir au fléau ordinaire, car jusqu'à présent on n'a point inventé de machine qui puisse abréger cette besogne. Il s'agit ensuite d'extraire chaque grain de la cosse extrêmement serrée qui le recèle. Le seul moyen d'y parvenir est de le faire passer entre deux meules assez espacées l'une de l'autre. La pellicule ou tunique dont il est en outre revêtu s'enlève par une espèce de battage qu'il subit dans des mortiers de fer, avec des pilons du poids de deux cent cinquante à trois cents livres. Ces pilons consistent en d'énormes poutres perpendiculaires qu'un mécanisme lève de plusieurs pieds, et qu'il laisse ensuite retomber tout à coup sur le riz, dont les angles sont ainsi frottés les uns contre les autres jusqu'à ce que les pellicules se séparent. On le vanne alors avec soin, on le renferme dans des caisses qui pèsent environ six cents livres chacune, et il est prêt à être expédié dans toutes les parties du monde. Le riz revêtu de sa cosse, ou comme on

l'appelle, lorsqu'il est encore en cet état, d'un nom emprunté aux Indiens, *le paddy*, se conserve frais et bon beaucoup plus long-temps qu'après avoir reçu les deux degrés de préparation que j'ai décrits. De plus, le riz préparé court risque de devenir poussiéreux, soit qu'il reste exposé à l'air, soit qu'il subisse le moindre frottement, ce qui arrive dans les voitures, à bord des vaisseaux, et dans les magasins de chaque côté de l'Atlantique. Ces faits ont récemment suggéré à d'entreprenans capitalistes anglais de l'importer sous la forme de paddy, et de ne l'extraire de sa cosse qu'en Europe. L'expérience a réussi parfaitement, et j'ai à Londres mangé de ce riz qui avait l'air et le goût aussi frais que dans la Caroline du sud.

A propos de l'asile fondé à Charleston pour les orphelins, j'ai cru remarquer encore une de ces particularités curieuses qui distinguent la société américaine de celle des contrées plus vieilles. Dans l'Union, comme je l'ai tant de fois dit, tout le monde est plus ou moins en mouvement, et comme ce grand corps n'est composé que de membres parmi lesquels il y a très peu de cohésion, sans cesse ils s'écartent les uns des autres, et se perdent de vue au milieu du champ immense où ils sont dispersés. Les liens mêmes de parenté sont bientôt rompus, bientôt oubliés; les enfans s'éloignent de leurs pères et de leurs mères, long-temps avant

qu'ils soient parvenus à l'âge mûr; les frères et les sœurs s'en vont à droite et à gauche, s'oublient mutuellement, et sont oubliés par les auteurs de leurs jours, par le reste de leur famille. Ainsi, il arrive souvent que les chefs des maisons meurent ou aillent demeurer on ne sait en quel coin, et laissent des enfans sinon dans une pénurie complète de secours, du moins à la protection de personnes qui leur sont si peu parentes, et qui éprouvent si peu de sympathie à leur égard, que le public, faute de pouvoir découvrir des gens dont le devoir serait de leur donner asile, est obligé de prendre lui-même soin d'eux. A Charleston, à Savannah, et dans d'autres parties de la contrée, où la fièvre jaune se déclare souvent, et où un fléau pire encore, la passion des liqueurs fortes, règne comme partout ailleurs, il n'est pas rare qu'à la fin de la saison malsaine des enfans se trouvent privés de tout parent, de tout protecteur naturel. Inutile de dire que je parle ici des habitans les plus pauvres, qui presque tous sont étrangers et venus soit d'Europe soit d'autres parties de l'Amérique; car il en est de même, à ce qu'il semble, dans tous les pays : les gens nécessiteux sont toujours attirés vers les grandes villes, où leurs maux cependant doivent encore s'aggraver. Les riches, qui ne peuvent empêcher ces migrations, n'hésitent du moins jamais à payer de leur bourse et de leur personne

pour soulager leurs semblables, et je déclare, en l'honneur des Américains, que leur générosité connaît rarement des bornes, quand il faut fonder et doter des institutions de bienfaisance.

La maison de correction reçoit les coupables que la loi n'exclut de la société que pour un bref espace de temps. En outre, comme il semble être partie essentielle du système de l'esclavage qu'on recoure au fouet pour obtenir obéissance, mais comme la nature désagréable de cette discipline empêche le maître de l'administrer chez lui, il envoie l'esclave dont il est mécontent porter au directeur de cette maison un billet et une pièce d'argent, sur la remise desquels on lui applique tant de coups, après quoi il revient vers son propriétaire.

Dans la prison, il n'y avait pas de cellules séparées pour les détenus. Ils paraissaient passer les jours et les nuits dans l'oisiveté la plus complète et communiquer librement. Dans la cour étaient environ trois cents esclaves amenés de la campagne pour être vendus, et parqués là comme des bestiaux, moyennant une légère rétribution quotidienne, jusqu'au jour du marché. La scène ressemblait assez à ce que doit être le campement d'une horde sauvage d'Africains, tel que j'ai entendu le major Denham [1] en faire la description. Hommes,

[1] Nous avons donné, au tome XXVII de notre *Bibliothèque*, le voyage de Denham en Afrique.

femmes et enfans, de tout âge, étaient rassemblés en groupes, ou assis en cercles, autour de feux, préparant leur frugal repas de blé indien ou de riz. Des vêtemens de toute couleur, ou plutôt des haillons, séchaient suspendus aux murailles, tandis que les enfans nus jouaient gaîment, ne se doutant pas, les pauvres petites créatures, qu'ils étaient destinés à vivre et à mourir dans la servitude. Avec nous, sur le balcon, étaient trois ou quatre marchands d'esclaves, qui examinaient le troupeau de victimes humaines, et qui de sang-froid analysaient la bonne ou mauvaise qualité de chacune. La journée était superbe, le soleil brillait avec éclat sur nos têtes, et la réflexion seule pouvait nous faire trouver affligeante la scène que nous avions sous les yeux.

Départ de Charleston. Plantation de la Caroline du sud. Méthode de cultiver le riz. Capacité intellectuelle des nègres. Commerce intérieur d'esclaves. Savannah.

Nous quittâmes Charleston le 6 mars, par une froide mais belle matinée, et nous dormîmes à Jacksonburgh, petit village tout dispersé sur le bord méridional de l'Edisto. C'est une rivière assez considérable, qui coule avec plus de rapidité qu'aucun des cours d'eau que nous avions eu besoin de franchir depuis le Saint-Laurent. Le lendemain, nous gagnâmes la plantation d'un Charlestonien de nos amis,

qui, avec cette chaude hospitalité générale dans le sud de l'Union, nous avait priés de faire halte sous son toit. Le premier jour, nous avions parcouru trente milles, et le suivant nous n'en parcourûmes que vingt; car, ennuyés de l'assujettissement auquel les voyageurs sont soumis dans les diligences, nous avions loué une voiture particulière pour aller notre pas.

Il y avait encore une forte gelée blanche sur l'herbe, lorsque nous quittâmes nos quartiers de la nuit, et que nous entrâmes dans la forêt. L'air cependant était de cette agréable température qui n'est ni le froid ni le chaud. Notre route traversait une région encore vierge, généralement couverte de pins, mais parsemée çà et là de taillis et d'une admirable confusion de plantes gigantesques toutes en fleur. Nous remarquâmes, en particulier, du jasmin jaune et blanc, des chèvre-feuilles de diverses couleurs, des multitudes de roses blanches, des lauriers, des myrtes et du houx; parmi beaucoup d'autres arbustes dont les noms nous étaient inconnus, apparaissaient de temps en temps des aloès et une plante qui avait tout-à-fait l'air tropicale : on l'appelle dans le pays le *palmier-baïonnette*, parce que chaque division de sa large feuille a la forme de cette arme. Ces divisions, qui rayonnent du centre de la feuille, la font ressembler aux étoiles qu'on voit dans les armoiries, et

plus encore aux éventails circulaires des Chinois, qui se fabriquent, si je ne me trompe, avec quelque plante de la même famille. Outre les pins, il y avait beaucoup aussi de magnifiques chênes verts; mais la feuille petite et pointue de ces arbres les rend moins gracieux que les chênes communs. Quand nous partîmes, l'atmosphère n'était pas agitée par la moindre brise; et un brouillard, causé sans doute par un incendie qui s'était déclaré dans quelque partie distante de la forêt, entourait comme d'un voile de gaze les objets lointains qui se montraient au bout des clairières; car nous en rencontrions quelques-unes aux endroits où une plus grande richesse du sol, ou bien le cours d'une rivière, ou bien encore ces deux avantages réunis, avaient déterminé les colons à établir leur domicile. D'autres fois nous ne pouvions voir qu'à cent ou deux cents pas devant et derrière nous; et si alors la route s'en allait en droite ligne figurer une pointe, nous croyions être plutôt dans un tube que sur un grand chemin. Les rayons du soleil, auquel le brouillard donnait une teinte cuivrée, arrivaient rarement jusqu'à nous, mais ils éclairaient de la façon la plus pittoresque les troncs des grands pins qui nous entouraient, et dont les premiers ressemblaient à de superbes colonnes, les autres s'amincissaient peu à peu par l'effet de la perspective, au point de ne plus paraître que des fils, jusqu'à ce qu'enfin ils se

perdissent dans l'ombre. Le sol était parfaitement plat dans toutes les directions, et les arbres s'en élevaient si perpendiculaires, ils étaient si dépouillés de basses branches, qu'il régnait dans la forêt comme une symétrie architecturale, assez analogue à celle de quelques cathédrales gothiques. Plus loin, lorsque les arbres devinrent moins épais, la scène fut encore plus gaie. Le soleil, en effet, parsemait la terre de taches lumineuses sur tous les points où il pouvait percer la voûte du feuillage, que rendait encore plus impénétrable une singulière espèce de mousse suspendue non en festons gracieux, mais en vilaines grappes, en laids écheveaux qu'on aurait pris pour du chanvre, aux branches de la plupart des arbres. Dans les régions basses et marécageuses du sol, cette sorte de filasse, qui paraît engendrée par l'excès à la fois de la chaleur et de l'humidité, pousse en profusion. Parfois nous en rencontrions une telle quantité, qu'elle enveloppait complétement les rameaux et les feuilles, et que, retombant de toutes parts en longs anneaux, vous auriez dit la forêt couverte d'énormes toiles d'araignées. La route était excellente, et généralement elle courait à trois ou quatre pieds au-dessus des marécages. En hiver, ces parties de la contrée sont assez malsaines; mais en août et en septembre, disait notre conducteur, y entreprendre un voyage était courir à une mort certaine;

et il ne fallait rien moins que ses assurances réitérées de l'absence de tout péril au printemps, pour bannir de nos esprits les frayeurs que nous concevions à la vue des eaux croupissantes et vertes qui nous environnaient de toutes parts.

Ce fut pendant cette marche, et par 32 degrés 20 minutes de latitude septentrionale, que nous vîmes pour la première fois des rizières en Amérique. Elles s'étendent beaucoup plus loin vers le nord, je ne saurais dire jusqu'où précisément; mais nous n'en avions pas encore rencontré. Je me rappelai tout de suite mes voyages en Orient, où les longues levées parallèles qui coupent les champs, à demi inondées par une multitude d'étroits canaux, donnent un caractère tout particulier à cette espèce amphibie d'agriculture. Vers midi, quand nous retrouvâmes enfin le pays découvert, la chaleur fut bientôt si intolérable, que nous souhaitâmes vivement d'arriver à la plantation de notre ami. Toutefois il en était absent lui-même, et nous ne savions trop comment ses esclaves nous recevraient, ni quelles commodités son habitation devait nous offrir. Mais quand nous y arrivâmes par une longue allée sablée de beaux arbres; quand nous vîmes une vaste et jolie maison devant laquelle s'étendait une nappe d'eau limpide, avec une île au milieu, ombragée de saules pleureurs; quand l'inspecteur des nègres, qui doit lui-même être un blanc, aux

termes de la loi, vint nous ouvrir la portière, nous souhaiter la bien-venue, et nous dire que tout ce qui appartenait à son maître était à notre disposition, nous reconnûmes que nos craintes n'étaient pas fondées. Montant le perron, nous trouvâmes les appartemens les plus commodes et les plus élégans où peut-être nous soyons entrés en Amérique. Les parquets étaient couverts de tapis, les murailles peintes ou revêtues de papier, et les fenêtres pouvaient à volonté se fermer et s'ouvrir. Du salon, nous sortîmes dans une galerie d'où un autre escalier nous conduisit dans un délicieux jardin. Du haut de l'éminence sur laquelle la maison était située, nous pûmes voir, par-dessus une haie, des champs de riz qui s'étendaient à plusieurs milles dans la plaine, et qui n'étaient bornés que par la masse de la forêt encore vierge. Une des croisées de l'habitation n'avait pas de vue, bouchée qu'elle était par des groupes d'orangers en pleine terre, sur lesquels il y avait en même temps des fleurs en bouton et d'autres épanouies, des fruits encore verts et d'autres déjà dorés. Mille circonstances comme celles-là nous montraient que nous avions atteint les régions méridionales.

Le chef des esclaves, Salomon, nous mena visiter en détail toute la propriété. Il paraît que, quand les nègres partent le matin pour les champs, la coutume est qu'ils n'emmènent pas ceux de leurs en-

fans trop jeunes encore pour travailler. Nous trouvâmes donc une vieille matrone qui gardait une trentaine de bambins aussi noirs que de la suie, dans une maison située au centre du village que formaient les cases des esclaves de la plantation. Sur le feu cuisait une marmite de maïs, dont devait souper la petite bande joyeuse, car ils avaient tous l'air heureux et content. Leurs pères et mères, et ceux des enfans qui sont assez âgés pour se rendre utiles, vont à l'ouvrage dès la pointe du jour, emportant avec eux leur dîner, qu'ils mangent à terre. Ils prennent un autre repas vers le coucher du soleil, lorsqu'ils regagnent leur demeure. En général, aussi, ils parviennent à se faire cuire un déjeuner; mais ils en supportent eux-mêmes la dépense sur le gain que leur procurent les quelques heures qu'on accorde toujours aux nègres afin qu'ils travaillent pour leur compte. Nous apprîmes avec plaisir, qu'en outre, on leur donnait aux États-Unis repos toute la journée du dimanche, sauf dans certaines parties de la Louisiane, et à certaines époques de l'année dans les autres. Dans celles, par exemple, où l'on cultive le sucre, il est quelquefois si nécessaire d'user de promptitude qu'une interruption de travail ne peut être permise. Généralement parlant, les planteurs, qui semblent comprendre que leur avantage est de ne pas surcharger leurs esclaves, regardent la faveur qu'ils leur accordent, de se

reposer un jour au moins par semaine, comme une source de profit plutôt que de perte. L'inspecteur marque donc, chaque jour, à chaque nègre la tâche de besogne qu'il doit faire; et quand celui-ci s'en est convenablement acquitté, il peut retourner à sa case, et cultiver sa propre pièce de terre, soigner ses cochons et ses volailles, jouer avec ses enfans, en un mot passer son temps comme il lui plaît. La tâche des nègres est quelquefois finie à deux heures, mais d'ordinaire à quatre ou cinq seulement, et même j'en ai vu qui travaillaient encore à la chute du jour.

Nous entrâmes dans plusieurs des cabanes habitées par des esclaves. Elles étaient aussi propres, aussi jolies que commodes, et eussent fait honte à celles de beaucoup des pays d'Europe. Chacune de ces huttes était divisée en petites chambres, du moins en compartimens, où il y avait des lits. En outre, elles avaient des cheminées et des portes, et quelques-unes (c'était le plus petit nombre), le luxe d'une fenêtre. Je comptai vingt-huit cases occupées par cent quarante personnes, dont soixante-un enfans. Au total, il régnait dans le village une apparence de bonheur. Pour peu, en effet, qu'ils soient sensés, les propriétaires d'esclaves, humains ou non, finissent par reconnaître tôt ou tard que le meilleur système est de traiter les noirs avec autant de douceur que la nature de la discipline le permet. Ils ne

d'inonder les champs et de séjourner cinq jours sur la terre, à cinq pouces de hauteur. Le but de cette irrigation est, comme on dit, de développer le germe. On laisse ensuite retirer l'eau et la terre sécher jusqu'à ce que le riz soit ce qu'on appelle haut de *quatre feuilles,* c'est-à-dire de trois ou quatre pouces. Pour cela il faut un mois. Les rizières sont alors inondées de nouveau, et demeurent en cet état pendant plus d'une quinzaine, pour détruire l'herbe et les mauvaises plantes. Ces opérations mènent au milieu de mai; après quoi on laisse sécher la terre jusqu'au milieu de juillet, et dans l'intervalle on laboure à plusieurs reprises, tant pour ôter les plantes étrangères qui n'ont pas été noyées, que pour amollir le sol. On introduit alors l'eau pour la dernière fois, afin que le riz puisse parvenir à maturité, et il mûrit réellement la tige dans l'eau. La moisson commence vers la fin d'août et se prolonge en octobre. Ce sont toujours les esclaves mâles qui coupent avec une faucille, et les femmes qui mettent en bottes. Comme on ne peut séparer le grain de la paille avec une machine sans le briser, il faut le battre à bras.

La culture du riz me fut décrite comme la besogne de beaucoup la plus malsaine à laquelle les esclaves étaient employés, et il paraît qu'en dépit de tous les soins ils y succombent en grand nombre. Les causes de cette terrible mortalité sont que

l'atmosphère est continuellement humide et chaude, et qu'il faut alternativement inonder et laisser sécher les champs sur lesquels les nègres travaillent sans cesse, souvent avec les pieds dans la vase, tandis qu'ils ont la tête nue exposée aux brûlans rayons du soleil. En de telles saisons, tous les blancs, comme on s'en doute, quittent le pays pour gagner les hauteurs dans l'intérieur des terres, ou, s'ils le peuvent, ils s'en vont vers le nord visiter les eaux de Saratoga et les lacs. Chaque plantation est munie d'un moulin, et presque toujours cette machine, ainsi que la plupart des autres instrumens, se fabrique sur la propriété même. Tous les ouvrages, par exemple, de serrurerie et de charpenterie sont confectionnés par les esclaves de chaque plantation, et il ne semble pas, du moins que je sache, qu'il y ait défaut d'intelligence de la part des nègres. On soutient opiniâtrément le contraire dans les États où l'esclavage est aboli; mais cette opinion s'explique, je crois, par le fait que les nègres libres, les seuls qu'on connaisse réellement dans le nord, sont en effet la race la plus dégradée et la plus dissolue. Mais chez les planteurs, en d'autres termes, dans la servitude, ils sentent que leur intérêt leur commande de se bien conduire, et d'ordinaire ils ne négligent rien pour contenter leur maître et acquérir de l'habileté. Aussi ai-je remarqué mainte et mainte fois que, lorsqu'on lui en donne les moyens, un noir ne se montre pas

moins capable qu'un blanc : encore ne prend-on jamais la peine d'améliorer son moral. Quand il a terminé sa tâche, il emploie son temps bien ou mal, on ne s'occupe plus de lui. Il peut avoir autant de femmes qu'il lui plaît, il ignore ce que c'est qu'une religion, il ne sait jamais ni lire ni écrire; et le contraire, sous ce dernier rapport, serait une violation de l'usage partout, de la loi même en de certaines localités.

Les esclaves domestiques, m'a-t-on dit, sont mieux nourris, mieux vêtus, et généralement mieux traités que ceux qui travaillent hors de la maison; mais, chose assez singulière, a-t-on ajouté, les nègres préfèrent néanmoins le travail des champs, parce que, je présume, leur tâche est fixée dans ce cas, et qu'elle leur laisse une partie du jour dont ils peuvent disposer à leur gré. Ce privilége s'est peu à peu changé en droit, et ressemble dès lors à une étincelle de liberté dans la sombre nuit de la servitude; au lieu que l'esclave qui sert son maître est du matin au soir exposé à recevoir des ordres, et quelquefois s'imagine être moins libre. Un nègre cependant, qui a été depuis son enfance accoutumé au service, devient généralement si attaché aux enfans et aux autres membres de la famille, il contracte tellement l'habitude d'un tel genre de vie, qu'il trouverait fort dur qu'on le renvoyât travailler dans la campagne.

L'idée de cultiver la côte maritime, et même la moindre partie des bas districts que renferment les États du sud, par le travail des blancs, est, il m'en coûte de le dire, tout-à-fait visionnaire : le climat rend la chose absolument impossible. Toutes les informations que j'ai prises auprès des planteurs, des négocians, des médecins, des étrangers, des avocats pour ou contre l'esclavage, concourent à établir cette fâcheuse vérité. Il semble ainsi ne pas y avoir de choix entre abandonner les fertiles contrées en question, ou forcer des nègres à les cultiver. Dans des parties considérables de quelques États, comme dans le nord de la Virginie, où le sol est pauvre, les esclaves ne produisent pas par leur travail ce qu'ils coûtent d'entretien : en conséquence ils sont une source de dommage pour leurs maîtres; ils leur en seraient une du moins, si ceux-ci n'avaient d'autres moyens que l'agriculture pour en tirer profit. Supposons toutefois qu'un tel état de choses, au lieu d'être local, fût général dans le sud de l'Union : il est évident que tôt ou tard l'esclavage devrait mourir d'une espèce de mort naturelle, car personne ne voudrait garder des nègres qui coûteraient à entretenir plus que les moissons obtenues par leur travail. Mais, malheureusement, le climat aussi bien que le sol des États extrêmes du sud, tels que la Géorgie, l'Alabama et la Louisiane, de même que le territoire de la Floride, ne ressemblent en

rien à ceux des districts septentrionaux de la partie de l'ouest où l'esclavage est en vigueur, tels que le Maryland, la Virginie et le Kentucky. Dans la section méridionale, comme le travail des noirs est fort productif, les planteurs qui se sont établis dans cette neuve et fertile contrée sont toujours prêts à donner de hauts prix pour des esclaves. Il existe ainsi un écoulement sûr et profitable pour la vente des noirs qu'on élève exprès dans les plantations plus septentrionales dont j'ai parlé tout à l'heure. Les nouveaux États qui bordent le golfe du Mexique, aussi bien que ceux qu'arrose le Mississipi, sont aujourd'hui les principaux marchés auxquels les esclaves élevés dans le nord sont envoyés. Mais il en est aussi absorbé un grand nombre par la Caroline du sud et la Géorgie, où les rizières éclaircissent tellement vite la population noire, qu'il est indispensable de la renouveler sans cesse pour satisfaire aux demandes toujours croissantes que fait le commerce du riz excellent de ces contrées. On y cultive aussi de jour en jour plus de coton et plus de sucre : ces causes combinées, ont mis en train, et sans doute maintiendront pendant une longue période de temps à venir, au cœur même des États-Unis, le trafic d'esclaves, à présent le plus important du monde. Je n'ai aucune donnée qui me permette d'établir le chiffre exact des esclaves qui se vendent annuellement dans l'Union américaine;

mais il doit être énorme; car, m'a-t-on dit, durant certaines saisons, toutes les routes, tous les bateaux à vapeur, tous les paquebots, sont encombrés de troupes de nègres qui se rendent aux grands marchés du sud.

Le 9 nous continuâmes notre voyage, et chemin faisant, nous aperçûmes beaucoup de jolies maisons de campagne qui appartenaient aux différens planteurs entre Charleston et Savannah. Ce district est fertilisé par les eaux des innombrables rivières, grandes et petites, qui arrosent le riche État de la Caroline du sud, et dont l'Edisto, le Salt-Ketcher, le Cootawhatchie et le Pocotaligo, sont les plus remarquables. Le soir, nous mîmes encore à contribution l'hospitalité d'un ami. Le lendemain, quand nous approchâmes de la Savannah, courant qui sépare la Caroline du sud de la Géorgie, nous eûmes à franchir une longue plaine, comme l'appellent les indigènes, ou plutôt un marais de matières alluviales, qui sans doute avait été le lit de la rivière quelque mille années auparavant. En cet endroit, la route passe sur une chaussée longue de plusieurs lieues, qui, formée de poutres transversales, nous rappela, par force secousses, que nous étions de chair et d'os, non de gomme élastique. La pimpante ville de Savannah, qui repose à une hauteur d'environ cinquante pieds au-dessus de la rivière du même nom, et sur le bord même

de la rive droite ou méridionale, offre le coup d'œil le plus pittoresque quand on la regarde d'en bas, à cause de la prodigieuse multitude de ses grands clochers et de ses autres édifices publics qui se mêlent aux bouquets d'arbres plantés dans les rues, ou qui se détachent vigoureusement sur le ciel. Mais nous fûmes fort surpris de ne voir en cette ville aucune de ces utiles et élégantes galeries dont les maisons de Charleston et de la plupart des autres cités du sud sont généralement ornées. Toutes les rues, cependant, toutes les places de Savannah (et il y en a de fort belles) sont plantées de plusieurs rangs de ces arbres qu'on appelle *l'orgueil de l'Inde*, et qui, les ombrageant, leur donnent un air tout-à-fait tropical. On peut dire néanmoins que c'est une grande maladresse d'avoir, dans presque toutes les villes des parties méridionales de l'Union, percé des rues si larges, que les habitations ne puissent faire d'ombre. On raisonne mieux sous ce rapport en Italie et en Espagne; et les modernes habitans de la Géorgie et de la Louisiane auraient eu raison d'imiter les fondateurs de la Nouvelle-Orléans, où la mode européenne a été, je pense, suivie avec beaucoup d'avantage.

Savannah, quoique évidemment la principale cité de l'État de Géorgie, n'en est pas le chef-lieu, car la coutume prévaut dans toute l'Amérique de

choisir pour siége du gouvernement quelque ville située le plus près possible du centre géographique. En beaucoup de cas, cette situation fait meilleure figure sur la carte, mais n'est pas à beaucoup près si accessible et si commode que sur la côte de l'Océan.

Culture et préparation du coton. Tâches des esclaves ; leur nourriture; leur habillement. Voyage dans l'État de Géorgie. Mâçon. Loterie de terres. Embryon d'une ville dans la forêt.

Nous louâmes à Savannah une autre voiture particulière attelée d'une paire de chevaux, qui devaient nous conduire d'abord à Darien, petite ville de la côte, et ensuite à travers les États de Géorgie et d'Albama, dans la direction de la Nouvelle-Orléans. Ce mode de voyager était fort coûteux, mais il n'y en avait pas d'autre sur la route que nous voulions suivre. Si nous n'avions pas adopté ce plan, nous aurions remonté la rivière par le paquebot à vapeur jusqu'à Augusta, pour de là nous diriger vers l'ouest dans les diligences publiques. C'eût été à la fois plus économique et plus expéditif; mais alors nous n'aurions rien vu de l'intérieur du pays dans un côté qu'on visite si peu.

Le premier jour, qui était le 13, nous cheminâmes presque au sud. Pour donner ici, avec précision, la latitude et la longitude des localités par lesquelles nous passâmes, il aurait fallu que nous

eussions emporté avec nous des quarts de cercle et des chronomètres, car nous nous enfoncions dans des parties sauvages et peu connues du continent américain, où les traces de l'homme ne sont encore que faiblement marquées. En conséquence, les cartes de ces régions n'étaient encore ni parsemées de villes et de villages, ni coupées en tout sens par des lignes de routes et de canaux. Le temps viendra-t-il où leur aspect cessera d'être tel? J'en doute, car toute la journée nous ne traversâmes que des marécages où la fièvre jaune et la pulmonie semblent prêtes à dévorer quiconque s'en approchera. Nous fîmes halte pour la nuit dans une méchante ferme, située au bord de la route par environ 32 degrés nord.

« Comme nous atteignions Darien, charmant petit village qui repose sur la rive gauche du gigantesque Alatamaha, un des cours d'eau les plus larges de l'Amérique, mais dont le nom m'avait été jusqu'alors inconnu, nous y rencontrâmes précisément un planteur de nos amis, d'après l'invitation duquel nous visitions alors cette partie de la contrée. En sa compagnie, nous descendîmes le fleuve dans un canot long de trente pieds, qui était creusé dans un cyprès. Les rames étaient maniées par cinq jeunes nègres qui avaient l'air le plus joyeux et le plus gai, comme l'ont en effet presque tous leurs pareils, en dépit de l'esclavage. Ils ac-

compagnaient leur travail par une espèce de chant sauvage, assez analogue à celui des voyageurs canadiens, mais qui ressemblait encore davantage à celui des fameux bateliers de Bombay. A la tombée de la nuit, il leur fallut redoubler d'efforts pour éviter de nous perdre dans un labyrinthe d'îles basses, alluviales et marécageuses, qui, presque à fleur d'eau et couvertes de joncs, s'étendent à plusieurs milles dans la mer, en face des innombrables bouches du grand Alatamaha. Mais la marée de l'Atlantique neutralisait le courant du fleuve, quoiqu'il fût alors aussi gonflé que jamais par suite des pluies abondantes tombées dans l'intérieur de la Géorgie, État dont il est le principal irrigateur. A grand'peine pûmes-nous donc, malgré la vigueur de nos rameurs et l'habileté de notre pilote, atteindre notre destination, c'est-à-dire l'île de Saint-Simon, avant que l'obscurité fût complète. Divers motifs nous attiraient vers cette île, et nous fûmes bien récompensés d'un petit détour de quelques centaines de milles qu'il nous en coûta pour la visiter; mais, réellement, il faut avoir en Amérique des bottes de sept lieues.

Que le lecteur jette un coup d'œil sur la carte: il remarquera le long de la Géorgie une multitude d'îles, telles que Tybée, Ostabaw, Sapelo, Saint-Simon, etc. Elles n'ont pas grande apparence sur le papier, mais elles sont fort importantes pour le

commerce, car elles produisent la plus belle espèce de coton. C'est la culture de cette plante précieuse que nous désirions examiner. Notre ami, sur sa plantation, y employait cent vingt-deux esclaves, dont soixante-dix étaient des hommes ou des femmes de quatorze à cinquante ans, quarante-huit, des enfans qui n'avaient pas atteint leur quatorzième année, et quatre, des vieillards hors d'âge. Les soixante-dix travailleurs étaient rangés en quatre classes graduées selon leur degré de force. Trente-neuf d'entre eux étaient ce qu'on appelle une *main entière;* seize, un trois quart de main; onze, une demi-main; et quatre, un quart de main: ce qui faisait en tout cinquante-sept mains entières. Il y avait environ deux cents acres de terre cultivés en coton, vingt-cinq, en blé indien, pommes de terre et autres légumes. D'ordinaire, les champs sont divisés par des palis temporaires, en compartimens de cent cinq pieds carrés chacun, équivalant ainsi à un quart d'acre. Ces divisions, appelées *tâches,* sont disposées en couches ou plates-bandes, à cinq pieds les unes des autres, sur lequelles le coton doit être planté. Lorsque la terre a été de la sorte apprêtée préalablement, la première opération au printemps est d'arracher les mauvaises herbes qui ont pu pousser sur les couches, et de les entasser dans les petites fosses de séparation. C'est ce qu'on appelle *enrôler.* Une *main entière* enrôle par jour

un demi-acre. La seconde opération est de tracer avec la charrue deux sillons de chaque côté de la plate-bande, ce qui forme sur toute la longueur une petite éminence. Viennent ensuite les esclaves, qui, avec des hoyaux donnent à ce travail le fini nécessaire. Comme la besogne est peu rude, la tâche quotidienne est, dans ce cas, des trois quarts d'un acre. Suivent alors deux mains qui creusent sur le haut de la couche des trous distans de dix-huit pouces. Une autre main répand environ cinquante graines de coton dans chaque trou, tandis que deux autres les recouvrent à la profondeur d'un pouce et demi, tapotant le sol par-dessus. La semaille est à peine finie, qu'il faut sarcler pour la deuxième fois, car les herbes croissent vite. La tâche, à cette époque de la culture, est d'une moitié d'acre. Il est nécessaire de recommencer le sarclage du coton tous les quinze jours. Quand on le sarcle pour la dernière fois, il faut en éclaircir les pieds, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que sept dans chaque groupe, et aussi éloignés que possible les uns des autres. A la troisième fois, on les éclaircit de nouveau, et on n'en laisse, dès lors, qu'un ou deux, à moins que la terre ne soit pauvre. En septembre, ou peut-être plus tôt, le coton commence, suivant l'expression reçue, à *s'épanouir,* et il est alors bon d'en faire la récolte. Une main cueille par jour de quatre-vingt-dix à cent livres de ce

qu'on nomme la *graine du coton*, parce qu'en effet le fruit la contient encore quand il est recueilli. On en fait ensuite le triage d'après la qualité, qui dépend du plus ou moins de blancheur, et ce triage donne trois tas, le blanc, le demi-blanc et le jaune. Ces deux dernières espèces de travail sont ordinairement dévolues aux femmes et à ceux des hommes qui se trouvent être sur la liste des invalides, ou qui, par leur âge, sont incapables de supporter une forte fatigue. C'est une affaire très difficile que d'extraire les graines du fruit, tant elles sont serrées par le coton qui les environne. Pour y parvenir, on porte d'abord le coton en plein air et on l'y fait sécher au soleil. Ensuite on le soumet à l'action d'une ingénieuse mécanique qui se compose de deux petits cylindres de bois, chacun de la grosseur à peu près du pouce, placés horizontalement et se touchant l'un l'autre. Tandis qu'ils tournent avec rapidité, on place dessus des poignées de coton, qui, chose aisée à concevoir, sont aussitôt saisies et entraînées au travers. Mais comme il n'y a point de place pour que les graines passent, elles restent d'un côté, tandis que, de l'autre, le coton ressort propre. On devine néanmoins que le simple mouvement des cylindres ne suffirait pas pour détacher les graines des fibres du coton qui les entourent : afin de les desserrer, il y a une espèce de peigne avec des dents de fer, dont chacune

est longue d'une couple de pouces, et distante de sa voisine de six ou sept lignes, qui s'agite devant les cylindres avec une vitesse extraordinaire. Ce rude peigne, qui égale en longueur les cylindres, leur est parallèle, et a la pointe de ses dents presque en contact avec eux. Grâce à ce peigne, que la mécanique remue sans cesse, les fruits s'ouvrent et se déchirent avant que le coton commence à être saisi. Les graines, dès lors délivrées de l'enveloppe qui les retenait captives, jaillissent à droite et à gauche, comme des étincelles, pendant que le coton lui-même passe entre les cylindres.

En ce qui touche la quantité de travail exigée chaque jour des esclaves qui cultivent et qui préparent le coton, je dois dire que dans tous les cas où les tâches quotidiennes sont fixées, qu'il s'agisse de travailler aux champs ou au logis, un trois quarts de main, une demi-main, ou un quart de main, n'est obligé que de prendre proportionnément part à la besogne. Chaque année les esclaves, tant de la première classe que de la quatrième, font à l'inspecteur ou à leur maître des réclamations pour qu'il réduise le taux de leur besogne, qu'ils trouvent toujours trop élevé. Ils préfèrent cependant à tout autre ce système de la fixation du travail. Les jeunes nègres ne sont d'abord que des quarts de main; ils montent ensuite les divers degrés, pour les redescendre lorsqu'ils deviennent

vieux. Chaque noir connaît si bien la quantité précise du labeur qu'il est juste, et en quelque sorte légal, d'exiger de lui, que, s'il croit l'inspecteur trop exigeant, il en appelle aussitôt à son maître.

La ration de nourriture accordée aux esclaves au-dessus de quatorze ans est de neuf pintes de maïs par semaine, pour chacun de ceux qui ont dépassé leur quatorzième année, et de la moitié pour chaque enfant qui n'a point cet âge. C'est, dit-on, plus qu'ils ne peuvent manger; mais le reste, ils le vendent ou le donnent aux cochons et aux volailles que toujours on leur permet d'élever pour leur compte. On leur donne aussi une chopine de sel par mois, et, de temps en temps, du poisson ainsi que du bœuf salé, mais seulement comme faveur, de sorte qu'ils ne peuvent jamais l'exiger comme un droit. Un boisseau enfaîté de pommes de terre est regardé comme équivalent aux neuf chopines de blé indien, de même que deux picotins de paddy, c'est-à-dire de riz encore revêtu de son écorce. Mais rien ne passe pour être aussi nourrissant que le maïs. Sur la plantation à laquelle ces détails se rapportent, les nègres avaient à Noël trois jours de vacances, pendant lesquels on leur distribuait généreusement du bœuf et de l'eau-de-vie. Mais, me disait-on, au bout de ce temps, à force de manger, de boire et de danser, ils ne pouvaient plus remuer ni bras ni jambes. Ils avaient d'ailleurs à cul-

tiven pour eux autant de terre qu'ils le desiraient, et leur maître était entièrement approvisionné d'œufs et de volailles par leurs basses-cours particulières. Il y avait un tarif pour les prix. Mais les esclaves étaient libres de disposer autrement de leurs denrées, s'ils trouvaient ailleurs à les vendre plus cher. Leur gain, ils le dépensent d'ordinaire en habits et en colifichets. Généralement les esclaves sont vêtus, pour l'hiver, d'une étoffe de laine qui coûte environ quatre francs l'aune à Charleston. Ils préfèrent qu'on la leur donne blanche : ils la teignent ensuite de couleur pourpre, ce qui est à leurs yeux le *nec plus ultrà* de l'élégance. Les hommes en reçoivent six aunes par année, les femmes cinq, et les enfans en proportion. On distribue aussi à chaque nègre et négresse une couverture neuve toutes les deux années, et de même une à chaque deux enfans. Les hommes ont en outre droit à un chapeau, et les femmes à un mouchoir, ainsi qu'à une paire de souliers par hiver. Enfin tous les esclaves reçoivent pour l'été un habillement d'une étoffe de coton appelée *onavburgs,* qui se confectionne chez leurs maîtres.

Ce fut le 20 que nous entrâmes dans ce qu'on appelle la section méridionale des États-Unis. D'après le dessein que nous avions d'abord conçu, nous aurions traversé, sur les bords de la grande rivière Alatamaha, un pays fort sauvage et fort intéressant.

Mais les inondations récentes avaient emporté la plupart des ponts sur lesquels on franchit d'ordinaire les affluens de cet immense court d'eau, et la route était ainsi devenue impraticable. Nous commençâmes donc par nous diriger au nord jusqu'au village de Riceborough, qui en ligne droite est éloigné de l'Alatamaha d'une distance de trente ou quarante milles; après quoi nous marchâmes à l'ouest presque parallèlement à son cours. De cette manière, quoiqu'il nous fallût encore franchir beaucoup de grosses rivières, du moins les prîmes-nous plus haut, courant ainsi moins de risque d'être emportés par leurs eaux impétueuses, ou de nous perdre dans quelqu'un de ces interminables marais qui caractérisent les parties alluviales de la Géorgie. Chemin faisant vers Riceborough, nous rencontrâmes un alligator et deux serpents. Les reptiles abondent, dit-on, dans ces districts marécageux; mais je ne sais par quel hasard nous n'en rencontrâmes dès lors pas un seul.

Le 21 nous plongeâmes en plein dans la forêt, pour n'en ressortir qu'après plusieurs jours de rudes fatigues. Vers le coucher du soleil, nous parvînmes à un endroit où trois routes s'embranchaient; et, comme il arrive d'habitude, après avoir long-temps hésité, nous prîmes la mauvaise. Mais nous fûmes bien récompensés du retard que cette bévue nous occasiona, par le curieux spectacle

que nous présenta une partie des bois où brûlaient non-seulement les arbres, mais encore l'herbe de dessous. Un brillant cercle de flammes, de la hauteur d'un pied et d'un diamètre de trois ou quatre verges, courait dans toutes les directions, rencontrant et environnant des arbres, dévorant les buissons avec une rare avidité, et laissant sur son passage une raie aussi noire que de la poix, tandis que tout, à droite et à gauche, était d'un vert tendre et même émaillé de fleurs. Après avoir marché jusqu'au soir, pour ne faire que de trente ou quarante milles, nous fûmes encore heureux de trouver asile dans la hutte solitaire d'une pauvre femme, qui ne tenait pas auberge, mais qui, selon la coutume générale dans ces sauvages contrées, mit à notre disposition tout ce qu'elle possédait.

Le lendemain nous continuâmes de cheminer à travers la forêt, où la route, si route il y avait, n'était indiquée que par des entailles sur l'écorce des arbres. C'était réellement comme naviguer au moyen des étoiles sur l'Océan, qui ne garde aucune trace du passage des navires. Après avoir ainsi tâtonné pendant une dizaine de milles, nous vînmes encore à un embranchement, et nous eûmes encore le malheur de nous perdre. A la fin, toutefois, le postillon découvrit un sentier battu : nous le suivîmes, et bientôt nous rencontrâmes trois cochons rouges que nous saluâmes avec transport comme

nous annonçant le voisinage de quelque habitation En effet, deux cents pas plus loin nous aperçûmes un bûcheron, et il nous remit dans la bonne route; mais elle n'était toujours tracée que par des coches. Nous marchâmes donc de nouveau par-dessus des troncs et des racines, à travers des ruisseaux et des marais, montant et descendant alternativement les côtés de légères ondulations que le terrain présente, et qui font donner le nom de *roulis terrestre* à d'immenses espaces de contrée dans cette partie du monde. Toute la surface de ces districts est disposée, j'ignore par quelle cause, en chaînes de sol sablonneux, dont la cime est toujours arrondie, qui ne sont nulle part ni escarpées ni angulaires, et qui jamais ne se prolongent en droite ligne à une grande distance. Elles n'offrent même aucun détour abrupt, et quoique traversées par de petits vallons, ceux-ci ont parallèlement leurs flancs et leurs sommets inclinés en pentes aussi douces que si un habile jardinier les eût modelés comme autant de plates-bandes. Pendant cinq cents milles et plus, nous voyageâmes, dans différentes parties du sud, au milieu d'une contrée de ce genre, ne consistant presque qu'en du sable, qui était faiblement retenu par une espèce d'herbe rampante, et ombragé par l'interminable forêt. Ces pays resteront sans doute incultes pendant des siècles. La pauvreté du sol et la difficulté de se procurer l'eau indispensable

à toute culture, en condamneront vraisemblablement la majeure partie à une perpétuelle stérilité. Au moment, toutefois, où je me livrais à de telles réflexions sur la durée probable de la forêt, nous atteignîmes un endroit où, sur un espace de plusieurs lieues, les arbres étaient tous couchés à terre et déracinés. Leurs cimes étaient toutes dirigées vers le sud-ouest, et de cette circonstance, jointe à divers renseignemens que je recueillis dans le voisinage, je conclus qu'ils avaient été renversés par quelque ouragan furieux soufflant du nord-est. On n'avait coupé que ceux qui barraient la route; les autres gisaient repoussant du mieux qu'ils pouvaient, et offraient ainsi une scène de destruction plus triste qu'on ne saurait l'imaginer. Ces diverses incidens, qui variaient le voyage, nous étaient d'autant moins désagréables que, s'ils nous retardaient un peu, nous n'avions pas grand chemin à faire ce jour-là pour atteindre notre étape. Mais, par suite de ces retards, nous faillîmes être mouillés de belle sorte. Notre postillon avait arrêté devant une chaumière pour s'enquérir du lieu où il était convenu que nous passerions la nuit, quand nous entendîmes un long murmure de tonnerre. Le ciel aussi se couvrait au sud-ouest de nuages menaçans. Néanmoins, ne nous voyant pas assez avertis, nous continuâmes à marcher, et bientôt nous essuyâmes l'averse; mais, au bout de quinze ou vingt minutes, le soleil

reparut, et par conséquent nous rîmes beaucoup des histoires qu'on nous avait souvent racontées à propos des terribles ouragans du sud. Insensés que nous étions! il n'y avait pas un demi-quart d'heure que nous avions atteint notre gîte pour la nuit, quand la tempête éclata au sérieux, et pour durer long-temps après la nuit, dans un style dont je n'avais de ma vie vu le pareil, si ce n'est à San-Blas, sur les côtes occidentales du Mexique. Le tonnerre était si rapproché de nous, que chaque éclair était presque instantanément suivi d'un coup qui ébranlait la maison, comme si c'eût été un vaisseau qui touchait contre un roc. Pendant ce temps-là il pleuvait avec une telle abondance, que la cour, les champs, la route, tout, enfin, fut inondé en moins d'une heure, comme si un second déluge avait dû recommencer.

Le 23 nous eûmes treize longs milles de mauvais chemin à parcourir avant d'apercevoir la maison où, suivant la promesse de nos hôtes de la veille, nous étions sûrs de trouver à déjeuner. Peu s'en fallut pourtant qu'ils ne nous eussent trompés, sans le savoir, je présume, car nous ne trouvâmes que le maître du logis : sa femme et tous ses domestiques étaient allés je ne sais où, et nous fûmes obligés nous-mêmes d'attraper, tuer, plumer et embrocher le poulet qui calma notre appétit. Mais bientôt nous oubliâmes ce petit désagrément pour ne plus son-

ger qu'à un embarras plus grave. Il paraissait que, quatre ou cinq milles plus loin, notre route était coupée par une très dangereuse rivière, l'Yam-Grandy, un de ces cours d'eau comme il y en a beaucoup dans la contrée, qui, en général, sont après la pluie plus gonflés le second jour que le premier. Nous apprîmes ces détails d'un voyageur qui arriva comme nous finissions notre festin, et qui nous invita à faire diligence, de crainte que l'eau, déjà fort haute, ne montât encore davantage. Nous partîmes donc sur-le-champ, et au bout d'une heure nous arrivâmes sur la rive du terrible Yam-Grandy. C'était un large ruisseau débordé, se précipitant parmi d'épaisses broussailles qui couvraient le pays des deux côtés de la route. Après avoir vainement cherché un gué, nous découvrîmes (ce qui, sous certain rapport, valait mieux) un pont rustique formé de troncs d'arbres placés deux à deux en longueur sur le courant, qui avait de cent cinquante à deux cents verges de large. Ces poutres étaient supportées de distance en distance, à hauteur de six ou huit pieds au-dessus de l'eau, par des pieux enfoncés dans le lit; et malheureusement, au milieu, un de ces arbres était tombé, de sorte que, pendant huit ou dix verges, il fallait ne marcher que sur une seule solive. Le passage était donc fort périlleux, et voici comment nous l'effectuâmes. Après avoir fait descendre de la voiture ma femme, notre fille et sa

bonne, nous en ôtâmes aussi tous nos bagages de façon à l'alléger le plus possible, et nous transportâmes ces dames et nos balles sur notre dos; puis les bêtes, tantôt marchant, tantôt nageant, remorquèrent le carrosse comme une barque, et notre expédition se termina sans le moindre accident.

Ce fut d'ailleurs la plus formidable difficulté que nous rencontrâmes d'un bout à l'autre de l'État de Géorgie, car je ne parle pas d'une multitude de petits inconvéniens qui sont inséparables de tout voyage. Ainsi, pendant plusieurs jours de suite, nous ne pûmes obtenir une goutte de lait, quoique nous vissions de nombreuses vaches errer dans les bois : on les y avait abandonnées pour ne recommencer à les traire que la saison suivante. Bien souvent nous ne faisions que maigre chère, nous ne trouvions ni théière ni bouilloire pour préparer notre boisson favorite, et il fallait faire chauffer l'eau dans une poêle pour ne la verser que dans une ignoble cruche de terre. Enfin, nous étions toujours couchés horriblement mal, car nulle part nous ne trouvions de matelas, et l'on n'avait à nous donner que des lits de plumes (Dieu sait de quelles plumes encore!) épais à peine comme les deux mains et étendus sur des barres de bois raboteuses.

Presque toutes les maisons que vous rencontrez au milieu de la forêt, dans l'intérieur de la Géorgie, sont séparées en deux par un large passage qui se

prolonge de la façade au derrière du bâtiment, et qui est ouvert aux deux extrémités. Il a ordinairement dix ou douze pieds de large, et remplit dans ce doux climat l'office d'une galerie où les habitans s'asseient le jour afin de respirer plus à leur aise. Il est en général élevé à trois ou quatre pieds du sol, et c'est dans les murs de droite et de gauche qu'ouvrent les divers appartemens. Toutes les maisons, sans exception, sont bâties en poutres et couvertes d'un toit très raide, pour faciliter, j'imagine, l'écoulement des grosses pluies. Il y a beaucoup de ces chaumières qui n'ont pas de fenêtres, et je demandai un jour à notre hôte l'explication de cette bizarrerie : « C'est, me répondit-il, que quand nous venons établir domicile dans ces solitudes, nous sommes trop pauvres pour acheter tout d'abord des carreaux de vitres; nous commençons donc par bâtir nos murs de bois sans y laisser le moindre jour; puis à mesure que nous gagnons quelque argent, avec la scie nous pratiquons des croisées en travers de la charpente. » Dans cette partie de l'Amérique, où il n'y a aucun service régulier de diligence et même que fort peu de voyageurs, on ne trouve pas, à proprement parler, d'hôtelleries sur la route. Mais toutes les maisons particulières vous ouvrent leurs portes dès que vous y frappez, et l'on vous reçoit avec plaisir. Seulement il faut payer assez cher les vivres que vous consommez, car vous

mangez les provisions des habitans, qui n'ont pu se les procurer qu'avec beaucoup de peine, et qui courent le risque de ne pas les renouveler aussitôt qu'ils en auront besoin.

Le 25 nous franchîmes un espace de vingt-neuf milles en dix heures et demie. Nous dînâmes à un village sur la rive droite de l'Oconée, sale ruisseau qui se jette dans l'Ocmulgée, après quoi les deux courans réunis deviennent l'Alatamaha, dont il a été question plus haut. Le lendemain, vers midi, l'aspect de la contrée que nous traversions changea tout d'un coup. Aux pins succédèrent des chênes, et dès-lors la forêt nous offrit de temps en temps d'immenses clairières cultivées, couvertes, soit de maïs, soit d'arbres à fruits, soit de coton. La surface du sol, aussi, ne ressemblait plus aux vagues de l'Océan, mais était agréablement diversifiée par des éminences irrégulières, et par des vallées dont les flancs étaient revêtus de pêchers en pleine floraison. Le cornouillier, qui porte une fleur aussi blanche que la neige, était alors magnifique, ainsi que notre vieil ami le chèvre-feuille, qui poussait comme un arbuste indépendant, et qui donnait un air gai à tous les taillis. Mais cueillant quelques-unes de ces superbes fleurs, nous ne leur trouvâmes pas dans l'état sauvage le parfum qu'elles ont toujours dans nos jardins.

Le 27 nous atteignîmes la ville de Mâcon dans la

matinée. Elle nous parut être dans le sud ce que sont Mica et Syracuse dans le nord, et toutes les autres villes récemment fondées dans les parties occidentales de l'État de New-York. Elle n'avait sans doute pas le mouvement et la vie de Rochester; mais du moins ressemblait-elle beaucoup à ce singulier village dont elle avait l'air de jeunesse, et l'on aurait pu la prendre pour un de ses faubourgs. Les arbres de la forêt poussaient encore dans quelques rues; et leurs troncs subsistaient encore dans quelques autres. Vous eussiez dit que les maisons dataient de la veille seulement. Les enseignes des boutiques étaient nouvellement peintes; les marchandises étaient entassées devant les portes des magasins, comme si elles ne venaient que d'être déchargées des voitures de roulage. Les habitans ne connaissaient pas la demeure l'un de l'autre, et il me fallut frapper à huit ou dix portes dans une rue, avant d'arriver à celle d'une personne pour qui j'avais une lettre. Les rues n'avaient pas encore de noms, mais elles étaient déjà tracées avec la plus parfaite régularité, comme on le reconnaissait à des poteaux placés aux différens coins et à des rangées de jeunes arbres plantés de droite et de gauche pour railler en quelque sorte l'antique forêt qui à l'entour s'élevait sourcilleuse. Cette ville de Mâcon, quoique fondée en 1823, n'avait encore mérité ni de place sur les cartes, ni de mention dans

les *Guides du voyageur*. Lors de sa fondation, on avait cru que la navigation de la rivière Ocmulgée, sur laquelle elle repose, pourrait être si bien améliorée, qu'une communication serait ouverte avec la côte maritime de la Géorgie, et que par conséquent une quantité considérable des productions de la partie supérieure de cet État trouverait à Mâcon un entrepôt favorable. Mais cette espérance ne s'était pas réalisée, et la ville demeurait stationnaire. Chemin faisant, nous en rencontrâmes beaucoup d'autres dont la décadence, malgré leur extrême jeunesse, avait déjà commencé. Les habitans m'assurèrent tous que la principale cause de leur infortune était la fatale espèce de leur population ouvrière: « C'est nous, me disaient-ils, qui sommes les esclaves, non les nègres. Nous ne pouvons ni les faire travailler comme des hommes de cœur le devraient, ni nous débarrasser d'eux, ni les remplacer par de meilleurs sujets. Ils s'accrochent à nous, ils croissent, ils multiplient, et augmentent ainsi toutes nos dépenses. Ce sont les seules gens du monde qui ne s'inquiètent de rien. Aussi vous les voyez toujours heureux et sans besoins. » Je dois mentionner, cependant, que plus on s'éloigne de la côte, moins la condition des noirs semble dure. Souvent nous en vîmes qui travaillaient avec des blancs, et qui étaient assis sous le même toit qu'eux, choses auxquelles il n'aurait pas fallu songer ailleurs. Ils

paraissaient aussi mieux nourris, mieux habillés: en somme ils étaient mieux traités que sur la côte, et n'étaient pas si généralement retenus dans l'ignorance.

Le 28 nous marchâmes dans la direction de l'ouest, jusqu'à l'Ancienne-Agence, station située sur le Flint. Cette rivière était le premier que nous rencontrions des cours d'eaux qui se déchargent dans le golfe de Mexique. Six ou sept années auparavant, la contrée que nous franchîmes ce jour-là n'était encore habitée que par les Indiens Creeks. Pendant fort long-temps le Flint avait été leur limite orientale; mais ils avaient été récemment repoussés plus loin vers l'ouest, et, à l'époque de notre visite, c'était la Chatahoochie qui formait la ligne de démarcation entre eux et les Géorgiens.

Le 31 nous atteignîmes la Nouvelle-Agence, située sur la rive droite de cette rivière, et de là nous fîmes une excursion vers un endroit fort curieux. Comme je viens de le dire, le gouvernement des États-Unis avait décidé les Creeks à quitter le territoire compris entre la Chatahoochie et le Flint, et à se retirer sur l'État d'Alabama, laissant ainsi le vaste district de contrée intermédiaire en la possession des Géorgiens. Il paraît que, d'après les lois de Géorgie, toute terre acquise de la sorte est divisée, par une loterie, entre les habitans de l'État.

Chaque citoyen âgé de vingt-et-un ans reçoit un billet, un homme marié en reçoit deux, et un père de famille trois. Quand ce partage avait eu lieu, toutefois, le gouvernement de l'État avait réservé un espace de cinq milles carrés, sur lequel on se proposait de fonder une ville, et qui d'un côté longeait la rive gauche de la Chatahoochie. La nouvelle cité devait commencer au bas d'une longue suite de chutes ou plutôt de rapides; et comme leur élévation perpendiculaire était de deux cents pieds, une immense force motrice devait ainsi se trouver à la disposition des habitans. En outre, la navigation de la rivière ne présentait plus, à partir de ce point, aucun obstacle jusqu'au golfe du Mexique, et plusieurs paquebots à vapeur avaient déjà remonté jusqu'à l'endroit dont je parle. Un décret de la législature de Géorgie avait ordonné qu'après que l'espace de terre réservé pour la fondation de la ville aurait été définitivement divisé en rues, en places et en lots propres à bâtir, on laisserait écouler un laps de soixante jours avant de vendre un seul pouce de terrain. Pendant cet intervalle, on devait mettre en circulation d'un bout à l'autre des États-Unis le plan de la ville future, où les lots, d'un demi-acre chacun, seraient indiqués par des lettres et des chiffres. Ce temps, pensait-on, suffirait pour que des aventuriers, des spéculateurs, des colons, des marchands, enfin toutes sortes d'individus,

pussent venir reconnaître les lieux avant le jour des enchères.

Le projet, quoique le plan ne fût pas encore imprimé, avait déjà pris comme un feu d'artifice. Les prospectus, les affiches, les annonces dans les journaux, avaient tellement prôné les avantages de la nouvelle cité, qu'on était venu de toutes parts pour juger de ses propres yeux. Le hasard nous fit arriver juste au bon moment pour voir le curieux phénomène de l'embryon d'une ville qui n'avait pas encore de nom, pas encore d'existence légale, mais qui déjà était encombrée d'habitans prêts à remplir leurs devoirs municipaux dès que la voix du commissaire-priseur aurait une fois prononcé ce mot sacramentel : *Adjugé!*

Après avoir quitté l'Agence, nous cheminâmes d'abord quelque temps dans la forêt, sans rien découvrir qui indiquât des desseins hostiles à sa virginité. Mais ensuite nous aperçûmes çà et là des huttes bâties, les unes en planches, les autres en écorce, et enfin nous atteignîmes le principal groupe des maisons, qui n'avaient la plupart que deux ou trois semaines de date. Ces bâtimens étaient de toutes les formes : il y en avait qui ressemblaient à des boîtes de six pieds carrés, et d'autres qui avaient une demi-douzaine de fenêtres. Je remarquai trois grands hôtels, et l'enseigne de l'un était clouée à un grand arbre qui poussait intact au milieu de la rue.

La direction et la largeur des rues futures étaient seules indiquées; mais on ne découvrait que cela de régulier. Comme aucun des lots de terrain n'était encore vendu, personne n'était sûr que le lieu où il avait établi sa demeure resterait en sa possession. Tout le monde, à ce qu'il semblait, était libre de bâtir où il en trouvait la place; mais on savait qu'il serait accordé quarante jours après la vente pour qu'on enlevât son bien de l'endroit où l'on s'était fixé, si l'on n'en devenait pas soi-même acquéreur. Par suite de cette circonstance, beaucoup de maisons étaient construites sur des affûts comme ceux qui supportent des canons, afin de pouvoir au besoin être transportées dans un autre lieu. Au moins soixante charpentes d'habitations, toutes préparées d'avance, gisaient, entassées à terre, et étaient prêtes à être montées dès qu'un nouvel acheteur en ferait la demande. A chaque coin on entendait retentir des enclumes, tandis que des scies, des marteaux, des haches, remplissaient les bois d'alentour de leurs sons discordans. De toutes parts c'étaient des diligences, des chariots, des charrettes et mille espèces d'autres voitures. A chaque pas on rencontrait des monceaux d'épiceries et de pains; enfin, au-dessus de plusieurs portes on lisait en grosses lettres : *Avocat, procureur.* Il y avait déjà plus de neuf cents âmes réunies en ce lieu, quoique la vente ne dût pas se

faire avant quatre mois, et l'on m'assura que, sans exagération, il y aurait le jour même de l'enchère trois ou quatre mille personnes prêtes à habiter la nouvelle ville. Je puis bien le croire; car, pendant le peu de temps que nous y restâmes, on voyait de tous côtés arriver une foule d'individus, comme des oiseaux de proie attirés par l'odeur de quelque fameuse curée.

Détresse des Indiens Creeks. Préparatifs de leurs jeux. Grande partie de balle. Montgomery. Mobile. Première vue du Mississipi. Sa largeur, sa hauteur, sa profondeur. La Nouvelle-Orléans.

Le 1^er^ avril nous franchîmes la Chatahoochie, et nous entrâmes dans le pays des Indiens Creeks. Tout le long de la route nous vîmes des troupeaux de ces pauvres diables, qui, bannis de leur ancien territoire à l'est de la rivière, n'avaient pas encore pris racine dans les nouvelles terres qu'on leur avait accordées. Sans doute ils avaient reçu une indemnité pécuniaire comme dédommagement des champs de leurs ancêtres qu'ils avaient abandonnés; mais, au lieu d'employer leur argent à se procurer des instrumens aratoires, ils l'avaient dépensé en liqueurs fortes, et alors ils mouraient presque de faim. A mesure toutefois que nous avançâmes davantage dans les bois de l'ouest, nous perdîmes graduellement de vue cette partie des Creeks qui erraient au hasard comme des abeilles

dont la ruche a été détruite, et nous rencontrâmes des Indiens de la même race qui vivaient encore sur le sol occupé par leurs ancêtres. Le soir du second jour, nous atteignîmes la maison d'un autre agent des États-Unis, qui réside parmi les sauvages, et qui est un des moyens de communication entre eux et le gouvernement. Il nous apprit que nous ne pouvions arriver en un plus heureux moment, car c'était la veille d'une de leurs grandes parties de balle. Ce jeu est tout-à-fait national, et les Indiens s'y livrent avec une ardeur qui les caractérise. Le spectacle lui-même ne devait avoir lieu que le matin suivant; mais notre hôte me conseilla d'aller voir les cérémonies préparatoires, et s'offrit pour m'accompagner à un de leurs endroits de réunion qui était distant d'une lieue.

Il paraît que les habitans d'un village jouent toujours contre ceux d'un autre; et comme ces jeux ne sont pas de simples affaires d'amusement, mais le principal objet de leur vie, ils sont ordinairement précédés par de solennels préparatifs. La lune se leva à la moitié de notre chemin. La nuit était brillante et froide, mais si parfaitement calme, que nous pûmes entendre les cris rauques et la barbare musique des sauvages, d'un mille et plus de distance. La forêt de pins, vue ainsi au clair de lune, offrait le spectacle le plus pittoresque: j'en dois dire autant des villages que nous traversions.

Ils se composaient d'une vingtaine de huttes en bois, chacune gardée par une couple de chiens en l'absence de leur maître. Ces animaux entourèrent nos chevaux et nous firent décamper au plus vite. Nous trouvâmes les Indiens dans une cour carrée, large d'environ vingt verges, et formée par quatre hangars, dans laquelle étaient assis plusieurs des chefs et des centaines d'autres indigènes. Sous chacun de ces hangars était érigée une estrade, haute d'un pied et demi, qui descendait en pente vers la cour, et était couverte d'une natte très fine. C'est là que les principaux Indiens étaient assis avec dignité, les jambes croisées sous eux ou étendus tout de leur long. Au milieu de la cour brûlait un feu immense, dont la clarté, jointe à celle de la lune, alors dans son plein, permettait de tout distinguer. Autour du feu étaient accroupis une douzaine de vieillards que leurs vêtemens ne gênaient guère, qui fumaient une pipe qu'on passait de l'un à l'autre, qui riaient et criaient avec force, qui enfin se tournaient de temps en temps pour parler à un autre cercle de plus jeunes hommes, assis eux-mêmes assez près pour se chauffer, et même pour prendre par-dessus la tête des autres un tison quand ils voulaient allumer leur pipe. Dans un coin étaient deux musiciens, dont l'un battait du tambour avec ses doigts, tandis que l'autre marquait la mesure en secouant une grosse gourde contenant une poignée de sa-

ble. Devant eux étaient rangées une vingtaine de squaws, ou femmes indiennes, qui tournaient le dos au reste de la compagnie, car telle est l'étiquette des grandes dames de cette tribu. Comme elles ne regardèrent pas une seule fois de notre côté, cela m'évite la tâche délicate de décrire leur visage. Leur danse, s'il faut appeler ainsi un mouvement presque imperceptible de leurs pieds et de leur corps, n'était qu'une espèce de contorsion; mais comme toutes gardaient parfaitement la mesure, c'était un spectacle très comique. Chaque deux minutes elles poussaient ensemble un petit cri faible, mais aigu et fort sauvage, qui avait quelque chose de triste. Elles ne portaient sur la tête aucune parure, mais laissaient leur longue chevelure noire et huileuse tomber sur leur cou et sur leurs épaules.

Bientôt je fus invité par un des chefs à me rendre dans un bâtiment voisin. C'était une immense hutte de forme conique, qui s'élevait à une hauteur de trente pieds au moins, et qui en avait soixante ou quatre-vingt de large. Elle n'avait pas de murs, car le toit, qui était d'herbes sèches, descendait jusqu'à terre. Un siége circulaire régnait dans l'intérieur, et, large de dix pieds, touchait au toit de toutes parts. Au milieu du plancher sablonneux brûlait un feu autour duquel étaient rassemblés les jeunes gens les plus vigoureux du village,

qui avaient été choisis pour être les acteurs de la fête du lendemain. Ils se furent bientôt dépouillés de tous leurs habits; après quoi ils se lièrent fortement les bras et les cuisses avec des cordes, de manière à intercepter la circulation du sang dans les veines. Ensuite ils se jetèrent de l'eau des pieds à la tête, puis avec le plus grand sang-froid ils présentèrent leurs membres à quelques vieillards pour qu'ils les leur égratignassent avec un instrument dont j'ai oublié le nom. Il était fait d'aiguilles communes enfoncées dans un morceau de bois, ou bien des dents du poisson appelé *gar*. Chacun des jeunes Indiens qui voulurent se soumettre à l'opération s'assit à terre près d'un des piliers qui soutenaient le toit, le serrant avec ses bras. Alors on leur promenait l'instrument, aussi fort que possible, le long des bras et des jambes, sur une longueur d'environ neuf pouces, de manière que chaque dent pénétrait dans la peau et y laissait une longue cicatrice. Cinq écorchures séparées leurs furent faites sur chaque jambe au-dessous du genou, cinq sur chaque cuisse et cinq sur chaque bras. Comme l'instrument contenait une trentaine de dents, chaque Indien eut ainsi plusieurs centaines d'égratignures. Le sang coula en abondance tant que les bandages ne furent pas desserrés. C'était, à ce qu'il paraît, le but principal qu'ils voulaient atteindre, car, pour saigner davantage, ils

remuaient les bras et les jambes, les levaient en l'air, et quelquefois les mettaient presque dans le feu pendant une ou deux secondes. C'était une scène hideuse à voir; mais pas un des patiens, tant que dura l'opération, ne proféra une plainte. Ces saignées, me dit-on, rendent ceux qui s'y soumettent beaucoup plus agiles, et leur donnent la force de supporter les fatigues du jeu qui devait être célébré le lendemain. Mais, tout marin que je suis, je crois qu'une demi-douzaine de ces plaies, dont chacun des jeunes gens reçut plusieurs centaines, m'auraient retenu au lit pendant tout une semaine.

Le jour suivant, dès le matin, je me rendis au théâtre de la fête. C'était une clairière longue de deux cents verges, et large d'une vingtaine, où les arbres avaient été abattus, mais où l'herbe était intacte et dont la surface n'avait pas même été nivelée. A chacune des extrémités, deux branches vertes étaient fichées en terre, à six pieds l'une de l'autre, et, se rejoignant par les bouts, formaient une espèce de porte. Le jeu consistait à faire passer la balle sous ces branches, et celle des deux troupes de joueurs qui accomplissait cet exploit comptait *un*. On m'avait dit que le jeu commencerait à neuf ou dix heures, mais je restai long-temps seul. Ce fut seulement vers midi que les spectateurs arrivèrent enfin, mais lentement, les uns après les

autres; et ils eurent encore, ainsi que moi, beaucoup à attendre avant que les joueurs eux-mêmes parussent. Par intervalle, de grands cris poussés en chœur, qui sortaient de la forêt, nous indiquaient leur voisinage, mais toujours ils ne se montraient pas. L'envie me vint une fois de marcher dans la direction de ces cris, et j'arrivai bientôt dans un endroit où une cinquantaine de sauvages nus étaient couchés sur l'herbe, immobiles, et comme fatigués des excès de tout genre auxquels ils s'étaient livrés la nuit précédente. Un peu plus loin, je rencontrai différens groupes qui faisaient leur toilette. Quelques-uns de ces dandys des bois se peignaient un œil en noir et l'autre en jaune. Plusieurs jeunes gens, plus riches, j'imagine, que leurs compagnons, ornaient de longues plumes noires les morceaux d'étoffe qu'ils avaient roulés autour de leur tête à la mode des Orientaux. Il y en avait qui, au bas de leurs reins nus, s'attachaient des queues pour ressembler à des tigres et à des lions, car ils s'étaient déjà badigeonné le corps de la couleur de ces animaux. A la fin, des exclamations plus bruyantes que celles qui avaient retenti jusqu'alors, partirent soudain dans une direction opposée. Tournant de ce côté les yeux, nous vîmes les Indiens de l'autre parti avancer vers la place du jeu de la manière la plus tumultueuse, hurlant, criant, brandissant leurs bâtons, et faisant mille

cabrioles grotesques. Cinquante habitans d'un village devaient lutter contre pareil nombre d'un autre; et comme les joueurs étaient choisis parmi les plus forts et les plus vigoureux de toute la tribu, les troupes offraient les plus beaux modèles de forme humaine que j'eusse jamais vus. Les simples curieux, attendant avec patience que le jeu commençât, étaient étendus sur l'herbe, ou se tenaient debout les bras croisés, ou encore s'appuyaient contre les arbres; mais tous, sans le savoir, avaient pris des attitudes pleines d'aisance et de grâce qui eussent enchanté un artiste.

En se précipitant hors de la forêt, la première troupe alla exécuter une danse burlesque autour des deux branches vertes qui s'élevaient à l'extrémité du terrain où ils devaient se placer. Puis ils revinrent d'un pas plus lent s'asseoir au milieu de l'espace jusqu'à l'arrivée de leurs adversaires. Ceux-ci arrivèrent bientôt, et, avec le même cérémonial, vinrent s'accroupir en face des autres. Les deux partis restèrent long-temps à se considérer les uns les autres, poussant par intervalle d'horribles clameurs pour se défier. A un signal d'un des chefs, les deux groupes se relevèrent soudain, et brandirent leurs bâtons au-dessus de leur tête. Chaque joueur tenait dans chaque main un de ces instrumens. Ils étaient d'un bois léger, mais dur, longs d'environ deux pieds, et gros comme le doigt.

Par le bout opposé au manche, ils étaient fendus et arrondis en un ovale d'une longueur de trois pouces et d'une largeur de deux. Sur cette ouverture étaient posés en croix des morceaux de cuir. Au moyen de ces raquettes, la balle était lancée à une grande distance toutes les fois qu'un joueur parvenait à bien l'attraper; mais cela était rare, vu que le plus souvent elle restait arrêtée dans l'échancrure des bâtons. Après diverses cérémonies, comme celle d'examiner et de compter les joueurs, un vieillard adressa aux combattans un discours pour les exciter à se comporter en gens de cœur; puis, s'avançant au centre de l'espace, il jeta une balle le plus haut qu'il put dans les airs. Lorsqu'elle retomba, vingt ou trente des joueurs se précipitèrent pour la recevoir avec leurs bâtons, sautant à qui mieux mieux; mais la multiplicité des coups qui étaient adressés à la balle dans toutes les directions fit qu'elle toucha la terre, et alors ce fut pendant un quart d'heure une lutte acharnée à qui la ramasserait. A la fin un Indien réussit à la saisir au bout de son bâton; et l'élevant en l'air, il courut de toute sa force pour la jeter par-dessous les deux branches. Chemin faisant, on lui barra mille fois le passage, mille fois on tenta de lui enlever la balle; mais il parvint à remporter la victoire, malgré tous les efforts de ses antagonistes. Dès lors les siens annoncèrent leur droit de

compter *un* par un cri de triomphe qui semblait pénétrer les profondeurs mêmes de la forêt. Pour tenir compte à chaque parti des coups qu'il gagnait, on s'y prenait d'une manière plus que simple. Deux des chefs les plus vieux et les plus dignes de confiance étaient assis chacun à une extrémité, avec dix petits morceaux de bois dans leurs mains, et ils en enfonçaient un dans le sable chaque fois que la balle passait sous la porte. Le jeu était en vingt points; mais j'observai que les savans vieillards ne savaient pas compter au-delà de dix, de sorte que, quand il leur fallut marquer onze, il arrachèrent les dix premiers bâtons et de nouveau en repiquèrent un. Quelquefois la balle tombait au milieu des curieux, parmi les femmes et les enfans des divers villages; mais peu importait: les joueurs se précipitaient vers elle, renversant tout ce qui se trouvait sur leur chemin, sans égard pour le rang, l'âge et le sexe. Je n'attendis pas la fin de la partie; car, pensais-je, j'aurais couru risque de m'égarer la nuit dans les bois; ce qui, malgré cette précaution, ne laissa pas que de m'arriver. Mais je regrette beaucoup de n'avoir pas profité jusqu'au bout de l'occasion que j'avais rencontrée d'observer en détail les mœurs de ces peuplades, qui, sans doute, auront bientôt disparu de la surface de la terre.

Le 3 nous atteignîmes Montgomery, une des principales villes de l'Alabama, qui repose sur la rive

gauche orientale du grand fleuve qui donne son nom à cet État. Montgomery est, par eau, à cent lieues et plus de Mobile sur le golfe du Mexique, mais à cinquante seulement en ligne directe, cette énorme différence provenant des innombrables sinuosités du fleuve. Le lendemain, à bord d'un paquebot mu par la vapeur, nous le descendîmes, faisant cinq lieues à l'heure. Il coule à travers une contrée alluviale, dans un lit extrêmement profond, et entre des rives perpendiculaires qui s'élèvent à une hauteur de soixante ou quatre-vingts pieds. Il avait décru depuis quelque temps d'une cinquantaine au moins, de sorte que, tout le long des bords, jaillissait une multitude de petites sources qui tombaient en cascades dans le courant. De Montgomery à Mobile, qui repose près de l'embouchure de l'Alabama, du côté septentrional du golfe du Mexique, nous fîmes halte en plus de vingt endroits pour charger des ballots de coton, et nous apprîmes bientôt que nous étions au milieu de la contrée qui produit spécialement cette marchandise, car on ne parlait de rien autre chose autour de nous : pilote, matelots, passagers, tout le monde en faisait son unique sujet de conversation. Vainement, lorsque nous prenions de nouveaux voyageurs, soit à Wiggin's-Landing ou à Chocktaw-Creek, soit aux villes de Gaines, de Cahawba ou de Canton, espérions-nous que la matière de l'entre-

tien allait changer : leur première question était de demander combien le coton s'était vendu sur telle ou telle place. Enfin, chaque bouffée de vent qui venait de la côte nous apportait l'odeur de cette plante précieuse.

Le 7 nous atteignîmes ce qui restait de Mobile, car cette ville avait été presque entièrement brûlée il y avait six mois. Parmi les quelques bâtimens qui avaient échappé à l'incendie, était un vaste hôtel ; mais comme il était à peu près le seul de cette espèce, on concevra qu'il devait être encombré de monde : aussi ne put-on nous y loger que dans un galetas. Par bonheur, je me souvins que j'avais dans mon portefeuille une lettre de recommandation pour un des principaux habitans : j'allai donc la lui porter, et il exigea que nous vinssions partager sa demeure. Nous le fîmes avec d'autant plus de joie, que sa maison était bâtie dans le style de ces jolis pavillons qui semblent propres au climat des tropiques. Elle s'élevait au milieu d'un jardin enchanteur, dont les allées étaient peut-être trop ombragées par des buissons d'orangers fleuris. D'un balcon léger qui régnait le long du premier étage, on apercevait la baie de Mobile couverte de vaisseaux et le golfe même du Mexique. A l'est et au sud, de pareilles habitations égayaient de toutes parts le paysage. L'intérieur du logis de notre hôte offrait aussi mille attraits à de pauvres voyageurs

fatigués; et comme six jours s'écoulèrent avant qu'il parût un paquebot pour la Nouvelle-Orléans, nous eûmes tout le temps d'oublier nos fatigues.

Au lieu de gagner cette dernière ville par l'embouchure directe du Mississipi, nous longeâmes la côte parmi de nombreuses petites îles sablonneuses ou des bas-fonds de bourbe, et à travers plusieurs immenses bassins, tels que le lac Borgne et le lac Pontchartrain, dont l'eau était moitié douce, moitié salée, et que parsemait une multitude d'écueils, comme on en rencontre toujours aux bouches de ces grands fleuves dont les deltas sont peu à peu entraînés vers la mer, et en diminuent la profondeur. On va peut-être crier à l'exagération; mais il est certain qu'avec le temps la baie de Bengale et le golfe de Mexique deviendront des plaines sèches et unies. Nous débarquâmes dans un endroit appelé *les Piquets*, du côté septentrional de la bande étroite de contrée alluviale qui sépare le Mississipi du lac Pontchartrain, et à six ou sept milles de la Nouvelle-Orléans, qui repose sur la rive gauche du fleuve. Cette cité, que nous atteignîmes avant le coucher du soleil, ne présente pas, de loin un magnifique aspect, car elle est bâtie sur un terrain trop plat; mais, ce qui nous frappa le plus, ce furent les vieilles rues étroites, les hautes maisons ornées d'élégantes corniches, les balcons de fer, et beaucoup d'autres circonstances particulières aux villes

de France et d'Espagne, qui rappellent l'antique histoire de cette ville, destinée à changer si souvent de maître.

Dès que j'eus établi ma femme dans une des meilleures hôtelleries, je courus, pendant qu'il restait encore un peu de jour, voir le Mississipi. La première chose qui, comme j'en approchais, frappa mes regards, fut une multitude de navires rangés sur quatre ou cinq de profondeur. Sur-le-champ je remarquai que la surface de l'eau qui les supportait était de plusieurs pieds plus haute que les rues de la ville, et que dans celles-ci couraient des ruisseaux qui, au lieu de se diriger vers le fleuve, en sortaient. En quelques minutes j'atteignis la *levée*, comme on l'appelle, qui contient le Mississipi quand il est plus haut que la contrée adjacente. Là, par un espace qui se trouvait vide entre deux navires, je réussis enfin à contempler le fleuve. Il n'était pas aussi large que je l'avais imaginé, car sa largeur se bornait à un demi-mille, tandis que, suivant moi, elle aurait dû être quatre fois plus considérable; mais il était tellement plein jusqu'au bord, qu'il semblait qu'une goutte d'eau de plus ou le moindre petit choc pût le faire déborder. Sa couleur était d'un blanc sale, bourbeux et rougeâtre, et sa surface, toute parsemée de tourbillons qui indiquaient une grande profondeur.

Le lendemain j'allai, dès mon réveil, visiter la

partie de la levée le long de laquelle stationnent les paquebots à vapeur qui sans cesse remontent et descendent le Mississipi. Treize énormes navires de cette espèce garnissaient la rive du fleuve. J'en vis partir un pour Louis-Ville, dans le Kentucky, dont la distance est de quatorze cents milles et plus, dont la position est au cœur même du continent, et que néanmoins l'équipage se flattait d'atteindre en dix ou onze jours, quoiqu'il eût à lutter contre toute la vigueur du courant. Ces bateaux si immenses ne sont guère employés que sur le Mississipi, où l'eau est toujours calme, et où encore ils sont bien abrités par les bois. Ces circonstances permettent que les logemens qu'on y réserve aux voyageurs dépassent la surface du fleuve de vingt, et quelquefois de trente pieds. Ils ont deux étages de chambres, tout-à-fait distincts l'un de l'autre: le plus haut est occupé par ce qu'on appelle les passagers du pont, qui ne paient qu'une somme légère, qui ne jouissent d'aucune des commodités du luxe, et qui pourvoient eux-mêmes à leur nourriture. Les passagers de la cabine, au contraire, c'est-à-dire ceux qui occupent l'étage inférieur, font bonne chère, ne manquent d'aucune des douceurs de la vie, mais paient en conséquence.

Un peu plus loin, en face de la ville, mais toujours le long de la levée, étaient une centaine d'autres bâtimens, les plus bizarres que j'aie jamais vus

naviguer en aucun pays. On leur donne le nom d'*arches*, et vraiment ils me rappelèrent les gravures représentant le déluge, qu'on voit dans des livres d'enfans. Ils varient en longueur de quarante à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pieds, et en largeur de dix à quinze ou vingt. Ils ont le fond plat, les côtés perpendiculaires, les extrémités carrées et légèrement recourbées par le haut. Ils sont tous construits en planches grossières que retiennent des chevilles de bois. C'est dans ces arches que les produits de l'intérieur de l'Amérique, le grain, les viandes salées, les esprits, le tabac, le chanvre, les peaux, et les fruits de ces vastes régions qui bordent le Missouri, l'Ohio et le Mississipi, sont amenés vers l'Océan. Et je ne parle pas seulement de ces grandes rivières, mais aussi de l'Arkansas, du Tenessée, du Wabash, et de centaines d'autres, qui se déchargent dans ce vaste *artère*, comme les écrivains indigènes appellent avec tant de raison le Mississipi. Ces arches descendent en général par paire, liées l'une le long de l'autre. Pendant le jour, elles se tiennent autant que possible au milieu du fleuve, afin de profiter de la force du courant. La nuit, elles s'attachent à un arbre. Elles ont chacune quatre, cinq, et six hommes d'équipage; car il faut un certain nombre de bras pour les guider dans les canaux convenables, au moyen d'énormes rames qui sont faites avec des troncs d'arbres entiers. On

conçoit qu'il est absolument impossible de remonter avec de tels bateaux. En conséquence, lorsqu'ils ont atteint la Nouvelle-Orléans et déchargé leurs cargaisons dans les navires ou dans les magasins de ce vaste entrepôt, on les déchire pour en vendre les planches. Autrefois les équipages se trouvaient dans un grand embarras; car pour retourner dans leur pays il leur fallait prendre la route de terre, qui traverse les marécages et les forêts dont les rivières sont bordées, et qui n'est pas moins longue que dangereuse; ou bien ils remontaient le Mississipi dans des barques que de temps en temps ils faisaient avancer à la rame, mais que le plus souvent ils tiraient au moyen, soit d'une suite de câbles attachés aux arbres du rivage, soit de branches qui s'avancent au-dessus de l'eau. Alors le voyage était une affaire de trois, de quatre, et parfois de neuf mois; mais à présent les mêmes gens peuvent sans beaucoup de frais regagner leurs foyers en douze ou quinze jours, grâce aux nombreux paquebots à vapeur qui sans cesse partent pour l'intérieur des terres.

A la Nouvelle-Orléans, la différence entre le niveau des plus hautes eaux du Mississipi et celui des eaux les plus basses n'est que de treize pieds huit pouces, mesure anglaise. La mer est distante de cette cité d'une centaine de milles et plus, et comme la marée ne se fait pas sentir aussi loin, l'é-

lévation et l'abaissement dont je parle ne sont causés que par les pluies et la sécheresse de l'intérieur. Quand le fleuve atteint à la Nouvelle-Orléans sa plus grande hauteur, il est dans cette ville élevée de treize pieds au-dessus de la mer, et cette élévation décroît jusqu'à l'embouchure d'un pouce et demi par mille. Mais à l'époque du plus grand abaissement des eaux, la surface du Mississipi à la Nouvelle-Orléans est presque de niveau avec celle de la mer, et le courant devient à peine sensible. A mesure qu'on remonte le fleuve, on trouve que la différence entre les eaux les plus hautes et les plus basses augmente beaucoup. Près du confluent de la rivière Lafourche, qui est à cent cinquante milles de l'Océan, cette différence est de vingt-trois pieds. Elle est de trente à Bâton-Rouge, qui est un lieu distant de deux cents milles. A Natchez, dont la distance est de trois cent quatre-vingts, elle est, dit-on, d'une cinquantaine. Après avoir dépassé Natchez, le volume d'eau du Mississipi se répand à travers le delta dans un si grand nombre de canaux, et inonde ses rives sur tant de points, que naturellement la différence se trouve diminuer vite. La vélocité du courant, au milieu du lit, n'excède presque nulle part quatre milles entre le confluent de l'Ohio et l'embouchure. La plus grande largeur du Mississipi à la Nouvelle-Orléans n'a jamais été que de huit cent cinquante-deux verges, ce qui

surprendra beaucoup de personnes; car, je ne sais pourquoi, on est porté à la croire beaucoup plus considérable. Je dois dire aussi que ce fleuve est aussi large, peut-être plus large même, devant la Nouvelle-Orléans, que partout ailleurs depuis son embouchure jusqu'au confluent du Missouri, dont la distance est au moins de deux cents milles. Pendant toute cette étendue, il conserve la plus merveilleuse uniformité de largeur, ne variant jamais plus que d'une centaine de verges, l'espace d'un tiers de mille. C'est sa profondeur qui donne à cette magnifique rivière sa sublimité. A la Nouvelle-Orléans, elle est quelquefois de cent soixante-huit pieds, mais dans un endroit seulement. Dans les autres parties elle varie beaucoup, suivant les dépôts de matière alluviale, et n'est en quelques endroits que de cinquante pieds. A Natchez, environ trois cents milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, quand l'eau est au plus bas, la profondeur, m'assura-t-on, est encore de soixante-dix pieds; mais néanmoins pendant cette saison la navigation est fort gênée par une multitude de bancs de barres et de bas-fonds, qui se prolongent au loin à chaque détour du fleuve. La crue du Mississipi commence quelquefois en décembre, mais le plus souvent en janvier, et dure jusqu'en mai. Il conserve sa plus grande hauteur pendant tout juin et une bonne partie de juillet, après quoi il décroît et baisse jus-

qu'en septembre et octobre, époque de son plus grand abaissement.

Ce fut avec un vif intérêt que je visitai à la Nouvelle-Orléans la place du marché. En y arrivant, mes oreilles furent sur-le-champ frappées d'un curieux mélange de langages. Les pêcheurs parlaient espagnol, tandis que dans le reste de la foule on entendait autant parler anglais que français. Sous un long bâtiment voûté qu'entouraient des colonnes, se vendaient la viande de boucherie, la volaille, le gibier, et sous un autre pareil les légumes et les fruits. Sur le fleuve, en face de ces halles qui s'élevaient au bas de la levée, on voyait rangées d'innombrables barques, qui, pendant la nuit, étaient arrivées de diverses plantations tant au-dessus qu'au-dessous de la ville. Sur la levée même, c'étaient, d'un côté, des tas de charbon amenés par eau depuis Pittsburg, ville de l'État de Pensylvanie, dont la distance est de trois cent quarante lieues, et de l'autre, des monceaux de pavés pour les rues, expédiés de Liverpool à travers les mers. Puis, c'étaient de toute part des balles de coton, des barriques de tabac, des caisses de sucre et mille autres espèces de marchandises. Enfin, pour fond au tableau, c'était une épaisse forêt de mâts. Sur le marché, je vis des choux, des pois, des betteraves, des artichauts, des fèves de France, des radis, des pommes de terre, des tomates, du riz, du

blé indien, du gingembre, des mûres roses et violettes, des oranges, des bananes, des pommes, des poulets attachés par trois, des cailles, du pain d'épices, de la bière en bouteilles, et du poisson salé. De deux en deux colonnes étaient assises une ou plusieurs négresses, qui, baragouinant un mauvais français, vendaient du café, du chocolat et du riz au lait tout fumant, qui avait la blancheur de la neige.

Les oranges et les grenades mûrissent à la Nouvelle-Orléans ; mais à l'époque de notre voyage les orangers ne commençaient qu'à se remettre d'une forte gelée qui, en 1823, les avait presque tous fait périr. C'est une preuve de l'incertitude des saisons américaines, qui, dans chaque partie de l'Union, ne sont peut-être pas moins variables qu'en Europe. Les magnolias étaient alors en pleine floraison, et offraient un délicieux spectacle. Leurs fleurs étaient bien larges comme les deux mains; et quoique ces arbres fleurissent dans d'autres parties des États-Unis que la Louisiane, nous ne les avions encore vus fleuris nulle part avant de visiter la Nouvelle-Orléans.

Le 23, au coucher du soleil, nous quittâmes cette ville à bord d'un paquebot, et nous descendîmes le Mississipi, allant visiter la Balise, qui est la principale station des pilotes à l'embouchure du fleuve. La nuit nous arriva au bout de quelques lieues;

mais la lune nous éclaira ensuite assez pour nous montrer que nous naviguions sur un cours d'eau d'une rare magnificence. Pendant que nous longions ses rives sinueuses avec la rapidité de l'éclair, nous pouvions distinguer par-dessus les levées d'interminables plateaux, les uns couverts de maisons et de champs, les autres endormis sous des forêts où jamais l'homme n'avait porté la main, d'autres hérissés d'un épais taillis de joncs, de roseaux et de plantes inutiles. Le Mississipi se décharge dans la mer par quatre bouches principales ou *passes*, comme on les appelle dans le pays. En outre, elles ont chacune un nom particulier ; la première, ou la plus occidentale, se nomme *Passe du sud-ouest*, la seconde, *Passe du sud*, la troisième, *Passe du sud-est*, et la plus orientale de toutes, *Passe à l'ouest*. Ce fut la troisième que nous prîmes pour atteindre la triste résidence des pilotes, appelée *la Balise*, comme je l'ai dit, du mot *valiza*, qui, en espagnol, signifie *signal*. De ce misérable hameau, qui est situé au milieu d'immenses marais, on n'aperçoit la terre ferme qu'à cinquante ou soixante milles. Il se compose d'une vingtaine de bâtimens en tout, dont six seulement servent d'habitations. On ne peut communiquer de l'une à l'autre que par des sentiers faits de planches et de troncs d'arbres placés sur la vase ou sur l'eau. Il est impossible en effet de marcher dans aucune direction, sans au bout de dix

verges, enfoncer jusqu'au cou. Vers le centre de ce village à demi noyé s'élève une espèce de misérable vigie, au faîte laquelle nous parvînmes, non sans peine, à monter. La vue immense qu'elle commandait s'étendait sur une région plate et affreuse, qui pourtant ne manquait ni de variété ni d'intérêt. Nous pûmes découvrir plusieurs des *passes*, ainsi qu'un grand nombre de *bayous*, comme on appelle les canaux naturels qui joignent les différens bras à travers les marécages, ou qui se dirigent lentement vers la mer, laquelle formait au sud un tiers de tout l'horizon. A l'est et à l'ouest, les marais se prolongeaient, pour ainsi dire, sans fin. Dans la journée, nous regagnâmes la Nouvelle-Orléans, mais pour n'y plus séjourner que vingt-quatre heures.

Excursion aux bouches du Mississipi. La Balise. Crevasse de la Levée. Squatters. Confluent de l'Ohio et du Mississipi. Louisville. Saint-Louis. Confluent du Mississipi et du Missouri. Radeaux sur le Missouri et sur d'autres rivières d'Amérique. Les monts Alleghany. Retour en Angleterre.

Le 25 avril, dès six heures du matin, nous montâmes sur *la Ville de Philadelphie*, un des plus vastes bâtimens à vapeur que le Mississipi reçoive dans ses eaux. Notre dessein était de remonter ce grand fleuve aussi loin que possible, et nous ne tardâmes guère à partir. Comme les paquebots qui desservent le Mississipi, et même tous les autres en Amérique, ne brûlent que du bois; comme aussi

leurs machines sont la plupart à haute pression, ils usent une telle quantité de ce volumineux combustible qu'ils sont obligés de s'arrêter au moins une vingtaine de fois par jour, afin de renouveler leur provision à des chantiers qui sont placés exprès de distance en distance sur la rive. *La Ville de Philadelphie* consommait par heure plus d'une corde, c'est-à-dire cent vingt-huit pieds cubes. Quand son bûcher commençait à se désemplir, le pilote promenait ses regards autour de lui, et, à la première occasion commode, il dirigeait le bateau vers une de ces nombreuses piles de bois que, pendant la plus grande partie de la route, nous rencontrâmes d'une en deux lieues. Il arrêtait la roue l'espace de quelques minutes, faisait jeter deux ou trois larges planches de communication sur le rivage, et les matelots, en un clin d'œil, transportaient les bûches sur leurs épaules. Ils étaient secondés dans cette besogne par les passagers du pont; car presque tous ceux-ci, comme je l'ai dit plus haut, sont des *Backswoodsmen* ou habitans des forêts de l'intérieur, qui sont descendus à la Nouvelle-Orléans avec leurs arches chargées de produits agricoles, et qui regagnent alors leurs foyers. Le prix total d'un passage, depuis la capitale de la Louisiane jusqu'à Louisville, dont la distance est de quatorze cent trente milles, ne monte d'ordinaire pour ces gens qu'à 10 dollars, dont il leur est fait remise d'un

cinquième quand ils veulent aider à charger le bois. Il ne leur en coûte donc qu'une quarantaine de francs pour retourner chez eux, ce qui, en conscience, n'est pas cher, quoiqu'ils se nourrissent à leurs frais.

Le 26, à cinquante ou soixante milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, nous eûmes le plaisir de voir une de ces crevasses assez nombreuses que la violence des eaux du Mississipi pratique dans les levées qui bordent son lit. Le fleuve se précipitait par l'ouverture, avec une chute de quatre ou cinq pieds et d'une manière aussi bruyante que les rapides du Saint-Laurent. Ce bouillonnement, toutefois, et l'agitation des petites vagues écumeuses qu'il produisait, ne s'étendaient pas loin à droite ou à gauche, ce qui d'abord me surprit; mais l'eau sortait presque à angles droits hors du canal ordinaire, et s'en allait, à travers les champs cultivés, se perdre au milieu de la forêt dont était couvert l'immense marécage qui bordait les terres en culture. La levée avait été complétement emportée en cet endroit sur une longueur de cent ou peut-être de cent cinquante verges. Je ne pus m'empêcher, en vérité, d'être surpris que ces frêles barrières se tinssent debout sur tous les points, car elles semblaient généralement n'avoir que deux ou trois pieds de large au sommet et dix ou douze à la base : en un mot, elles paraissaient si peu solides que je m'attendais à

chaque minute à voir de nouvelles crevasses se former. Pendant la plus grande partie de ce jour, la surface de l'eau sur laquelle nous naviguions ne fut pas élevée à plus de six ou huit pieds au-dessus du niveau des terres de droite et de gauche. La région qui borde le Mississipi, dans les parties inférieures de la Louisiane, est partout peuplée par de nombreux planteurs de sucre, dont les élégantes habitations, les gais portiques et les délicieux jardins, ainsi que les villages où logent leurs esclaves, tous propres et jolis, donnent aux bords du fleuve un air très animé.

Dans le cours du 27 et du 28, nous parcourûmes environ cent quarante milles, et, pendant tout cet espace, le Mississipi dépassait sa rive occidentale d'une hauteur de six pouces à un pied. Quelquefois nous franchissions vingt ou trente milles de suite sans apercevoir aucune maison. Mais il y avait quelque chose qui contrastait admirablement avec toute cette solitude : c'était le magnifique feuillage et les énormes troncs des arbres qui garnissaient le fleuve. Le 1er mai nous fîmes halte une heure pour nettoyer les chaudières, que les eaux sales du Mississipi avaient presque remplies de vase ; et la place où on arrêta le paquebot était un chantier tenu par ce qu'on appelle un *squatter,* espèce d'individu, qui, sans avoir aucun titre à la possession d'une pièce de terre inoccupée, mais appartenant à l'État, vient

sans demander aucune permission s'y établir, et se déclare maître de fait, sinon de droit, de la place qu'il occupe. Ces hardis aventuriers sont quelquefois appelés *les pionniers du désert*, et avec raison; car ils prennent les devans sur la population plus civilisée, et défrichent les bois tout le long de leur route. On dit, mais je ne sais avec quelle vérité, qu'ils n'aiment guère les chicanes de la loi; et quand leurs compatriotes, dont le nombre augmente sans cesse, sont forcés d'habiter auprès d'eux, ils saisissent leur hache et se retirent hors de l'atteinte des juges et des jurés, odieuses gens qui toujours se mêlent des affaires d'autrui. Dans une partie de la contrée aussi sauvage que celle qui ce jour-là se déroula devant nous, et où le gouvernement n'avait pas encore arpenté les terres, ces pionniers étaient absolument aussi libres sans doute de se percher sur les bords de la rivière que les vautours et les busards de prendre possession des arbres qui poussaient au-dessus. Mais on en rencontre souvent même dans les États situés à l'est du Mississipi, ainsi que dans la Géorgie, où on les nomme *crackers*, c'est-à-dire brigands; mais, malgré ce nom, on ne peut nier qu'ils ne soient d'assez honnêtes gens. Il est vrai qu'ils se font à eux-mêmes leurs lois, et qu'ils ne se gênent pas pour les violer au besoin; mais je dois avouer que ceux avec qui le hasard m'a mis en conversation m'ont

beaucoup plu. En général, ils avaient moins de cette froideur glaciale qui caractérise les Américains de l'est. Parfois peut-être ils n'étaient pas de fort bonne humeur, mais ils supportaient souvent la plaisanterie mieux que je ne l'avais vu faire de ce côté du Mississipi.

Le passage de la Nouvelle-Orléans à Louisville, dans le Kentucky, avant l'introduction des bateaux à vapeur, durait fréquemment neuf ou dix longs mois, pendant lesquels l'équipage avait à supporter de rudes fatigues, au lieu que maintenant on l'accomplit en une dizaine de jours. Le 4 nous parvînmes au confluent de l'Ohio avec le Mississipi. L'Ohio, sans être fort clair, était beaucoup moins bourbeux que le grand fleuve dans lequel il se déchargeait, et la différence de couleur de leurs eaux respectives restait long-temps visible. Un mille ou deux encore après leur jonction, le Mississipi à la nuance terreuse et jaunâtre gardait la rive droite, tandis que l'Ohio formait le long de la gauche une large bande vert de bouteille sale. L'intrusion de l'Ohio, au dire des pilotes, barre quelquefois le Mississipi pendant une distance de trente milles. Ce singulier effet n'est produit que quand l'Ohio se trouve à sa plus grande hauteur, et le Mississipi comparativement bas. Alors, m'assura-t-on, le premier cause une stagnation apparente dans les eaux du second à plusieurs milles au-dessus de leur confluent. Il ne faut

pas supposer que le Mississipi soit lent à rendre le compliment, lorsqu'à son tour il vient à croître. En ces occasions l'Ohio est barré sur une longueur de soixante et dix milles: glorieuse bataille entre deux fleuves magnifiques!

L'aspect des rives de l'Ohio, dans lequel nous entrâmes alors, est sans comparaison beaucoup plus beau que celui des bords du Mississipi, qui généralement sont bas, marécageux et dénués d'intérêt. Ceux au contraire de l'Ohio, qui s'élèvent à plusieurs centaines de pieds, sont couverts d'arbres splendides dont la hauteur est prodigieuse et le feuillage superbe. Il était agréable aussi de voir par intervalle des champs labourés que l'inondation ne pouvait atteindre, et des prairies où paissaient les bestiaux sans qu'il fallût les percher sur des estrades, comme nous l'avions vu en beaucoup d'endroits le long du Mississipi. Çà et là, même par l'embouchure de l'Ohio, nous rencontrâmes des villages bâtis sur la terre ferme, et bientôt après de florissantes villes, dignes de figurer sur la côte, quoique ensevelies dans les profondeurs des bois.

Le 7 nous atteignîmes Louisville, grande et belle cité du Kentucky, sur la rive droite de l'Ohio, près d'un endroit où la navigation de cette rivière est interrompue par une série de chutes ou de rapides. Mais pour remédier à l'inconvénient qui en résulte quand les eaux sont basses, les zélés citoyens de

Louisville et des autres places intéressées à la prospérité du pays, ont établi un canal qui tourne le passage difficile; et j'avoue n'avoir jamais vu d'ombrage plus magnifique. Ce fut pour nous un plaisir inouï que de sortir enfin du paquebot; car, si commode qu'il fût, y rester, comme nous l'avions fait, pendant onze jours et onze nuits de suite, était bien suffisant pour lasser la patience la plus courageuse. Le contraste nous sembla d'autant plus grand que nous logeâmes à Louisville dans le meilleur hôtel qu'il y ait peut-être en Amérique, quoique tous les domestiques fussent des esclaves. Rien ne nous charma plus que les riches et fraîches pelouses qui ornent les environs. Les arbres aussi étaient incomparablement plus beaux que nous ne les avions vus ailleurs, surtout les sycomores. Ils étaient non-seulement plus grands, mais, ne manquant pas d'espace pour étendre leurs branches, ils avaient les formes les plus gracieuses. Enfin les nombreuses sinuosités que forme en cet endroit le magnifique Ohio, qui était couvert de bateaux à vapeur ou de radeaux, et bordé de nobles forêts ou de gaies villas, ajoutaient beaucoup au pittoresque de la scène. Je n'ai pas besoin de dire que nos lettres de recommandation nous valurent, comme partout ailleurs, un accueil très favorable de la part des habitans.

Après une semaine de repos, nous remontâmes à

bord d'un paquebot, nous redescendîmes l'Ohio jusqu'à sa jonction avec le Mississipi, puis nous remontâmes ce dernier jusqu'à Saint-Louis. Cette ville, jadis un établissement français, repose sur la droite du fleuve. Le 22, nous arrachant aux plaisirs de tout genre qu'un plus long séjour nous aurait offerts, nous allâmes par eau visiter le confluent du Missouri avec le Mississipi. On ne saurait rien imaginer de plus intéressant en son espèce que cette jonction remarquable, devant laquelle le courant était si rapide, heureusement pour notre curiosité, que nous ne la dépassâmes qu'avec lenteur. Ce qui nous frappa le plus, c'est la différence de couleur et de limpidité des deux rivières. Le Missouri, qui est presque aussi épais que de la purée de pois, a une teinte sale, bourbeuse et blanchâtre, tandis que le Mississipi, au-dessus du confluent, est d'une couleur bleu clair, qui ne ressemble pas mal à celle de la haute mer ou du Rhône à Genève. La surface de ce dernier, avant de recevoir les eaux de l'autre, ne charriait pas un seul morceau de bois, au lieu que son camarade était tout couvert de poutres à demi brûlées, d'arbres avec leurs branches à moitié rompues, et de grands radeaux ou îles flottantes de solives, qui venaient de l'intérieur des terres et tourbillonnaient avec furie. Le Missouri entre dans le Mississipi du côté de l'ouest, presque à angle droit avec lui; et telle est l'impé-

tuosité de son courant, qu'il repousse le Mississipi vers sa rive gauche ou orientale, et qu'il n'y a que dix ou douze verges d'eau claire de ce côté du fleuve, tandis que tout le reste est bourbeux. Pendant quelque distance, les deux rivières coulent l'une près de l'autre, comme de l'huile et de l'eau, sans se mêler. Mais cette séparation ne dure pas long-temps, et le Missouri aux ondes sales finit par souiller les eaux si pures du Mississipi, qui conservent leur teinte pendant les douze cents milles qu'il franchit avant de se jeter dans le golfe du Mexique. Le confluent n'est qu'à dix-huit milles au-dessus de Saint-Louis, mais nous le dépassâmes à peu près d'autant, et nous débarquâmes ensuite à une place appelée *le Portage des Sioux*, et située à gauche du Mississipi, sur le triangle que forment les deux rivières. De là, nous traversâmes en voiture ce qu'on nomme une *prairie*, vaste plaine couverte de longues herbes et parsemée çà et là d'arbres soit solitaires, soit groupés. Ensuite nous atteignîmes une espèce de plateau, élevé peut-être de dix à douze pieds au-dessus de la contrée environnante, que nous reconnûmes bientôt pour avoir été jadis une des rives du Missouri. Dès lors la route ne cessa de descendre jusqu'à ce que nous atteignîmes un bas-fond qui, indubitablement, avait été le lit de cette rivière. Le soir, nous parvînmes à la petite ville de Saint-Charles, sur la rive gauche du Missouri, à

environ vingt milles au-dessus de son confluent avec le Mississipi.

Le lendemain nous fîmes à travers les bois et le long de l'eau une promenade qui devait nous conduire à un endroit fort curieux de la rivière. C'était une ces bizarres agglomérations de poutres, appelées *radeaux*, qui sont formés par les troncs des arbres que les inondations entraînent dans la saison pluvieuse. Arrivant à un détour du Missouri, nous remarquâmes une petite île boisée, qui reposait à environ deux cents verges de la côte; et de son extrémité supérieure s'étendait à une distance considérable un entassement de solives, qui, nous dit-on, s'y étaient peu à peu réunies d'année en année, jusqu'à ce qu'il eût acquis sa grandeur actuelle. Le bout de ce plancher s'appuyait sur la rive, fort loin de nous, de sorte qu'un pont semblait jeté de la terre sur l'île. Quelques-unes des grandes rivières de l'Amérique, telles que l'Atchafalaya, sont complétement couvertes en différens endroits d'énormes radeaux de ce genre. Le cours d'eau que je viens de nommer sort du Mississipi, à environ deux cent cinquante milles de la mer. A vingt-sept milles du point de disjonction, les radeaux commencent; mais quoiqu'ils s'étendent sur un espace de sept ou huit lieues, la moitié de cette distance seulement est couverte de bois. La largeur de ce bras est de deux cent vingt verges; le radeau s'étend sur plu-

sieurs points d'un bord à l'autre, et peut avoir huit ou dix pieds d'épaisseur. Il s'accumule depuis plus de cinquante ans et s'augmente sans cesse des arbres que la rivière reçoit du Mississipi.

Le 24 nous commençâmes à penser qu'il était temps de regagner l'Angleterre, et nous franchîmes avec beaucoup d'intérêt les *prairies* de l'Illinois. Je regrette qu'il ne me reste pas de place pour décrire en détail cette partie de notre voyage; car le pays est tout nouvellement habité, et présente matière à une foule d'observations curieuses dont le voyageur ne peut nulle part retrouver l'occasion. Le 27 nous entrâmes dans l'État d'Indiana, où il n'est pas à beaucoup près aussi agréable de voyager. En effet, autant les *prairies* sont unies et pittoresques, autant le nouveau pays où nous venions d'entrer était montueux et laid. Ajoutez que les routes y sont détestables, et les voitures si dures qu'on les dirait faites de métal. Pendant cette pénible marche, nous ne fûmes plus exposés, comme nous l'avions été quelquefois dans le sud, à manquer de nourriture. Les provisions de toutes sortes abondaient autour de nous. Mais je ne puis dire que j'aie trouvé chez les rares habitans de ces contrées nouvelles cette intelligence et cette élévation d'esprit qu'on se plaît à leur reconnaître. Non que je m'attendisse à rencontrer au fond des bois des manières bien polies; mais on ne nous accueillait d'ordinaire qu'avec

froideur et mauvais visage. Le 29, après avoir franchi tout l'Indiana, nous repassâmes l'Ohio devant Louisville. Le lendemain nous prîmes le paquebot pour Cincinnati, où nous arrivâmes le 31, après avoir parcouru en vingt-trois heures un espace de cent cinquante milles, contre le courant.

Cincinnati est une des merveilles les plus vantées de l'ouest, et non sans raison. Cette ville, eu égard au peu de temps depuis lequel l'État d'Ohio est formé, offre un exemple frappant de l'activité des Américains. Elle est jolie, avantageusement située sur la rive droite du fleuve, et paraît plus animée qu'aucune autre de celles que nous avions visitées depuis la Nouvelle-Orléans. Sa prospérité et l'air d'industrie qui partout y règne proviennent sans doute de ce qu'elle est située dans un État où l'esclavage a été aboli. Mais, n'importe la cause, on ne se douterait jamais, à voir une si nombreuse population réunie sur ce point du pays, que c'était, il n'y a que quarante ans, un désert habité par une poignée de sauvages. En 1805, Cincinnati ne renfermait que cinq cents habitans; en 1820, elle en comptait neuf mille sept cent trente-trois, et aujourd'hui ce chiffre a presque triplé.

A cette époque, notre petite fille tomba malade, et on nous conseilla de retourner vers le nord au plus tôt, de fuir les rivières et de passer sans délai les monts Alleghany. En conséquence, le 4 juin,

nous quittâmes à regret Cincinnati, où les curiosités locales ainsi que l'agréable société des habitans auraient pu nous retenir des mois entiers. Tandis que nous remontâmes l'Ohio, la chaleur tant du bateau à vapeur que de l'atmosphère augmenta beaucoup les progrès du mal de notre enfant. Le 8 nous atteignîmes Pittsburg, ville justement appelée le Birmingham de l'Amérique; mais nous n'y restâmes que le temps strictement nécessaire pour nous reposer. Nous en repartîmes le 11, à trois heures du matin, par la malle-poste, et presque aussitôt nous commençâmes à gravir la rangée inférieure des Alleghany. Tant que nous cheminâmes sur ces montagnes, nous partions généralement à trois ou quatre heures du matin, nous marchions pendant cinq ou six avant déjeuner, pendant le même nombre avant dîner et encore autant après. Cependant les routes étaient si mauvaises que, dans cet espace de seize heures, nous ne fîmes successivement, les trois premiers jours, que cinquante-six, soixante, et soixante-huit milles. Le quatrième, nous en parcourûmes soixante-quatre en quinze heures; enfin, le cinquième et dernier, où nous rentrâmes à Philadelphie, soixante-quatre encore; mais en douze heures seulement. Les souffrances que nous eûmes à subir, le second jour, dépassèrent toutes celles que nous avions supportées jusqu'alors en Amérique; mais ensuite nous reprîmes courage

et nous éprouvâmes de véritables jouissances à passer graduellement d'un état grossier de société à un état de civilisation plus grande, dont la différence se peut bien mesurer à la qualité des routes et des auberges. Nous pouvions à peine croire que Philadelphie, quoique pourtant nous l'eussions toujours aimée, fût la même ville, tant tout y était propre et commode, tant on nous y témoigna d'égards et de bienveillance.

Le 23 nous gagnâmes New-York, et le 1^er^ du mois suivant nous repartîmes pour l'Angleterre, où nous arrivâmes le 22, tous bien portans, après une absence d'environ une année et demie.

FIN DU VOYAGE DE BASIL HALL.

MISTRESS TROLLOPE.

MŒURS AMÉRICAINES DES ÉTATS-UNIS.

(1827-1831.)

Embouchure du Mississipi. Balise. La Nouvelle-Orléans ; société de cette ville ; créoles et quadrons. Voyages sur le paquebot à vapeur. Memphis.

Le 4 novembre 1827 je m'embarquai à Londres avec ma fille et mes deux fils pour l'Amérique septentrionale, et après une traversée heureuse, mais peu amusante, nous arrivâmes, le jour de Noël, à l'embouchure du Mississipi. Les rives de ce magnifique fleuve sont si plates, que nous fûmes joints par le pilote qui devait nous aider à franchir la barre, quelques heures avant que rien nous indiquât le voisinage de la terre. Les seuls indices qui plus tard s'en présentèrent à nos yeux, furent la masse d'eau bourbeuse qui venait se mêler aux ondes bleues du golfe du Mexique, et des volées innombrables de pélicans qui couvraient de longues masses de boue. On ne saurait imaginer une scène d'une plus grande désolation. Peu à peu, des joncs d'une hauteur extraordinaire devinrent visibles ; et au bout de quatre ou cinq milles que nous parcourûmes encore à travers d'horribles maré-

cages, nous aperçûmes un groupe de huttes appelé *la Balise*, endroit assurément le plus misérable où jamais l'homme ait établi domicile, mais où vivent néanmoins plusieurs familles de pilotes et de pêcheurs. Ce qui surtout donne un air de profonde tristesse aux bouches du Mississipi, c'est l'énorme quantité d'arbres immenses qu'il charrie sans cesse. A mesure cependant que nous avançâmes, nous fûmes éblouis malgré la saison par les brillantes teintes de la végétation du sud. Les bords du fleuve ne s'élevèrent pas d'un pied, mais une suite d'habitations de planteurs, qui n'étaient tantôt que leurs maisons de plaisance, tantôt étaient entourées de leurs plantations de cannes à sucre et des villages où demeuraient leurs nègres, varièrent agréablement le paysage. Nous étions toutefois impatiens de toucher aussi bien que de voir la terre; mais la navigation de la Balise à la Nouvelle-Orléans est difficile et ennuyeuse, et les deux jours qu'elle dura nous parurent plus longs qu'aucun de ceux que nous avions passés en mer.

La Nouvelle-Orléans n'offre presque rien qui puisse flatter l'œil du goût, mais elle ne manque ni de nouveauté ni d'intérêt pour un Européen récemment débarqué. Le nombre prodigieux des noirs qu'on y rencontre, car à eux est dévolue toute espèce de travail; la grâce et la beauté des élégantes *mulâtresses*, ou *quadrones*, les groupes çà

et là persemés d'Indiens à mine sauvage et féroce, l'aspect inaccoutumé des végétaux, le grand Mississipi aux vagues noirâtres, avec ses rives basses et boueuses, tout enfin concourt à produire ce genre d'amusement qu'on éprouve quand on voit des choses que jamais on n'avait encore vues. Puis vous diriez tout-à-fait une ville française de province, ce dont il ne faut pas s'étonner, puisque c'est une colonie autrefois enlevée par la France à l'Espagne. Les noms des rues y sont français, et cette langue s'y parle aussi communément que l'anglaise. Les marchés se tiennent sous des halles superbes, et sont toujours bien approvisionnés. Toutes les denrées qu'on y trouve viennent par eau, et souvent nous écoutâmes avec plaisir le chant dont les noirs bateliers qui conduisent des barques chargées de légumes et de fruits accompagnent la manœuvre; il ne se compose que d'un très petit nombre de notes, mais elles sont d'une délicieuse harmonie, et la voix des nègres est presque toujours riche et puissante. D'agréables heures, aussi, furent celles où j'explorai avec mes enfans les bois qui entourent la ville. La première fois surtout que nous pénétrâmes dans ces « forêts vierges du Nouveau-Monde, » le spectacle nous en parut poétique et sublime. En général, pourtant, les arbres sont trop pressés pour devenir ou grands ou gros, et leur croissance est d'ailleurs gênée par une plante parasite, qu'on n'a

pu me désigner sous un autre nom que celui de *mousse espagnole*, qui se suspend avec grâce à toutes leurs branches, et leur donne l'air d'autant de saules pleureurs. Mais la principale beauté de la forêt dans cette région provient d'un luxuriant taillis de palmettos qui poussent sous les arbres, et qui sont bien des végétaux que je connaisse le plus joli et le plus délicatement nuancé. Le pawpaw, encore, est un charmant arbrisseau et des plus abondans. Enfin, nous fîmes connaissance avec la vigne sauvage, qui pousse avec tant de profusion dans toute les parties de l'Amérique, qu'on se demande pourquoi les indigènes n'ont pas encore ajouté le vin aux nombreuses productions de leur sol si fertile. Quoiqu'on fût au cœur de l'hiver quand nous visitâmes la Nouvelle-Orléans, la chaleur y était presque insupportable, et nous étions sans cesse tourmentés par les mosquites; mais je soupçonne que pendant une ou deux semaines nous aurions volontiers souffert ces légers inconvéniens, plutôt que de ne pas voir des oranges, des petits-pois, et du poivre rouge mûrir à Noël en pleine terre.

Notre séjour à la Nouvelle-Orléans ne fut pas assez long pour nous permettre de voir ce qu'on appelle la société, mais on m'a dit qu'elle se divisait en deux classes fort distinctes, toutes deux célèbres à leur manière par leur élégance et leur luxe. La première se compose de familles créoles, dont

presque tous les chefs sont planteurs et négocians, avec leurs femmes et leurs filles. Elles ne se réunissent que les unes chez les autres; elles ne mangent qu'ensemble; elles forment une noblesse, une aristocratie. Dans la seconde classe sont reléguées les pauvres *quadrons*, cependant si aimables, que les hommes de la première ne dédaignent pas de se mêler parmi *eux*, lorsqu'ils peuvent s'échapper des grands salons, où le pur sang créole bout dans les veines aussitôt qu'on parle de le souiller au degré le plus éloigné par le mélange de celui des nègres. De tous les préjugés qui soient au monde, je n'en connais pas de plus violent, de plus enraciné. Vainement de jeunes mulâtresses, filles reconnues de pères américains ou créoles qui regorgent de richesses, sont-elles élevées dans les meilleurs pensionnats, et ornées de tous les talens qu'on peut acquérir avec de la fortune; vainement sont-elles jolies et gracieuses, douces et bonnes, enfin remplies de qualités: elles ne sont ni admises, ni même admissibles à aucune condition dans la société des familles créoles de la Louisiane. Elles ne peuvent se marier; c'est-à-dire aucune cérémonie ne peut ni légaliser ni rendre indissolubles les unions qu'elles contractent. Tel est néanmoins le puissant effet de la grâce, de la beauté, de la douceur, qui leur sont particulières, que malheureusement elles deviennent toujours des objets de choix et d'affection. Si

les dames créoles ont le privilége d'exercer le terrible pouvoir de la répulsion, la gentille mulâtresse a la douce mais dangereuse vengeance de posséder celui de l'attraction. Les alliances formées avec cette malheureuse race sont souvent, dit-on, heureuses et durables, autant du moins que peuvent l'être des alliances auxquelles est toujours attachée une espèce de déshonneur.

La Nouvelle-Orléans possède deux théâtres, l'un anglais, l'autre français; mais nous avions quitté l'Europe depuis trop peu de temps pour beaucoup nous inquiéter de l'un ou de l'autre, non plus que des autres plaisirs qu'on peut trouver au sein des villes, et nous conçûmes bientôt le désir de nous mettre en route pour remonter le Mississipi. Les innombrables bateaux à vapeur, qui font l'office des diligences et des chaises de poste dans ce pays par excellence des lacs et des rivières, diffèrent de tous ceux que j'ai vus en Europe, et leur sont infiniment supérieurs. Je ne saurais mieux les comparer pour le dehors qu'aux bains Vigier à Paris. Comme eux, ils ont un double rang de fenêtres, élégamment drapées de rideaux. Au centre est un bel appartement qu'on appelle *la cabine des hommes*, et quelquefois ces messieurs insistent sans trop de politesse sur leur droit de la posséder seuls. Mais c'est dans cette pièce qu'on sert le déjeuner, le dîner, le souper, et ils ne peuvent alors empêcher

les dames de venir y prendre leurs repas. Dans le paquebot sur lequel nous montâmes le 1er janvier 1828, le salon particulier au beau sexe était situé à la poupe; mal éclairé, triste, quoique meublé avec une somptuosité rare. L'ameublement de celui des hommes ne laissait aussi rien à désirer sous ce rapport; il était même tapissé d'un bout à l'autre; mais quel tapis, bon Dieu ! quel sale et dégoûtant tapis ! Je jure que j'aurais mieux aimé partager avec certains pourceaux la litière de leur étable, qu'être renfermée dans une chambre si malpropre. Cet excès de malpropreté venait de l'usage bien connu qu'ont les Américains de sans cesse, sans cesse cracher à tort et à travers.

Les rives du Mississipi restèrent plates et uniformes pendant beaucoup de milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans; mais de gracieux palmettos, de noirs et nobles chênes, des orangers aux fruits d'or, des plantations de cannes à sucre et de coton se montraient de toutes parts, et plusieurs jours s'écoulèrent avant que nous fussions las de les regarder. Sur un ou deux points, la ligne de la forêt, qui à force d'être unie devient ennuyeuse, est interrompue par de petites éminences. Sur une de ces collines, dans un site délicieux, s'élève la ville de Natchez. Si le climat, pendant la saison chaude, n'y était pas aussi malsain que celui de la Nouvelle-Orléans, elle offrirait de grands attraits aux colons.

Nous débarquâmes à Memphis, petite ville qui est située au plus bel endroit du Mississipi. Il a sur ce point une telle largeur, que vous diriez un noble lac. Une île couverte d'arbres superbes le divise, et relève par sa large masse d'ombre l'uniformité du fleuve. Memphis n'est absolument peuplée que de commerçans; les maisons qui en dépendent sont disséminées sans ordre le long de la montagne, depuis la rivière Wolf, un des innombrables tributaires du Mississipi, jusqu'à un mille au-dessous. On a abattu les arbres de la montagne à une certaine distance au-delà de la ville, et cet espace produit de bons pâturages pour les chevaux, les vaches et les porcs. Quant à des moutons, nous n'en vîmes pas un seul. Autour de la ville et de ces champs, la forêt élève de nouveau sa noire muraille, et semble dire à l'homme « tu n'iras pas plus loin! » Le courage et l'industrie cependant ont bravé cette défense; car, à l'extrémité de la longue rue qui forme Memphis, vous trouvez encore quelques habitations éparses au milieu des bois, et le raide sentier qui vous y conduit devient à chaque pas plus sauvage. Dans cette partie, le sol est coupé par de nombreux cours d'eau, et les ponts sur lesquels on les franchit ne sont faits que de troncs d'arbres jetés d'une rive à l'autre, qui en supportent d'autres plus petits posés en travers des premiers. Ces ponts ne sont guère agréables à passer, car ils tremblent sous les

pas d'un homme, et remuent horriblement sous un cheval ou une voiture; mais on ne peut rien imaginer de plus pittoresque.

Départ de Memphis. L'Ohio. Louisville. Cincinnati. La ferme dans la forêt. Domestiques. Soirées. Marché. Musées. Absence d'amusemens publics et privés. Églises et chapelles. Influence du clergé. Un *ravivement*. Écoles. Climat.

Ce fut le 1er février que nous continuâmes à remonter le *Père-des-Eaux*, comme les pauvres Indiens à présent bannis des possessions de leurs ancêtres ont coutume d'appeler le Mississipi. Nous ne vîmes encore pendant une centaine de milles que des forêts, toujours des forêts! A la fin pourtant, nous laissâmes derrière nous ce que les Américains appellent avec raison *le Fleuve-de-Mort*, car l'air de ses rives est méphitique, et nous entrâmes dans *la Belle-Rivière*, ainsi que les Français lorsqu'ils vinrent jadis s'établir à la Nouvelle-Orléans ont baptisé l'Ohio. Il mérite bien ce nom; toujours en effet il est pur, limpide, argenté. Ses bords, aussi, à chaque instant varient d'aspect. C'est qu'il traverse une contrée où peut-être ne saurait-on faire vingt pas de suite sans monter ni descendre. Une partie considérable du sol est encore couverte de bois; mais du moins, de distance en distance, apercevions-nous des fermes, des prairies, des troupeaux, même d'élégantes villas. Cette suite de charmans paysages avait tellement amélioré notre

disposition d'esprit, que nous cessâmes de murmurer contre la mauvaise cuisine du bord, et parvînmes presque à manger aussi vite que nos voisins de table, tant nous étions empressés de nous remettre aux aguets pour ne rien laisser échapper des beautés qui nous passaient devant les yeux. Pourquoi faut-il, hélas! que ces charmans rivages soient eux-mêmes malsains? Plus d'une fois, débarquant, nous causâmes avec les familles des bûcherons, et à peine s'en trouva-t-il une dont quelque membre ne fût pas mort récemment des fièvres. Les habitans les gardent d'un bout à l'autre de l'année, et quoique leurs maisons soient beaucoup meilleures que celles des rives du Mississipi, ils ont encore l'air de gens qui sacrifient tout à l'amour du gain, même leur santé.

Pendant notre navigation, les scènes qui se présentaient à nos regards du côté de l'État de Kentucky étaient infiniment plus belles que de celui des États d'Indiana et d'Ohio. Le premier fut un lieu de prédilection pour beaucoup de tribus des Indiens, qui l'avaient réservé de commun accord pour venir y chasser en certaines occasions. J'ai ouï dire que leurs descendans ne peuvent en parler sans être émus, et qu'ils ont encore un chant triste et sauvage par lequel ils en célèbrent le souvenir. Mais ce n'est pas récemment qu'ils ont été exclus de ce territoire; le Kentucky a été conquis

à la civilisation bien avant l'Illinois, l'Indiana ou l'Ohio, et il paraît non-seulement mieux cultivé, mais encore plus fertile que ces trois autres provinces. J'ai rarement vu en aucun pays de plus riches tableaux. Les arbres des forêts, aux lieux où ils ne sont pas trop serrés, atteignent une grosseur et une élévation merveilleuses, et les récoltes sont toujours des plus abondantes, à moins qu'une culture malentendue n'épuise le sol par une suite continuelle de moissons qui en pompent tous les sucs. Louisville est une cité considérable, qui repose du côté kentuckyen ou méridional de l'Ohio. Nous y passâmes quelques heures pour en voir les curiosités, et si ce n'était qu'on m'eût dit que d'ordinaire il y règne une espèce de contagion pendant l'été, j'y aurais volontiers séjourné plusieurs mois pour explorer les belles campagnes du voisinage. Frankfort et Lexington sont deux villes dignes aussi d'être visitées. La première est le siège du gouvernement de l'État de Kentucky, et dans la seconde résident plusieurs familles indépendantes, qui, pouvant par leur fortune vivre plus en repos que ne le font généralement les Américains, cherchent davantage à se donner les douceurs de la vie.

Nous parvînmes à Cincinnati le 10. Cette ville est avantageusement située sur le versant méridional d'une montagne qui s'élève en pente douce du

bord de la rivière; et cependant, vue de quelque distance, elle n'a ni grandeur ni majesté. Elle manque de dômes, de tours, de clochers; mais rien de plus beau que le port, où je comptai jusqu'à quinze bateaux à vapeur. Il est long de plus d'un quart de mille, bien pavé, et entouré de bâtimens propres et jolis, si non très élégans. Dès notre arrivée nous allâmes élire domicile à l'hôtel Washington, et comme le voyage avait un peu creusé l'estomac, nous apprîmes avec joie qu'on venait de servir le dîner de la table d'hôte. Mais à peine eûmes-nous entr'ouvert la porte de la salle à manger, que nous battîmes en retraite, déconcertés de n'y voir qu'une soixantaine d'hommes. Nous dînâmes avec les femmes de la maison, c'est-à-dire avec l'hôtesse et ses cinq ou six servantes; après quoi, devant séjourner assez long-temps à Cincinnati, nous courûmes la ville pour y chercher un appartement. A grand'peine en trouvâmes-nous un: quoique quatorze cents maisons neuves eussent été bâties l'année précédente, le nombre des habitans excédait de beaucoup le local des habitations De retour à l'hôtel, me souciant peu d'aller prendre le thé soit avec les messieurs, soit avec le domestiques, je demandai qu'on nous l'apportât dans notre chambre. Le hasard voulut que je m'adressasse à notre hôte. « Quoi! s'écria-t-il, quelqu'un est-il malade parmi vous? — Non pas, Dieu

merci! répondis-je. — Alors, madame, il faut que je vous le dise, vous mangerez avec ma femme et moi, ou bien vous quitterez notre maison. Ici on ne doit dédaigner personne.» J'osai dire, pour excuse, que nous étions des étrangers, et que nous ne connaissions pas encore les usages du pays. «Nos usages sont excellens, madame, répliqua-t-il avec chaleur; et nous ne voulons pas les changer contre ceux d'Europe.» Je ne soufflai plus mot, mais je résolus de prendre, dès le lendemain, possession du logement que nous avions loué.

Nous fûmes bientôt établis dans notre nouvelle demeure, qui était assez gentille, assez agréable, mais qui manquait de presque toutes les commodités que les Européens regardent comme indispensablement nécessaires. Ainsi, point de latrines, point de robinet pour l'eau; aucun moyen de se débarrasser des ordures, car jamais il ne passe de tombereau destiné à les recueillir. Je demandai à notre propriétaire qu'il nous indiquât le moyen de ne pas être au bout de quelques jours ensevelis sous les immondices. «Votre aide, répliqua-t-il, n'aura, non Dieu! qu'à les porter au milieu de la rue; mais, entendez-moi bien, je dis au milieu; car nous vons fait une loi qui défend de les déposer le long des murs. A l'endroit permis, elles seront enlevées sur-le-champ par les cochons.» C'est la vérité : dans tous les quartiers de la ville, on voit

sans cesse de ces animaux qui entretiennent la propreté de la voie publique; et quoiqu'il ne soit pas très récréatif de toujours en rencontrer des bandes sur son passage, mieux vaut qu'ils soient si nombreux et si actifs à remplir leurs devoirs, car sans eux la ville ne serait bientôt plus qu'un immense fumier.

Nous avions beaucoup entendu parler de Cincinnati, de sa beauté, de sa richesse, de sa prospérité sans égale. Aussi, à peine eûmes-nous terminé nos petits arrangemens domestiques, nous examinâmes en détail « cette Merveille de l'ouest, — cette Citrouille à croissance magique du prophète, — cet Hercule enfant, » car tels sont tous les noms qu'on donne à cette ville. Mais, hélas! qu'elle répondait mal à l'idée que nous en avions conçue! D'abord, elle est extrêmement petite, et jamais on ne croirait qu'elle peut contenir une population de vingt-cinq à trente mille âmes. Ensuite, ses édifices n'ont aucune prétention à la beauté; et si ce n'étaient le tapage des rues, et l'air affairé de tout le monde, vous diriez un village plutôt qu'une ville. Je parle de Cincinnati tel que je l'ai vu en 1828, car je sais que depuis ce temps on y a bâti plusieurs petites églises dont les clochers produisent un bon effet au milieu de la masse sans intérêt des autres bâtimens. A l'époque dont je parle, il n'y avait que Main-Street, c'est-à-dire *la rue Principale*, par la-

quelle la ville est traversée d'un bout à l'autre, qui fût entièrement pavée. A droite et à gauche règnent des trottoirs de briques, mais à la moindre averse ils sont inondés, car Cincinnati n'a ni égouts ni ruisseaux. Omission d'autant plus remarquable que la ville est située de manière en même temps à faciliter leur construction et à les rendre indispensables. En effet, reposant, comme je l'ai dit, sur le flanc d'une montagne, les grosses pluies du climat la maintiendraient toujours propre, si elles trouvaient après l'avoir balayée à s'échapper par quelques endroits; mais dans l'état actuel des choses, ces pluies ne balayent les rues hautes que pour laisser les ordures qu'elles entraînent dans le premier endroit plat qu'elles rencontrent, et il se trouve que c'est la rue la plus importante après Main-Street, qu'elle coupe à angles droits, et celle qui renferme les plus grands magasins. Cincinnati, de même, je crois, que la plupart des villes américaines, est construit en *squares*, pour me servir de l'expression des habitans. Mais ces squares sont l'inverse de ceux qu'on voit en Angleterre. Au lieu d'être creux, ils sont pleins. Ce sont des masses carrées, ou mieux des pâtés de maisons, qui regardent le nord, l'est, l'ouest et le sud. Seulement chaque habitation, outre la porte de la rue, en a une seconde qui ouvre sur une allée de derrière. Ce plan ne sera pas mauvais, quand les eaux de la

ville trouveront convenablement à s'écouler; mais à présent ces allées sont des cloaques infects.

Au nord, Cincinnati est borné par une chaîne de collines couvertes de forêts, assez raides pour empêcher qu'on y bâtisse ou qu'on les cultive, mais trop basses pour que de leurs sommets l'œil puisse au loin contempler la campagne environnante. De profondes et étroites rivières, à sec l'été, mais roulant l'hiver une masse d'eau considérable, divisent ces collines en beaucoup d'éminences séparées, et c'est ce qui seulement varie le paysage dans une circonférence de plusieurs lieues. L'Ohio y forme un délicieux trait sur tous les points où il se montre; mais la seule partie de la ville qui jouisse de sa beauté est la rue qui longe la rive. Les montagnes de Kentucky, lesquelles s'élèvent à environ même distance de la rivière, de l'autre côté, forment la limite méridionale du bassin dont Cincinnati occupe le fond.

Sans, comme de certaines personnes, ranger cette ville parmi les sept merveilles du monde, on est néanmoins étonné de son importance quand on songe que l'emplacement qu'elle occupe était encore, il y a trente ans, obstrué par une forêt vierge. De mois en mois elle paraît s'étendre et s'enrichir. Les économistes du pays vous disent que c'est le résultat de leurs institutions libres, je crois plutôt qu'on en peut chercher la cause dans la nécessité qui sur

cette terre aiguillonne sans cesse l'industrie, et dans l'absence de toute ressource pour les paresseux. Pendant deux années de résidence à Cincinnati ou dans le voisinage, je n'ai vu ni un mendiant ni un homme assez riche pour qu'il cessât de chercher à augmenter sa fortune. Ainsi chaque abeille de la ruche déploie tous ses efforts pour trouver ce miel vulgairement appelé argent. Les sciences, les lettres, les beaux-arts, le plaisir, rien ne peut distraire ces travailleurs. Ils ne prennent jamais la moindre récréation; jamais ils ne dînent ensemble, si ce n'est dans les tavernes et aux tables d'hôtes, et on sait qu'en pareils cas ils n'ouvrent la bouche que pour manger. Enfin j'ai ouï dire à beaucoup de dames que le seul amusement auquel se livraient leurs maris était, le soir, après que toutes leurs affaires étaient finies, de boire entre eux une bouteille de liqueur forte, et quand il n'y avait pas de femmes pour les importuner, de s'abandonner alors à une licence effrénée de langage. A Cincinnati, vous pouvez aisément satisfaire tous les besoins animaux, et au prix le plus bas; mais n'y cherchez aucune jouissance intellectuelle. Le manque de manières est si complet, si général chez les individus des deux sexes, que vainement cherche-t-on à s'expliquer d'où il provient, car les habitans des États-Unis possèdent tous un assez haut degré d'intelligence. Je leur ai beaucoup entendu tenir des con-

versations lourdes et sans intérêt, mais rarement débiter des sottises, si j'excepte la classe partout privilégiée des fort jeunes dames. Les Américains m'ont tous paru avoir de l'esprit, du bon sens au moins, et être plus ignorans sur des sujets qui n'ont qu'une valeur de convention que sur tels dont l'importance est véritable; mais il n'y a aucune grâce, aucun charme dans leurs entretiens, et pendant mon séjour parmi eux, je ne sache pas qu'un seul élégamment tourné soit, en ma présence, sorti de leur bouche. Nous fîmes néanmoins à Cincinnati la connaissance de gens aimables, dont la société nous permettait d'employer agréablement nos loisirs. Ce qui nous intéressait davantage, c'étaient nos excursions dans les alentours; car elles nous mettaient à même d'observer le genre de vie des paysans, et de juger des douceurs de cette indépendance si vantée qu'on trouve en Amérique au fond des bois. Un jour surtout, je me rappelle que nous visitâmes une ferme dont les habitans trouvaient absolument moyen de se suffire à eux-mêmes. Mais quelle vie, quelle triste vie que la leur! Ils demeuraient au cœur des bois, à quatre ou cinq milles d'aucun village. Leur habitation était bâtie sur le flanc d'une montagne si escarpée, qu'il fallait une échelle pour arriver à la porte. Du reste, au bas coulait un limpide ruisseau; ils avaient un magnifique champ de maïs, des vaches, un cheval

des brebis, des cochons et d'innombrables volailles, avec un petit jardin où ils élevaient des pommes terre, et où végétaient quelques pêchers, quelques pommiers. Ils pouvaient avec ces richesses se passer de toute la terre. La maison était construite en bois, et divisée en deux pièces, l'une servant de cuisine, l'autre de chambre à coucher, toutes deux garnies des meubles nécessaires. La fermière et une jeune fille qui paraissait sa sœur s'occupaient à filer, tandis que trois petits enfans jouaient autour d'elles. La mère me dit qu'elles filaient et tissaient tous les vêtemens, soit de laine soit de coton, de la famille, qu'elles tricotaient tous les bas, et que son mari, sans être cordonnier par état, confectionnait toutes leurs chaussures. Ils fabriquaient de même le savon, la chandelle et le sucre qu'ils consommaient. Le seul argent dont ils eussent besoin était pour acheter du thé et de l'eau-de-vie, et ils s'en procuraient au besoin par la vente de quelques poulets ou d'une motte de beurre. Ils n'avaient pas de blé, mais ne vendaient pas un seul grain de maïs, quoiqu'ils en récoltassent beaucoup, l'employant à faire leur pain, leurs gâteaux, et à nourrir leurs bêtes pendant l'hiver. La femme n'avait pas l'air bien portante, et elle nous dit qu'ils avaient tous les fièvres chaque année; mais elle paraissait heureuse, fière surtout d'être indépendante, quoique ce fût avec un peu de tristesse qu'elle observa « qu'ils ne

voyaient pas tous les jours de la compagnie et que sans doute le soleil se lèverait bien des fois avant qu'ils reçussent une autre visite. »

La plus grande difficulté, lorsqu'on monte une maison dans l'État d'Ohio, est de trouver des serviteurs, ou, comme on dit, *des aides*, car c'est commettre une véritable trahison envers la république, que d'appeler *serviteur* un citoyen libre. Toutes les femmes qui, par leur condition ne peuvent avoir du pain qu'en travaillant, sont enseignées à croire que la plus profonde misère est préférable à la domesticité. Des centaines de jeunes filles à demi nues travaillent dans les manufactures, pour des gages moitié moindres que ceux qu'elles gagneraient en service; mais elles se figurent qu'elles dérogeraient, qu'elles compromettraient ainsi leur égalité; et le désir seul de se procurer quelque harde peut lever leurs scrupules. Néanmoins un obligeant ami s'employa si activement pour moi, qu'au bout de huit jours une grande et robuste *demoiselle* se présenta à notre porte, et selon la formule d'usage me dit : « Je viens vous aider, » nouvelle qui m'était fort agréable. Je l'accueillis donc le plus gracieusement possible, et comme aux États-Unis ce serait faire injure à un domestique que d'aller aux informations sur son compte, je lui demandai tout de suite combien elle désirait gagner pour un an. « Oh! s'écria-t-elle, avec un bruyant

éclat de rire, je gage que vous êtes d'Europe, madame. Il ferait beau voir en Amérique une jeune fille s'engager pour un an! J'espère bien trouver un mari avant quelques mois; sinon je renoncerai au mariage, car j'entre dans ma seizième année. Vous me donnerez donc un dollar et demi par semaine, madame, et vous permettrez que Phillis, l'esclave de ma mère, qui demeure de l'autre côté de l'eau, vienne le samedi m'aider à nettoyer. » Je souscrivis à toutes les conditions, et cinq minutes après elle était installée. Voyant qu'elle allait laver la vaisselle avec un déshabillé jaune parsemé de roses rouges, je lui fis observer avec douceur qu'il serait dommage de tacher une si belle robe, et qu'elle devrait en changer. « Tiens! répliqua-t-elle, mais c'est ma meilleure et ma plus mauvaise; je n'en ai pas apporté d'autre. » En effet elle avait quitté la maison paternelle sans plus de vêtemens que ceux qu'elle avait sur le corps. Je lui donnai aussitôt de l'argent pour s'acheter du linge, afin qu'elle fût mise d'une manière aussi propre que décente, et avec mes filles nous lui confectionnâmes une seconde robe. Quand nous l'eûmes habillée à neuf de la tête aux pieds, elle grimaça de joie, mais ne nous en remercia aucunement, ni de rien que nous pûmes par la suite faire pour elle. Sans cesse elle nous demandait de lui prêter nos hardes; et quand nous refusions : « Ah bien! disait-elle, je n'ai jamais vu

des gens si fiers que vous. Il y a plusieurs jeunes personnes de ma connaissance qui de temps en temps viennent aider les dames de la ville ; mais ces dames et leurs filles leur prêtent tout ce qu'elles leur demandent. Je gage que vous autres Anglaises croyez que nous empoisonnerions vos habits, tout comme si nous étions des négresses, n'est-ce pas ? »

Cette domestique me quitta au bout de trois semaines, parce que je ne voulus pas lui prêter assez d'argent pour acheter un déshabillé de soie, afin d'aller à un bal. Celle qui la remplaça, apprenant qu'elle devait prendre ses repas à la cuisine, fut fort désappointée. « Il paraît, madame, me dit-elle, que je ne suis pas assez bonne pour manger avec vous. Alors je ne mangerai pas. » En effet elle mangeait à peine, et passait son temps à pleurer. Je fis tout mon possible pour gagner son affection et la rendre heureuse ; mais, j'en suis sûre, elle m'a toujours haïe. Comme je lui donnais de forts gages, elle resta cependant jusqu'à ce qu'elle eut remonté sa garderobe, puis un matin elle arriva toute pimpante, et me dit : « Il faut que je sorte. — C'est bien, Charlotte ; mais quand reviendrez-vous ? — J'espère ne jamais vous revoir, madame. » La troisième avait toujours sa Bible en main, et sous prétexte d'aller aux offices, s'absentait si souvent de la maison pour aller voir son ami qu'un beau jour... on comprend

le reste. Il en fut de même de toutes nos domestiques.

Lorsqu'on est toujours servi si mal, il ne faut pas s'étonner que les maîtresses de maison, forcées de veiller sans cesse aux soins du ménage, aient peu le temps de cultiver leur esprit. Peut-être doit-on expliquer de la sorte la nullité de leurs causeries; car s'il ne manque pas à Cincinnati de femmes aimables, je n'en rencontrai guère qui fussent vraiment instruites. Au reste, telle est la mode, la forme, ou l'étiquette qui préside à toutes les réunions, que les personnes qui les composent, regorgeassent-elles de talens, ne peuvent les produire. La conversation est nécessairement paralysée. Les dames font bande à part d'un côté de la salle, et les hommes de l'autre, ce que j'ai aussi remarqué dans toutes les autres villes à l'ouest des monts Alleghany. Quelquefois un peu de musique amène une fusion partielle; les jeunes gens les plus hardis, encouragés par la conscience de leurs cheveux bouclés ou de leurs beaux gilets, s'approchent du piano, et adressent quelques fadeurs aux demoiselles sur leur délicieux talent à dire la romance. Lorsque la maison qui reçoit est si bien stylée qu'elle ait deux salons, on abandonne à eux-mêmes dans l'un le piano, les savantes musiciennes, les petits freluquets, et dans de telles occasions il sort souvent de cette pièce de bruyans éclats de rire. Mais le destin des person-

nages plus dignes qui restent dans l'autre salle est fort triste. Les messieurs crachent, parlent d'élections et du prix des denrées, puis crachent encore. Les dames examinent réciproquement les toilettes de leurs voisines, jusqu'à ce qu'elles en sachent par cœur la moindre épingle ; ensuite elles causent du dernier sermon du curé un tel sur *le jugement dernier,* ou des nouvelles pilules pour la *dyspepsie* du docteur tel autre, jusqu'à ce qu'on annonce *le thé.* Alors elles se consolent toutes d'avoir tant souffert à combattre le sommeil, en se gorgeant, comme la chose ne se voit nulle part ailleurs, de thé, de café, de mille, espèce de gâteaux, de confitures, de conserves, de bœuf salé, de jambon, et d'huîtres marinées. Après ce lourd repas, elles reviennent au salon, y restent encore le plus long-temps qu'elles peuvent, puis se lèvent en masse, s'affublent de leurs chapeaux, de leurs manteaux et de leurs châles, et vont se coucher.

Il n'y a peut-être rien de plus curieux à Cincinnati que le marché. On y trouve à la fois la qualité, l'abondance, et le bas prix. Vous chercherez vainement par la ville des bouchers, des fruitiers, des charcutiers, des épiciers, enfin aucun marchand de comestibles, sauf des boulangers; tout s'achète à la halle, et il faut que les ménagères se lèvent matin, car passé huit heures elle est fermée. Le bœuf, le veau, le mouton, quoique excellens, ne valent ja-

mais plus de 20 centimes la livre. La volaille, le poisson, les œufs, le beurre et presque toutes les sortes de légumes, fort bons aussi, se vendent de même aux prix les plus modérés. Mais les pêches, les abricots, les brugnons, les fraises, les framboises, les mûres, les groseilles, les raisins, les pommes, les poires, les cerises et les prunes, tous les fruits enfin, sont chers et détestables. Les fleurs du pays n'ont également rien de beau. Est-ce le manque de culture ou la faute du sol? je ne sais; pourtant j'ai ouï dire que l'État d'Ohio n'avait ni fleurs ni fruits indigènes, si on excepte les melons aquatiques qui sont dans ce chaud climat un rafraîchissement délicieux et qui abondent toujours.

Cincinnati ne renferme guère de curiosités. Nous y visitâmes cependant deux muséums d'histoire naturelle qui étaient assez riches. Mais des collections de ce genre qui ne seraient formées que d'après les règles sévères de la science et du goût ne satisferaient pas les habitans de la métropole de l'ouest. Les établissemens en question appartiennent à des particuliers, à des spéculateurs, et le public n'y est admis que pour de l'argent. Or, le public aime passionnément les figures de cire, et pour l'attirer, on n'a pu rien imaginer de mieux que de lui offrir les animaux ainsi imités, plutôt que ceux à qui on conserve leurs peaux ou leurs plumes véritables. On nous mena aussi voir une galerie de tableaux,

mais je n'en parlerai pas : on m'accuserait d'en dire trop de mal, bien que je ne pusse en dire assez.

Je n'ai jamais vu de gens qui paraissent autant que les Cincinnatiens vivre sans plaisirs. Chez eux les billards sont défendus par la loi; de même, les cartes. En vendre un jeu dans l'État d'Ohio, expose le vendeur à une amende de 50 dollars. Ils ne donnent point de bals, sauf, je crois, une demi-douzaine pendant les fêtes de Noël, point de concerts, point de dîners. Ils ont bien un théâtre, qui de fait est le seul divertissement public de cette triste petite ville; mais ils semblent ne pas beaucoup s'en inquiéter, et, soit économie, soit dégoût, il n'est guère suivi. On y voit rarement des femmes mariées, et le plus grand nombre des autres regardent comme une offense envers la religion d'assister à la représentation d'une pièce. C'est dans les églises et dans les chapelles que les dames se montrent en toilette, et je suis tentée de croire qu'un étranger, arrivant d'Europe et faisant une première reconnaissance dans Cincinnati, prendrait les édifices consacrés au culte pour les théâtres et les cafés de l'endroit. Il n'est pas de soir dans la semaine où la dévotion ne rassemble dans ces divers édifices une foule des plus jeunes et des plus jolies femmes, toutes vêtues avec soin, avec élégance même; car c'est là que se donnent le ton et la mode. Le commun des hommes les accompagnent rarement; mais parmi elles se

glissent quelques galantins, dont la présence explique la recherche de leur mise. A dire vrai, sans les églises, elles pourraient bien jeter au feu leurs plus riches atours; car quelles occasions auraient-elles de s'en parer? Leur ménage les occupe trop pour qu'elles aient le loisir d'aller le matin visiter leurs amies en grande toilette. Elles n'ont pas de jardins, pas de boutiques, où il soit d'usage, comme en Europe, que les petites-maîtresses se montrent l'après-midi. Si ce n'étaient donc, le soir, les offices et les thés, toutes les Cincinnatiennes courraient risque de devenir de véritables recluses.

L'influence que tous les ministres des innombrables sectes religieuses répandues à travers l'Amérique exercent sur les femmes, tandis qu'elle est absolument nulle sur les hommes, égale presque celle dont jouissent les prêtres catholiques en Espagne et en Italie. Cet empire extraordinaire leur vient de plusieurs causes. D'abord, dans ce pays où les riches affectent de reconnaître l'égalité des rangs, et où les pauvres la réclament à grands cris, il n'y est accordé de distinction et de prééminence qu'au clergé seul, qui acquiert ainsi une haute importance aux yeux des dames. Puis c'est du clergé seul qu'elles reçoivent de tendres attentions, qui, par toute la terre, sont si chères à un cœur féminin. C'est non sur leurs maris, non sur leurs enfans, mais seulement sur les ecclésiastiques, que les Américaines trouvent

à exercer ce doux empire que les Européennes possèdent sur toutes les classes de la société. Aussi, par retour, semblent-elles leur confier la garde de leurs cœurs et de leurs âmes.

Nous n'étions à Cincinnati que depuis quelques mois, quand soudain nous entendîmes tout le monde parler d'un *ravivement* qui allait avoir lieu. Longtemps, nous cherchâmes, sans pouvoir l'imaginer, le sens de ce mot barbare. A la fin, pourtant, nous apprîmes qu'en Amérique, où il n'y a point d'église nationale, et où la religion n'est nullement protégée ni secourue par les lois, la piété des fidèles tendait toujours à s'attiédir et qu'elle avait besoin d'être *ravivée* à des intervalles fixes. Quand arrivent ces époques, les membres les plus enthousiastes du clergé courent le pays et s'abattent sur les cités, sur les petites villes, sur les villages, par bandes de vingt, de cinquante, de cent, selon qu'ils trouvent plus ou moins de place pour se loger. Ils y demeurent une semaine, quinze jours, un mois, selon que la population est plus ou moins considérable, et prêchent, prient, du matin au soir, souvent même la plus grande partie de la nuit. Ces missionnaires appartiennent à toutes les sectes, à toutes les subdivisions de sectes, hormis à celles, je crois, des épiscopaux, des catholiques, des unitairiens et des quakers. La plupart du temps, ils logent dans les maisons de leurs partisans respectifs; et chaque

soirée qu'on ne passe point avec eux dans les églises et autres lieux saints, de toute dénomination, est consacrée en leur présence à ce que j'appellerais de scandaleux divertissemens, mais à ce qu'ils appellent des prières communes. Les dames qui ont le bonheur de posséder chez elles un révérend père, invitent leurs amies à ces réunions nocturnes, et les présidents avec autant d'orgueil qu'une maîtresse de maison qui, en Europe, fait voir et entendre à la société un littérateur fameux. On mange, on boit, on prie, on chante, on écoute des confessions à haute voix, on reçoit des convertis. Les appartemens les plus splendides, les vêtemens les plus beaux, les rafraîchissemens les plus délicats, solennisent la fête. La première heure, pendant que les invités arrivent, s'emploie à d'affectueuses causeries. On ne se donne que les noms de frère et de sœur, on se salue par des baisers, on se comble de caresses. Lorsque la salle est enfin pleine, les personnes de la compagnie, dont la plupart sont toujours des femmes, sont invitées, exhortées, enjôlées à faire devant tout le monde l'aveu de toutes leurs pensées, de toutes leurs fautes, de toutes leurs folies. Ces confessions sont les scènes les plus étranges. Plus on en avoue, plus on vous encourage et vous applaudit. Ensuite chacun s'agenouille, et le missionnaire improvise des actions de grâces. On soupe alors, au souper succèdent des chants d'hym-

nes, des exhortations, des prières, des chants encore, encore des prières, jusqu'à ce que tous les assistans aient la tête rompue. Dans les églises, les prédications de ces énergumènes sont si furibondes, ils peignent sous des couleurs si effrayantes les tortures de l'enfer, que toujours nombre de femmes et de filles tremblent comme la feuille, se trouvent mal, sont attaquées de convulsions et deviennent folles pour un temps plus ou moins long.

Cincinnati renferme beaucoup d'écoles, et les moins curieuses ne sont pas certainement celles de demoiselles. On leur y enseigne en effet et la philosophie et les branches les plus abstraites des mathématiques. Quand elles en sortent, elles subissent des examens publics, elles prennent leurs grades comme les jeunes gens, et, comme à eux, on leur délivre des diplômes qui leur permettent de porter au besoin la robe et le bonnet du doctorat. Si ce système d'éducation produit les bons résultats pratiques qu'on en peut espérer, la compagnie des Cincinnatiennes deviendra bientôt plus agréable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elles en remontreront alors à leurs seigneurs et maîtres, car ceux-ci ont vraiment des goûts singuliers. Par exemple, il est d'usage dans la ville que les messieurs aillent au marché. Oui, les plus élégans, ceux qui se piquent du meilleur ton, n'hésitent pas à quitter leurs lits avec le soleil, six jours de la semaine, et à s'en aller,

munis d'un panier énorme, chercher la viande, le beurre, les œufs, les légumes. Je les ai cent fois vus revenir avec leur lourd panier d'un bras, et un monstrueux jambon qui pendait de l'autre.

Arriva le 4 juillet, qui est la plus grande de toutes les fêtes des Américains, comme anniversaire de la déclaration de leur indépendance. Leur plus grand défaut, suivant moi, est leur froideur glaciale, leur manque complet d'enthousiasme. Je les vis donc goûter un véritable plaisir, se livrer, le jour en question, à des démonstrations universelles de joie. Oui, le 4 juillet, tous les cœurs parurent s'éveiller du sommeil léthargique des trois cent soixante-quatre autres jours de l'année. Tout le monde me sembla fier, gai, social, généreux, ou du moins libéral dans ses dépenses; enfin si, ce 4 juillet, les Américains pouvaient aussi cesser de cracher, s'ils permettaient à leurs femmes de prendre part aux réjouissances, si surtout il n'était pas pour eux une occasion d'injurier l'Angleterre, je pourrais dire qu'ils sont une fois par an les plus aimables gens du monde.

Nous allons demeurer à la campagne. Familiarité de nos voisins. Sort des paysans aux États-Unis. Mariages prématurés. Charité publique. Fierté des pauvres. Le théâtre de Cincinnati. Pruderie des Américains. Bal. Séparation des deux sexes.

Nous louâmes une petite maison de campagne qui réunissait tous les agrémens que nous dési-

rions, une distance raisonnable de la ville, une basse-cour, un joli jardin, de l'eau, de l'ombre et des bois à proximité. Seulement l'étrange familiarité des villageois nos voisins nous effraya d'abord, et nous fûmes long-temps embarrassés de savoir comment répondre à leurs singulières avances : ce qui parfois amenait les scènes les plus drôles. Un soir, deux de mes enfans s'en allèrent explorer une montagne voisine de notre habitation. Comme ils tardaient un peu à rentrer, nous allâmes au-devant d'eux. Ne sachant trop quelle direction ils avaient prise, nous entrâmes dans un cabaret pour demander si par hasard on ne les avait pas vus passer. La personne que nous trouvâmes assise au comptoir était une grande femme qui ressemblait à une vraie poissarde; néanmoins, elle répondit affirmativement à ma question avec la plus joviale humeur, et sortit pour nous aider dans notre recherche; mais son air, sa voix, ses manières, étaient si brusques et si bourrues, qu'elle m'épouvantait presque. Elle passa cependant son bras sous le mien, et, au grand amusement des personnes qui m'accompagnaient, elle m'entraîna une demi-heure sans cesser de parler et de m'interroger. Elle demeurait dans notre voisinage, et dès-lors nous fûmes de ses meilleurs amis; mais, quoiqu'elle n'eût que d'excellentes intentions, elle se permettait à notre égard de si grandes libertés, nous tutoyant tous, appelant mes

fils et mes filles par leurs noms de baptême, que nous n'osions passer devant sa porte. Quant à moi, le titre qu'elle me donnait ordinairement, comme d'ailleurs mes autres voisines, était celui de *la vieille Anglaise*, quoique les unes et les autres se traitassent toujours de *dames* : elles affectionnaient même de placer ce mot dans leurs discours. Au lieu de dire tout simplement, pour désigner de pauvres paysannes, la femme une telle, elles disaient : « la dame du bout de la rue, qui est blanchisseuse, » ou « la dame du coin, qui vend de la chandelle. » Lorsque mon mari vint nous rejoindre, elles l'appelaient *le vieux*, ce qui n'empêchait pas d'appeler *monsieur* un charretier, un garçon boucher, même un mendiant.

Peu nous importait, au résumé, qu'on nous refusât les habituelles dénominations de la politesse; mais un véritable ennui, c'était que toujours il fallait échanger des poignées de mains avec ces messieurs et ces dames, d'autant que les premiers sentaient du matin au soir l'eau-de-vie et le tabac. Un point sur lequel cette égalité républicaine était encore plus affligeante, c'étaient les longues et fréquentes visites qu'elle nous valait chaque jour. Personne ne songe à fermer sa porte dans l'Amérique occidentale. Le faire, m'assura-t-on, serait regardé comme une insulte à tout le voisinage. Nous étions ainsi exposés à de continuelles et vexa-

toires interruptions de la part de gens que nous n'avions souvent jamais vus, et dont plus souvent nous ne savions pas même les noms. Les indigènes, qui ont été dès leur tendre enfance habitués aux usages du pays, semblent passer par-dessus ces désagrémens avec plus d'habileté que je n'ai jamais pu en acquérir. Plus d'une fois j'ai visité des gens de ma connaissance qui, venant à être assiégés de la même manière, ne paraissaient nullement s'en tourmenter. Ils continuaient ou de travailler ou de causer avec moi, comme si on ne les avait pas interrompus. Quand l'importun visiteur entrait, il disait au maître ou à la maîtresse de la maison : « Comment vous portez-vous? » puis leur serrait la main. « Assez bien, je vous remercie, et vous, » répondaient ceux-ci. Lorsque c'était une femme, elle ôtait son chapeau; lorsque c'était un homme, il le gardait. Dans l'un et l'autre cas, l'intrus prenait ensuite possession de la première chaise qu'il trouvait sous sa main, et y demeurait assis une heure de suite sans prononcer un seul autre mot. A la fin se levant tout d'un coup : « Allons, disait-il, je crois que je vais m'en aller »; et il s'en allait effectivement après une nouvelle poignée de main, l'air fort charmé de sa réception. Je ne pus jamais, pour moi, parvenir à ce calme philosophique envers mes visiteurs. Il me fallait toujours cesser de lire et d'écrire, me croyant obligée de causer avec eux.

Mohawk, comme s'appelait notre petit village, nous fournit une excellente occasion d'examiner le sort des paysans aux États-Unis. Les ouvriers, pour peu qu'ils soient bons travailleurs, sont toujours sûrs d'avoir de l'ouvrage et de gagner un fort salaire, plus fort même qu'en Europe. Terme moyen, les gages d'un laboureur dans toute l'Union s'élèvent à dix dollars par mois, outre qu'il est logé, nourri, blanchi, raccommodé. S'il vit à ses dépens, il gagne un dollar par jour, et je crois que cette somme serait bien suffisante pour qu'il pût, avec de l'ordre, de l'économie et de la sobriété, subvenir à tous ses besoins; mais généralement il n'est ni rangé, ni économe, ni sobre. Il lui faut faire ses trois repas; il lui faut aussi régulièrement que de l'air, du thé, du café, de l'eau-de-vie et du tabac. C'est ainsi qu'il dépense la majeure partie de son gain. Puis les maladies ne sont nulle part plus longues, plus fréquentes, plus coûteuses qu'en Amérique. Les paysans malades n'ont à attendre secours de personne, et par suite de leur imprévoyance ils sont, pour se soigner, contraints de vendre leurs quelques meubles. Je n'ai jamais vu misère plus grande que celle d'une chaumière américaine où la maladie est entrée; mais si malheureux que soit le sort du laboureur, celui de sa femme et de ses filles est pire cent fois. Ce sont elles les véritables esclaves du sol. Il suffit de regarder la compagne

d'un paysan américain, et de lui demander son âge, pour être convaincu qu'elle mène une vie de fatigues, de privations et de souffrances. Il est rare qu'une femme parvienne à trente ans et conserve encore le moindre vestige de jeunesse et de beauté. Vous voyez continuellement des paysannes avec des enfans sur leurs genoux, et vous croyez être sûr qu'elles sont leurs aïeules, tandis qu'elles ne sont que leurs mères. Les jeunes filles elles-mêmes, quoique souvent avec de jolis traits, ont toujours la mine pâle, l'air malheureux. C'est qu'elles ne fuient, à ce qu'il semble, la domesticité chez les autres que pour la trouver sous le toit paternel. Cette triste condition qu'aucun plaisir, aucune fête de village ne vient jamais égayer, elles n'y échappent que pour passer sous le joug plus triste encore d'un époux. Elles se marient dès un âge fort tendre, et de fait, il n'est d'usage en Amérique, dans nulle classe, que les jeunes personnes connaissent cette délicieuse période de l'existence, si exempte de chagrin, si radieuse d'avenir, qui dans nos pays s'écoule entre leur enfance et leur mariage. « Nous saurons bien nous tirer d'affaire, » telle est la réponse que font à tous les avis qu'on peut leur donner un garçon de seize ans et une fille de quinze, qui ont mis dans leurs têtes de se marier. Ils gravissent clopin-clopant le chemin de la vie, jusqu'à ce que les enfans et les maladies ar-

rivent, si la paresse et l'intempérance ne les ont pas visités avant, et alors ils manquent bientôt de toutes ressources.

Il y a, je crois, moins de charité en Amérique que dans une autre contrée chrétienne du globe. Il n'est dans le caractère des habitans ni de donner ni de recevoir. J'ai par exemple vu porter aux nues, dans un journal, la générosité du président de l'Union, qui avait distribué aux pauvres la somme énorme de 50 dollars, 200 et quelques francs! D'autre part, il n'y avait pas trois jours que nous habitions Mohawk, lorsque deux enfans déguenillés vinrent nous demander un bouillon pour leur mère malade. Nous leur en donnâmes; et l'aîné tirant de sa poche une poignée de liards pour le payer, parut fort surpris que nous ne voulussions pas y consentir. Ce fut bientôt à qui aurait le superflu de notre lait; mais toujours on nous proposait de l'argent en retour. Quand nos voisins virent que *la vieille Anglaise* ne vendait rien, je suis persuadée qu'ils ne l'en aimèrent pas mieux; mais ils parurent croire que si elle était folle, ce n'était pas une raison pour qu'ils fussent fous. En conséquence les emprunts, pour me servir de leur expression, devinrent très fréquens, mais toujours sous une forme qui montrait à la fois leur fierté et leur peu de gêne. Du matin au soir c'était une livre de fromage, une demi-livre de café qu'on m'envoyait

emprunter; et plus d'une fois on me fit prévenir qu'il fallait que le lait fût chaud, ou non écrêmé. Un jour le commissionnaire le refusa, en disant que sa mère n'avait besoin que d'un peu de crême pour son thé. Je ne pus jamais les convaincre, l'espace d'un an que nous demeurâmes parmi eux, que je ne vendais pas les vieux habits de la maison. Ils voulaient à toute force les acheter; et quand ils se décidaient enfin à les prendre et à garder leur argent : « Hé bien, disaient-ils, nous vous ferons quelques journées d'ouvrage; envoyez-nous chercher quand bon vous semblera. » Comme je ne profitais pas de cette offre et qu'ils n'en continuèrent pas moins leur formule, je conclus que leur intention était simplement de s'éviter la peine de dire *merci*, car c'est un mot qui n'existe pas dans le vocabulaire américain.

Le théâtre de Cincinnati n'est ni vaste ni bien décoré, mais faute de mieux nous y allions de temps en temps, malgré même la distance, car c'était plaisir par les belles nuits d'automne et d'hiver de franchir la demi-lieue qui nous séparait de la ville. Les acteurs n'étaient pas trop mauvais, quoique les misérables recettes qui entraient dans la caisse du directeur ne lui permissent pas de faire souvent restaurer la salle. Mais il y avait pis que la malpropreté des décorations, c'était le style et les manières de l'auditoire. Les hommes qui

remplissaient le parterre avaient les bras en chemise et les manches retroussées, crachaient sans cesse, et exhalaient une odeur infecte d'ognon et d'eau-de-vie. Dans les loges, ils avaient ordinairement les talons au niveau de la tête, tournaient le dos à la scène, ou bien se couchaient sur les banquettes. C'était un tapage perpétuel; et quand on applaudissait, au lieu de frapper des mains, on criait ou on battait des pieds. Pendant notre résidence à Cincinnati, deux danseuses françaises y vinrent donner plusieurs représentations. Ce n'était à coup sûr que des figurantes de l'Ambigu ou de la Gaîté: elles produisirent cependant une sensation des plus vives. Mais la surprise et l'admiration ne furent pas les seuls sentimens qu'elles excitèrent chez les spectateurs; elles répandirent parmi eux autant pour le moins d'horreur et d'épouvante. Personne ne douta qu'elles n'eussent un sublime talent; mais tout le monde convint que la moralité de l'ouest avait reçu un coup mortel. Les dames abandonnèrent le théâtre, les hommes rougirent jusqu'au blanc des yeux, et le clergé, du haut de la chair, lança anathème contre les pauvres danseuses, qui pourtant avaient eu la précaution d'allonger leurs jupes. Mais on ne saurait imaginer combien les habitans sont chatouilleux sur l'article de la décence, les femmes surtout! Elles se croiraient perdues si elles appelaient par leurs noms un corset ou une che-

mise, et se servent de sottes périphrases pour désigner ces objets. Une demoiselle qui monte un escalier, rencontre-t-elle un jeune homme qui le descend, se sauve en jetant les hauts cris. Je proposai un jour une partie de campagne, une espèce de pique-nique; mais on me refusa, parce qu'il serait contraire aux mœurs que des dames et des messieurs s'assissent ensemble sur l'herbe. A Cincinnati, il y a un jardin où l'on va prendre des glaces. Pour la conservation des fleurs, du milieu d'un parterre s'élève, au faîte d'un poteau, une enseigne où est représentée une jeune paysanne suisse, tenant à la main un écriteau par lequel le public est invité de ne rien cueillir. Malheureusement l'artiste dessina la robe si courte, qu'on vit le bas des jambes. A cette vue, lors de l'ouverture de l'établissement, grande fut la rumeur des dames. Elles n'y auraient pas remis les pieds, si le propriétaire n'eût rappelé le peintre pour qu'il baissât la jupe. Mais comme celui-ci n'avait plus de couleur rouge, bon gré malgré il ajouta au cotillon une bande bleue.

En Amérique, le printemps n'est pas, beaucoup s'en faut, si agréable que l'automne. Ils sont tous deux lents à s'écouler, mais autant la longueur du second est délicieuse, autant celle du premier est irritante. Même, à rigoureusement parler, il n'y a point du tout de printemps. Ce bel automne se prolonge souvent jusqu'à Noël, après quoi commence

l'hiver, qui se maintient avec une extrême rudesse trois ou quatre mois durant, pour ensuite cesser soudain et être remplacé par l'été. L'incertitude inouïe du climat est d'ailleurs telle que je ne saurais préciser à quelles époques ces changemens surviennent, car d'un bout à l'autre de l'année le thermomètre varie de dix à quinze degrés en l'espace de douze heures.

A propos de l'hiver, je me rappelle n'avoir pas parlé, à Cincinnati, d'un bal annuel qui se donne dans toutes les autres villes et cités de l'Union, le 23 février, jour auquel naquit Washington; nous y assistâmes. Je fus réellement surprise à notre arrivée du beau coup d'œil que présentaient les salons, car ils étaient vastes, bien éclairés et remplis de dames les mieux mises. Surtout, j'y remarquai une foule de charmantes jeunes personnes. Les messieurs aussi avaient soigné leur toilette; mais je n'avais pas encore assez long-temps demeuré dans l'ouest de l'Amérique, pour n'être pas ébahie de reconnaître dans presque tous les élégans qui passaient devant moi des maîtres ou des commis de boutique que j'avais coutume de voir derrière les comptoirs ou sur le pas de leur porte. Les mères et les demoiselles cependant leur souriaient et les agaçaient avec autant d'ardeur que je l'ai jamais vu faire pour des aînés de famille. J'en conclus donc qu'ils étaient regardés comme appartenant à la première classe;

car on ne doit pas s'imaginer que les Américains ne reconnaissent aucune distinction de rang. A ce bal, par exemple, je m'étonnais de ne pas rencontrer une jeune fille d'une beauté rare, qui m'était bien connue. « Ne vous en étonnez pas, me dit une voisine avec hauteur, son père aide à fabriquer les objets qu'il vend; nous ne sommes que marchands, non pas ouvriers, nous autres. » On ne dansait ni bien ni mal; ce qui seulement me parut un peu suranné, c'est que le chef de l'orchestre annonçait encore à haute voix les figures aux danseurs. Il y eut un souper dont les dispositions furent singulières, mais éminemment caractéristiques du pays. Les messieurs allèrent s'asseoir autour d'une table splendide dressée pour eux dans un autre vaste salon de l'hôtel, tandis qu'une assiette fut simplement mise dans la main de chacune des pauvres dames, qui, en l'absence des hommes, restèrent à se promener pensives de long en large. Bientôt après arrivèrent des domestiques portant des plateaux de confitures, de gâteaux et de crême. Toutes alors reprirent leurs places sur les banquettes qui garnissaient les murailles, et faisant une table de leurs genoux, mangèrent en silence leur friande mais triste collation. On ne pourrait se figurer une scène plus comique. Cet arrangement ne venait ni d'un motif d'économie ni du manque de place; mais les hommes préféraient être seuls; telle fut l'explication

que m'en donnèrent vingt personnes à qui j'eus la curiosité de la demander.

Toujours les choses se pratiquent ainsi en Amérique. Hormis les bals, où ne dansent guère que les jeunes gens des deux sexes non mariés, les femmes sont exclues de tous les plaisirs des hommes. Ceux-ci ont de nombreuses et fréquentes réunions, où ils dînent, jouent, font de la musique et soupent ensemble, mais celles-là n'y sont jamais admises. Si telle n'était pas la coutume constante, il serait impossible qu'on ne parvînt pas à inventer quelque moyen d'épargner aux dames riches et à leurs filles la peine de remplir mille ignobles soins de ménage qu'elles remplissent presque toutes dans leurs maisons. Même dans les États où l'esclavage est permis, quoiqu'elles puissent ne pas laver et repasser le linge, ne pas employer une moitié du jour à pétrir des gâteaux et à l'autre moitié à en surveiller la cuisson, encore les plus huppées s'occupent-elles du tracas domestique de manière à ne pouvoir briller dans un cercle ni par leurs talens ni par leurs connaissances. A Baltimore, à Philadelphie, à New-York cette règle souffre bien quelques exceptions, mais en général elle n'est que trop vraie pour toute la contrée.

Nous quittâmes Cincinnati pour nous rendre à Baltimore, à travers les monts Alleghany. Nous fûmes rudement cahotés par les diligences du pays,

à partir de Wheeling, que nous mîmes trois jours à atteindre; il nous en fallut presque autant pour arriver à Baltimore.

Baltimore est, je crois, de toute l'Union, la ville dont l'ensemble, quand vous approchez, vous offre le plus noble spectacle. Vous distinguez de loin une foule de dômes et de tours, et lorsque vous entrez dans la principale rue, vous reconnaissez sur-le-champ que vous êtes dans une magnifique et populeuse cité. Elle est effectivement fort belle sous beaucoup de rapports. Outre les nobles édifices qu'elle contient, les maisons même des particuliers ont un air de magnificence, à cause de l'abondance du marbre blanc dont elles sont ornées. Les portiques des principaux hôtels sont tous faits en cette précieuse matière. On a appelé Baltimore *la ville aux Monumens;* il faut citer parmi les principaux deux hautes colonnes, élevées, l'une à la mémoire de Washington, et qui est surmontée d'une colossale statue de ce général patriote; l'autre en commémoration de je ne sais quelle victoire, et un grand nombre de belles fontaines. La cathédrale catholique est regardée par tous les Américains comme un superbe morceau d'architecture; mais quiconque a vu les églises d'Europe doit penser autrement. Cette ville possède aussi un riche musée et un théâtre, peu fréquenté.

Washington. Aspect de cette ville. Le Potomac. Stonington. Fruits et fleurs du Maryland et de la Virginie. Philadelphie. Quakers. Condition de la femme aux États-Unis.

Pour aller de Baltimore à Washington, la route la plus courte de beaucoup est celle de terre, mais voulant voir la fameuse baie Chesapeake, nous prîmes le paquebot à vapeur. La capitale des États-Unis a été si souvent décrite, que je respecte trop le lecteur pour la lui décrire encore. Je dirai seulement que l'aspect m'en parut enchanteur. Les étrangers, les Américains même, se moquent sans cesse de cette ville, parce que son plan fut dressé sur une énorme échelle, et que jusqu'à présent il n'est exécuté qu'en très petite partie. Mais j'avoue que pour moi Washington n'a rien de ridicule, et qu'il possède déjà d'assez nobles traits pour soutenir sa dignité comme métropole d'une grande nation. Puis, selon moi, l'absence de toute vue, de tout bruit et de toute odeur de commerce, ajoute infiniment au charme de cette cité. Au lieu de charrettes et de camions, vous y voyez d'élégans équipages; au lieu de gens à mine affairée qui courent et se croisent pour aller vendre leur sucre, leur café, leurs étoffes, vous ne rencontrez que des personnes bien mises qui se promènent tranquillement par les larges rues. Mais, chose étrange à dire, le théâtre, même à Washington, ne peut res-

ter ouvert plus de trois ou quatre semaines de suite. On m'a dit que le jeu était l'amusement favori des hommes, et qu'ils s'y livraient avec passion; mais là, comme partout ailleurs, on ne joue que dans le plus grand secret. Pendant trois ans que je séjournai dans le pays, je ne me rappelle guère avoir aperçu qu'une douzaine de paquets de cartes. Le billard est aussi un plaisir fort goûté, quoique dans la plupart des États il soit illégal.

Les églises de Washington ne sont pas fort belles, mais l'Épiscopale et la Catholique étaient toujours remplies de femmes mises avec élégance; et je remarquai plus d'hommes aux offices dans cette ville que dans aucune autre. Les dames presbytériennes y vont trois fois par jour; mais en somme l'aspect de la capitale, un dimanche, est beaucoup moins puritain que celui de presque toutes les cités américaines. Les habitans se promènent, et il n'y a point, comme à Philadelphie, de chaînes dans les rues pour les empêcher de monter à cheval ou de sortir en voiture, si bon leur semble. Les femmes se mettent bien, mais non pas si richement qu'à Baltimore. J'ai observé qu'il n'était pas extraordinaire, à Washington, qu'elles prissent le bras d'un homme qui n'était ni leur mari, ni leur père, ni leur frère. Ce remarquable relachement du décorum américain a été sans doute introduit par les différentes familles des ambassadeurs étrangers. Les messieurs

devraient de même suivre en tout l'exemple des Européens qui vivent chez eux, et par exemple quitter leur ignoble habitude de cracher à chaque instant, laquelle provient de ce qu'ils mâchent sans cesse du tabac. Elle est cause d'une particularité notable dans la physionomie des Américains : leurs lèvres sont presque uniformément minces et pincées. D'abord, j'expliquai ce fait par la théorie de Lavater, et je l'attribuai à la sécheresse du tempérament; mais il est trop universel pour être ainsi explicable, et l'autre raison me semble beaucoup meilleure.

Durant notre résidence à Washington, un membre du congrès mourut, et je fus surprise de la solennité de la pompe de ses funérailles. Il paraît que lorsqu'un sénateur ou un représentant meurt pendant la session, il est inhumé aux frais du gouvernement, et la disposition du convoi, dont ne se mêlent dès lors ni les parens ni les amis, devient une affaire d'État. Voici dans quel ordre défila sous mes yeux le cortége : les aumôniers des deux chambres; les médecins qui avaient soigné le défunt; la commission nommée pour aviser à toutes les mesures nécessaires; le corps, avec six membres tenant les cordons du poêle; la famille du mort, avec les sénateurs et les représentans de l'État auquel il appartenait; les huissiers de la chambre des représentans; la chambre entière, précédée de l'o-

rateur; le sénat, précédé du vice-président des États-Unis; les ministres, et enfin le président lui-même. Ce cortége était fort long, mais personne ne marchait à pied, et on avait loué en cette occasion la plupart des voitures de la ville. Le corps fut enterré dans le cimetière commun. Je n'ai pas vu le monument élevé en cette circonstance; mais je présume qu'il fut dans le style de plusieurs autres que je remarquai et qui portaient les noms de membres morts à Washington. Or ce n'étaient que des blocs carrés de maçonnerie sans aucune prétention de splendeur.

Le Potomac, quand il arrive à Washington, décrit une belle sinuosité, formant une espèce de baie autour de laquelle la ville est bâtie. Juste à l'endroit où il fait ce coude, est un pont qui joint les côtes du Maryland et de la Virginie.

Après avoir séjourné un mois dans la capitale des États-Unis, nous allâmes nous établir pour l'été à Stonington, bourg qui en est distant d'une dizaine de milles et situé sur la même rivière. En face, la Virginie étend son sauvage mais délicieux et fertile paradis, et le Maryland lui-même nous étonna beaucoup par la profusion des fruits et des fleurs qui de toutes parts y poussent spontanément.

Notre été dans le Maryland fut vraiment délicieux. Le thermomètre centigrade se maintint à 30 ou 31 degrés; mais la chaleur ne fut pas à beaucoup

près aussi accablante que celle dont nous avions eu à souffrir dans l'ouest. En nulle partie de l'Amérique septentrionale les productions naturelles du sol ne sont plus variées ni plus belles. Les fraises de la plus riche saveur naquirent d'abord sous nos pieds; et quand elles passèrent, chaque bois, chaque champ, chaque sentier à travers la campagne, ressemblèrent aux plus fertiles vergers à cerises, offrant une inépuisable profusion de fruits à quiconque voulait se donner la peine de les ramasser. Puis arrivèrent les pêches, car chaque haie était formée de vigoureux pêchers, et quoiqu'elles n'eussent ni la grosseur, ni le parfum de celles qui mûrissent en Europe sur les espaliers, nous les trouvâmes souvent assez bonnes pour nous rafraîchir agréablement dans nos longues promenades. Mais ce furent les fleurs et les arbustes fleurissant qui surtout rendirent cette région la plus enchanteresse que j'eusse jamais vue, toujours excepté l'Alleghany. Aucune description ne peut donner une idée de leur variété, de leur abondance, de leur splendeur. Si je parle de roses sauvages, le lecteur s'imaginera sans doute qu'il ne s'agit que des pâles et éphémères églantiers qu'on voit en Europe parmi les ronces; mais celles de Maryland et de Virginie pourraient être le plus bel ornement d'un jardin. Elles sont rarement fort doubles, mais leur brillante couleur répare ce défaut. Elles présentent

toutes les nuances depuis le cramoisi le plus foncé jusqu'au rose le plus tendre. Leur odeur est riche et délicate. En largeur elles surpassent toutes celles que je connaisse, car souvent leur diamètre n'est pas moindre de quatre pouces. La feuille ressemble beaucoup à celle du rosier de Chine; elle est grande, noirâtre, dure et luisante. L'acacia, ou, comme on l'appelle, le *locuste*, fleurit avec autant de richesse que de profusion, et son odeur égale celle de la fleur d'oranger. L'arbre-chien est une autre des splendides fleurs blanches qui ornent les bois. Un arbuste encore très joli, mais de plus petite taille, c'est l'aune-poison. Heureusement, ses qualités nuisibles sont en général bien connues, car tout de suite il attire l'œil par ses délicats bouquets de fleurs blanches qu'on prendrait pour des crépines de rideaux. Mais le contact seul de cet arbuste est venimeux, et produit une violente enflure. L'arbre de Judée abonde partout, et ce sont ses grappes si élégantes, si nombreuses, qui, les premières, annoncent aux Américains le retour du printemps. Les azalias, blancs, jaunes et rouges; les kalmias de toutes les espèces, le trop odoriférant magnolin, et le superbe rhododendron, tous ici poussent avec une sauvage abondance. La plante connue en Europe sous le nom de *jasmin de Virginie*, grimpe souvent au faîte des plus hauts arbres de la forêt et laisse retomber avec grâce ses grosses fleurs en

forme de trompette et d'un riche écarlate. Enfin, rien n'est plus beau que le sassafras. Mais ce qui surtout enchante l'Européen, lorsqu'il se promène l'été en Amérique, c'est de marcher au milieu d'une atmosphère de papillons, si resplendissans de couleurs, si variés de forme, qu'ils m'ont souvent paru ressembler à des fleurs ailées. L'oiseau-mouche est une merveille particulière au climat, qui ravit l'œil. Les vers-luisans aussi nous ravirent d'admiration. Dans les lieux humides, ou avant les orages, ils sont fort nombreux, et pendant la sombre soirée d'un jour brûlant, alors que toute occupation devenait impossible, je les ai souvent examinés des heures entières.....

Nous allâmes vers la fin d'août visiter Philadelphie. L'arrivée de cette ville n'est pas aussi noble que celle de Baltimore; quoique beaucoup plus vaste, elle ne se déploie pas avec autant d'avantage; elle manque de dômes et de colonnes; néanmoins c'est une fort belle cité. Je n'en connais pas de plus propre. Les rues sont bien pavées; et les trottoirs, faits de briques, comme dans toutes les vieilles villes américaines, sont presque entièrement abrités du soleil par les tentures qui dans les principales rues descendent des fenêtres de chaque boutique. Philadelphie est construite avec une régularité extrême et presque fatigante; mais on y remarque beaucoup de jolies maisons, s'il n'y en

a point de vraiment splendides. Elles sont généralement bâties en briques, mais les hôtels des personnes opulentes ont, d'ordinaire, des perrons et des portes de marbre blanc. En somme, toutefois, les habitations particulières ont moins d'élégance qu'à Baltimore.

Philadelphie renferme beaucoup d'édifices publics qui méritent d'être vus. Je citerai, entre autres, la banque des États-Unis et celle de Pensylvanie, l'hôtel du Gouvernement, le Muséum, et les deux théâtres. Malgré tout cela, malgré même sa population de cent trente mille âmes, la ville est triste. Le plus grand, le plus frappant contraste qu'elle présente, si on la compare aux cités d'Europe, s'aperçoit après le coucher du soleil. Alors, à peine si le moindre son retentit; à peine si une voix ou le bruit d'une roue interrompt le silence. Les rues sont ensevelies dans une obscurité profonde, car il n'y a de réverbères que devant les principaux hôtels et les demeures de quelques magistrats. Les seules boutiques qui soient encore ouvertes sont celles des apothicaires, et de loin en loin celles des traiteurs. Rarement entendez-vous le pas d'un vivant, et jamais une note de musique, jamais un éclat de folle joie. A la sortie du spectacle, quand même j'en sortais avant la dernière pièce, je n'ai jamais rencontré une seule voiture. C'était toujours de silencieuses ténèbres à faire peur. Dans la journée, les

magasins, qui m'ont paru extraordinairement vastes, sont fort beaux. Il y en a beaucoup dont le style rappelle l'élégance de ceux d'Europe. Les bureaux de loterie abondent, et c'est un jeu auquel presque tous les habitans se livrent. J'ai vu moins de carrosses à Philadelphie qu'à Baltimore ou à Washington; mais l'hiver, m'a-t-on dit, ils sont bien plus nombreux. En effet, beaucoup des meilleures familles avaient déjà quitté la ville pour se rendre aux différentes eaux, et d'autres les suivaient chaque jour. Les bains de Long-Branch, sur la côte de Jersey, sont fort à la mode, et on y vient en foule tant de Philadelphie que de New-York. La description qui m'a été faite de la manière de se baigner m'a un peu semblé extraordinaire; tant de personnes me l'ont cependant répétée que je ne puis douter de son exactitude. A Long-Branch, par exemple, on ne peut guère se loger que dans de vastes pensions bourgéoises où toute la compagnie mange à table d'hôte. Or il est d'usage que, en arrivant, chaque dame passe la revue des hommes mariés, au premier repas où elle se rencontre avec eux, et choisisse celui qu'elle trouve le plus à son goût pour être son protecteur dans les visites qu'elle se propose de rendre au royaume de Neptune. Elle lui adresse en conséquence la requête, qui toujours est gracieusement acceptée, de la mener goûter à l'onde amère, mais une autre belle doit demander la protection

du même galant, sinon le premier arrangement doit être rompu, car l'usage ne va point jusqu'à autoriser l'immersion en tête-à-tête.

Je n'avais pas encore eu, dans toutes mes courses, l'occasion d'entrer dans une synagogue de quakers, et comme je pensais ne pouvoir nulle part les visiter pour la première fois mieux qu'à Philadelphie, la ville qui en compte dans son sein le plus grand nombre, j'allai un jour, avec une quakeresse de ma connaissance, à la principale réunion de ses co-religionnaires orthodoxes. La salle était vaste, mais absolument dénuée d'ornemens. Les deux sexes étaient séparés par une grille qui la divisait en deux parties égales. L'assemblée était fort nombreuse des deux côtés, et l'atmosphère, d'une chaleur presque intolérable. Pendant que les fidèles se dirigeaient à pas comptés vers leur porte respective, je remarquai sous la prétentieuse coiffure des femmes beaucoup de jolies figures; et à chaque fois qu'un des hommes, tous coiffés de leurs larges castors, venait s'asseoir, le salut « entre donc, et garde ton chapeau, » que Parny suppose leur être réservé dans le ciel, se représentait à ma mémoire. Les petits bonnets et les chapeaux à vastes rebords se rangèrent par longues files, et le silence fut longtemps si solennel et si profond, que je pouvais à peine me croire entourée de personnes vivantes. A la fin, un homme grave et carré se leva, déposa son ample feutre, resta encore un gros quart

d'heure sans ouvrir la bouche, poussa un gros soupir, et dit comme avec effort : « Ote ton pied. » Il redevint ensuite silencieux pour cinq minutes au moins, puis continua pendant une heure et plus à ne laisser échapper que quelques mots à la fois, et à de tels intervalles que je ne pus aucunement comprendre le sens de son discours, si toutefois il était compréhensible. Ma quakeresse me dit ne pas savoir qui c'était, et qu'elle regrettait beaucoup que j'eusse entendu un si pauvre prédicateur. Après qu'il eut fini, un vieillard à mine distinguée, chirurgien de profession, débita d'une manière agréable quelques sentences. Bientôt après qu'il se fut rassis, toute la congrégation se leva, j'ignore à quel signal, et sortit. C'est une singulière espèce de culte, si on peut donner ce nom à celui ou les prières sont rigoureusement défendues; néanmoins il me parut, dans son calme décent, beaucoup préférable à ce que j'avais vu aux synagogues des presbytétériens et des méthodistes. La religieuse sévérité des mœurs philadelphiennes n'est en rien plus notoire que dans le nombre des chaînes qui le dimanche barrent les rues pour empêcher les chevaux et les voitures de passer. Aucunement les Juifs ne peuvent l'emporter sur les habitans de cette contrée pour les observances extérieures. A quoi les messieurs de Philadelphie passent-ils les jours de fêtes, je ne prétends pas le deviner; mais la pro-

digieuse majorité des femmes dans les églises est fort remarquable. Quoique le quakérisme soit professé par presque toute la population de cette ville, on y retrouve la même variété de sectes que partout ailleurs dans l'Union, et les prêtres y jouissent aussi de la même influence sans bornes.

Nos lettres d'introduction nous mirent bientôt en rapport avec une foule de gens aimables. Les manières ont à Philadelphie quelque chose qui me plut infiniment; il m'a semblé qu'on y avait moins d'affectation que toute autre part. Dans les salons règne un calme, une gravité, bien caractéristiques d'une ville fondée par William Penn. La mise des dames, de celles même qui ne sont pas quakeresses, paraît s'en ressentir; elle est de la propreté la plus élégante, et la toilette des jeunes personnes est un mélange de simplicité et de bon goût qui pourrait servir de modèle à toute l'Union. Il n'y a peut-être pas de différence plus complète pour l'habillement féminin entre deux villes du monde, qu'entre Baltimore et Philadelphie. Il est de part et d'autre fort riche, mais se distingue dans le premier cas par une fastueuse splendeur; dans le second, par l'élégance la plus simple. J'avais ouï dire que Philadelphie possédait beaucoup d'hommes célèbres par leurs études scientifiques. J'en rencontrai effectivement plus d'un qui étaient pleins de savoir et d'intelligence; mais ils ont une si froide sécheresse de

langage, et un manque si apparent d'intérêt pour les questions qu'ils discutent, que, suivant moi, la conversation perd dès lors tous ses charmes. Au reste, cette absence de chaleur et de sentiment, cette insouciance pour tout ce qui ne les touche pas de très près, est universelle chez les Américains, et empêche qu'on trouve beaucoup de plaisir à causer avec eux. Tout l'enthousiasme de l'Amérique semble concentré sur le seul point de son indépendance et de son émancipation. A ce propos, elle est de feu, elle jette des flammes. On peut, je crois, la comparer à une jeune mariée; la liberté, qu'elle a conquise depuis moins d'un demi-siècle, est pour elle comme un mari qu'elle vient de prendre. Elle n'a que pour lui des yeux, des oreilles, un cœur. La lune de miel n'est pas encore passée; quand elle le sera, peut-être l'Amérique prendra-t-elle plus de coquetterie, et saura-t-elle mieux faire l'aimable aux autres nations.

Ce fut encore à Philadelphie, surtout au milieu des femmes les plus riches, les plus belles, les plus distinguées de la terre, que me frappa, comparativement à l'Europe, ce peu d'influence que notre sexe exerce en Amérique sur la société. Elles y mènent la vie la plus nulle qu'on puisse imaginer. Qu'il me soit permis, par exemple, de décrire la journée d'une dame de la première classe. Elle sera femme, si on veut, d'un sénateur ou d'un juriscon-

sulte des plus renommés. Elle a une très belle maison, avec un bel escalier en marbre blanc, et les piliers de la porte de même, avec un beau marteau d'argent, et un bouton d'argent aussi. Elle a de magnifiques salons très magnifiquement meublés; dans un desquels à vrai dire est un buffet, mais un très élégant buffet; mais garni d'élégans flacons et d'élégantes carafes en verre taillé. Elle a un très bel équipage, avec un très beau nègre libre pour cocher. Enfin elle est toujours parfaitement mise, et d'ailleurs elle-même est fort jolie. Hé bien donc! elle se lève, et sa première heure elle la consacre à disposer sa toilette avec la plus scrupuleuse propreté. Puis elle descend à son parloir, ou salon, propre, raide, silencieuse. Son déjeuner lui est apporté par son laquais, un noir affranchi. Après avoir mangé son jambon frit et son poisson salé, elle boit son café en silence, tandis que son mari lit un journal, et en tient un autre sous son coude. Ensuite, peut-être elle lave les tasses et les soucoupes, de crainte qu'un domestique maladroit ne lui dépareille la douzaine. Son équipage est demandé pour onze heures; jusque-là, elle s'occupe à confectionner diverses sortes de pâtisseries, un tablier aussi blanc que la neige protégeant sa robe de soie couleur de souris. Vingt minutes avant que ses chevaux ne soient prêts, elle se retire dans sa chambre, comme elle l'appelle; quitte, secoue, et plie son tablier

dont rien n'a altéré la blancheur; déchiffonne son riche déshabillé, met avec soin son élégant bonnet avec tout l'élégant *et cætera;* puis descend juste au moment où le cocher crie au laquais que la voiture attend. Elle y monte, en laissant échapper ces mots: « A ma société de charité. » Le laquais reste au logis pour nettoyer les couteaux; mais le cocher peut se fixer à ses bêtes tandis qu'il ouvre la portière, et sa maîtresse, qui n'a coutume de s'appuyer sur la main ni sur le bras de personne, en sort saine et sauve, quoiqu'elle ait l'un des siens embarrassé d'une boîte à ouvrage, et l'autre d'un gros paquet de toutes ces indescriptibles merveilles que ces dames portent comme offrandes aux sociétés de charité. Elle entre dans le parloir, approprié à la réunion des membres, y trouve sept autres dames du même genre qu'elle, et prend place dans leur cercle. Elle présente sa contribution, qui est acceptée avec un joli sourire de ses amies, et qui consiste en rognures de drap, en bouts de rubans, en quelques feuilles de papier doré, et en petites épingles. Puis elle tire de sa boîte trois pelotes, quatre essuie-plumes, sept allumettes de papier, et un porte-montre de carton. Toutes ces jolies choses sont accueillies avec acclamation, et la plus jeune des membres les dépose soigneusement sur des rayons parmi une prodigieuse quantité de pareils brimborions. Elle tire alors son dé, et demande de

l'ouvrage. On lui en donne, et les huit dames causent plusieurs heures de suite. Elles causent de prêtres et de missions; des profits de leur dernière vente, et de leurs espérances pour la prochaine; d'un vilain bonnet que madame une telle portait le dimanche matin, du gentil prédicateur qui a parlé le dimanche soir, et de l'abondante quête qu'elles ont en conséquence faite ce soir-là. Trois heures arrivent ainsi; la voiture revient, et la dame avec sa boîte à ouvrage retourne au logis. Elle remonte à sa chambre, ôte avec précaution son bonnet *et cætera*, met son tablier de soie noire à dents, va à la cuisine examiner si tout se passe comme il faut, puis au parloir, où après avoir jeté un coup d'œil attentif sur le couvert qui est mis pour dîner, elle s'assied, et travaille pour attendre son mari. Il arrive, lui serre la main, crache, et dîne. La conversation se réduit à peu de chose, et dix minutes suffisent au repas. Suivent le dessert et les liqueurs, le journal et la couture. Dans la soirée, monsieur, qui est un savant, va d'abord à quelque séance scientifique, et ensuite jouer aux cartes chez un voisin. Madame offre du thé à un jeune missionnaire, et à trois membres de sa société de charité. Demain, après demain, tous les jours, elle recommencera le même manège. On voit qu'elle n'étudie pas beaucoup l'art de plaire.

Cuisine américaine. Costume. Voiture. Cupidité des habitans. Littérature. Beaux-arts. Retour en Angleterre.

Puisque je raconte tout ce que je sais des Américains, je dois assurément ne pas omettre un trait aussi important que la cuisine. Or il y a chez eux plusieurs anomalies dans la manière de servir, même un festin des plus splendides; mais comme elles sont tout-à-fait passées en usage, elles n'indiquent aucunement négligence ou mépris pour cette grande affaire; et si on met les chapeaux sur la table ou sur le buffet; si le potage, le poisson, les pâtisseries, la salade ne viennent pas toujours s'offrir aux convives dans un ordre très orthodoxe, peu importe. Je ne suis guère capable, j'en ai peur, de donner une savante critique sur ce sujet; il faudra donc se contenter d'observations générales. L'ordinaire des habitans de l'Amérique est abondant, mais non délicat. Ils consomment une quantité extraordinaire de lard. Le jambon et le beefsteak apparaissent régulièrement le matin, à midi et le soir. Pour manger, ils mêlent leurs différens mets avec la plus étrange incongruité imaginable. J'ai souvent vu mêler ainsi des œufs et des huîtres; le sempiternel jambon se sert sur une gelée de pommes, et le beefsteak sur une compote des pêches. Le fruit est partout excellent, mais à peine y goûtent-ils, préférant de beaucoup, à déjeuner et à

dîner, des rouleaux de pâte chaude à moitié cuite. Le beurre est passable, mais la crême rarement bonne. De fait, les vaches sont fort mal soignées, comparativement à l'Europe. Les légumes qui abondent sont fort beaux; mais soit faute de pluie, l'été, soit manque de soins, ceux qu'on distingue par l'épithète de verts, finissent beaucoup plus tôt qu'en Angleterre et en France. Le maïs ou blé d'Inde se mange sous une grande variété de formes; quelquefois, lorsqu'il est encore tendre, on l'accommode comme les petits pois; quelquefois on le brise lorsqu'il est sec; on le fait simplement cuire à l'eau, et, comme le riz, on le sert sans autre apprêt sur la table; ce plat s'appelle de *l'homing*. Avec la farine de ce grain se confectionne une douzaine au moins de gâteaux différens; mais, à mon goût, ils sont tous mauvais, tandis que la même farine mêlée dans la proportion d'un tiers à celle de froment, donne le meilleur pain que j'aie jamais goûté. Je n'ai aperçu aux États-Unis ni turbot, ni saumon, ni morue fraîche; mais la truite et l'alose y sont excellentes. On y manque absolument d'habileté dans la composition des sauces, tant pour le poisson que pour tout le reste. On n'y connaît que deux ou trois espèces de ragoûts, qui encore seraient dédaignés par nos plus modestes gourmets. Le gibier est fort inférieur au nôtre; le lièvre manque, et je n'ai pas vu de faisans. Il est rare

qu'on se donne la jouissance des seconds services, malgré toutes leurs ingénieuses tentations pour forcer les gens à dîner une seconde fois; mais presque toutes les tables ont leur dessert, mot qui invariablement se prononce *dessart*. Les Américains aiment à la folie, pour me servir de cette expression, les puddings, les gâteaux, et toute sorte de confitures, en particulier les dames. Presque tout le monde boit de l'eau à table; et par une étrange contradiction, c'est dans le pays du monde où il y a le plus de rudes buveurs qu'il se consomme le moins de vin à dîner. Les dames n'en prennent jamais au-delà d'un verre, et le plus grand nombre des femmes, pas une seule goutte. Effectivement, les copieuses libations, auxquelles il est notoire que les Américains se livrent n'ont point lieu dans de gais banquets, mais dans la solitude. Le café ne suit pas aussitôt le dîner; mais on le réserve pour la collation qu'on appelle le *thé*, et qui vient quelques heures plus tard. Rien de plus extraordinaire que le repas de cérémonie où assistent des messieurs et des dames, à moins que l'amphitryon ne traite d'illustres étrangers : alors même on ne cause que fort peu. Ce qui enfin dépare, suivant moi, la table la mieux servie, c'est de placer tous les hommes d'un côté, et toutes les femmes de l'autre; mais il est fort rare que la chose se pratique autrement.

Les dames ont d'étranges manières d'ajouter à leurs charmes. Elles se poudrent immodérément la figure, le cou et les bras, d'amidon pilé; l'effet, à la nuit, en est pitoyablement désagréable, sans être bien gracieux à aucune heure du jour. Elles ont aussi une très malheureuse passion pour les faux cheveux, dont elles portent des masses énormes; et c'est d'autant plus ridicule, que généralement elles possèdent de magnifiques chevelures. Je soupçonne que cette mode bizarre vient du désir que leur toilette leur coûte le moins de peine possible, et du très petit nombre de femmes de chambre accomplies. Il est beaucoup plus commode de s'accrocher, ici, là, partout, un paquet de boucles indéfrisables, que de prendre le soin toujours long d'arranger élégamment les tresses qu'on a reçues de la nature. Quoique la dépense des Américaines pour leur parure dépasse de beaucoup, relativement à leur ordre général de vivre, celle des dames d'Europe, il s'en faut bien, excepté à Philadelphie, qu'elle soit de bon goût. Elles ne consultent les saisons ni pour la couleur ni pour le style de leur costume. J'ai souvent frissonné de froid à la vue d'une jeune beauté qui s'en allait sautillant au travers de la neige avec un chapeau rose-pâle posé sur le haut de sa tête, et j'ai connu une dame dont les jolies petites oreilles avaient été littéralement gelées d'être ainsi exposées à la bise. Elles ne portent

jamais ni manchons ni bottines, et se croiraient perdues si elles mettaient des chaussons, même quand il leur faut passer la glace pour gagner leur traîneau. Elles se promènent, l'hiver, chaussées seulement de souliers en miniature, si minces, si peu couverts, qu'ils ne les garantissent pas de la moindre humidité. Je dois dire, à leur excuse, qu'elles ont presque toutes d'excessivement petits pieds. Elles ne marchent pas bien, et même ne paraissent jamais à leur avantage, dès qu'elles se remuent. J'ignore quelle en peut être la cause, car elles ne manquent pas de maîtres à danser qui leur viennent de France. D'ailleurs, elles dansent mal, ou plutôt elles n'ont pas une bonne dégaine en dansant. Si jolies que soient leurs figures, elles ne peuvent, dans un exercice où tout le corps est en jeu, suppléer ni à leur manque de tournure, ni à leur défaut universel de conformation en ce qui regarde le buste qu'elles ont rarement plein et gracieux.

Je n'ai jamais vu, en Amérique, un homme marcher ou se tenir bien. Les citoyens de l'Union, malgré la fréquence des exercices militaires, ont presque tous le ventre creux et le dos rond. Peut-être la faute en est-elle que les officiers n'osent pas dire aux simples soldats, qui sont leurs égaux : « Levez la tête ; » mais, quel que soit le motif, toujours le fait sauterait-il de prime abord aux yeux des étrangers. Pour la taille et la physionomie, la majorité

de la population, tant masculine que féminine, est singulièrement belle; mais ni les hommes ni les femmes ne savent se faire honneur. La moitié moins de beauté dans un autre pays produirait plus d'effet.

Rien ne peut surpasser l'activité et la persévérance américaine pour toutes sorte de spéculations, non plus que leur industrie et leur audace pour toutes les entreprises qui promettent un bon résultat pécuniaire. Ils ont sous ce rapport une unité de vues, une sympathie de sentimens, qui ne se retrouvent nulle part au même degré, sinon peut-être dans une fourmilière. La conséquence en est celle qu'on peut prévoir : l'envie d'amasser que chacun se propose sans cesse donne un tour avide aux esprits, et, le pire, endurcit la conscience pour toutes les questions de probité. Vous les entendez cependant se vanter à tout propos d'être le peuple le plus moral du monde. Cette haute prétention à une vertu si supérieure demande examen, et après quatre ans d'observation attentive, je crois pouvoir dire qu'au total il y a moins de moralité en Amérique qu'en Europe.

Les voitures de tout genre ne ressemblent guère en Amérique à celles d'Europe. Celles des particuliers ne semblent construites que pour servir l'été; sous ce rapport elles sont parfaites; mais doivent être fort incommodes l'hiver. Les chariots, les camions et les moindres haquets, ont tous une grande

solidité, qui de fait est nécessaire à cause des routes qu'ils ont à parcourir. Les diligences sont plus lourdes et beaucoup moins commodes que celles de France; avec celles d'Angleterre elles ne peuvent soutenir la comparaison. Je n'ai jamais vu des harnais que je puisse appeler beaux, ni aucun équipage qui, pour les chevaux, la voiture ou les domestiques, ne laissât rien à désirer. Les promenades en traîneaux, que permet la neige, qui souvent couvre la terre, sont délicieuses; mais je ne sais pourquoi on se livre à ce plaisir plus la nuit que le jour, c'est peut-être parce que les hommes sont occupés de jour à leurs affaires. Les dames en pâtissent sans doute; si elles étaient un peu leurs maîtresses, elles s'amuseraient davantage; mais il y a dans les mœurs américaines une particularité remarquable qui leur ôte la possibilité de toute dangereuse émancipation de cette espèce, et c'est que généralement elles n'ont pas entre les mains la plus minime somme. Cent fois, en ma présence, des mémoires de quelques dollars, peut-être d'un seul, ont été présentés pour paiement à des dames qui vivaient dans une grande aisance; elles déclaraient ne pas avoir d'argent, et envoyaient les fournisseurs se faire payer par le maître de la maison.

Le caractère de la littérature américaine est, généralement parlant, assez bien jugé en Europe: elle manque de noblesse et d'élévation. Quand les

journaux sont les principaux véhicules de l'esprit et de la croyance d'un peuple, il ne faut guère s'attendre à des compositions plus gracieuses. Le goût général est décidément mauvais, et j'en trouve la preuve non-seulement dans la masse de niaiseries, qui chaque jour et chaque semaine sort de la presse, mais encore dans les éloges boursouflés dont ils comblent leurs moindres écrivailleurs. En fait de beaux-arts, la peinture est en aussi bon, ou plutôt en meilleur chemin qu'on ne doit s'y attendre, eu égard au peu de protection qu'elle reçoit. Le merveilleux est que personne se sente assez de courage pour embrasser une profession où il y a si peu chance de gagner sa vie. L'état de charpentier présente un avenir cent fois plus brillant, et cette vérité est si notoire que, pour se livrer aux arts, il faut en avoir véritablement la passion.

Nous repartîmes pour l'Angleterre en août 1831, après un séjour de quatre ans en Amérique.

FIN DU TRENTE-NEUVIÈME VOLUME.

TABLE

DES

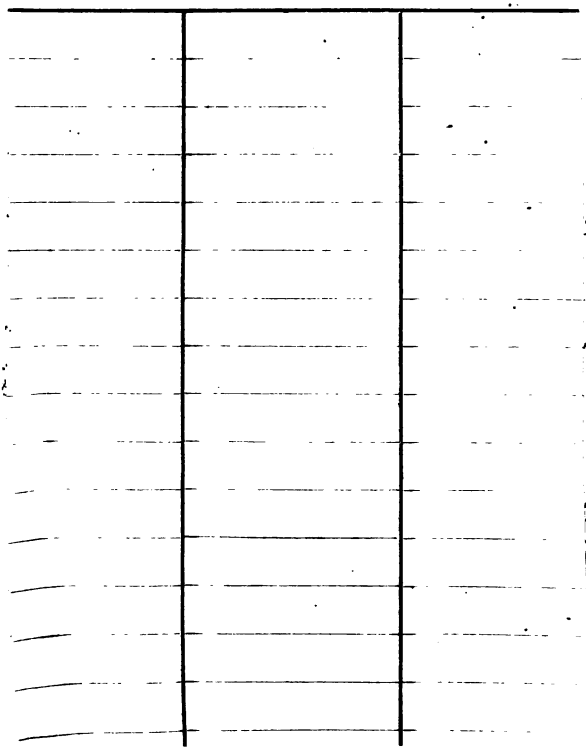
MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

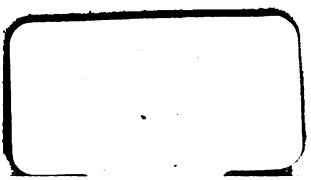
	Pages.
VOYAGES EN AMÉRIQUE. — Dix-neuvième siècle.	1
Basil Hall. (1827-1828.) Voyages dans l'Amérique du nord, principalement aux États-Unis.	*Ib.*
New-York.	*Ib.*
L'Hudson. Ville de West-Point. Massachusetts. Quakers.	23
Troie. Shenectady. Syracuse. Genève. Canandaigua. Rochester. Lockport.	45
Chutes du Niagara. Canaux du Canada. Rivière Grand.	67
Baie de Burlington. York. New-Markett. Québec. Lorette.	84
Lac Champlain. Lac Georges. Sources de Saratoga. Albany.	114
Stockbridge. Northampton. Worcester. Boston.	132
Départ de Boston. New-Haven. Retour à New-York.	172
Le premier jour du mois à New-York.	178
Route de New-York à Philadelphie.	210
Route de Philadelphie à Baltimore.	222
Washington, capitale des États-Unis.	241
Le Potomac. Fredericksburg. Richmond, James's-Town. Norfolk. Gosport. Fayetteville. Camden. Columbia.	270
Charleston.	291
Départ de Charleston. Savannah.	306
Voyage dans l'État de Géorgie.	323
Montgomery. Mobile. Mississipi. La Nouvelle-Orléans.	347
Louisville. Monts Alleghany. Retour en Angleterre.	369
Mistress Trollope. (1827.) Mœurs américainés des États-Unis.	384
La Nouvelle-Orléans. Memphis.	*Ib.*
L'Ohio. Louisville. Cincinnati.	392
Nous allons demeurer à la campagne.	414
Washington. Le Potomac. Stonington. Philadelphie.	428
Littérature. Beaux-arts. Retour en Angleterre.	444

FIN DE LA TABLE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



form 410

B'D JUN 29 1916